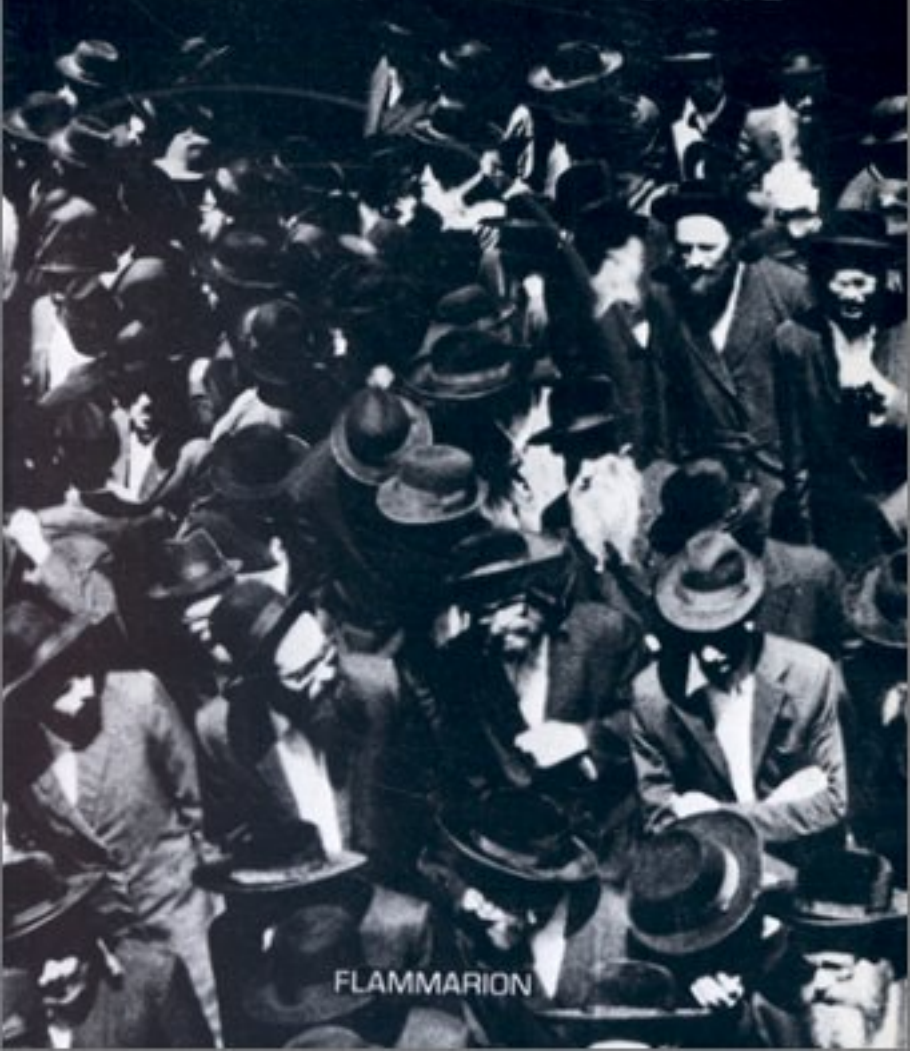


RUTH BLAU

# LES GARDIENS DE LA CITÉ

HISTOIRE D'UNE GUERRE SAINTE



FLAMMARION

Aujourd'hui encore, la foi, plus qu'une simple fidélité, peut être l'occasion d'une "guerre sainte."

Née dans un milieu catholique, Ruth Blau pouvait satisfaire ses exigences d'absolu dans le respect des traditions religieuses de son pays. Mais la guerre et les crimes commis contre les juifs, puis l'étude des livres saints et la réflexion l'entraîneront dans une autre voie : c'est dans la communauté juive et pour l'affirmation de sa Loi que se dessine pour elle le sens religieux fondamental et, par là même, celui de sa vie.

Ce document nous raconte donc le cheminement d'une femme dans ses efforts pour aboutir à l'être vrai que Dieu, dans la Torah, nous somme de devenir. Cela va de la conversion (et, avec la sienne, celle de son fils) à la lutte pour arracher des enfants juifs à l'athéisme qui les menace. Cela ira - fait unique pour une convertie - jusqu'au mariage avec un saint rabbin, Rav Amram Blau, chef des Netoune Karta (les Gardiens de la Cité), une secte orthodoxe violemment hostile au sionisme et dont le fief se trouve à Jérusalem, dans le quartier Mea Shearim, bastion du judaïsme dans sa pureté originelle.

Histoire d'une conversion et du combat pour l'observance stricte de la Loi juive, histoire d'une vie mouvementée, passionnée, dont certains épisodes constituent un véritable suspense policier, ce livre est également une dénonciation des manœuvres entreprises, dans l'Etat d'Israël, contre la religion. En cela, et à une époque où les religions institutionnelles sont remises en cause, il a valeur d'exemple. Dans la foi ardente qu'il manifeste, ce témoignage d'exception nous présente peut-être, à sa façon, une réponse à l'une des interrogations majeures de notre temps.

Bibliothèque Diocèse TOURS



18508

RUTH BLAU

LES GARDIENS  
DE LA CITÉ

Histoire  
d'une guerre sainte

FLAMMARION

19056

## AVERTISSEMENT

Tous les faits relatés dans cet ouvrage sont authentiques mais, par discrétion, la plupart des noms ont été changés.

D'autre part, le nom d'Israël est toujours employé, dans ce texte, dans le sens de peuple juif.

Pour recevoir régulièrement, sans aucun engagement de votre part, l'Actualité Littéraire Flammarion, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse à Flammarion, Service ALF, 26, rue Racine, 75278 PARIS Cedex 06.

Vous y trouverez présentées toutes les nouveautés mises en vente chez votre libraire : romans, essais, sciences humaines, documents, mémoires, biographies, aventures vécues, livres d'art, livres pour la jeunesse, ouvrages d'utilité pratique...

© 1978, FLAMMARION.  
*Printed in France*

ISBN : 2-08-064118-2



*A mon mari, Rav Amram.*

« Que le souvenir du juste soit une bénédiction. »

« Rabbi Yehuda le Prince a demandé à Rabbi H'Iyah, à Rabbi Assi et Rabbi Ami de parcourir les villes d'Eretz Israël et d'y établir des enseignants de Torah et de Michna. Ils sont arrivés dans un certain lieu et ils n'ont pas trouvé de professeur de Torah et de Michna. Ils ont demandé qu'on leur présente les gardiens de la cité. On leur a amené la police. « Sont-ce là, dirent-ils, les gardiens de la cité? Ceux-là sont les destructeurs de la cité! » On leur demanda alors : « Qui donc sont les gardiens de la cité? » A quoi ils répondirent : les maîtres de la Torah et de la Michna. Comme il est écrit (Tehilim 127) : Si Dieu ne bâtit pas la maison c'est en vain que travaillent les maçons. Si Dieu ne garde pas la ville c'est en vain que veille le gardien. »

*Talmud de Jérusalem.*

Haguiga, chapitre I (7).

## I

« L'homme conçoit de nombreux projets mais seuls les desseins de l'Éternel se réalisent. »

*Ecclésiaste 19 (21).*

Il y a peut-être des lendemains qui chantent. Il y a aussi des matins qui sont comme des clairières de lumière dans une vie. Ainsi, ce matin-là...

— Maman, il est sept heures !

La porte de ma chambre s'ouvre doucement. Mon fils s'avance vers mon lit : il se penche et enfouit sa tête dans le creux de mon épaule. Je le devine réveillé depuis longtemps. Dans la rue les bruits familiers : l'arrêt de l'autobus sous nos fenêtres, le freinage parfois brusque d'une voiture au carrefour. Sur le palier, la porte de l'ascenseur qui claque. Autour de nous la routine journalière. Pourtant, aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres. Dans quelques heures nous allons devenir juifs. Une nouvelle naissance pour tous les deux.

.....  
Dans son cadre maman me sourit. Elle semble partager mes pensées, notre bonheur. Grande, élancée, blonde... Comme elle était belle ! Je l'adorais. J'étais fière d'elle quand j'étais petite. Elle venait souvent me chercher à la sortie de l'école. Mes petites camarades l'admiraient et plusieurs, je le sentais, m'enviaient. Plus tard on la

prenait pour ma sœur, tant elle était restée jeune... Sa vie pourtant n'avait pas été facile. A onze ans, elle travaillait déjà en usine, à Calais, sa ville natale. C'est là que je suis née moi aussi, dans la maison de mes grands-parents. Son mariage avec mon père ne lui avait pas apporté le bonheur. Elle était bonne, douce, patiente. Lui emporté, parfois violent. De plus, il se montrait très autoritaire et j'étais une enfant espiègle. Fille unique, j'ai grandi dans un foyer malheureux, et pendant des années j'ai supplié mes parents de m'acheter une petite sœur... Ils ne le firent jamais : leurs rapports ne produisaient plus de vie. Puis, un jour, une camarade m'a raconté comment naissaient les enfants et plus tard ma mère m'a confié combien elle avait souffert pour me mettre au monde. Je crois qu'elle vivait dans la hantise de se retrouver un jour seule, lâchée par un mari versatile. Quand j'ai compris cela, j'ai décidé que je ne dépendrais pas des caprices d'un mari.

Sur le plan spirituel, mon père, issu d'une famille très catholique, était athée. Ma mère, élevée dans une famille anticléricale, était croyante. Quant à moi, je suis née avec la foi en Dieu. Dès ma plus tendre enfance, il me semblait aussi normal d'avoir un père dans le ciel qu'un père sur la terre. Et, quand maman affirmait que le Bon Dieu allait me punir si je n'étais pas sage, je craignais beaucoup plus le martinet d'En-Haut que celui de mon père. A deux ans, j'étais très turbulente mais je pouvais, paraît-il, rester longtemps seule, assise dans ma chambre. Je priais ! disais-je. Quel genre de prière peut-on formuler à deux ans quand on vit dans une famille où personne ne prie ? Je n'en ai pas la moindre idée.

A l'âge de trois ans, j'ai quitté Calais pour Paris, avec mes parents. Non sans peine, ils trouvèrent un appartement sur cour, au troisième étage d'une très vieille maison, rue des Canettes : une pièce avec alcôve et cuisine. Mes parents dormaient dans l'alcôve, moi sur un canapé entre l'alcôve et la salamandre à charbon qui nous chauffait pendant l'hiver. On s'éclairait au gaz à cette époque. Dans la cuisine au-dessus du réchaud, la grande hotte de la cheminée permettait au père Noël de descendre chez nous, une fois par an.

A neuf ans, j'entrai au cours d'instruction religieuse. A cet âge, on ne sait plus prier seule dans une chambre. Place Saint-Sulpice, j'ai suivi le catéchisme pendant deux ans, le jeudi et le dimanche matin, dans une sorte de crypte située sous l'église. C'est à cette époque que

ma camarade de classe m'a renseignée sur la naissance des enfants et sur le père Noël. Un jour, j'ai demandé au prêtre qui enseignait le catéchisme comment Dieu, pur esprit, éternel et si grand, a pu descendre dans un corps mortel et mourir comme tous les hommes. J'ai oublié sa réponse. Je me souviens seulement qu'il n'était pas content que j'eusse osé poser la question et moi je me suis demandé s'il n'existait pas un rapport entre cette histoire et celle du père Noël. A onze ans j'ai fait ma communion, comme la plupart des enfants ayant reçu le baptême. A mes parents, cette cérémonie n'a sans doute donné que la satisfaction du devoir accompli : ils n'auraient pas voulu que je me sente différente de mes petites camarades ou que je puisse un jour leur adresser des reproches. Quant à moi, pendant deux jours j'ai paradé, habillée comme une mariée. C'était formidable !

Après ma communion, j'ai continué à fréquenter l'église pendant un certain temps, puis mes visites se sont de plus en plus espacées. J'aimais Dieu de toute mon âme, j'avais besoin de le prier mais les questions que je me posais concernant l'enseignement de l'église se multipliaient. Mes doutes grandissaient. Je ne pouvais me confier à mon père. Je connaissais ses idées quant au « petit juif » — c'est ainsi que, refusant de prononcer son nom, il appelait le fondateur du christianisme — : il l'avait, pour tous les crimes commis en son nom, condamné pour toujours à l'enfer... si l'enfer existe, ajoutait-il avec ironie. Ma mère, plus prudente, réalisait combien il est dangereux de démolir d'un seul coup l'univers d'un enfant. Elle rétablissait l'équilibre. Avec sagesse, elle me rassurait : « On raconte beaucoup d'histoires, ma chérie, mais il y a une chose dont je suis certaine : Dieu existe et il n'y en a qu'Un. Quand tu seras grande et plus instruite, tu seras capable de mieux comprendre et de faire la part de la vérité et de la légende. »

Après le certificat d'études, j'ai quitté l'école communale pour entrer au lycée Fénelon. Ce fut pour moi un événement. Maman y voyait un début de réalisation de son rêve : elle voulait que je sois institutrice ou, mieux encore, professeur, c'est-à-dire fonctionnaire, pour avoir dans ma vie la sécurité qu'elle n'avait jamais connue. C'est à Fénelon que s'est développé mon goût pour l'histoire. Pendant sept années, j'eus, en cette matière, divers professeurs et je remarquai comment chacun, suivant son tempérament, sa tournure

d'esprit et ses idées politiques, jugeait différemment les événements historiques.

Je n'avais jamais, pendant mes études primaires, lu la Bible qui comprend l'Ancien Testament (la Torah des juifs) et le Nouveau Testament. En cinquième, l'histoire des juifs faisant partie du programme d'histoire ancienne, j'ai cette année-là acheté une Bible. En classe, le professeur nous racontait comme les Grecs et les Romains avaient écrasé les juifs. Le soir, ma Bible en main, je vivais au temps des Patriarches, je traversais la mer Rouge avec Moïse et les enfants d'Israël et je participais à la prise de Jéricho au son des trompettes. J'étais profondément attirée par ce peuple qui suivait son Dieu dans le désert. J'étais captivée par le récit de ses grandeurs et de ses faiblesses.

« Tu es catholique, me dit une camarade de classe à qui je parlai de mes lectures, tu n'as pas le droit de lire l'Ancien Testament. C'est un livre écrit par le diable! » Rien de tel qu'un interdit, surtout non motivé, pour aiguïser la curiosité! J'ai laissé la fille à ses démons et j'ai continué à lire l'Ancien Testament.

Et, un jour, il s'est passé quelque chose. Après l'office du dimanche (je continuais à pratiquer irrégulièrement), je m'apprêtais à sortir de l'église par une porte près de laquelle se trouvait une statue représentant saint Pierre. Je suivais la foule. La plupart des gens se dirigeaient vers la statue pour en embrasser dévotement le pied. C'était un geste qui ne m'était pas habituel, mais je n'ai pas osé me dérober et je me suis approchée moi aussi. Par mesure d'hygiène, j'ai essuyé l'endroit où les autres avaient posé leurs lèvres. Le contact glacé du pied de bronze sur la paume de ma main m'a brusquement ramenée à la réalité et je me suis enfuie sous les regards interrogateurs. Quelle différence entre cette statue, celles du musée du Louvre et mes poupées que j'embrassais jadis quand je jouais à la maman? Cet incident fut pour moi un choc et marqua un tournant dans mon évolution. Ma réfutation progressive de toute l'idéologie chrétienne aboutit à une sorte de répulsion. Dieu qui s'incarne dans un homme... des saints qu'on invoque et dont on embrasse les statues. La Grèce et la Rome antiques n'avaient-elles pas rendu un culte non seulement à leurs dieux mais aux héros dont les statues ornaient les temples et les places publiques?...

Entre les années 1933 et 1939 d'autres problèmes préoccupaient la

plupart de mes condisciples. Comme presque tous les Français, elles étaient passionnées de politique. Les parents de mes camarades étaient socialistes, communistes ou croix-de-feu et elles étaient membres des Jeunesses de ces partis. C'était le moment où Hitler se préparait à conquérir l'Europe et le monde, mais beaucoup de gens pensaient que ses discours menaçants n'étaient que du bluff. Pas moi : j'avais lu *Mein Kampf* et je prenais, à la maison, des leçons d'allemand avec un juif réfugié. Il était journaliste à Berlin, d'où il avait dû s'enfuir. Après chaque leçon, il me racontait ce qui se passait en Allemagne : la souffrance des juifs traqués, battus, dépouillés, dans un pays qu'ils avaient toujours considéré comme le leur et dans lequel ils étaient devenus subitement des étrangers. C'était là-bas le sauve-qui-peut. Qu'allait-il arriver à mes camarades juives, la petite Grünbaum, Germaine Shetman, en cas d'invasion allemande?

Vers la fin des vacances d'été 1937, je fis la connaissance de celui qui plus tard est devenu mon mari. Il avait dix-neuf ans et il était depuis plusieurs années orphelin de père et de mère. Réservé, il faisait bonne impression. Mais je n'étais pas du tout intéressée. Poussée par ma tante qu'il avait gagnée à sa cause, je l'ai cependant revu. Peu à peu je me suis habituée. Les vacances terminées, je suis rentrée à Paris. Pendant deux ans nous avons entretenu une correspondance et nous nous sommes mariés en septembre 1939, quelques jours après la déclaration de guerre. Mon mari faisait encore son service militaire. Le lendemain, il est parti avec son régiment, « quelque part en France ».

Mon père n'avait pas approuvé mon mariage mais, enfin, j'échappais à sa tyrannie.

En octobre 1939, j'ai pris possession de mon premier poste d'institutrice. Le rêve de maman. Mais dans quelles conditions! Maman et moi étions dans les Hautes-Pyrénées, à sept kilomètres au-dessus de Luchon. Mon père était à Paris. Et mon mari derrière la ligne Maginot. Le village où j'enseignais comprenait quatre-vingts habitants dont vingt enfants d'âge scolaire. Tous mes élèves. Pas des élèves brillants mais de braves petits paysans aux bonnes joues rouges qui s'habituèrent très vite à « l'étrangère » venue de si loin



leur apprendre la grammaire et l'arithmétique. Pour les parents, je restais « la Parisienne ». Eux... c'étaient les Français.

Loin des chicaneries de son mari, maman semblait revivre. En dehors de mes heures de classe, je préparais la layette pour le bébé que j'attendais, je cultivais le jardin attenant à l'école et qui nous fournissait légumes et fruits. Et, plutôt pessimiste quant à l'issue de la guerre, je faisais des provisions.

En juin, ce fut la défaite, la débâcle, la France envahie, l'exode des réfugiés... puis, au milieu de cette détresse, le 18 juin, l'appel du général de Gaulle. Je me trouvais à Tarbes où j'allais régulièrement consulter le médecin qui devait m'accoucher. Je passais avec maman sur la place de Verdun quand nous avons entendu cet appel : « Nous avons perdu une bataille mais non la guerre. » Sur-le-champ il m'a redonné courage et espoir et je n'ai plus eu qu'un désir : y répondre. Alors, vite! maman et moi, nous nous sommes mis en quête d'un moyen pour y parvenir. Nous avons fini par dénicher un officier qui, nous avait-on dit, était susceptible de m'aider. Je lui exposai ma requête. Il eut un sourire amusé. « Vous avez apparemment des affaires plus urgentes à régler », dit-il gentiment. J'étais dans le septième mois et j'étais énorme, et dans mon exaltation je n'y avais pas pensé. Il me conseilla de patienter quelque temps. La Résistance n'était d'ailleurs pas encore organisée, surtout dans le Midi que les Allemands ne devaient occuper que deux ans plus tard.

Mon mari, qui avait sauté d'un train de prisonniers, rentra quelques semaines avant la naissance du bébé.

L'accouchement eut lieu à la clinique. Maman était auprès de moi. Je souhaitais ardemment une fille et je ne pensais pas qu'il pouvait en être autrement. Maman non plus. J'étais épouvantée à l'idée que je pourrais mettre au monde un garçon qui, j'en étais persuadée, ressemblerait à mon père, comme lui ressemblait au sien. Un garçon, c'était la malédiction à coup sûr!

Quand maman vit le sexe de l'enfant, elle se mit à pleurer en pensant à ma déception et aussi parce que ma peur l'avait gagnée. Ma réaction fut tout autre. Le Ciel m'avait donné un fils. Je l'aimai tout de suite. Dieu aurait pitié. Il deviendrait quelqu'un de bien.

Les difficultés et les épreuves qui furent mon lot pendant les deux années qui suivirent ne me permirent pas de m'occuper de Résistance. Mon accouchement fut suivi de deux phlébites. Je perdis mon poste d'institutrice. Il me fallut lutter pour en obtenir un autre et être titularisée. Mon enfant avait besoin de moi. Ma vie conjugale enfin ne fut pas une réussite, à tel point que je décidai de diriger seule ma vie, selon mes aspirations. Le 5 septembre 1942, j'entamai une procédure en divorce. J'étais depuis un an inscrite à la faculté des lettres de Toulouse pour une licence d'histoire et de géographie, et j'étudiais tout en exerçant mon métier d'institutrice. Deux ans plus tard, en 1943, j'étais licenciée ès lettres et j'obtins un poste dans un cours complémentaire. Je m'inscrivis alors à la faculté des sciences de Toulouse, au cours de géologie. Je voulais compléter et approfondir les connaissances que j'avais acquises en géographie physique mais je cherchais aussi une satisfaction spirituelle. Les sciences ont donné beaucoup de réponses. J'espérais trouver peut-être là celles que les prêtres de mon enfance n'avaient pu me fournir.

Pendant cette année au cours de géologie, j'appris à faire sur le papier de magnifiques coupes dans des couches de terrain ayant des millions d'années d'existence! Et, en étudiant les fossiles qu'ils contenaient, je fis plus ample connaissance avec la théorie de Darwin sur l'évolution. Ciel! où étaient donc le premier homme de ma Bible et les six jours de la Création? Mais je ne devins pas le disciple de Darwin. Je ne pouvais accepter l'idée que les hommes soient des animaux qui ont évolué et que, subordonnés ainsi aux lois du déterminisme, ils n'aient aucune responsabilité dans le cours de leur destinée. La théorie de Darwin avait montré des similitudes biologiques entre différentes espèces d'animaux, mais elle n'avait pas prouvé pour autant que l'une avait évolué à partir de l'autre. Darwin n'a jamais démontré ce qui a créé la première étape de la vie.

A un jeune communiste qui un jour essayait de déraciner en lui la croyance en Dieu, un paysan répondit : « Que le parti me crée un arbre et je ne croirai plus en Dieu! »

La vie devenant de plus en plus difficile à Toulouse, ma tante, une sœur de maman, vint s'installer dans notre foyer avec sa fille, quelques mois après le départ de mon mari. Les Allemands occupèrent ensuite le midi de la France, toute la zone dite libre.

Leur premier souci, bien entendu, fut la chasse aux juifs. Panique. Notre maison continua de se remplir et j'entrai dans la Résistance. Dans un réseau secondaire, puis dans le réseau Alliance. Marie-Madeleine (aujourd'hui M<sup>me</sup> Fourcade) en était le chef. J'étais agent de liaison et de renseignements, mais en priorité j'aidais les juifs.

C'est maman qui a amené chez nous nos premiers « locataires ». Une femme et son fils. Un enfant de sept ans. C'était en automne 1942. Son mari venait d'être arrêté par la Gestapo et elle était elle-même recherchée. Elle s'installa chez nous juste à temps. Très vite, cette femme me demanda d'aider d'autres coreligionnaires. Ensuite chacun d'eux me pressa d'en faire autant pour d'autres. Mon emploi du temps fut vite chargé.

C'est ainsi que je fis un voyage aller et retour à Nice pour amener à Tarbes une femme dont le mari venait d'être pris par la Gestapo. Arrêtée en même temps que lui, elle avait réussi à s'enfuir. Avec de faux papiers d'identité cachés dans mon sac à main, j'entrepris un voyage qui dura vingt-quatre heures. Les sabotages étant fréquents, les trains roulaient très lentement. De plus, Tarbes et Nice n'étaient pas sur une ligne directe. Nice se trouvant en zone interdite, un laissez-passer était nécessaire. Je n'en possédais pas mais on m'avait indiqué comment procéder en pareil cas. Il fallait entrer juste avant l'aube au moment où la garde se relâchait.

Les juifs qui à Nice hébergeaient leur coreligionnaire me virent arriver avec soulagement. Mais, lorsque l'intéressée apprit qu'elle devait voyager, elle se mit à trembler de la tête aux pieds. Impossible de la raisonner. Il nous fallut des heures pour la convaincre qu'il n'existait pas d'autre solution. Elle craignait un contrôle en cours de route et l'idée de se trouver face à face avec un Allemand la rendait folle. Je la comprenais. Elle céda enfin lorsque je lui promis de faire la navette dans le train pendant tout le voyage. Je tins parole. Nous arrivâmes à Tarbes à deux heures du matin, elle rassurée, moi éreintée. L'heure du couvre-feu était depuis longtemps dépassée. Rasant les murs, je conduisis la femme à l'adresse de la famille qui l'attendait. Et ce fut la surprise. Une surprise merveilleuse. Son mari était arrivé quelques heures auparavant. Il s'était laissé glisser par la fenêtre du wagon qui l'emportait vers l'Allemagne et la mort. Il n'était que légèrement blessé. Mon foyer devint le leur en période

d'alerte, un juif se sentant plus en sécurité chez des non-juifs en cas de recherches effectuées par l'occupant.

En juin 1944, ce fut la Libération. Quelque chose d'unique dans une vie. Le délire. Puis, celui-ci à peine terminé, un autre le remplaça : l'épuration. Les dénonciations pleuvaient. On put, au commencement, se venger avec le minimum de risques et parfois sans risque aucun. Des gens firent arrêter n'importe qui. On tortura des hommes et des femmes à qui l'on voulait faire avouer leur collaboration, réelle ou non, avec les Allemands. J'ai vu, inoubliables visions de cauchemar, des femmes, la tête rasée, exposées publiquement à la honte. Des visages couverts de sang et à ce point tuméfiés qu'ils avaient perdu leur apparence humaine. On fusilla même sans procès. Je fus moi-même victime d'une tentative de vengeance. Maman put heureusement prévenir le chef régional de mon réseau et mon ennemi fut démasqué. Mais de cette courte épreuve je suis sortie le cœur gonflé d'amertume.

Je vécus dans l'angoisse les mois qui suivirent notre retour à Paris. Maman me préparait doucement à son départ de ce monde. La nuit, je me réveillais parfois en sursaut et je me précipitais vers son lit pour vérifier sa respiration. Maman était en parfaite santé et elle n'était pas vieille. Elle n'avait que cinquante-quatre ans et elle en paraissait à peine quarante. Mais, après les années passées au milieu de nos réfugiés juifs, elle semblait avoir perdu le goût de vivre. Constamment elle avait craint une dénonciation et une descente de la Gestapo, et son cœur s'était sans doute fatigué.

Alors qu'elle se trouvait seule avec mon fils, elle eut une embolie. Je la retrouvai morte. « Mammy t'a appelée, puis elle n'a plus rien dit », sanglota l'enfant... Ce fut pour moi l'effondrement. Ma tante nous invita chez elle, Claude et moi. Il y eut l'enterrement. Je me suis traînée à pied jusqu'au cimetière, derrière maman qu'on emportait, que le Ciel m'avait ravie. Puis il y eut la famille, les accusations d'un frère de maman : « Tu as poussé ta mère dans la tombe. Elle a eu très peur à cause des gens que tu cachais, tu l'as sacrifiée à des juifs ! »

Pendant des jours, des semaines, ma vie s'est déroulée comme dans un nuage. Mon âme semblait partie à la recherche de celle de maman. Mon corps m'encombrait. J'avais d'elle un dernier message. Un bout de papier sur lequel elle avait écrit au crayon : « Ma chérie.

S'il m'arrive quelque chose, il ne faudra pas te désespérer. Tu es jeune, tu as Claude, vous pouvez encore être heureux. Tu as trop fait jusqu'à présent, trop travaillé. Je veux que tu oublies tous tes chagrins. Je voudrais que tu mènes une vie plus tranquille. Ce qui est arrivé devait arriver. Il faut que cela arrive un jour. Si je pars sans souffrance, ce sera pour toi une grande consolation. Je vous embrasse comme je vous aime, mes deux chéris. Ta maman qui t'adore. »

Le billet se trouvait dans son sac. Voilà pourquoi, les derniers temps, elle s'arrangeait pour que je ne l'ouvre pas.

Tous les postes dans l'enseignement étant pourvus, j'étais entrée comme rédactrice au ministère de l'Air, peu après notre retour à Paris. Mais je n'avais pas l'âme d'un fonctionnaire... Quelques mois après la mort de maman, je quittai le ministère et me mis alors à gagner ma vie en faisant des traductions et en corrigeant des devoirs d'élèves par correspondance. Cela me permit de m'inscrire à la Sorbonne pour un doctorat d'histoire.

En 1947, à la fin de l'année scolaire, Claude et moi avons quitté Paris pour Genève, ville plus calme, plus aérée. Là-bas vivaient ma grand-mère paternelle, sa fille et son gendre. Je ne les avais rencontrés que cinq ou six fois dans ma vie, mais je ressentais le besoin d'une famille. Nous avons passé plus d'un an dans la cité helvétique. J'ai trouvé une chambre meublée et par la suite un appartement. Claude est devenu interne dans un collège catholique, seule institution dont le programme était celui des écoles françaises. Ce n'était pas loin de chez nous et en réalité nous passions ensemble la moitié de la semaine.

Pour gagner notre vie je plaçais le soir des assurances. Dans la journée, soit chez moi, soit à la bibliothèque de la ville, je travaillais à ma thèse.

.....  
« Mon Dieu, déjà sept heures et demie! Nous avons à peine deux heures pour nous rendre à la mikwe! »

## II

« J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil.  
Tout est vanité et poursuite du vent...  
Crains Dieu et observe Ses commandements  
Car c'est là tout l'homme. »

Salomon, *Ecclésiaste*.

La mikwe, construite selon des lois très précises énoncées dans la Torah, est un bassin en ciment entièrement recouvert de mosaïques. Une seule personne à la fois y descend par des marches. On s'y baigne dans de l'eau de pluie. Le juif très pieux plonge dans le bain rituel chaque matin avant la prière. Les autres s'y purifient le vendredi, avant le Shabbat.

Il n'y avait qu'une mikwe à Paris en 1951 : rue Villehardouin, non loin du « Platzel », le quartier juif dans le Marais. C'est là que nous nous rendîmes mon fils et moi par une chaude matinée de juillet.

Claude avait été circoncis quelques mois auparavant. A dix ans, cela représente une opération délicate et assez douloureuse. J'avais hésité avant de la faire faire, troublée par les protestations de mes amis : « Vous n'avez pas le droit d'entraîner votre fils dans cette aventure », disaient-ils. Je m'étais alors demandé s'il ne valait pas mieux attendre : l'enfant, ayant grandi, pourrait alors décider lui-même en connaissance de cause. « Je veux moi aussi être juif », s'était-il écrié au bord des larmes, quand je lui avais expliqué les raisons

invoquées par nos amis. « Tu veux m'abandonner, maman?... Ce que tu fais ne les regarde pas », avait ajouté ce petit homme.

Sa réaction avait balayé mes doutes. Ce n'était, certes, que le cri de l'enfant qui ne veut pas perdre le contact avec sa mère. Mais il m'avait rappelé que Dieu m'avait donné un fils pour que je pourvoie aussi à ses besoins spirituels. Ne serait-ce pas une grave erreur que de le négliger pendant des années dans ce domaine? Si la voie dans laquelle je m'étais engagée était bonne pour moi, pourquoi ne le serait-elle pas pour mon propre fils?... Pourtant, lorsque, à la clinique, je l'avais laissé seul avec le docteur qui allait l'opérer, la peur l'avait saisi. Il s'était débattu, hurlant et m'appelant à son secours. De loin j'avais essayé de le rassurer. Puis, sur un signe du docteur, je m'étais enfuie, le cœur étreint par l'angoisse.

... La femme juive qui s'occupait de l'établissement nous accueillit avec chaleur. Claude fut confié aux hommes qui l'attendaient. Moi, je la suivis. Elle me fit entrer dans une salle de bains et m'expliqua l'importance de l'acte que j'allais accomplir. J'allais sortir de la mikwe purifiée de mon passé et acceptant le joug des commandements de la Torah.

Après une première immersion, la voix brisée par l'émotion, je récitai en hébreu les deux bénédictions :

« Béni sois-Tu, Eternel notre Dieu, Roi de l'univers, qui nous a sanctifiés par Ses commandements et nous a ordonné de nous purifier par immersion. »

« Béni sois-Tu, Eternel, notre Dieu, Roi de l'univers, qui nous a laissés vivre, nous a laissés subsister et nous a maintenus jusqu'à cette époque. »

La deuxième bénédiction évoqua pour moi le drame récent du peuple juif... de mon peuple. Des millions d'êtres humains auxquels on avait dénié le droit d'exister.

Une heure plus tard, en compagnie de mon enfant, je quittai l'établissement de la rue Villehardouin. J'étais devenue Ruth et lui Ouriel.

— Tu vas leur écrire que nous sommes devenus juifs? me demanda mon fils qui, l'après-midi, regardait dans l'album nos photos de Genève.

— Sans doute, mon chéri, mais plus tard.

Trois ans s'étaient écoulés depuis que nous avions quitté la Suisse. Notre séjour à Genève avait amorcé le tournant dans notre vie. L'échec de ma courte vie conjugale, les horreurs de la guerre, puis de l'épuration, la mort de maman, puis le contact avec les membres de ma pieuse famille paternelle auxquels je ressemblais beaucoup, avaient réveillé mes aspirations religieuses. Un prêtre intellectuel et cultivé me prêta des livres. Je les lui renvoyai couverts d'annotations, de réfutations. J'eus également des conversations avec les protestants de la ville de Calvin : elles ne m'impressionnèrent pas non plus. Pourtant, c'est dans le christianisme que je me cherchais cette année-là. « Mon Dieu, éclairez-moi, guidez-moi vers la Vérité, implorais-je sans cesse, rendez-moi capable de vous servir comme vous le voulez. » Mes journées, cependant, étaient consacrées aux occupations habituelles, à mon enfant, à la préparation de ma thèse, au démarchage pour mes contrats d'assurance.

C'est ainsi qu'un soir je tombai chez des adventistes. L'entrée en matière fut assez originale. Une jeune fille blonde vient m'ouvrir. Je parle assurances. Elle appelle son beau-frère. Il arrive le sourire aux lèvres. J'étais sûre d'avoir gagné ma soirée! Douche froide : « Nous ne souscrivons aucune assurance. » J'essaie de lui expliquer qu'il a tort. Il m'interrompt :

— Le Messie va bientôt venir, qu'avons-nous besoin d'être assurés!

J'étais stupéfaite. Ainsi, dans un monde à peine remis de la guerre, où la lutte était si âpre, il existait des gens avec une foi telle qu'ils refusaient toute assurance matérielle!

Mon interlocuteur me fit entrer. C'était un homme de taille moyenne, aimable, respirant l'énergie et la volonté. Quelqu'un qui aimait beaucoup discuter. Sa belle-sœur était grande, pleine de vie et de santé. Toute son attitude témoignait du profond respect qu'elle lui portait. Sa femme nous rejoignit au bout de quelques minutes. Petite, chétive. La maladie la faisait paraître beaucoup plus que son âge. La discussion qui dura toute la soirée fut très animée.

Ces gens s'étaient éloignés du catholicisme pour rechercher l'authenticité de l'église primitive. L'église officielle n'ayant pu les satisfaire, ces adventistes essayaient donc de vivre comme les



premiers chrétiens et les disciples du fondateur du christianisme. Leur foi, m'expliquèrent-ils, se nourrissait à la lecture de l'Ancien comme du Nouveau Testament. Ils se reposaient le samedi comme les juifs et ils travaillaient le dimanche. Quant aux lois alimentaires prescrites dans l'Ancien Testament, ils les avaient simplifiées. Ils ne mangeaient pas de viande.

Ma rencontre avec ces gens était pour moi d'autant plus intéressante que j'étais moi aussi profondément insatisfaite et à la recherche de nouveaux horizons spirituels. Quand je les quittai ce soir-là, ils m'invitèrent spontanément pour le prochain repas du vendredi soir et pour le déjeuner du samedi. C'est ainsi que je passai mon premier « Shabbat adventiste ».

Mes hôtes avaient sans doute remarqué, au cours de notre discussion, l'attrait qu'exerçait sur moi l'Ancien Testament. Ce fut, ce premier vendredi soir, le sujet principal de notre conversation. J'étais ravie. Et j'acceptai d'autres invitations pendant plusieurs semaines. Cependant, ils ne réussirent jamais à me faire partager leurs prières, soit chez eux, soit à leur centre communautaire. Par réserve et par prudence, je gardais mes distances. Puis peu à peu je me lassai, et des discussions et des réunions du samedi. A part les interdictions concernant les travaux, le « Shabbat adventiste » ressemblait au dimanche des autres chrétiens. Et, quand il n'y eut plus rien de nouveau à débattre entre nous, je finis par m'ennuyer comme je m'étais ennuyée tous les dimanches de ma vie. Mon manque de souplesse les contrariait énormément, j'espaçai alors mes visites, puis un jour je cessai de fréquenter leur foyer : je ne pouvais plus adhérer au Nouveau Testament, même rectifié par les adventistes.

J'étais, à cette époque, très liée avec un couple genevois, Elisabeth et Philippe Schneider, plus préoccupés de peinture et d'arts que de religion. Ils se complétaient merveilleusement. Un jour, Elisabeth tomba malade... Cancer de l'utérus! Cette nouvelle vint frapper le jeune couple en plein bonheur. Le traitement qu'elle suivit en Suisse ne donna aucun résultat. Le mal empirait. Vers la fin de l'été, elle dut entrer en clinique à Paris. Nous fîmes, son mari et moi, la navette entre Genève et Paris afin de nous relayer au chevet de la malade. Claude était en vacances dans le Loiret. J'avais laissé tomber les assurances quelques mois auparavant et je m'étais lancée dans l'export-import entre la France et la Suisse.

Les docteurs annoncèrent bientôt au jeune mari qu'ils ne pouvaient plus rien faire pour sauver sa femme. Terriblement amaigrie, Elisabeth était méconnaissable. Son teint était devenu jaune terreux.

— Nous étions si heureux, cela ne pouvait durer, c'était trop beau! me dit Philippe, alors que nous quittions la clinique.

Il pleurait. J'étais déchirée. Depuis des semaines je suppliais le Ciel d'avoir pitié d'Elisabeth, de son mari et de la sauver. Moi qui souhaitais si ardemment rencontrer le compagnon de ma vie, je réalisais pleinement ce que cela représentait pour eux de s'être trouvés et de devoir si brusquement, si sauvagement se perdre. De retour dans ma chambre à l'hôtel, la vision d'Elisabeth mourante et de son mari en larmes me poursuivit. Les larmes d'un homme sont d'autant plus bouleversantes qu'elles sont inhabituelles. La médecine ne pouvait plus rien et mes prières demeuraient sans réponse.

Tourmentée par le drame de mes amis, je réfléchissais. Le mérite des prophètes d'Israël avait jadis sauvé des vies. Mais moi, qu'étais-je? Et j'évoquais le temps où les juifs apportaient leurs sacrifices au Temple. J'eus alors l'idée de proposer à Dieu mon sacrifice. Qu'Il m'éprouve moi et qu'Il sauve Elisabeth!

Quelques jours plus tard, c'était un dimanche, je quittai la clinique en compagnie du père d'Elisabeth. Il était médecin. Philippe était resté au chevet de sa femme. C'était la fin. Une question de quelques jours. De quelques heures peut-être.

— Pourquoi ne lui fait-on pas une transfusion de sang? demandai-je.

— C'est exactement ce qu'il ne faut pas faire.

— Que risque-t-on au point où nous en sommes?... Je suis sûre qu'une transfusion pourrait nous faire gagner du temps.

— C'est impossible, me répondit le malheureux père.

— Je vous en prie, essayez, demandez une transfusion.

Mon idée dut faire son chemin dans l'esprit du docteur Langlois. Le lendemain, il posa la question aux médecins de sa fille. La réponse fut négative. Il insista. Finalement on fit la transfusion après avoir fait signer une décharge au père de la malade. Et ce fut le miracle. Elisabeth reprit des forces. De retour en Suisse, elle subit une opération. Puis un traitement au radium. Et elle se remit complètement. Ce que la guérison d'Elisabeth représenta pour les

siens ne peut s'exprimer par des mots. C'était une véritable résurrection. Et j'avais une part dans cela! Une part cachée que personne ne pouvait soupçonner. Les portes du Ciel s'étaient ouvertes. Dieu avait répondu à ma prière. J'avais là un signe éclatant qui illumina tout mon être. Jamais je ne m'étais sentie aussi proche de mon Créateur. Jamais je n'avais pensé pouvoir vivre l'expérience de son existence. L'offre de mon sacrifice avait été agréée.

L'année qui suivit la guérison d'Elisabeth et qui vit son rétablissement complet reste gravée dans ma mémoire comme un long cauchemar. Mes affaires qui étaient en bonne voie tournèrent brusquement à mon désavantage. Je perdis le peu que je possédais et je m'endettaï. La méchanceté d'une voisine faillit me faire perdre mon appartement à Genève. Je réussis cependant à l'échanger contre un appartement à Paris, dans lequel je m'installai avec mon fils. Dans la capitale, je montai une société d'import-export qui rapidement se mit à bien marcher. Puis, très vite, ce fut de nouveau la catastrophe. Je fis alors appel à une vieille amie, M<sup>me</sup> Badier. Elle prit mon fils avec elle à la campagne. Je le rejoignais pour les week-ends.

J'étais vraiment à bout de souffle à cette époque, mais je n'étais pas brisée. Ces épreuves, si dures qu'elles fussent, avaient pour moi un sens. La réponse du Ciel à ma prière était pour moi la preuve que je devais aller de l'avant dans ma recherche spirituelle.

Seule à Paris, je me suis remise à ma thèse de doctorat. J'ai relu la Bible, les Prophètes, les Proverbes et les Psaumes et j'ai dévoré des livres traitant de religion et d'ésotérisme. Je venais de vivre une expérience mystique, il était logique que je cherche l'explication de ce qui m'était arrivé dans l'ésotérisme.

*Les Grands Initiés* d'Edouard Schuré est le premier livre qui m'a fortement impressionnée. L'auteur présente les fondateurs des grandes religions. Parmi eux, Moïse occupe une place d'honneur. Pour moi qui ne connaissais encore rien, le portrait qu'il trace de Moïse m'a fascinée :

« Moïse ne fut pas un patriote, écrit-il, mais un dompteur de peuples, ayant en vue les destinées de l'humanité entière. Israël n'était pour lui qu'un moyen, la religion universelle était son but et, par-dessus la tête des nomades, sa pensée allait aux temps futurs. »

Les desseins de l'Eternel sont impénétrables. J'avais pendant des années côtoyé des juifs ignorants de leur héritage. Et c'est un non-juif qui le premier devait me pousser vers Moïse et son enseignement.

J'ai relu Schuré plus tard après avoir étudié la Torah. J'ai été atterrée. La plupart des choses écrites par Schuré sont inexactes. Il a en quelque sorte déjudaisé le chef hébreu car sa façon de voir n'est pas juive. Comment d'ailleurs aurait-il pu en être autrement?

Cette phase ésotérique de ma vie fut brève. L'ésotérisme et ses maîtres étudient des systèmes. Ils parlent de macrocosmes, de microcosmes et d'homme cosmique. Le vocabulaire qu'ils emploient et les scènes mystiques qu'ils décrivent font à ce point travailler l'imagination que les gens en arrivent à perdre le sens du réel et risquent de tomber ou dans la confusion mentale ou dans la sensualité. On exploite ainsi le sentiment, profond chez les hommes, que quelque chose en eux existe qui ne peut être réduit à la science et expliqué par elle. Ils sentent que la matérialité ne suffit pas mais ils ne veulent pas des impératifs moraux d'une religion. Ils veulent bien faire du yoga, être végétariens ou se lancer dans les plus grandes spéculations mystiques, mais ils rejettent l'idée que Dieu puisse intervenir dans leur histoire et leur demander une certaine obéissance. En conséquence ils bannissent toute discipline.

Après avoir refusé l'incarnation, je n'allais tout de même pas m'embourber dans la magie!

De Schuré je passai à Fabre d'Olivet par l'intermédiaire des *Vers dorés* des pythagoriciens cités par le premier et commentés par le second :

« Tu sauras, si le Ciel le veut, que la nature,  
Semblable en toutes choses, est la même en tous lieux.  
En sorte qu'éclairé sur tes droits véritables,  
Ton cœur en vains désirs ne se repaîtra plus.  
Tu verras que les maux qui dévorent les hommes  
Sont les fruits de leur choix, et que ces malheureux  
Cherchent loin d'eux les biens dont ils portent la source.  
Peu savent être heureux : jouets des passions,  
Tour à tour ballottés par des vagues contraires,  
Sur une mer sans rive ils roulent, aveuglés,

Sans pouvoir résister, ni céder à l'orage.  
Dieu! Vous les sauveriez en dessillant leurs yeux...  
Mais non : c'est aux humains, dont la race est divine  
A discerner l'erreur, à voir la Vérité. »

Avec Pythagore, écrit Fabre d'Olivet, nous sommes loin de l'idée qui a livré le monde à deux puissances : celle du bien qui vient de Dieu et celle du mal entre les mains du Satan. C'est Dieu seul qui a créé le monde et le conduit. Il a créé l'univers par sa propre volonté et l'homme qu'Il a créé à Son image jouit aussi de cette liberté dans le monde qui lui a été confié. Il est porté à la vertu ou au vice de son propre mouvement. Pour Pythagore, le bien est l'harmonie entre la volonté de l'homme et la Providence, le mal provient de leur conflit. L'unité dans l'homme est le résultat de l'harmonie entre le corps, l'âme et l'intelligence. Pas question ni d'ignorer le corps ni de le faire souffrir. Le commentaire de Fabre d'Olivet, qui met en lumière la concordance entre la pensée pythagoricienne et la Bible, corroborait mes propres réflexions.

« Tous les peuples de la terre sont d'accord sur les vices et les vertus, sur la morale, et ce qu'il y a dans la morale chrétienne se trouve dans la morale d'autres religions. Chez les juifs tout est action. C'est ce qui les différencie des autres peuples. »

Pythagore a réveillé ma soif de pureté. Je voulais fuir un monde où les doctrines religieuses, loin d'aider l'homme, l'asservissent et le conduisent à la révolte ou au désespoir. Un monde dont les doctrines politiques prétendent améliorer sa condition mais le sacrifient soit individuellement, soit collectivement. Le paganisme grec et romain a fini dans l'orgie. Après deux mille ans de guerres et de carnage, notre civilisation a abouti au matérialisme le plus bestial.

Privée d'un guide, comme je l'étais alors, je crus voir se lever dans les *Vers dorés* et dans le commentaire de Fabre d'Olivet l'armée vivante des grandes figures de l'Ancien Testament. Les Patriarches et les Prophètes m'étaient devenus présents. Un lien, spirituel cette fois, s'était tissé à mon insu entre le peuple juif et moi. Je ressentais moi aussi l'interdépendance étroite entre mon corps et mon âme. J'éprouvais le besoin d'allier la pratique à la théorie. Enfin je désirais prouver sur le plan matériel, dans la vie de tous les jours, mon amour, non seulement pour mes semblables, mais pour notre

Créateur à tous. Je retournai alors vers la Bible de mon enfance et me plongeai dans l'histoire de ce peuple qui sortit d'Égypte sous la conduite de Moïse, envoyé et serviteur de Dieu.

A douze ans, le récit des miracles accomplis par Dieu par l'intermédiaire de Moïse m'avait enthousiasmée. Moïse était alors pour moi une sorte de super-homme, le héros dont la volonté, l'énergie arrivaient non seulement à gagner la confiance de son peuple mais à maîtriser le cruel Pharaon, le puissant roi d'Égypte. Le général qui gagne toutes les batailles.

Seize ans plus tard, le Moïse dont je fis la connaissance en ces années 1949-1950 m'impressionna surtout par ses qualités morales. Cet homme issu d'une famille appartenant à un peuple méprisé, écrasé par le roi d'Égypte, est devenu le fils adoptif d'une princesse, la propre fille du Pharaon. Elevé au rang de prince, il grandit dans l'or et la pourpre. Son avenir est à tous points de vue assuré. Mais qu'est-ce que cela pour lui devant le spectacle de la souffrance des autres? Un jour, il voit un de ses frères hébreux maltraité par un Égyptien. Son cœur s'emplit de pitié. Il risque de tout perdre et cependant il vole au secours de l'esclave et fait justice. Il tue l'oppresser. Je me sentis infiniment proche de ce nouveau Moïse. Quelques années auparavant, je m'étais trouvée, toutes proportions gardées, dans la même situation. C'était la guerre, l'occupation, l'oppression des juifs par les Allemands. Je n'étais pas princesse et les juifs n'étaient mes frères qu'en humanité. Mais j'avais ressenti leur souffrance jusque dans ma chair. Leur angoisse avait été la mienne et celle de ma mère. Moïse avait réalisé sur une échelle beaucoup plus grande ce que moi j'avais fait. Moïse devint pour moi le modèle du serviteur parfait de Dieu et de son peuple. Il représentait tout ce que je cherchais. Il m'apparut par conséquent comme le guide. Un géant sur le plan spirituel. Et pourtant il restait humain : « L'homme Moïse était le plus humble de tous les hommes », nous dit la Torah. Rien de comparable entre lui et les fondateurs des autres religions en général. Hommes présentés comme accomplis dans leur perfection et infaillibles. Hommes divinisés offerts en modèles à suivre. Je comprenais que, dans le judaïsme, on ne sert pas Dieu en imitant Moïse mais en observant la Loi par Dieu révélée et en exécutant Ses commandements. Que l'élévation sur le plan social et surtout spirituel ne dépend pas de la

naissance; qu'elle dépend surtout du mérite personnel, des actions de l'individu. Que chaque homme, en se conformant à la Loi, invente, crée sa propre perfection. Pour le judaïsme, pas de prédestination comme pour saint Augustin. Pas de grâce accordée à des élus à leur naissance. Pas d'hommes voués dès leur naissance à la perdition et aux flammes de l'enfer éternel. Pas de fatalité aveugle. Pas de déterminisme! Mais des hommes tous égaux et la possibilité donnée à chacun de progresser à l'aide de la Loi. Chacun comme Moïse pouvait s'élever dans le service de Dieu. Quelle perspective merveilleuse pour l'étrangère que j'étais! Peu à peu, je m'identifiais à la foi formulée par ce fidèle serviteur de Dieu et le désir grandissait en moi d'apprendre la Loi qu'il avait transmise à son peuple. Je me suis alors mise à l'étude avec les faibles moyens dont je disposais.

Quelques mois auparavant, au début de l'année 1950, j'avais acheté un livre écrit par Fabre d'Olivet : *La Langue hébraïque reconstituée*. Ce fut mon premier manuel d'étude de la langue sacrée.

Plus j'étudiais, plus l'enseignement de Moïse pénétrait mon cœur et mon esprit. Le maximum d'effort était parfois requis, mais jamais l'impossible. Tout m'apparaissait comme parfaitement équilibré. Depuis des années, je suppliais Dieu de me guider vers la Vérité pour que je puisse le servir selon Sa Volonté. Ma place n'était-elle pas au milieu de ces juifs auxquels Il avait ordonné — s'adressant à chacun individuellement :

« Tu ne haïras pas ton frère dans ton cœur...

« Tu ne te vengeras pas et tu ne garderas pas rancune...

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même...

« Si tu vois l'âne de ton ennemi succombant sous sa charge, tu l'aideras à le décharger...

« Si un étranger réside au milieu de vous, vous ne l'opprimerez pas... vous l'aimerez comme vous-mêmes...

« Si ton frère tombe dans la misère... tu lui porteras secours... tu feras de même pour celui qui est étranger et qui demeure dans le pays afin qu'il vive avec toi...

« Quand tu feras la moisson... tu laisseras le coin de ton champ sans le moissonner... et tu ne ramasseras pas ce qui reste à glaner... tu laisseras cela pour le pauvre et pour l'étranger. »

Mon cœur allait vers un Dieu qui ordonnait à son enfant : « Honore ton père et ta mère. » Mais les mots mis sur les lèvres du fondateur du christianisme me glaçaient : « Si celui qui vient vers moi ne hait pas son père et sa mère, il ne peut être mon disciple. » Ils évoquaient pour moi les spectres hideux du passé : l'épée des Croisés, les moines de l'Inquisition et les bûchers de Torquemada, le « Gott mit uns » (Dieu avec nous) des soldats allemands et les fours crématoires à peine refroidis.

« Si ton ennemi tombe, ne te réjouis pas, s'il succombe que ton cœur ne jubile pas. »

« Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger, s'il a soif donne-lui à boire. » Ces conseils du roi Salomon me semblaient aussi à la portée de tout être humain. Par contre, combien y a-t-il eu de chrétiens en deux mille ans qui ont tendu la joue gauche lorsqu'ils ont reçu une gifle sur la droite? N'y a-t-il pas souvent dans les Evangiles un abîme entre ce qui est demandé et ce qu'un être de chair et de sang est capable d'accomplir?

Dans les Livres de Moïse, Dieu est le Juge impartial pour Israël et pour les nations du monde. A cause de leur immoralité, les Cananéens sont condamnés par Dieu à perdre leur pays au profit des fils d'Israël. Par la suite, lorsque ceux-ci imitent ces peuples corrompus, ils sont à leur tour exilés. Dieu, par l'intermédiaire de Son serviteur, les avait prévenus :

« Que cette terre ne vous vomisse pas parce que vous l'aurez souillée, comme elle a vomi le peuple qui l'habitait avant vous. »

Le Dieu d'Israël est Dieu UN pour tous les hommes. Il dévoile l'humanité à elle-même, en érigeant la morale à son niveau universel. Mais, par-delà la morale, Dieu d'Israël en appelle à l'écoute de Sa Voix. Il pose des exigences telles que dans leur accomplissement se dessine enfin le visage de l'homme, visage où se dévoile et se lit Sa Parole. Si le Cananéen est dépossédé de sa terre, c'est que la promesse vaut plus que la terre, son objet, et qu'elle ne dure qu'autant que demeure la dignité de celui qui la reçoit.

Mais, dans le judaïsme, toute faute individuelle ou collective peut être réparée, le péché originel n'a pas corrompu l'humanité pour toujours. Et tous les hommes de toutes les nations, tous les descendants d'Adam ont une part dans ce rachat et par conséquent une part dans la Rédemption finale. L'optimisme de la foi juive



correspondait à mon optimisme inné, à mon amour des gens et à ma foi dans le progrès de l'humanité. J'étais attirée par une loi qui recommande d'oublier les souffrances d'Égypte pour ne se rappeler que l'hospitalité reçue dans ce pays : « Vous ne haïrez pas l'Égyptien. »

Je voulais devenir le disciple de Moïse qui envoya des messagers aux fils d'Esau, porteurs de ces paroles : « Ainsi parle ton frère Israël. » A travers la Bible, le monde m'apparaissait comme une grande famille de nations, ayant un seul Père, Israël étant son premier-né. Dans les institutions anciennes, le premier né était destiné à la prêtrise. C'était là le destin du peuple juif au sein de la famille humaine. C'est pour cette raison que les juifs avaient reçu une loi spéciale, la Torah fondée sur la charité et la justice universelles, qui règle leur vie dans le moindre détail et qui a fait d'eux le seul peuple dont la foi est universelle.

Le judaïsme répondait à mon besoin de justice et d'ordre, à mon désir d'une famille organisée et unie. A mon besoin d'activité aussi, car ses principes fondamentaux sont inséparables de l'idée d'action. Je trouvais dans la loi de Moïse non seulement l'unité de Dieu mais tout ce qui permet à l'être humain de réaliser en lui-même l'harmonie. L'harmonie entre le corps et l'âme, entre le matériel et le spirituel. L'harmonie également dans la société. Le judaïsme n'est pas une religion dont on peut dire qu'elle est « un opium pour le peuple ». La Torah, qui avec la plus grande minutie règle les rapports entre des hommes tous égaux, ne méprise pas les biens matériels. Elle enseigne comment les utiliser avec sagesse afin de permettre à l'homme d'assurer ici-bas son bonheur tant physique que spirituel.

Malgré toutes mes difficultés, je trouvai cette année-là la paix intérieure. Et, après tant de mauvaises années, la sérénité. Vers la fin de 1950, ma décision était prise. J'allais devenir juive. Mais comment ?

J'avais fait, quelques mois auparavant, la connaissance d'Israéliens. Des gens charmants, habitant Jérusalem. Ils m'avaient invitée chez eux dans le cas où je visiterais le pays. Ce que je connaissais de la Torah et de l'histoire juive avait fait de la Terre sainte et de

Jérusalem, la ville sainte, le centre de mes préoccupations, de mon univers. « Là-bas, pensais-je, se trouvent les vrais juifs, c'est là-bas que réside pour moi la solution. »

Fin janvier, j'écrivis aux Goldman pour leur annoncer mon arrivée. Ma situation s'était améliorée sur le plan matériel. J'avais réussi à liquider le passif et, grâce à un travail assidu, j'avais fait quelques bonnes affaires d'import-export dans les textiles. J'étais cette fois-ci repartie du bon pied. Sur le plan spirituel, une nouvelle vie s'ouvrait devant moi et devant mon fils.

Début février, je m'envolai vers le pays d'Israël, le cœur gonflé d'espoir et les bras chargés de cadeaux. Mon séjour fut un enchantement grâce aux Goldman et à tous mes nouveaux amis et malgré les difficultés de la vie dans l'État d'Israël qui n'avait pas trois ans d'existence. Les vivres étaient rares. On économisait même l'eau à Jérusalem. Mais les Goldman possédaient une voiture et je parcourus avec eux le pays. Nous visitâmes les kibboutzim. Celui, entre autres, où ils avaient passé leur jeunesse et où ils s'étaient mariés... Les pamplemousses étaient délicieux. Je vis Tibériade sur le bord du lac. Nazareth et ses églises. Haïfa et le mont Carmel, où le prophète Elie avait confondu les faux prophètes. J'étais à Tel-Aviv lorsqu'eut lieu la fête de Pourim, le carnaval juif, une fête nationale, comme on me l'expliqua. On me raconta la guerre de libération et les prouesses des hommes de la Haganah. Une seule ombre à ce lumineux tableau : je ne pus visiter la vieille ville de Jérusalem. Elle était restée aux mains des Arabes. Avec regret je l'admirai de loin, entourée de sa haute muraille crénelée. La tour de David était là, si proche, et je ne pouvais pénétrer dans la cité du roi d'Israël ! Pourquoi le bonheur de tous ces juifs n'avait-il pu être complet ? Cette pensée m'effleura parfois mais lorsque le soir, au retour d'une randonnée, mes amis chantaient la *Hatikva*, l'hymne de l'espoir, celui de ce nouveau pays, j'étais reprise par l'enthousiasme.

Ce fut un mois de rêve. En quittant mes amis auxquels j'avais promis de revenir en été... après ma conversion, j'emportais des souvenirs inoubliables et, inscrits dans mon carnet, le nom et l'adresse d'un rabbin, avec une lettre de recommandation d'un professeur de l'université de Jérusalem.

Quelques jours après mon retour à Paris, je franchis le seuil du temple de la rue Copernic. Le rabbin se montra plein de com-

préhension et de sympathie quand je lui fis part de mes intentions. Il fut convenu qu'il me donnerait des cours d'instruction religieuse pendant quelques mois. Après un examen, le bain rituel ferait de mon fils et de moi des juifs. Tout était simple, en somme. C'est seulement plus tard que je compris que mes amis de Jérusalem m'avaient adressée à un rabbin libéral, moderniste, à peine respectueux des traditions. Avec lui j'appris la Torah à la mode libérale : les lois alimentaires se résumaient à ne pas manger de porc, et le Shabbat à allumer des bougies sur la table avant de faire un bon dîner.

Pour la première fois de ma vie, j'assistai cette année-là au repas du premier soir de Pessach, le *Séder*. Le rabbin avait loué une salle dans un hôtel parisien. Claude et moi, nous arrivâmes les derniers. On nous plaça non loin du rabbin, afin que nous puissions bien entendre la lecture de la Hagada \* et les explications. J'étais heureuse, émue et très intimidée.

Les détails de la soirée ne sont pas restés gravés dans ma mémoire car je n'avais aucune connaissance pratique des fêtes juives. Le rabbin m'avait expliqué que l'on allait fêter ce soir-là la libération d'Egypte. C'était la personnalité de Moïse qui m'avait guidée vers le judaïsme. Que la première fête juive à laquelle je participais fût justement celle où l'on commémorait son action de libérateur, le moment où Moïse fit sortir son peuple du pays d'esclavage, m'apparut comme un symbole. Tournant le dos au passé, j'allais moi aussi dans quelques mois recevoir la Torah, comme au pied du mont Sinai!

Ce *Séder* renforça mon contact avec la communauté et me permit de mieux m'intégrer. En juillet, je passai un examen devant le rabbin et plusieurs membres de la communauté, dont le président. On me posa des questions sur la Torah et on me mit en garde quant à l'avenir. Mais je connaissais aussi bien qu'eux les inconvénients d'être juive. J'avais, quelques années auparavant, partagé les épreuves de ce peuple persécuté depuis des millénaires.

Quelques jours plus tard, la purification dans la mikwe faisait de Claude et de moi des juifs à part entière. A part entière? J'en étais alors persuadée. La réalité n'allait pas tarder à me rendre plus exigeante.

\* Récit de la sortie d'Egypte.

### III

« Je sais, ô Seigneur, que Tes arrêts sont toute justice, et que c'est en équité que Tu m'as humilié. Que Ta grâce s'applique donc à me consoler, comme Tu l'avais promis à Ton serviteur. »

*Psaume 119 (75-76).*

Selon ma promesse aux Goldman, je passai les vacances d'été chez eux. Cette fois, je ne quittai pas Jérusalem. Fière d'être juive, je visitai la ville et je me hasardai dans les rues du quartier de Mea Shearim. Pas seule, Dieu me préserve! Au cours de mon voyage précédent, on m'avait décrit l'endroit et ses habitants : un ghetto; des gens sales qui vivent encore comme en Europe centrale, il y a cent ans; des fanatiques qui méprisent les étrangers et lancent des pierres. Etant amateur de choses antiques et de scènes folkloriques, ces remarques avaient suscité mon intérêt. Mais, personne n'ayant proposé de m'accompagner, j'avais alors renoncé. Cette fois, c'était différent. Sur le bateau israélien qui me conduisait en Terre Sainte, j'avais fait la connaissance d'un couple juif français, des touristes. Nous étions convenus, au cours de la traversée, de nous rencontrer à Jérusalem et de visiter Mea Shearim.

Je découvris là un autre monde. Ces hommes, avec leur barbe et leurs papillotes, et qui marchaient la tête baissée, ressemblaient à l'image du juif que je m'étais créée. Je remarquai aussi la simplicité de l'habillement des femmes, la pudeur de leur démarche. Toutes

portaient un fichu cachant entièrement leurs cheveux. Et ces jeunes filles aux jupes amples, avec leurs longues nattes et leurs bas noirs, qui semblaient indifférentes à la foule qu'elles côtoyaient. Quelle classe!

Notre visite à Mea Shearim fut assez courte. Le couple prit quelques photos. Ils essayèrent de photographier les gosses. En vain. Tous fuyaient devant l'appareil. Soudain une femme de l'endroit, la tête couverte d'un fichu noir, s'approcha de nous. C'était le mois d'août. La chaleur était torride. Et la jeune femme que j'accompagnais était vêtue d'une robe légère sans manches et largement décolletée : « C'est à cause de l'impudeur des femmes juives que le pays ne reçoit pas la pluie et que nous sommes frappés de toutes les calamités! » lui lança-t-elle. Ma compagne devint rouge de confusion. « C'est une fanatique », dit le mari, furieux, en entraînant sa femme. Ne sachant que faire, je les suivis.

Le pays avait souffert de la sécheresse cette année-là. La récolte était maigre, le rationnement très strict. Les reproches de cette femme évoquèrent pour moi un passage de la Torah. De retour chez mes amis, je pris ma Bible et je recherchai les versets : « Et si malgré cela vous n'obéissez pas encore, je multiplierai jusqu'au septuple le châtement de vos fautes. Je briserai votre force orgueilleuse, je ferai votre Ciel de fer et votre terre d'airain; et vous vous épuiserez en vains efforts, votre terre ne donnera pas ses produits, et l'arbre de la terre ne donnera pas son fruit. » *Lévitique 26 (18-20.)*

« Cette femme de Mea Shearim n'est pas une fanatique, pensai-je, elle ne fait que répéter les paroles de la Torah. »

Quelques jours plus tard, je retournai seule à Mea Shearim, pour une visite beaucoup plus longue. En dépit de l'incident dont j'avais été le témoin et qui m'avait embarrassée, un étrange rapport s'était noué, rapport qui plongeait jusqu'aux racines de mon être. Je sentais en moi une profonde attirance vers un monde qui me serait peut-être toujours étranger.

Le quartier de Mea Shearim est construit à flanc de colline. Le « shouk\* » est le cœur de ce quartier auquel on a ensuite donné son nom. C'est un quadrilatère en forme de rectangle. Six portes en

\* Marché.

permettent l'entrée. Les maisons d'habitation, accolées les unes aux autres, constituent les quatre côtés. Ce sont deux rangées parallèles de maisonnettes séparées par une cour. Au milieu du « shouk », plusieurs blocs d'habitations. D'autres blocs sont réservés exclusivement au commerce et sont divisés en magasins. Au centre, la grande synagogue avec son Talmud-Torah. A côté, quelques magasins et ateliers et des pièces de petites dimensions où l'on égorge et où l'on plume les volailles.

A Mea Shearim tout est réduit au minimum, les magasins comme les appartements. On sent que ceux qui l'ont construit ont voulu tirer le maximum de l'espace qu'ils avaient à leur disposition. En face de la grande synagogue, et légèrement sur le côté, un groupe de petites synagogues : les « Schtibler ». Il y avait là un va-et-vient continu.

L'entrée des maisons donnant sur le shouk, subrepticement je jetai un coup d'œil dans les cours. « Dans quel dénuement doivent se trouver les gens qui habitent là! pensai-je. Quel délabrement! » Tout était noir, rouillé, rafistolé. Avec des planches ou des bouts de tôle. Là régnait la pauvreté mais aussi la pudeur. Les cours séparant les appartements étaient exigües mais les appartements qui se faisaient face ne se trouvaient pas à la même hauteur. De même, les balcons donnant sur la ruelle étaient clos par un entassement bizarre de tôles, de planches et de toiles. L'intimité de chaque famille était ainsi préservée.

Mea Shearim m'apparut alors comme un monde où l'apparence ne compte pas. Un monde où tout est conçu pour la vie intérieure, où tous les rapports sont fondés sur le respect de l'intériorité d'autrui. Un monde où, dans chaque foyer, Dieu est en permanence l'Invité d'honneur. Pourquoi mes amis israéliens me l'avaient-ils caché lors de mon séjour précédent? Avaient-ils honte de ces juifs qui vivent comme ont vécu leurs parents et leurs ancêtres en Pologne? Ont-ils eu peur de passer pour des arriérés aux yeux de la non-juive que j'étais alors? Certes, je m'étais attachée à ces gens charmants qui constituaient le cercle des Goldman. Anciens pionniers, ils en avaient gardé le dynamisme. Ce nouvel Etat était leur enfant et ils semblaient tous ne former qu'une même famille, s'entraïdant dans une solidarité vraie. Mais la religion était pour eux quelque chose de désuet. Quelque chose qui appartenait au passé comme le ghetto

qu'ils voulaient oublier... et faire oublier aux autres. L'essentiel pour eux était de construire, de faire un Etat fort où l'antisémitisme ne pourrait plus les atteindre. Mais ne regardaient-ils pas aujourd'hui les gens de Mea Shearim comme le monde non-juif a eu l'habitude de considérer les juifs au cours des siècles? Le complexe d'infériorité de ces juifs sortis du ghetto était-il en train de se transformer en complexe de supériorité? Cultiver la Terre sainte, mais renier Dieu et Sa Torah pour l'observance de laquelle leurs ancêtres avaient tout sacrifié pendant des millénaires, était-ce maintenant le but des juifs vivant sur cette terre d'élection?

Je me posai beaucoup de questions ce jour-là, dans le « ghetto » de Mea Shearim.

On ne m'avait montré aucune synagogue lors de mon premier voyage dans le pays d'Israël et là, j'en découvrais une à chaque pas. Sur la pointe des pieds, je regardai par une fenêtre les juifs prier à l'intérieur de l'une d'entre elles. Tous ces visages tendus vers le Ciel étaient empreints de la même ferveur : celle du juif qui, quel que soit le pays où il réside, quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, ne croit et n'espère qu'en un seul Dieu Tout-Puissant, Maître de l'univers. Rien à voir avec le temple de la rue Copernic, en tous les cas!

C'est quelques mois après mon retour à Paris que, pour la première fois, je dus affronter le monde juif, en tant que guilloreth\*.

Cela à l'occasion d'une demande en mariage. Sur l'invitation d'amis de la synagogue libérale, j'assistai un soir de juin 1952 à une conférence donnée par des rabbins consistoriaux d'Alsace-Lorraine. Pendant une pause, entre deux discours, je fus présentée à l'un d'entre eux : célibataire, spirituel, à peine la quarantaine, il avait plutôt l'air d'un poète que d'un rabbin.

Quelques semaines passèrent, le rabbin fit un voyage à Paris pour assister au congrès rabbinique annuel. Sur sa demande je le rencontrai. Il me fit part de son souhait de m'épouser. « Je suis convertie au judaïsme depuis une année à peine », lui dis-je. Il devint

---

\* Convertie.

blême, je le regardai stupéfaite. « Je n'ai tout de même pas la lèpre », m'exclamai-je, bouleversée par ce que sa réaction comportait d'insultant pour moi.

En réalité je ne m'étais pas encore posé la question de savoir si je désirais épouser cet homme. J'avais certes envie de fonder un foyer juif. Je le désirais d'autant plus que mon fils était encore jeune. C'était un enfant qui ne me donnait aucun souci mais je pensais à son éducation. Pour cela, un garçon a surtout besoin d'un père. J'étais sûre que mon fils accepterait la présence d'un beau-père car j'étais convaincue que les liens spirituels peuvent parfois devenir aussi puissants, sinon plus, que les liens du sang. Je désirais aussi ardemment avoir d'autres enfants. Mais je n'avais pas oublié mon expérience passée et je savais quelle sorte d'homme je voulais épouser : solide, responsable et fort.

Quelques jours plus tard, j'écrivis au rabbin une lettre qui, je le sentais, arrangerait les choses, pour lui comme pour moi. Je lui fis savoir qu'ayant réfléchi à sa proposition je ne pouvais accepter.

Je considérais l'affaire comme terminée. Mais « on » nous avait aperçus dans la rue à Paris, et « on » ne tarda pas à répandre la rumeur que le rabbin était fiancé. Quand « on » sut que « sa fiancée » était une prosélyte récemment convertie, l'enfer fut déchainé. La bataille fit rage pendant des mois. Une bataille dont le véritable enjeu était, pour moi, non pas mon mariage avec quelqu'un que j'avais refusé, mais mon statut de juive à part entière, dans la communauté consistoriale de Paris que je venais de découvrir. Quant au rabbin, si personne ne s'en était mêlé, il aurait probablement accepté mon refus avec soulagement, mais l'opposition des gens ajoutée à mon refus l'incita à poursuivre. Situation paradoxale s'il en fut!

A cette époque, je fis la connaissance de la plupart des rabbins consistoriaux de France et de Navarre. Je les vis l'un après l'autre pour essayer de les convaincre de ma bonne foi. Etait-ce ma faute si j'avais été envoyée à la mikve par un rabbin libéral qui n'est reconnu par aucune communauté juive traditionaliste ou orthodoxe? On m'avait adressée à lui sans me donner aucune explication sur les divisions dans le judaïsme. La cérémonie de l'immersion dans l'eau purificatrice, qui représente la conversion, s'était d'ailleurs déroulée selon le rite traditionnel et selon la Loi dans l'unique mikve qui

existât à Paris et que fréquentaient tous les juifs de toutes les communautés. Ces arguments étaient logiques et furent acceptés par chaque rabbin consistorial pris individuellement, mais chacun d'eux eut peur de se compromettre aux yeux des autres. La politique s'en mêla également, bien entendu. J'eus contre moi, irrémédiablement, ceux qui refusèrent de me rencontrer. « Parce que je ne veux pas changer d'avis », expliqua l'un d'eux à quelqu'un qui essayait de lui expliquer que je valais au moins dix juives de naissance par ma crainte de Dieu et par mes pratiques religieuses. Les prudents indifférents ne furent pas mes seuls adversaires. Certaines mères de bonnes familles du judaïsme bien-pensant caressaient le projet de marier leur fille au rabbin. Elles représentèrent dans l'opposition l'un des éléments les plus actifs.

A cette époque, et à cause de cette affaire, je fis la connaissance de Rav Abraham Elie Maizes. Le seul homme qui ait réellement lutté pour la défense de mes droits. Principal de la yechiva\* de Bailly, non loin de Versailles, Rav Maizes avait alors cinquante ans. Lorsque j'entrai dans la pièce où il étudiait, l'homme qui m'accueillit en paraissait quatre-vingts. Bientôt, j'allais apprendre ce qui avait si cruellement marqué le corps et le visage de cet homme éminent. Plutôt petit de taille, trapu. Un front large et bombé. Un nez busqué. De grands yeux bleus irradiant bonté et sympathie. Une grande barbe blanche encadrant un visage sans rides à la peau fine, lisse, brillante même. Des mains courtes et fines. Quand je le vis pour la première fois, j'eus l'impression d'être transportée dans l'espace et le temps. Je n'étais plus à trente kilomètres de Paris. Dans cette pièce, blanchie à la chaux, sommairement meublée et faiblement éclairée, j'étais en Russie au temps des tsars, dans un village perdu dans la plaine. Devant moi recommençait l'éternelle histoire de l'amour entre le peuple juif et la Torah. C'était, comme à Mea Shearim, le même dénuement de gens qui n'attachent aucune importance à l'apparence. Pour qui le rôle des objets n'est que fonctionnel. Pour qui la vraie beauté est intérieure et spirituelle. Personne, jusqu'à ce jour, ne m'avait inspiré instantanément une telle confiance, un tel respect.

\* Ecole talmudique.

La personne à qui j'avais demandé de m'accompagner lui exposa ma situation. Le Rav posa quelques questions en yiddish lithuanien. Habituee au yiddish polonais parlé par les juifs avec lesquels j'étais en relation d'affaires, je le compris avec beaucoup de difficultés.

Le Rav fit tout pour m'aider. Il écrivit de nombreuses lettres. En vain. « Ni les libéraux ni les gens du Consistoire ne peuvent vous comprendre, me dit-il lorsque je revins le voir, mais mon cœur ressent votre situation. » Malgré le résultat négatif de tant d'efforts, sa compréhension, ses paroles adoucèrent ma détresse. Bien que je ne fusse pas encore capable d'apprécier toute la grandeur de ce géant spirituel, il m'aida à comprendre que j'étais sur le chemin qui mène vers Dieu et que mon épreuve était Sa volonté.

J'avais trouvé un guide, un père.

Rav Maizes était né à Slutzk en Russie en 1902. Ses parents dont la seule ambition était d'envoyer leurs nombreux enfants à la yechiva, quittèrent ce monde alors qu'il avait vingt ans. Il poursuivit l'étude de la Torah en dépit de son immense pauvreté, devint un savant et, relativement jeune, prit la tête de la yechiva de Slutzk après le départ pour Jérusalem du fameux Rav Isser Zalman Meltzer.

L'époque stalinienne fut très dure pour les juifs de Russie. Pendant ces années le gouvernement fit tout en son pouvoir pour déraciner les juifs du judaïsme. Les yechivoth furent fermées ainsi que les bains rituels. Les rabbins qui luttèrent pour maintenir l'étude sacrée le firent au péril de leur vie. Rav Maizes fut l'un d'entre eux, le plus obstiné de tous. Il fut finalement arrêté. On l'interrogea jour et nuit. On le plongea dans un égout et il passa des heures dans l'eau fétide jusqu'au cou. On ne lui épargna aucune torture. Mais on ne réussit pas à le briser. Les tortionnaires se lassèrent plus vite de torturer que Rav Maizes de souffrir. Il fut finalement jugé et condamné à six ans et demi d'emprisonnement. En prison il continua malgré tout à observer la Torah. C'était trop. Cette fois, il fut banni pour la vie et déporté en Sibérie. Ce qu'il endura là-bas, expliqua-t-il un jour à un autre rabbin, il le réservait comme plaidoyer devant l'Eternel, lorsque, après sa mort, le Juge Céleste pèserait ses fautes et ses bonnes actions.

A travers des épreuves qui dépassent l'imaginable il demeura fidèle à Dieu et à Sa Torah. Il resta humain malgré la faim, les privations et les sévices. Par son comportement il finit par gagner la confiance et l'estime de ses geôliers, des gens simples que les hasards de l'histoire avaient transformés en gardes-chiourme. Petit à petit leur attitude changea vis-à-vis de lui et ils cessèrent de le traiter avec cruauté. Mais les nouvelles se répandent vite. Le quartier général émit l'ordre de le transférer dans un autre camp. Il était assis dans le train qui allait l'emmenner quand il se leva calmement et s'avança pour ouvrir la porte donnant sur la voie. Un train était à l'arrêt à côté du sien, il y monta sans hâte et cela sous les yeux de ses gardes. Ce n'est pas un hasard ni vraiment un miracle si tous les gardes firent mine de regarder ailleurs. Le train partit en sens inverse, emmenant Rav Maizes vers Moscou.

De là il gagna la Pologne, puis la Tchécoslovaquie. A Prague il retrouva sa femme et ses trois filles qui arrivaient aussi de Moscou. Sa femme avait passé sept ans en Sibérie. Ensemble ils poursuivirent leur voyage jusqu'à Paris. Rav Maizes prit la tête de la yechiva orthodoxe de Bailly où je le rencontrai en 1952. En quelques années il était devenu célèbre dans toutes les communautés juives d'Europe occidentale.

Si l'on excepte ma rencontre avec Rav Maizes, le résultat de tous ces efforts ne fut pas positif. Mon esprit était préoccupé et je négligeai mes affaires. Cela me conduisit à la catastrophe.

Un juif apatride de Belgique avec lequel je travaillais en association profita de mon désarroi pour agir malhonnêtement au nom de la société dont j'étais la gérante. Les fonds ayant été drainés au moyen de faux, je me retrouvai en décembre 1952 sans argent et responsable du paiement de trente-neuf millions de francs de droits de douane — et ce fut le début d'un long cauchemar.

L'administration des douanes se retourna contre la gérante responsable, moi-même, et demanda mon arrestation. Cette épreuve m'aurait sans doute été épargnée si je m'étais présentée très vite devant le directeur des douanes pour expliquer ce qui m'était arrivé et lui demander de m'aider à récupérer les sommes que je devais. Je n'ai pas eu cette présence d'esprit. J'étais brisée.

C'est ainsi que je me retrouvai à la Petite Roquette où j'allais passer les deux mois les plus cruels de ma vie.

De l'extérieur, la prison, aujourd'hui démolie, ressemblait à un château fort. A l'intérieur, les cellules n'étaient jamais chauffées, l'humidité ruisselait sur les murs. Dans chaque cellule trois grabats de fer. Sur chacun d'eux une mince paillasse. La plupart des prisonnières étaient des prostituées.

Ce furent alors les journées interminables de cinq heures du matin à cinq heures du soir; les longues heures assise sur un banc, dans la salle de travail, sous la surveillance des religieuses; les prières récitées en commun et pendant lesquelles je restais dehors, derrière la porte, dans le froid d'un hiver des plus rigoureux; les repas au réfectoire où je devais me rendre comme tout le monde et où je ne touchais à rien; les matinées du dimanche que je passais en cellule pendant que les autres assistaient à la messe.

Très vite les sœurs me prirent en grippe. « La juive » devint mon surnom dans le monde de la Petite Roquette. Quelle ironie! L'hostilité d'une société juive à l'égard d'une soi-disant « étrangère » avait aidé à m'amener dans un milieu non-juif, non moins hostile, où le mot « juive » était une insulte.

Au bout d'un mois, le magistrat chargé de l'instruction de mon dossier savait déjà à quoi s'en tenir dans cette affaire. Il l'expliqua au sous-directeur des douanes qui fut d'accord pour que je sois libérée. Mais l'avocat du syndicat des industries textiles, chargé de protéger les intérêts des fabricants français, s'y opposa. « Ce n'est pas elle la coupable », plaida mon juge d'instruction à plusieurs reprises. En vain. Il fallut entamer une procédure pour débouter le syndicat de son opposition. Je dus pour cela passer un mois supplémentaire en prison.

Ce second mois fut moins pénible que le premier. Le rabbin visiteur obtint du directeur de la prison mon isolement en cellule. L'isolement, c'est-à-dire vingt-quatre heures sur vingt-quatre enfermée dans une cellule, dans une partie isolée de la forteresse, était une punition infligée pour une faute grave. C'était pour moi une faveur et comme le commencement du salut. Quand je me retrouvai seule pour la première fois, loin du bruit et des querelles des prisonnières, et de la méchanceté des sœurs, je réalisai que la paix est un bien encore plus précieux que la liberté. J'eus également le loisir de

réfléchir et compris que ma rencontre avec les gens de la communauté du Consistoire qui m'avaient refusé le titre de juive à part entière n'était qu'une épreuve, mais que les souffrances de mon exil à la Petite Roquette allaient peut-être me donner le mérite de l'acquérir dans une autre communauté plus authentique. Celle que représentait Rav Maizes.

Ma rencontre avec ce Rav cabaliste de Russie avait ouvert mes yeux à la lumière d'un monde souvent en butte à la critique, qu'elle soit fondée sur l'intérêt ou l'ignorance. C'est dans la communauté juive orthodoxe dite « fermée » et « rétrograde » que j'avais trouvé compréhension et chaleur. Une véritable ouverture humaine. Alors que dans le monde rabbinique consistorial dit ouvert et évolué cette prétendue ouverture se révélait n'être que mondanité.

Allongée sur mon grabat, mes livres saints sur les genoux, j'oubliais, dans le calme enfin retrouvé, l'exigüité et la laideur de ma cellule. Mon âme prenait son essor. Elle échappait au temps et au lieu. Comme mon séjour en prison, l'exil des fils de Jacob prendrait fin un jour. La petite lumière tremblotante qui me permettait de déchiffrer les écrits saints, c'était la lumière des juifs dans leur exil. Cette lumière grandirait. Elle illuminerait un jour la face des justes et aveuglerait les méchants. Le mal serait alors anéanti dans la joie universelle. Alors recommencerait pour les juifs et pour tous les humains une vie plus belle et plus heureuse dans laquelle la confiance ne serait plus jamais abusée.

Peu après ma libération, j'accédai au désir de Rav Maizes. Mon fils et moi fûmes confirmés comme prosélytes par un rabbin orthodoxe, le rabbin Rubinstein de la synagogue de la rue Pavée, à Paris. Nous reçûmes un certificat de conversion validant notre admission dans la communauté juive en 1951.

Je revis le rabbin alsacien et nous songeâmes au mariage. Lui par sentiment de responsabilité et moi par lassitude et, peut-être aussi, par défi. Puis nous pesâmes chacun les choses et mesurâmes les conséquences. Alors nous décidâmes très vite, et d'un commun accord (ce que j'avais senti dès notre première entrevue), que notre union ne serait ni pour lui ni pour moi le mariage rêvé.

#### IV

« Le cœur de l'homme choisit sa voie, mais l'Éternel dirige ses pas. »

*Proverbes XVI, 9.*

Fin mai 1953, après la fête de Shavouoth, je m'embarquai à nouveau pour la Terre Sainte. Je rentrai à Paris quelques semaines plus tard, après avoir fait tous les arrangements pour que mon fils fût admis au kibboutz Yavné où il devait devenir bar-mitzwa en septembre.

Il y a trois événements importants dans la vie d'un juif : sa circoncision, sa bar-mitzwa et son mariage. Tous les trois sont fêtés dans la plus grande joie par sa famille, ses amis et toute la communauté. Le jour de sa bar-mitzwa qui correspond au treizième anniversaire de sa naissance, le garçon est appelé pour la première fois à la Torah et devient ainsi un membre responsable de la communauté. Responsable de ses actes devant Dieu. Il prononce pour la première fois la bénédiction avant et après la lecture de la Loi divine.

C'est sur la demande d'Ouriel que j'avais pris la décision de l'envoyer en Eretz Israël pour la célébration de cette fête, pour nous doublement importante. L'année précédente, il avait gagné un voyage en Terre Sainte, à la suite d'un concours organisé par l'Agence juive. Il s'agissait de vendre des bons pour la plantation d'une forêt. C'est lui qui en avait vendu le plus grand nombre... Je

lui avais donné un sérieux coup de main ! Deux autres petits concurrents avaient été désignés pour l'accompagner et il était parti avec eux sous les auspices des organisateurs du concours. Il était revenu enchanté de son voyage et ne songeait qu'à repartir. Pour ma part j'étais ravie que la bar-mitzwa de mon fils eût lieu dans ce pays où je rêvais de m'installer.

Avant de rejoindre mon fils au kibboutz pour les fêtes qui marquent le début de l'année juive, je mis de l'ordre dans mes finances (je réglai notamment les sommes dues aux douanes), puis je louai la maison que je possédais à la campagne non loin d'Orléans où l'armée américaine avait une base importante.

Ces fêtes que je passai au kibboutz ont laissé dans mon esprit et dans mon cœur un souvenir indélébile. Yavné était pour moi l'endroit le plus religieux qu'il m'eût été donné de connaître jusqu'à ce jour.

Après ces quelques mois de séparation, je retrouvai mon fils avec joie. Une famille originaire d'Alsace s'occupait de lui. Heureux, il avait partagé son temps entre l'étude et les jeux. Avec beaucoup de délicatesse, les gens du kibboutz avaient tout fait pour qu'il ne se sente en rien différent des autres enfants. Ils n'avaient jamais laissé paraître qu'ils étaient au courant de son origine. C'étaient des juifs simples, sympathiques et avenants. Il y avait les anciens du kibboutz. D'autres étaient venus d'Europe après la guerre. Quelques-uns étaient passés par les camps de concentration nazis. Habités à une vie dure, ils pouvaient comprendre les difficultés d'autrui, et vivaient au jour le jour avec la conscience du devoir accompli. La même simplicité se retrouvait dans l'habillement : chemisette à mi-manches de couleur unie pour les deux sexes. Pantalon long pour les hommes. Egalement pour les jeunes filles qui travaillaient à la cuisine ou aux champs. La plupart des femmes portaient un foulard qui couvrait en grande partie leurs cheveux.

Ouriel était né le 1<sup>er</sup> octobre 1940. Selon la date juive, deux jours avant Roch Hachana, fête austère qui marque le commencement de l'année. Dieu, à Roch Hachana, juge toutes les actions des hommes de l'année écoulée et décide, comme le dit la prière, « qui vivra et qui mourra, qui sera puni ou récompensé ». Mais chacun par le repentir peut modifier le jugement.

Ouriel ne savait pas l'hébreu à son arrivée au kibboutz, ce qui rendit la préparation de sa bar-mitzwa plus longue et plus difficile.

Pour cette raison, les responsables de son instruction avaient décidé de la retarder d'un peu plus d'un mois. Il devint bar-mitzwa au cours du Shabbat Bereshith, le premier Shabbat après la fête de Souccoth. C'est le jour où les juifs ont achevé entièrement de lire la Torah et recommencent le cycle par la Création du monde par Dieu. Mon fils savait par cœur ce qu'il devait lire. Tout fier, il m'en avait fait la veille une démonstration. Mais je fus, ce Shabbat-là, sur des charbons ardents pendant une bonne partie de la prière.

Pris par le trac, ne va-t-il pas bafouiller ? me demandais-je. Il était vêtu d'un magnifique costume en lin, saharienne et culottes au-dessus des genoux, que j'avais acheté à Paris. Il faisait chaud. Ce vêtement avait l'avantage d'être à la fois seyant et confortable. Ouriel n'avait pas approuvé mon choix. Le costume lui plaisait évidemment, mais il le trouvait beaucoup trop élégant pour être porté dans un kibboutz, même à l'occasion de sa bar-mitzwa. « Je ne veux pas être différent des autres », m'avait-il expliqué. Puis il avait cédé devant ma déception.

Il s'avança un peu ému, mais c'est avec assurance et d'une voix claire qu'il récita les bénédictions. Puis il lut sans une hésitation ni la moindre faute. Je fis de mon mieux pour cacher les larmes de bonheur qui emplissaient mes yeux. A la fin du service, je reçus les compliments de toute l'assistance qui m'entoura pour me souhaiter Mazal Tov et me présenter des vœux pour l'avenir spirituel de mon fils.

Situé à l'ouest de Jérusalem, au sud de Tel-Aviv et non loin du rivage bordé de dunes, Yavné était déjà un ancien kibboutz en 1953 ; il comptait parmi les plus riches du nouvel Etat. Bien organisé et dirigé par des juifs pour la plupart originaires d'Allemagne, il possédait de vastes champs alentour. Chaque famille avait un appartement comprenant généralement une pièce et demie où dormaient les parents. Pour la nuit, les enfants logeaient dans différentes bâtisses selon l'âge et le sexe. Partout des pelouses. Partout des arbres. Toutes les familles prenaient leurs repas en commun dans un immense réfectoire que fréquentaient tous les oiseaux qui peuplaient les arbres et les haies du kibboutz. Dans la journée vous jouissiez de leurs concerts. Le soir de tous les parfums de la nature.

Grâce à nos amis Picard avec lesquels, durant les deux mois de



mon séjour, j'eus de nombreuses conversations, je pénétrai dans tous les détails de la routine du kibboutz avec ses satisfactions, ses frustrations et ses difficultés. Tous les travaux étaient attribués par roulement. Les femmes redoutaient en général le moment où elles devaient travailler à la cuisine, car c'était le travail le plus dur.

Mariés en France pendant l'occupation, Aimée et Jacques Picard avaient quitté l'Europe après la guerre qui leur avait coûté une partie de leurs proches. Ils avaient, depuis, mené une vie dure à Yavné. Ils étaient fiers des réalisations dont ils avaient une part, et avaient le sentiment d'avoir mené une vie utile. Aimée, elle, semblait lasse de cette vie mécanique où aucune place n'était laissée à l'initiative individuelle. L'organisation était parfaite, trop peut-être. Elle permettait un rendement maximal, mais elle étouffait les aspirations de chacun. Jamais je n'aurais pu songer à m'installer dans un kibboutz. J'étais trop éprise d'indépendance pour m'habituer à ce genre de vie.

Je passai l'automne et l'hiver à Paris, puis je retournai à Yavné pour les fêtes de Pessach 1954. Ouriel était resté au kibboutz. Je le retrouvai parlant déjà bien l'hébreu. Il avait grandi. Il avait pris de l'assurance.

J'avais évolué moi aussi. J'avais progressé dans l'étude et dans la compréhension de la Torah. Et, dans le calme retrouvé, j'avais tiré un enseignement de l'expérience acquise au cours des deux dernières années. Après mes tourments des années 1952-1953, l'atmosphère amicale du kibboutz Yavné m'avait aidée à retrouver la paix. J'étais infiniment reconnaissante, et je le suis restée, envers ces gens qui s'étaient occupés de mon fils avec beaucoup de dévouement. Pourtant, le judaïsme de ce kibboutz religieux ne pouvait me satisfaire entièrement. Je considérais la Torah, transmise par Moïse, comme le moyen idéal donné à l'homme pour l'épanouissement de ses qualités individuelles. La vie au kibboutz me paraissait capable, à cet égard, de produire l'effet contraire. On sacrifiait là, beaucoup trop, à l'intérêt de la nation les aspirations personnelles aussi bien que la vie de famille.

De son côté, la communauté consistoriale de Paris, représentant en France le judaïsme officiel, m'était apparue comme formée d'élé-

ments assez hétérogènes. J'avais rencontré en son sein les juifs les plus différents : depuis ceux qu'il m'était assez difficile de distinguer des libéraux jusqu'aux juifs vraiment pieux et instruits dans la Torah. La plupart se disaient traditionalistes. Ils entendaient par là qu'ils n'avaient pas renié la foi de leurs ancêtres mais qu'ils tenaient avant tout à être des citoyens comme les autres. Ce n'était pas ce judaïsme que je cherchais. Il s'agissait là, je le sentais, d'un échelon intermédiaire entre le judaïsme libéral et le judaïsme intégral vers lequel j'aspirais sans pouvoir le définir.

Rav Maizes, devenu pour moi le modèle du juif, s'était entre-temps installé à Jérusalem. Je connaissais aussi une famille pieuse de Strasbourg, celle qui m'avait adressée à lui. Ces gens, loin d'avoir la stature du Rav, étaient cependant très différents de mes autres connaissances : entiers dans leur judaïsme, plus précis dans l'observance des commandements. Chez eux, je l'avais compris, le judaïsme n'était pas simplement une religion mais un mode de vie, une pratique du réel.

J'ignorais à cette époque les détails de l'histoire juive contemporaine et de la politique à l'israélienne. Je savais pourtant que la politique jouait un rôle dans la formation des communautés, même religieuses, dans l'Etat d'Israël. Le « Mizrachi » auquel appartenait le kibboutz Yavné, m'avait expliqué Aimée Picard, « est un parti à la fois religieux et politique, un parti sioniste ». Je n'arrivais pas à comprendre ce que la politique et ses compromis avaient à faire avec la religion et ses exigences. Je gardais en mémoire une scène dont j'avais été témoin au cours d'une traversée entre Marseille et Haïfa. Sur le bateau se trouvait un groupe de jeunes Israéliens, hommes et femmes, artistes et sportifs. Ils étaient, m'avait-on expliqué, l'élite d'Israël. Mais la façon dont ils se comportaient choqua, c'est le moins qu'on puisse dire, la plupart des passagers, même les plus larges d'esprit. « Vous savez, me dit un jeune Israélien, les plus audacieux parmi eux sont les Yéménites. Quand ils sont arrivés en Israël, il y a quelques années, ils étaient tous religieux. Les hommes avaient de longues papillotes et les femmes la tête entièrement couverte. Aujourd'hui, leurs enfants sont des hommes libres, des sionistes, de vrais Israéliens. »

« Si le sionisme, pensai-je, arrive en quelques années à transformer de cette façon-là des juifs qui jadis ressemblaient à Rav Maizes,

si l'alliance entre le judaïsme et le sionisme donne de tels fruits, à quoi bon une telle union ! »

Pendant ces vacances de Pessach 1954, je visitai Eilat. Située au bord de la mer Rouge, à la pointe sud de l'Etat d'Israël, il fallait traverser le désert du Néguev pour l'atteindre. Aucune route carrossable ne reliait alors ce port au reste du pays. Les convois militaires empruntaient des pistes. Un avion y amenait chaque jour des touristes qui embarquaient à Tel-Aviv. Eilat n'était pas vraiment un port à cette époque. C'était une baie magnifique avec quelques maisons, un café-restaurant et un musée de fortune où les touristes pouvaient se documenter sur la faune aquatique et les roches de l'endroit. A quelques centaines de mètres de la mer, se trouvait le terrain d'aviation sommairement aménagé où nous avions atterri. On apercevait en face, à quelques kilomètres, la ville jordanienne d'Akaba qui occupait au bord de la mer Rouge une position identique à celle d'Eilat. De l'autre côté, derrière le village, la frontière égyptienne. La position de cet embryon de port israélien faisait penser à celle d'un fruit sec dans un casse-noix.

J'avais laissé ma voiture à Yavné l'année précédente. Je l'utilisai pour visiter d'autres points du pays avec Ouriel. Je voyageai beaucoup en Terre Sainte en ce printemps de 1954. J'admirais les nouvelles constructions, les jardins surgis au milieu des sables. Je cherchais des impressions favorables pour contrebalancer les doutes qui m'avaient assailli pendant l'année, concernant mon départ de France et la liquidation de tout ce que je possédais là-bas.

Mais la vie s'écoule souvent d'une façon paradoxale. Moins d'une semaine avant le sixième anniversaire de la création de l'Etat d'Israël, je visitai Ramleh. Cette ville ancienne, à vingt kilomètres de Tel-Aviv, sur la route de Jérusalem, avait été choisie cette année-là comme centre officiel des festivités. Un défilé militaire devait avoir lieu comme chaque année. Dans la rue principale les tribunes étaient déjà dressées. Il y aurait, le soir, des bals dans tout le pays comme pour le 14 Juillet en France, m'avait dit quelqu'un du kibboutz. Dans quelques jours les rescapés d'Auschwitz, de Buchenwald et de Bergen-Belsen verraient défiler « nos soldats », « nos marins », « nos policiers ». A la tribune d'honneur prendraient place « nos politiciens », « nos ambassadeurs ». Des avions pilotés par « les nôtres » survoleraient la ville. Et tous allaient pleurer d'émotion et de joie

lorsque serait entonné l'hymne national, la « Hatikva ». Le rêve après l'affreux cauchemar des années passées. Pourtant... ces réfugiés d'hier allaient-ils accorder une pensée à ces réfugiés d'aujourd'hui, là-bas, de l'autre côté des frontières ?

Je fis part, le soir, de mes impressions au directeur du séminaire de Yavné.

— Quand je vois nos jeunes et que je lis sur leur visage la foi en leur force, je tremble pour l'avenir. Que va devenir le pays si nous oublions que c'est à Dieu que nous devons tout ? me dit-il avec tristesse, le regard perdu dans le lointain, comme s'il avait voulu à ce moment scruter l'avenir.

C'est le passé qui s'imposa alors à mon esprit : Bar Kochba est là, passant en revue ses soldats. Il a battu la puissante armée romaine qui occupait le pays depuis la destruction du second Temple par Titus. Le jeune héros, resplendissant de jeunesse et de force, a presque entièrement délivré le pays du joug romain. Bar Kochba a posé la première pierre du troisième Temple. Au milieu de l'allégresse générale, il est acclamé par le peuple, et même par le grand Rabbi Akiba comme le Messie. Une merveilleuse conviction, « la Rédemption est arrivée », fait battre plus vite tous les cœurs juifs. Mais le succès a grisé Bar Kochba. L'orgueil a envahi son cœur. Sa foi en soi ne lui permet pas de douter du succès final. Il est convaincu qu'il peut désormais se passer de l'aide de Dieu pour vaincre la puissance temporelle de Rome, et il n'écoute pas les conseils de Rabbi Akiba. Un sourire effleure ses lèvres :

« Ce n'est pas un miracle que j'attends mais c'est au nombre et à la force de mes armées que je me fie. Je ne demande qu'une chose : que Dieu s'abstienne d'aider mes ennemis. Je me charge du reste. »

Le saint Rabbi Akiba réalise son erreur. Bar Kochba n'est pas le Messie. Il l'avertit que le salut du peuple de Dieu ne dépend pas des succès politiques ou militaires mais de sa foi en Dieu et de l'observance de Ses commandements. Avec impudence, Bar Kochba lance à ce grand maître en Israël : « Ce n'est pas avec les docteurs de la Loi mais avec ma brave armée que je vaincrai. Je suis las de ta tutelle et de celle de tes collègues. » Une vision de l'esprit montre à Rabbi Akiba que Bar Kochba va tomber devant les Romains et il verse des larmes amères : « Que la miséricorde de Dieu inonde notre malheureux peuple et qu'Il nous envoie Sa Rédemption. » Et il s'en

va. L'esprit de Dieu quitte aussi le camp de Bar Kochba. La révolution spirituelle est soudain transformée en révolte politique. Les Romains reprennent le pays, les villes l'une après l'autre. Les juifs sont massacrés. Bethar, la dernière place forte de Bar Kochba, est assiégée par Jules Sévère. Le 9 Av, date à laquelle furent détruits le premier et le second Temples, les Romains entrent dans Bethar. Ils massacrent cinq cent quatre-vingt mille juifs, hommes, femmes, enfants et vieillards. Et Bar Kochba est étranglé par un serpent.

Tout cela passa dans mon esprit comme un éclair. La Torah et l'histoire du peuple juif ne contiennent-elles pas toutes les leçons de l'avenir ?

Je quittai mon fils et la Terre Sainte la veille des festivités nationales de l'Etat israélien. Il me rejoignit en juillet. Son retour me rassura. La situation instable du Moyen-Orient m'inquiétait. Je craignais pour la sécurité de mon unique enfant. Je n'allais plus revoir le pays pendant six ans.

En octobre, Ouriel entra, à Paris, à l'école juive de Yavné qui menait les élèves jusqu'au baccalauréat. Il suivit les cours d'instruction religieuse à l'école rabbinique qui, comme l'école Yavné, dépendait du Consistoire de Paris.

Lorsque, en automne 1953, j'étais rentrée à Paris après la bar-mitzwa de mon fils, j'avais pris contact avec l'école Gilbert Bloch d'Orsay, près de Paris : l'Ecole des éclaireurs israéliens de France. En 1953, et depuis quelques années déjà, Léon Ashkenazi, dit « Manitou », en était le directeur. Son père, David Ashkenazi, était rabbin à Oran. Chaque année, l'école préparait à la deuxième partie du baccalauréat environ vingt filles et garçons qui étaient simultanément initiés à l'étude de la Torah et aux plaisirs éthiques de cette étude. Possibilité qui n'est pas donnée à la majorité des jeunes juifs à notre époque. Beaucoup, devenus pieux, ont fait à l'école d'Orsay la découverte du judaïsme.

Pendant deux ans, je passai là chaque Shabbat et les fêtes juives. L'atmosphère de paix et de repos qui régnait à Orsay me donnait la force d'affronter la semaine à Paris. Je suivais d'autre part avec plaisir les cours de Manitou. Les premiers vrais cours de judaïsme auxquels il m'était donné d'assister. J'étais évidemment, et de

beaucoup, la plus âgée parmi cette jeunesse qui habitait l'école ou qui la fréquentait comme moi chaque fin de semaine. Mais je me sentais bien au milieu de ces jeunes intellectuels dont la plupart me traitaient en camarade. Je participai aussi à la joie de fiançailles et de mariages qui eurent lieu entre les élèves de l'école.

Ces deux années marquèrent une nouvelle étape dans mon évolution. Puis vint le jour où je ressentis le besoin d'aller plus loin. Sur le plan intellectuel, l'enseignement de Manitou était assez satisfaisant, bien que parfois « acrobatique ». Ceux qui l'ont entendu comprendront ce que je veux dire. J'avais envie de revenir à une étude plus stricte des textes, moins spéculative. Je voulais trouver un endroit où l'on enseigne la tradition et non une manière de repenser la tradition. J'écrivis alors à Rav Maizes pour lui demander conseil, comme je le faisais chaque fois que j'avais à prendre une décision importante. Il répondait à mes questions mais il ne prenait jamais l'initiative de m'influencer directement. Un Rav n'est pas un guide de conscience. Il répond, à la lumière de la Torah, aux questions qu'on lui pose, à vous de décider comment mettre ses réponses en action. Quand il s'agit de savoir comment appliquer la Loi, la réponse est au contraire précise, impérative, et ne demande aucun commentaire. Depuis le moment où je l'avais rencontré à Bailly, Rav Maizes suivait de loin mes progrès mais il me laissait aller mon chemin. Il comprenait sans doute le bénéfice que chacun peut tirer de sa propre expérience et il savait qu'il est parfois dangereux de brûler les étapes.

Malgré les liens de sympathie et d'amitié qui me liaient à la petite communauté d'Orsay, je cessai de fréquenter l'école, lorsque je reçus la réponse de mon Rav, fin 1955. J'avais à découvrir maintenant la communauté juive d'Aix-les-Bains.

V

« Acquiéris de la sagesse, acquiéris de la raison, ne délaisse pas les paroles de ma bouche...

Le principe de la sagesse, c'est d'acquérir de la sagesse ; au prix de tous tes biens, rends-toi possesseur de la raison. »

*Proverbes de Salomon IV (5-7).*

Il me fallait un prétexte pour arriver à la yechiva d'Aix. Ce fut, en juillet 1956, une cure destinée à guérir de petits ennuis respiratoires. Mon choix se porta sur Allevard, à une trentaine de kilomètres d'Aix-les-Bains. Là, je pourrais passer le Shabbat et m'approvisionner en produits cachères. J'avais l'intention de louer une chambre meublée à Allevard et de faire ma cuisine. Ouriel était parti pour les vacances d'été au kibboutz Yavné.

Lorsque j'entrai à la yechiva pour la première fois, c'était un vendredi après-midi. J'avais quitté Paris le matin de bonne heure dans ma vieille Citroën bourrée de vêtements, de vaisselle et de couvertures. J'étais vêtue d'une robe d'été dont les manches arrivaient juste au-dessus du coude. De plus, j'avais fait couper mes cheveux très courts pour avoir moins chaud et éviter d'aller chez le coiffeur pendant les vacances.

Située à flanc de colline, la yechiva est entourée d'un bosquet qui descend en pente abrupte. Le paysage est de toute beauté. En bas, à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau, le lac du Bourget chanté

par les poètes, dans les eaux duquel se reflètent le ciel et les montagnes.

La yechiva que je découvris en 1956 était composée de deux bâtiments. Dans l'angle droit qu'ils formaient, une cour bordée d'une pelouse. Tout était vieux, usé, vermoulu : les planchers, les bancs, les tables des élèves, les marches d'escalier. La synagogue, la salle à manger, la salle d'étude, la cuisine, la buanderie et le bureau directorial situés au rez-de-chaussée étaient ridiculement petits pour les soixante-dix élèves qui y vivaient. Au premier étage, l'appartement du Rav à la tête de la yechiva et les chambres des élèves montraient le même dénuement. Les lits entassés dans chaque chambre étaient à ce point usés et défoncés qu'ils ressemblaient à des baignoires. Et, l'hiver, pas de chauffage dans les chambres. Mais la beauté de la nature alentour faisait oublier la vétusté de cette propriété qui avait jadis appartenu à la reine Victoria d'Angleterre.

Des gens avaient, paraît-il, disparu jadis dans un souterrain emprunté par les eaux de pluie et de source et qui passait sous la colline et le bosquet. Ce mystère avait valu à la propriété le surnom de « la maison du diable ». Surnom que lui donnaient encore parfois les gens d'Aix. Plus personne ne se perdait dans « la maison du diable » en 1956. Devenue depuis quelques années une école talmudique, nombreux étaient ceux qui, entre ses murs, retrouvaient leur identité juive. Malgré le délabrement de la bâtisse, sur tous les visages se lisaient la joie, l'enthousiasme et la reconnaissance. Tous vivaient avec ferveur la foi de leurs ancêtres, débattant des problèmes épineux d'un passage difficile du Talmud.

Les enseignements du Talmud qui forment la Loi orale, transmise de maître à élève depuis le temps de Moïse, ont été mis par écrit pendant la période qui va de la construction du deuxième Temple à sa destruction. Sa rédaction a été achevée par les Sages qui, après cette calamité nationale, s'étaient regroupés à Yavneh. Parmi eux, le grand Rabbi Akiba. Fils de convertis, Rabbi Akiba n'avait commencé l'étude de la Torah qu'à l'âge de quarante ans. Moïse atteignit la quarante-neuvième porte de la sagesse et Rabbi Akiba franchit la cinquantième, nous apprend la tradition.

J'avais beaucoup entendu parler du couple Errera qui vivait près de la yechiva. C'était une famille importante dans la communauté et je comptais beaucoup sur M<sup>me</sup> Errera pour « m'initier » à Aix, dans

ce monde de Torah si nouveau pour moi. Quand je franchis le seuil de leur appartement, ils m'accueillirent aimablement, sans plus. Avec même une certaine réserve. « Ils ont beaucoup à faire avant Shabbat et sont pressés », pensai-je.

Les quelques heures dont je disposais avant le début du Shabbat furent consacrées à mon installation, à côté de leur appartement, dans une petite maison de bois située en hauteur, en face de la yechiva. *La baraque*, comme tout le monde l'appelait, tenait du bidonville et de la cité lacustre. Construite à l'aide de vieilles planches et sur pilotis, à cause de la déclivité du terrain, elle occupait, à peu près, une superficie de cinquante mètres carrés. Et cet espace restreint avait été réparti entre cinq pièces, une salle de bains minuscule et des toilettes. Deux chambres restaient à la disposition de la yechiva. On me désigna un lit dans celle où logeaient plusieurs jeunes filles du séminaire d'Aix. Elles étaient toutes fiancées.

Tandis que je transportais, de ma voiture à la chambre, valises et couvertures, M<sup>me</sup> Errera m'aborda. Pointant mes manches du doigt, elle me dit d'un ton sec :

— Vous êtes dans une yechiva ici!

Je la regardai sans comprendre, rouge de honte.

— Vous devez couvrir vos bras, m'expliqua-t-elle.

— Mais j'ai des manches.

— Elles ne sont pas assez longues, elles doivent arriver au-dessous du coude, c'est le *din* (la loi), ajouta-t-elle sévèrement.

C'était le mois d'août. Sans grande conviction, j'enfilai en hâte une veste de laine, malgré la chaleur. Cela m'était indifférent de couvrir mes bras un peu plus. Je n'avais jamais pensé par coquetterie qu'il fût important de les montrer. Je me demandai même sur le moment ce qu'un coude pouvait avoir d'attrayant.

Je partageai, ce Shabbat, les repas des Errera, dans leur minuscule appartement. La table était dressée dans leur cuisine-salle à manger. Tout autour, la maîtresse de maison, moi-même et les enfants. Au bout de la table, Claude Errera. Une barbe noire longue et fournie. Les joues creusées par les longues veilles passées dans l'étude de la Torah. Mon hôte, malgré l'usure de la robe d'intérieur qui l'enveloppait, était impressionnant.

A cette table de Shabbat, tout n'était que calme, harmonie et douceur. Dans les propos échangés entre les parents. Dans leurs

rapports avec leurs enfants dont l'éducation était, à chaque instant, l'objet de toute leur attention.

Assoiffée de paroles de la Torah comme je l'étais, M. Errera combla mes vœux. De sa voix douce, il répondit à toutes mes questions comme il expliquait avec patience à ses enfants ce que le Saint-Béni-Soit-Il attendait de leur part : qu'ils grandissent en bons petits juifs obéissant à leurs parents et à la Torah. Comme je souhaitais fonder un jour une telle famille et voir mon fils fonder la sienne sur ce modèle! Le Shabbat m'apparut à la yechiva d'Aix-les-Bains ce qu'il est réellement : le but de la création. Non pas un simple arrêt des travaux mais une véritable libération de l'être humain, auquel il donne la possibilité de se dégager du monde matériel pour s'élever spirituellement et retrouver ainsi la dignité dont le premier homme fut initialement doté par Dieu.

La qualité de ce premier Shabbat, que je vécus comme dans un rêve, me convainquit qu'il valait la peine d'allonger un peu ses manches.

La foi des Errera était profonde et leur sincérité persuasive. Inspirée par eux, j'acquis la certitude que le peuple juif et sa Loi, avec ses six cent treize commandements, forment un tout et que rien ne peut être ajouté ou retranché à la Torah. A la yechiva d'Aix, pas de calculs compliqués pour trouver un moyen de contourner la Loi ou pour échapper, pour plus de facilité, à l'un de ses commandements. Pas de dissertations philosophiques qui ne sont que spéculations intellectuelles, raisonnements à perte de vue, sans but réel. Pas de leçons faites aux autres sur ce qu'on ne pratique pas soi-même. Je découvrais dans cette communauté l'égalité et la fraternité. Pas le genre prêché par les démagogues mais celles qui découlent de l'observation minutieuse, par tous, des commandements de la Torah. Ces juifs servaient Dieu de toute leur âme et ils essayaient de toutes leurs forces d'aider les autres à comprendre et à se rapprocher du vrai judaïsme, poursuivant ainsi le but fixé par Dieu pour le peuple juif : « Vous serez un peuple de prêtres parmi les nations. »

Une fois mon traitement terminé à Alleverd, je m'installai avec joie, pour la fin de l'été, à côté des Errera, dans la petite maison de bois. Et je participai activement à la vie de la communauté. J'assistais aux cours du séminaire de jeunes filles. Il avait un an d'existence et son directeur avait organisé un camp d'été de plusieurs semaines

pour les jeunes filles juives désirant profiter de leurs vacances afin de s'initier au judaïsme et d'apprendre un peu de Torah, et pour celles qui voulaient faire la connaissance du séminaire avant de décider d'y entrer pour l'année scolaire.

J'étudiais avec enthousiasme et je discutais beaucoup. Jamais, auparavant, je n'avais eu l'occasion d'échanger des idées avec tant de *Talmid-Chachamim*\* réunis et de m'instruire à un tel rythme. Je m'appliquais aussi à suivre la Loi avec minutie, qu'il s'agisse de la cachérisation de la viande\*\* ou de la préparation du Shabbat. Combien de fois, au cours des années passées, n'avais-je pas entendu critiquer ces pratiques de la Torah! Pour les uns, elles tenaient du fanatisme, pour les autres, d'un esprit rétrograde. « Ce sont les idées, les pensées qui comptent », disaient-ils. Mais rien de plus mouvant que la pensée. A quoi sert une idée sans support matériel? Où serait aujourd'hui le peuple juif sans la pratique millénaire des commandements qui seule garantit la pérennité des idées qu'il a données au monde? Ses ennemis qui, au cours des âges, ont essayé de le détruire spirituellement apportent la preuve du bien-fondé de la pratique des commandements. Les décrets des Romains et des Grecs auxquels les juifs ont été assujettis ont toujours été pris contre la circoncision, l'observance du Shabbat et contre d'autres commandements fondamentaux du judaïsme et non contre l'interdiction du vol et de l'adultère, et l'amour du prochain.

J'assistai à quelques mariages à Aix. Ceux des jeunes filles dont j'avais partagé la chambre pendant les fins de semaine. Le mariage à la yechiva, comme dans tous les milieux orthodoxes, n'est pas l'aboutissement d'une rencontre fortuite suivie d'une longue fréquentation. Le mariage juif selon la Tradition se fait par présentation. Par *shidouch*\*\*\*.

Lorsqu'un jeune homme ou une jeune fille atteint l'âge de fonder

---

\* Mot à mot : élèves de sages dans la Torah. Le sage lui-même est par modestie appelé « élève de sages » car une vie ne suffit pas pour épuiser tout le savoir contenu dans les livres saints du judaïsme.

\*\* La viande d'une bête abattue rituellement doit séjourner une demi-heure dans l'eau puis une heure dans le sel afin d'en extraire le sang.

\*\*\* Etymologiquement, le mot hébreu signifie *contact*; par extension, contact établi entre deux personnes qui cherchent à se marier.

un foyer, les parents cherchent celle ou celui qui peut convenir à leur enfant. A défaut des parents ou des membres de la famille, les maîtres, les amis ou même les gens de la communauté essaient de régler cette affaire importante. Chacun sait combien les apparences peuvent tromper un être jeune, inexpérimenté.

Un couple juif ne se fonde pas sur une attirance physique qui n'est trop souvent que passagère et qui risque de fausser les jugements, mais sur l'estime réciproque. C'est sur cette base solide que naîtra l'amour. C'est pourquoi ceux qui font le *shidouch*, surtout si ce sont les parents, prennent tous les renseignements sur le ou la future fiancée afin que le couple soit assorti et que leur vie commune soit une réussite, avec l'aide du Ciel.

Un mariage juif n'est pas seulement l'union de deux jeunes gens consentants, mais aussi, en règle générale, celle de deux familles qui par la suite collaborent de leur mieux pour le bonheur de leurs enfants et de leurs petits-enfants.

Ceux qui veulent se marier ont parfois recours, eux ou leurs parents, au marieur professionnel, le *shadtren*. La confiance qu'on lui accorde dépend de sa personnalité. On le paye quand le *shidouch* aboutit. Mais il y a les *shadtronim* bénévoles, car aider à la fondation d'un foyer est une très grande *mitzwa*.

Le premier mariage qui fut célébré pendant mon séjour à Aix fut celui d'un jeune homme de Suisse, Gilbert Breisacher, qui devint par la suite un des responsables du séminaire de jeunes filles. La cérémonie se déroula dans la cour-jardin de la yechiva où quatre jeunes gens maintenaient le dais nuptial, la *choupa*, autour de laquelle se pressait une foule nombreuse d'amis et d'invités.

Le fiancé arriva le premier. Son père et son futur beau-père l'encadraient, lui tenant le bras. Comme tous les juifs le jour de leur mariage, il avait jeûné, sans doute beaucoup prié et fait un profond examen de conscience à l'aube de cette vie nouvelle. Il devait être très ému car il était livide. L'assistance et particulièrement les jeunes filles près de moi en furent impressionnées. Il prit sa place sous la *choupa* tandis que sa fiancée descendait l'allée, entourée de sa mère et de sa future belle-mère.

Visage ovale éclairé par un beau sourire et des yeux rieurs, Myriam était une jeune fille charmante. Dans sa robe de mariée, elle était vraiment jolie et émouvante. Toujours entourée par les deux

mamans, elle tourna sept fois autour de son fiancé. Les chants des garçons de la yechiva s'arrêtèrent lorsqu'elle prit place à sa droite. Un des rabbins présents dit alors les deux premières bénédictions dont une sur le vin. Lui et les fiancés burent à la coupe. Après quoi le nouvel époux mit une bague au doigt de celle qui devenait ainsi sa femme et qui lui était consacrée. Puis, d'un coup sec, il écrasa sous son pied un verre\* qu'on venait de déposer devant lui, et toute l'assistance dit Mazal Tov.

Le rabbin lut alors le contrat de mariage : la *ketouba*. Différents invités et personnalités dirent ensuite six bénédictions dont la première sur le vin. Après la dernière fusèrent de toutes parts les souhaits de Mazal Tov : ceux qu'on vint présenter aux époux et ceux qu'échangèrent les membres de l'assistance. Accompagné par les chants joyeux des jeunes gens, le nouveau couple s'éloigna pour aller prendre en tête à tête son premier repas.

Deux salles, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, avaient été aménagées au rez-de-chaussée de la yechiva pour la réception des invités auxquels on servit un repas. Pendant plusieurs heures, discours et chants alternèrent au milieu de la joie générale que je partageai de tout cœur.

Connaîtrai-je un jour ce bonheur sans mélange? me demandai-je le soir dans le silence de la petite maison de bois. Comme j'enviais toutes ces fiancées d'être nées juives et de pouvoir se marier sans ennui, sans incident, avec l'approbation et la bénédiction de la communauté. Pourquoi le Ciel avait-Il voulu que je passe trente ans de ma vie dans un monde pour lequel je n'étais pas faite et qui n'avait jamais été réellement le mien? Pourquoi avais-je dû parcourir ce long chemin? Pourquoi ces difficultés, ces épreuves qui l'avaient jalonné?

Six ans plus tard, Rav Maizes devait répondre à ces questions en citant le Talmud qui, en guise de réponse, pose à son habitude une autre question : Pourquoi êtes-vous venue si tard? Le Talmud veut faire comprendre que celui qui a accumulé dans sa vie non-juive les transgressions contre la loi qu'il a ultimement épousée, doit malgré tout expier ses fautes par sa souffrance. J'espérais que mon fils, venu au judaïsme avant l'âge de treize ans, moment où l'individu devient

---

\* Pour rappeler la destruction du temple.

responsable de ses actes, n'aurait pas à subir les épreuves qui furent mon partage.

Au cours de la dernière fête de Shavouoth\* passée à l'école Gilbert Bloch d'Orsay, j'avais veillé toute la nuit en compagnie des élèves pour écouter Manitou. Alors qu'il expliquait l'histoire de Ruth, une remarque m'avait frappée : « Le rôle des guérim est d'apporter des forces à la communauté d'Israël lorsqu'elle est faible. Quand les juifs sont forts et que tout va bien pour eux ils n'ont pas besoin de guérim! » Cette déclaration assez brutale m'avait légèrement embarrassée étant donné que j'étais, au milieu du groupe, la seule dans cette situation. Les élèves avaient eu la délicatesse de ne pas me regarder, du moins ceux qui étaient dans mon champ de vision, mais ils avaient certainement tous pensé à moi.

J'avais par la suite recherché les commentaires sur l'histoire de Ruth pour approfondir la question soulevée par Manitou. Bartenora et d'autres m'avaient éclairée sur le rôle du guer\*\* mais c'est à Aix-les-Bains que je réalisai pleinement la signification de ce que j'avais appris l'année précédente : de même que Ruth avait lié son destin à celui de Naomi, sa belle-mère, et lui avait apporté l'aide et le réconfort dont elle avait besoin dans sa détresse, de même le but de la venue au judaïsme d'un guer était d'aller jusqu'au bout du chemin afin d'apporter ses forces spirituelles et morales neuves à un peuple épuisé par tant d'épreuves, par tant de persécutions. Son rôle était de défendre de toutes ses forces, avec tous les juifs fidèles, le capital commun : la Torah. Comme l'avaient fait Rabbi Akiba et d'autres convertis célèbres. C'était dur d'être souvent regardé un peu de côté. Parfois avec un large sourire, parfois avec une pointe de mépris. Mais le destin de l'être humain n'est-il pas de remplir le rôle que Dieu lui a assigné dans ce monde, quel que soit le prix à payer?

Quelques jours plus tard, je devais faire la connaissance du principal de la yechiva d'Aix-les-Bains, Rav Chaykin, et de celle de

---

\* Fête qui commémore le don de la Torah au pied du mont Sinaï, cinquante jours après Pessach.

\*\* Guer : converti (au féminin, guilloreth).

Rav Gershon Cahen, le directeur, qui avaient passé leurs vacances hors d'Aix-les-Bains.

Originaire de Lituanie, Rav Chaykin avait été l'élève du célèbre rabbin de Radin, Rav Israël Meir HaCohen, connu sous le nom de son ouvrage, *Hafetz Chaïm*. Le rabbin de Radin était renommé dans le monde juif non seulement par l'étendue de son savoir dans la Torah et par ses ouvrages, mais pour la sainteté de sa vie. Pieux, humble et charitable, il avait été un exemple qui inspira ses élèves et tous ceux qui le connurent. Dès qu'il eut pris la tête de la yechiva fondée après la guerre par le rabbin Elie Weil, tous les efforts de Rav Chaykin tendirent à créer à Aix l'atmosphère de sa jeunesse, lorsqu'il étudiait aux pieds du Hafetz Chaïm. Par miracle sans doute il y réussit, grâce aussi à l'enseignement intensif du Mussar (morale). La chose la plus importante pour les membres de la communauté était le travail sur soi. L'entraide à Aix était extraordinaire, et reprendre amicalement son voisin quand c'est nécessaire était considéré, à juste titre, comme un acte de charité. Par l'intermédiaire de son élève Rav Chaykin, le Hafetz Chaïm était le maître spirituel de la communauté d'Aix-les-Bains. Son nom qui revenait journalièrement sur toutes les lèvres était une bénédiction et l'on sentait partout sa présence. Le souvenir qu'il a laissé dans le monde juif et l'influence qu'il continue d'avoir sur lui illustrent le dicton : « Les méchants sont comme des morts pendant leur vie mais les justes vivent même après leur mort. »

C'est à Aix que je compris la cause du malaise ressenti lors de mes visites en Terre Sainte et qui était allé grandissant. Un écrit du Hafetz Chaïm m'en donna la clef :

« Si les pensées de ces sionistes étaient vraiment pour le bien d'Israël comme ils le prétendent, ils se retireraient de l'affaire et ce serait la fin des calamités qui en découlent. A première vue, il semble qu'il n'y ait aucune raison de s'étendre sur ce thème, étant donné que d'une façon claire et non équivoque il est interdit dans le traité de *Ketoubot* de monter au pays en colonnes, c'est-à-dire en masse. Une faute découlant de la précédente, je me permets, dans mon innocence, d'émettre la crainte que, s'ils transgressent l'interdiction de monter en colonnes, ils transgresseront plus tard l'interdiction d'entrer en rébellion contre les nations du monde.

« Traiter ce sujet me peine beaucoup. J'ai parlé sérieusement à l'un des plus célèbres mizrachistes de notre pays et je lui ai dit que

toute leur activité était opposée à la Torah. Il m'a regardé comme quelqu'un n'ayant pas les pieds sur terre. Il me répondit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de sortir de l'exil et il m'a demandé combien de temps encore nous devrions attendre la rédemption s'il nous fallait compter sur des miracles. »

Sur les indications d'un rabbin, je trouvai dans le Talmud le passage cité par le Hafetz Chaïm à la page III du traité *Ketoubot* : « Dieu a fait jurer au peuple juif trois serments avant de l'envoyer en exil. Le premier de ne pas monter en Terre Sainte en masse ou par la force. Le second de ne pas se rebeller contre les nations du monde. Le troisième de ne pas lutter pour raccourcir le temps de son exil. » Dieu a spécifié la punition encourue pour la violation de ces serments : « Si vous tenez parole, très bien. Sinon je vous laisserai poursuivre comme le daim et comme les gazelles des forêts. »

Un texte qui se trouve à la page 195 du traité *Sanhédrin* m'apporta des informations complémentaires : « Rabbi Rama, fils de Hanina, a dit : Ben David (le Messie) ne viendra pas jusqu'à ce que soit enlevé à Israël le faible gouvernement qu'ils ont en main, parce que Isaïe a déclaré (ch. 18, 5) : « A l'aide de cisailles Dieu coupera les gens sans valeur ». Le commentateur Rachi\* explique qu'il s'agit d'un gouvernement faible ou sans valeur. Un autre commentateur de renom, le Malbim, précise que, si les nations sur lesquelles Israël s'est appuyé pour se rebeller viennent à son aide, Dieu les fera tomber elles aussi. Je fus atterrée par cette promesse d'un avenir aussi plein de menaces.

Après mon deuxième voyage en Terre Sainte, « le problème de l'Etat d'Israël » avait un jour été évoqué en ma présence par un Français, un non-juif. Bien que certains doutes fussent déjà en mon esprit, ils n'avaient pas changé mes idées et je ne considérais pas à cette époque l'Etat juif comme un problème mais bien comme la solution d'un problème.

— C'est quelque chose d'artificiel, c'est un non-sens politique et économique. Cet Etat n'a aucune base et il ne subsistera pas, avait-il déclaré.

---

\* Rabbin français du XIII<sup>e</sup> siècle, commentateur du Pentateuque et du Talmud. Il fit la somme de tous les commentaires antérieurs.



— Cet Etat a été voulu par Dieu et il vivra grâce à Son aide, lui avais-je répondu.

Mon innocente remarque l'avait fait rire.

— Où voyez-vous la main de Dieu dans cette affaire? Les juifs ont fait la guerre, comme tous les autres hommes. Ils ont même assassiné le comte Bernadotte\*, représentant de l'O.N.U. qui risquait de les gêner. Et ils ont établi un gouvernement laïque comme tous les autres peuples. Qu'y a-t-il de surnaturel dans tout cela?

Mes connaissances juives étaient encore rudimentaires. A l'égard de ce Français qui refusait de partager mon point de vue, j'avais réagi comme les Israéliens ont l'habitude de le faire : « Ce type est un antisémite » avais-je pensé... Et c'était lui qui avait eu raison! Quatre ans plus tard, je découvrais dans le Talmud les raisons de l'échec certain auquel était vouée une entreprise qui m'apparaissait maintenant comme une aventure et que le Ciel condamnait depuis des millénaires. La guerre de 1948 n'avait pas été une guerre de libération mais une rébellion contre Dieu et sa Torah, rejetée par les dirigeants de l'Etat d'Israël et la majorité des Israéliens. Et des juifs croyants, tels les gens du Mizrachi, avaient fait alliance avec des athées parce qu'ils avaient douté de l'aide du Ciel ou qu'il leur avait manqué la patience d'attendre une rédemption qui tardait. Ce Français ne connaissait rien de la Torah et du Talmud mais son intelligence l'avait amené à clairement définir la situation. Les gens intelligents ne faisaient pourtant pas défaut dans les rangs de ceux qui, au nom du sionisme, avaient fondé cet Etat. J'en avais rencontré chez les Goldman : intellectuels, professeurs, médecins et hauts fonctionnaires. Comment n'avaient-ils pas fait appel à la logique? Comment n'avaient-ils pas compris l'énorme risque qu'ils faisaient courir à tout un peuple?

Je posai ces questions à l'un des professeurs de la yechiva, homme encore jeune, intelligent et très versé dans l'étude de la Torah. J'allais souvent lui faire part de mes découvertes et de mes réflexions et j'aimais surtout l'entendre parler. Ses explications étaient claires

\* Le comte Bernadotte rencontra Himmler début 1945 et il put ainsi sauver les juifs de Theresienstadt et d'autres camps. Il fut assassiné par les sionistes le 17 septembre 1948 à Jérusalem. Cf. *The Holocaust victims accuse* écrit par Reb Moshe Shonfeld.

et il les donnait avec chaleur. Sa jeune femme aussi avide que moi d'apprendre était ravie de participer à nos discussions.

Il prit le cinquième livre de Moïse, le *Deutéronome*. Il me montra un passage dans le chapitre IV et, avec la précision et la concision qui lui étaient habituelles, il énonça sa pensée :

— Se référant aux commandements de la Torah que les fils d'Israël avaient reçue au pied du mont Sinaï, Dieu leur dit : « Gardez-les et observez-les car c'est (et ce sera) là votre sagesse et votre intelligence aux yeux des peuples. » Et il ajouta : « Il y a parmi tous les peuples du monde des hommes intelligents et d'autres qui le sont moins. Mais Dieu a réparti le bon sens entre tous les fils d'Adam. Cependant, lorsqu'Il a donné aux juifs la Torah, il leur a enlevé le bon sens. C'est-à-dire qu'un juif qui a rejeté la Torah qui lui enseigne ce qui lui est permis de faire et ce qui est défendu, n'a même pas le bon sens de n'importe quel non-juif. »

— Et tous les innocents qui habitent l'Etat d'Israël et tous ces juifs qui n'observent pas la Torah par simple ignorance mais qui, au fond, sont de braves gens, que va-t-il advenir d'eux? m'exclamai-je, pensant à mon fils alors en vacances au kibboutz.

— Dieu ait pitié de Son peuple, me répondit-il avec tristesse, les juifs ont déjà tellement souffert.

Ces derniers mots me rappelèrent la précision du Talmud concernant les non-juifs à qui Dieu a aussi fait jurer de ne pas opprimer Israël excessivement.

— Auschwitz, Buchenwald, Mauthausen, six millions de victimes, n'est-ce pas là une oppression excessive de la part des non-juifs? demandai-je.

— Je vous en conjure, ô filles de Jérusalem, par les biches et les gazelles des champs, n'éveillez pas, ne provoquez pas l'amour avant qu'Il le veuille. Dans le livre *Midrash Raba*, me dit-il, le Etz Joseph explique ainsi ce verset du *Cantique des Cantiques* : Dieu a fait jurer au peuple juif de ne pas faire cesser l'exil quand bien même on verserait son sang comme de l'eau et que l'on ferait subir à Israël les plus cruels tourments\*.

\* La même explication est donnée par le Maharal dans ses ouvrages *Beer Hagola* et *Nezach Israël*, par Maïmonide dans *Iguereth Hateman* et par Rabénu Bechaye dans son commentaire du chapitre 33 de la *Genèse*.

J'avais compris depuis longtemps que beaucoup de choses n'allaient pas dans l'Etat d'Israël. Le mépris de beaucoup d'Israéliens pour les juifs religieux m'avait d'abord surprise. L'animosité que j'avais parfois constatée pour ces mêmes juifs m'avait peinée. Et la satisfaction, le bonheur de voir des juifs vivant dans leur Etat n'avaient pas tardé à être contrebalancés par la pitié que m'inspiraient les Arabes palestiniens qui, eux, à leur tour, avaient perdu leur patrie et leurs biens. Moi qui avais vécu quatre années de guerre, je pouvais imaginer ces réfugiés vivant dans des camps, de la charité mondiale. Ce n'étaient pas des camps de concentration. Mais quelle détresse! Comment éviter que les enfants de ces réfugiés ne devinssent les enfants de la haine? Je n'avais cependant pas perdu l'espoir de voir les choses s'améliorer. N'importe quel juif peut toujours se repentir. Les conditions matérielles changeraient dans un sens positif. Les yechivoth se multiplieraient, ainsi que les juifs pieux, avec l'aide du Ciel. On finirait par s'arranger avec les voisins arabes et trouver une solution pour les réfugiés.

Tous ces espoirs s'évanouissaient devant ces pages du Talmud. Le roi Salomon a dit : « Celui dont Dieu approuve les voies, Il lui fait trouver grâce même aux yeux de ses ennemis. » Je réalisais que le Ciel n'aiderait jamais des rebelles à trouver grâce aux yeux des Arabes, quoi qu'ils fissent. Et je compris que, même dirigé par des juifs religieux, cet Etat ne pourrait être agréé par Dieu puisque Son décret en avait interdit la fondation même. Un tel gouvernement aurait peut-être la chance d'en prolonger l'existence, pensai-je, mais qui sait? Les responsabilités pèsent plus lourdement sur les épaules d'un juif qui connaît la Torah et ses interdictions. Des juifs religieux à la tête d'un Etat interdit, ne serait-ce pas là une provocation encore plus grande envers le Ciel? Un juif n'a pas le droit de profiter, même financièrement, d'une chose non cachère, à plus forte raison de se l'approprier.

J'écrivais à mon fils des lettres pleines d'enthousiasme où je lui décrivais ma découverte progressive des trésors de la yechiva et de la communauté d'Aix-les-Bains. Je n'avais plus qu'un but : voir Ouriel installé dans cette école où, j'en étais certaine, il allait devenir le garçon pieux que je voulais qu'il soit. Quand je lui fis part de mon

projet, sa réponse manqua de chaleur. Comme je l'appris plus tard, il avait demandé conseil autour de lui. Personne, à Yavné, ne l'avait encouragé à me suivre, plusieurs même l'en avaient dissuadé. Par respect pour moi, cependant, il n'osa pas refuser. Je demandai alors à Rav Gershon d'inscrire mon fils pour le commencement de l'année scolaire. Ouriel aurait la possibilité de continuer ses études profanes au collège de la ville tout en étudiant la Torah à la yechiva. Ainsi le changement ne serait pas trop radical pour lui et il ne serait pas trop dépaycé. Le directeur me donna sa réponse quelques jours plus tard :

— Nous acceptons votre fils ici, à la condition que vous couvriez vos cheveux.

— Je n'ai pas de mari, protestai-je, la gorge serrée.

— Je sais, mais vous avez été mariée.

— Mais mon mari n'était pas juif. Moi non plus d'ailleurs à l'époque. J'ai appris que le fait de devenir juif est considéré comme une nouvelle naissance.

— C'est exact, mais cela n'a rien à voir avec la question. Vous n'êtes plus une jeune fille, vous n'avez pas le droit de montrer vos cheveux, conclut Rav Cahen.

Une conversation avec Gracia, une des fiancées dont je partageai la chambre, me revint à l'esprit. Elle m'avait demandé un jour :

— Pourquoi, Ruth, te couvres-tu la tête juste pour allumer les bougies de Shabbat?

— C'est en tant que mère juive que j'accomplis la mitzwa. Je me couvre toujours la tête à ce moment-là. Mais pas tout le temps parce que je n'ai pas de mari.

— Ce n'est pas logique, avait répliqué Gracia. De deux choses l'une : ou tu te couvres la tête tout le temps, ou tu ne la couvres pas du tout, même pour allumer tes bougies.

— Jamais je n'oserais allumer les bougies la tête nue.

— Et si on te disait que tu dois tout le temps te couvrir la tête, que ferais-tu?

— Je le ferais, mais personne ne peut me demander une telle chose puisque je ne suis pas mariée.

J'expliquai à Rav Gershon que je connaissais la Loi et que je serais prête à couvrir mes cheveux dans le cas où je me marierais. Mais je ne comprenais pas la raison d'un tel sacrifice alors qu'aucun changement de situation n'était intervenu.

— Sachez, reprit Rav Gershon, que nous avons soigneusement étudié les textes, et il n'y a aucun doute sur ce point de la Loi vous concernant et vous devez vous y conformer si vous voulez que votre fils fasse partie de la yechiva. M. Errera m'a d'ailleurs laissé entendre qu'il n'y a aucun doute que vous acceptiez cela puisque vous observez toutes les mitzwoth.

— Bien, c'est entendu, dis-je, malgré ma gêne.

Rien de plus complexe que le cœur humain. Je ne sais quel fut le plus fort des sentiments qui agitèrent le mien à la demande de Rav Cahen. J'attendais depuis des années le bonheur de rencontrer celui qui deviendrait mon mari, attiré par l'aspect moral et spirituel de ma personnalité et non pas uniquement par mon apparence physique. Cependant, aussi puissantes que fussent mes aspirations spirituelles, je restais un être humain qui n'ignorait pas que les cheveux sont une des plus belles parures de la femme. J'aurais volontiers couvert mes cheveux le lendemain de mon mariage, mais l'idée d'avoir à faire cette transformation sans le bonheur de me marier me choquait, me révoltait même. D'autant plus qu'on me proposait un marché en même temps qu'une mitzwa. Bouleversée, je regardai Rav Gershon presque comme un ennemi à ce moment-là. « Tu porteras un fichu ici et pas à Paris », me souffla une voix intérieure, alors que je le quittais. Mais je trouvai la force de refuser cette solution hypocrite, incohérente, et je me couvris la tête.

Mon fils arriva un peu après la fête de Souccoth. J'allai en voiture le chercher à Marseille pour l'amener à Aix-les-Bains. C'est la tête couverte rituellement d'un fichu qu'il me revit.

— Enlève ton fichu, maman, il n'y a plus de soleil, me dit-il après quelques heures de route.

Je lui expliquai alors ce que je n'avais pas osé lui dire d'abord. Je ne sais si le ton de ma voix manqua de « chaleur », mais Ouriel répondit aussitôt qu'il valait mieux que je ne me couvre pas la tête et qu'il n'aille pas à la yechiva. « Cela évitera à chacun un sacrifice inutile », ajouta-t-il. Je m'attendais à sa réaction : Ouriel aimait me voir belle et bien habillée ; d'autre part, il n'avait jamais fréquenté le milieu juif orthodoxe et ma transformation le prenait au dépourvu (au kibboutz, la plupart des femmes couvraient leurs cheveux, mais ce n'était pas une obligation) ; enfin ses sentiments ressemblaient sans doute aux miens lorsque Rav Cahen m'avait proposé le marché.

Mais je tins bon, et Ouriel devint élève à la yechiva d'Aix-les-Bains. Nous évoluâmes alors beaucoup l'un et l'autre. Avec le temps, non seulement nous comprimes mais nous sentîmes que chaque commandement de la Torah a une raison d'être essentielle. C'est pourquoi les enfants d'Israël, au pied du mont Sinaï, ont accepté la Torah avec enthousiasme en déclarant : « Nous ferons et ensuite nous comprendrons. » C'est à Aix que nous avons commencé à vivre pleinement notre judaïsme.

Que d'événements pour moi durant cet été 1956 !

Je rencontrai aussi pour la première fois la famille Gewircman. Le chef en était un Rebbe : Reb Itzikel, un juif patriarcal dont le fin visage était orné d'une grande barbe blanche. Le Rebbe était arrivé en France après six ans de Sibérie (les Russes y avaient envoyé les juifs de la partie du territoire polonais occupée par eux à la suite du pacte germano-russe en 1939 : déportation cruelle qui pourtant avait sauvé ces juifs des camps d'extermination allemands). Veuf à l'âge de quarante ans, Reb Itzikel avait eu trois filles et un fils. Ses deux filles aînées et son fils qui habitaient la partie du territoire polonais tenue par les Allemands avaient péri avec leurs familles parmi les six millions de martyrs. Depuis 1946, le Rebbe vivait à Paris avec sa fille, son gendre et leurs trois enfants. Ils étaient, cet été-là, en vacances à la yechiva d'Aix où on les tenait en très haute estime.

J'avais entendu parler des *hassidim* et je connaissais l'histoire du *hassidisme*, mais je n'avais jamais eu l'occasion de voir un de leurs chefs, un Rebbe.

Le *hassidisme* est un mouvement qui a pris naissance en Russie au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Son fondateur, connu sous le nom de « Baal Chem Tov », vivait à Mezchez. Préoccupé par l'avenir spirituel des juifs qui n'avaient pas la possibilité de consacrer leur temps à l'étude de la Torah, le Baal Chem Tov réussit à attirer ces juifs par la joie dans les prières — mêlées de chants — et dans tous les actes de la vie quotidienne. Les danses *hassidiques* sont célèbres dans le monde juif. Le Baal Chem Tov fit de nombreux disciples. Le plus grand d'entre eux, qui lui succéda, fut le Mezritch Maguid. Un de ses élèves, le Baal Hatania, devint le fondateur du mouvement de

Loubavitch. Un autre élève et disciple du Maguid, Rabbi Elimelech, introduisit le hassidisme en Pologne. Reb Itzikel était un descendant direct de ce fameux Rebbe polonais.

Au début de l'automne, m'apprêtant à quitter Aix-les-Bains, après l'installation de mon fils à la yechiva, un des rabbins de l'école, Rav Eljovits, me demanda de prendre une caisse de vin dans ma voiture pour Reb Itzikel et de la lui remettre à Paris. Je n'attendais que l'occasion de revoir cette famille que je désirais mieux connaître. Quand le lendemain je m'acquittai de ma mission, la fille du Rebbe m'invita à venir passer le Shabbat chez eux. J'acceptai avec joie. Elle m'expliqua, en s'excusant, qu'elle ne pouvait me loger car leur appartement ne comprenait que trois pièces dont deux très petites. Situé au troisième étage d'une très vieille maison de la rue des Rosiers, et donnant sur cour, il était sombre et sans confort.

La rue des Rosiers est la rue principale de l'ancien quartier juif de Paris, le Platzel. Les générations de juifs qui ont vécu là ont vu se succéder rois et révolutions. Centre de la vie juive à Paris, il a accueilli au cours des siècles les émigrants d'Europe centrale. Beaucoup de juifs sephardim qui ont quitté l'Afrique du Nord, au cours de la dernière décennie, sont maintenant installés au Platzel. Étroite comme toutes les rues adjacentes, elle est bordée de maisons toutes noires à cinq ou six étages. Quelques-unes, déclarées insalubres, sont depuis longtemps étayées. Les trottoirs sont étroits et la chaussée généralement embouteillée. La plupart des magasins, tenus par des juifs, offrent toute la gamme des produits cachères. Et, sur les trottoirs, les changeurs vous accostent en yiddish.

La scène de ce premier vendredi soir chez Reb Itzikel est restée dans ma mémoire. Dans la salle à manger, le Rebbe est assis au bout de la table, vêtu de son *bekechi* de brocart du Shabbat et coiffé de son *straimel* (calotte de velours noir garnie tout autour de queues de renards). Il est majestueux. Près de lui son gendre et son petit-fils. Autour de la table, les invités. Des hommes. Chez beaucoup de hassidim, les hommes et les femmes ne partagent pas les repas assis à la même table. Chez un Rebbe, ils ne sont pas même assis dans la même pièce.

Quelques hassidim habitant le quartier sont arrivés à la fin du repas, seuls ou accompagnés de leur femme et de leurs enfants. La pièce où se tient Reb Itzikel est surpeuplée et inondée de lumière.

Sur la table scintillent les bougies de Shabbat. Entre les plats et après le repas, les hommes chantent les mélodies hassidiques. Parmi les voix, celle du Rebbe et celle du *chazan* (officiant) et *chochet* (sacrificateur rituel) du quartier, un juif roumain très pieux qui vient de quitter Mea Shearim pour s'installer à Paris avec sa famille. Sa voix forte et chaude, admirablement modulée, s'élève au-dessus des autres. Sur les visages, se lit la joie de vivre le Shabbat et d'être là autour du saint Rebbe. Tout semble transformé : les êtres et les choses. Le couloir sombre, l'escalier aux marches de bois vermoulu, la vétusté de cette bâtisse aux murs lézardés, rien n'existe plus. Cette pièce illuminée pour le Shabbat, c'est l'oasis au milieu du désert, le point brillant au milieu des laideurs du monde, des ténèbres de l'exil.

Je me trouve dans la pièce voisine avec la Rebetzen et ses deux filles. La plus âgée est déjà fiancée. La plus petite, huit ans, est une enfant superbe avec deux longues nattes. Nous ne sommes éclairées que par des bougies. Protégées par la pénombre, nous pouvons observer, sans attirer l'attention, tout ce qui se passe dans la pièce où évoluent les hommes.

Pendant tout l'hiver, je passai mes Shabbats soit au « Platzel » chez Reb Itzikel, soit à Aix près d'Ouriel qui s'adaptait mal à sa nouvelle vie.

Rien ne semblait lui convenir à la yechiva : promiscuité avec des garçons, dont certains lui étaient antipathiques, lits inconfortables, nourriture pas bonne. Et, disait-il « les cours comprennent trop de morale et pas assez d'étude de la Torah ». Pour comble de malheur, il avait aussi des démêlés avec un électricien, un jeune homme qui travaillait à la yechiva et qui, pour je ne sais quelle raison, l'avait pris en grippe. Il quitta la yechiva en décembre après Hanouka et poursuivit son année scolaire à Paris à l'école Yavneh.

Quelques semaines plus tard, Reb Itzikel quitta définitivement Paris avec sa famille, pour aller s'installer en Belgique, à Anvers, au milieu d'une congrégation hassidique plus importante que le petit groupe de Paris. Nombreux furent les voyages que nous fîmes alors entre Paris et Anvers. Les années suivantes, j'y passai même la plus grande partie de mon temps. Ouriel — qui avait dix-sept ans et était retourné de lui-même à la yechiva dès octobre 1957 — m'y rejoignait

pour les fêtes juives. Mais j'allais souvent le voir à Aix-les-Bains. J'étais toujours heureuse de retrouver cette communauté, ce centre de Torah. Mon fils s'y était si bien adapté qu'il décida, la deuxième année, de consacrer son temps uniquement à l'étude de la Torah.

Grâce à Aix-les-Bains et à Reb Itzikel nous étions devenus, mon fils et moi, des juifs strictement orthodoxes. Malheureusement ces années, fructueuses sur le plan spirituel, furent troublées par des problèmes dans un autre domaine. La France se battait pour garder l'Algérie et Ouriel qui allait atteindre l'âge du service militaire risquait d'être envoyé sur les lieux du combat. J'avais pu, dix-sept ans plus tôt, mettre en danger ma vie et celle des miens pour sauver d'autres vies humaines et travailler à la libération de mon pays écrasé par les hordes d'un dément. Je ne pouvais, en 1959, consentir à l'idée de sacrifier mon fils unique dans une guerre dont le but était d'empêcher un autre peuple de se libérer parce que des intérêts matériels étaient en jeu. Un des rabbins de la yechiva d'Aix venait de Terre Sainte. Ouriel l'aimait et le respectait beaucoup. Ce rabbin parlait souvent du pays avec nostalgie. Il avait là-bas toute sa famille. De plus, quelques amis de mon fils avaient décidé de partir étudier dans une yechiva d'Eretz Israël et il désirait les rejoindre. Après plusieurs mois d'indécision, j'acceptai de le laisser partir. J'étais loin d'être rassurée. Je ne voyais plus comme autrefois, dans mon ignorance, l'Etat d'Israël comme la solution à tous les problèmes juifs. Bien au contraire. Mais je parais au plus pressé. Les jeunes de France tombaient tous les jours sur le sol d'Algérie. La mort d'un élève de la yechiva de Fublaines, tué au combat, balaya mes dernières hésitations.

En novembre 1959, Ouriel quitta la France. Rav Maizes que j'avais prévenu attendait son arrivée. Il s'occupa de lui comme un père. Mon fils entra à la yechiva de Beer-Yaacov. Quelques mois plus tard, le Rav me demanda, dans une lettre, de venir à mon tour : « Il est temps pour vous de songer à fonder un foyer, une connaissance m'a proposé pour vous quelque'un de bien\* »

Je mis de l'ordre dans mes affaires et je décidai de partir en mars

à travers le Liban et la Jordanie. Depuis des années je souhaitais prier sur nos lieux saints. Sur les tombes des patriarches. Au mur des Lamentations. Partir en pèlerinage vers tout ce qui restait de la gloire qui avait été celle des juifs il y a deux mille ans.

---

\* Ce « quelque'un de bien » ne me plut pas et l'affaire échoua.

## VI

« Le juste fleurit comme le palmier, comme le cèdre du Liban il est élané. »

*Psaume 92 (19).*

Je passai la fête de Pourim 1960 à Aix-les-Bains. Le lendemain, lundi 14 mars, je m'embarquai pour le voyage dont je rêvais depuis des années. Trieste, la frontière yougoslave, Zagreb, où je pris l'Orient-Express pour Istanbul. Week-end dans la ville turque parmi de braves gens : la famille d'un garçon de la yechiva d'Aix. Puis départ pour Beyrouth, où j'allais rester six jours, au milieu de juifs libanais qui m'accueillirent chaleureusement sans rien savoir de moi, sinon que je leur étais envoyée par leurs amis juifs d'Istanbul, originaires comme eux d'Alep.

La communauté juive de Beyrouth comprenait alors six mille âmes. Soixante pour cent venaient d'Alep, en Syrie. Ils vivaient là une vie calme et heureuse. La plupart étaient des commerçants. Beaucoup d'entre eux étaient aisés. Intelligents, riches et généreux, leur seule misère était d'ordre spirituel. Malgré leur bonne volonté pour élever le niveau de leur connaissance du judaïsme, leur isolement était un obstacle qu'ils n'avaient pu surmonter. Surchargés de travail, les deux rabbins ne pouvaient s'occuper de tous les besoins de la communauté. Ils paraient au plus urgent, instruisaient les garçons jusqu'à l'âge de treize ans, l'âge de la bar-mitzwa. La

seule école juive, celle de l'Alliance, était, faute de personnel, d'un niveau très faible dans l'enseignement du judaïsme. La majorité des enfants allaient à l'école chrétienne où, petit à petit, ils oubliaient leur héritage. Le seul facteur de sauvegarde était la loi du pays qui interdisait les mariages entre les membres de religion différente.

Le Shabbat fut le dernier jour que je passai au Liban. Sur l'invitation de la fille de l'un des rabbins, j'allai le vendredi soir prier au milieu des jeunes. Je fis ainsi la connaissance de la jeunesse juive religieuse de Beyrouth. Après la prière, on me posa beaucoup de questions sur la vie juive en France. Je répondis puis je pris la liberté de faire quelques observations sur leur rapport au judaïsme. Ils les acceptèrent gentiment. A la fin, ils insistèrent pour que je vienne leur parler le lendemain, pendant l'Oneg Shabbat.

Bien que je dusse parler l'après-midi, je n'avais le lendemain matin pas encore préparé mon exposé. J'en cherchais le thème quand j'appris que l'examen du brevet devait avoir lieu cette année un samedi. Quelques élèves hésitaient à perdre une année scolaire en ne se présentant pas à l'examen. Je sentis qu'il était de mon devoir de renforcer la volonté des indécis. La portion de la Torah lue à la synagogue pendant la prière du matin servit de base à mon discours : « Et Moïse assembla toute la congrégation d'Israël pour leur parler de la construction du Tabernacle dont les travaux devaient être interrompus le Shabbat. »

Quand j'arrivai le Shabbat après-midi au lieu de réunion, la salle était comble. Même des parents étaient venus. Seule une volonté de convaincre me permit de surmonter le trac qui me saisit à la vue de tout ce monde. Je développai avec soin mon sujet. Je leur expliquai la raison de la répétition dans le texte de l'interdiction de travailler le Shabbat. C'était pour enseigner aux enfants d'Israël qu'aucun travail, aussi important soit-il, comme la construction du Tabernacle, ne donne le droit de violer le Shabbat. J'eus la joie, avant de les quitter, d'apprendre que plusieurs jeunes gens et jeunes filles renonçaient à passer le brevet si la date n'était pas changée. Avant mon départ de Beyrouth, d'autres noms s'ajoutèrent à la liste. Je m'étais fait beaucoup d'amis pendant mon court séjour. Je fus très émue quand tous se réunirent le samedi soir pour me souhaiter bon voyage.

Le dimanche matin, je m'envolai vers la Ville sainte. Une heure

plus tard, j'étais à l'aéroport jordanien de Kalandia, près de Jérusalem. Le cœur battant d'émotion, je présentai mon passeport au policier jordanien. Il l'examina soigneusement, me regarda attentivement et me demanda ce que j'enseignais : « l'histoire » répondis-je, souhaitant ne pas trop prolonger la conversation. Mon tailleur de laine à manches longues et la coiffure de laine qui me couvrait la tête contrastaient avec la tenue légère de la plupart des autres passagères. « Mon frère enseigne aussi l'histoire », me répondit-il en souriant.

Je me dirigeai ensuite vers la douane, ma valise à la main. J'avais soigneusement enlevé toute trace d'écriture hébraïque sur mes boîtes de conserve cachère. Et j'avais détaché de mon livre de prières les feuilles dont j'aurais besoin pendant mon court séjour dans la Jérusalem jordanienne. Deux à trois jours, selon mes prévisions. Les feuilles se trouvaient enveloppées dans du papier aluminium, au fond d'un pot de crème Elizabeth Arden.

— Qu'avez-vous à déclarer ? me demanda un douanier.

— Rien que des affaires personnelles.

— Ça va... passez.

J'avais fait le voyage par avion assise à côté d'une Américaine. Elle m'attendait à la sortie et m'invita à monter dans le taxi affrété par son agence. Je l'accompagnai à son hôtel puis, sur sa demande, le chauffeur accepta de me conduire dans un autre hôtel plus modeste. Patient, il me conduisit d'hôtel en hôtel et de pension en pension. Finalement je trouvai ce que je souhaitais : un petit hôtel calme à quelques centaines de mètres de la vieille ville. Comment aurais-je pu dans un hôtel de première classe prendre tous mes repas cachères dans ma chambre ?

Certains prétendent qu'il est impossible de manger cachère en voyage. Cette affirmation n'est souvent qu'un prétexte pour ne faire aucun effort. La cacherouth, c'est facile : une question d'organisation. Je fis un excellent repas avec une boîte de foie achetée au Platzel, du pain arabe, des olives, des fruits et une boisson rafraîchissante.

Le choix de mon habillement pour mon séjour à Jérusalem avait été un problème épineux. Il était évidemment hors de question pour moi de circuler dans les rues de la vieille ville, vêtue d'une robe en coton ou en tissu léger, les cheveux entièrement cachés par un foulard noué sous la nuque. C'est la tenue courante d'une femme

juive religieuse, tenue que les Arabes connaissaient bien puisque les juifs avaient été leurs voisins pendant des siècles. J'avais en serretête une toque de laine blanche. Elle avait l'avantage de couvrir entièrement les cheveux, d'être seyante et d'être neutre. Evidemment j'avais dû assortir le reste de mes vêtements à ma coiffure de laine.

C'est ainsi que, brûlant d'impatience, je me rendis au mur des Lamentations. Quand je demandai mon chemin à un employé de l'hôtel, un Arabe d'une vingtaine d'années s'offrit à m'y conduire.

Mon arrivée à Jérusalem correspondait au début de la fête musulmane qui marque la fin du Ramadan. Pendant quatre jours, personne ne travaille. « Quelle fâcheuse coïncidence », pensai-je, marchant dans les rues entre deux haies de musulmans assis sur le pas de leur porte et que mon allure et mon habillement insolite intriguaient. Je fis semblant d'ignorer tous les yeux braqués sur moi et avançai comme dans un rêve. J'étais heureuse, au-delà de toute expression, de fouler le sol de la Ville sainte, de m'approcher de l'endroit où le saint Temple s'était dressé, de respirer l'air de la cité où, à la fin des temps, le Messie établirait le royaume de Dieu, où le Temple s'élèverait à nouveau sur la plus sainte des montagnes, dans la gloire et la splendeur, attirant tous les cœurs vers Dieu et unissant l'humanité dans Son service.

Je marchais le long des rues étroites et sinueuses entre les rangées d'habitations faites de pierres anciennes. Comme j'aurais voulu vivre là au milieu d'une famille juive, la mienne. Mon cœur battait très fort quand nous arrivâmes près du mur des Lamentations. Je voulais être seule. Mais le bonheur de prier me fut refusé ce jour-là. Mon guide arabe résista à mes efforts les plus diplomatiques pour le congédier. Plus j'insistais, plus il s'accrochait. Fatiguée et espérant venir ainsi à bout de sa patience, je m'assis sur des marches situées en face du mur. Imperturbable, il attendit pendant que familles et soldats défilaient devant moi, tous intrigués par ma présence. Lassée, enfin, je formulais une courte prière, debout près du mur, quand un couple arabe arriva. Le mari avait un enfant dans les bras. La haine s'alluma dans ses yeux bleus quand il me vit. « Comment osez-vous venir ici demander l'aide du Ciel, alors que vous, juifs, nous avez tout pris et avez fait de nous et de nos enfants des parias ? » semblait exprimer son regard menaçant. Je m'éloignai, le cœur serré, suivie de mon guide. En vouloir à cet Arabe dont le regard me chassait ? Le

judaïsme enseigne qu'on ne doit pas juger quelqu'un si l'on ne s'est pas trouvé soi-même dans sa situation. Cet homme était un parmi des centaines de milliers de gens qui avaient beaucoup, sinon tout perdu, quand David Ben Gourion avait décidé qu'il voulait diriger un Etat.

Je demandai au directeur de mon hôtel, ce soir-là, pourquoi il était impossible de se débarrasser d'un cicérone dans cette ville et pourquoi tant de gens, depuis mon arrivée, s'étaient proposés pour me guider. « C'est qu'ils sont très pauvres ici », dit-il, « leur seule ressource est le tourisme qui ne peut hélas nourrir tout le monde. Beaucoup sont sans emploi, et les jeunes cherchent à se faire des amis parmi les étrangers dans l'espoir de recevoir une invitation en Europe ou en Amérique où ils pourront aller travailler et gagner décemment leur vie. La Jordanie est le pays le plus pauvre du monde. Tous cherchent à s'expatrier. »

Le lendemain, à huit heures, je repris le chemin du mur des Lamentations. Ce lundi 28 mars était la veille du 1<sup>er</sup> Nissan, le mois juif au cours duquel eut lieu la sortie d'Égypte. Le premier jour de chaque mois est pour les juifs une demi-fête. On ne coud pas ce jour-là et la maîtresse de maison prépare un meilleur repas. Durant le Shabbat qui précède le 1<sup>er</sup> du mois — Roch Hodesh —, on dit dans les synagogues une prière spéciale pour demander à Dieu de nous accorder Ses bénédictions, qu'on énumère, pour le mois qu'Il va renouveler. La veille de Roch Hodesh, beaucoup de juifs pieux vont prier sur les tombes des Justes.

Je retraversai la ville, ce matin-là, sous les mêmes regards scrutateurs, vaguement hostiles. Surprises et émotions furent mon lot, tout le long du chemin. Je me retrouvai plusieurs fois nez à nez avec des enfants surgis brusquement d'une porte. Certains me saisirent le bras. Et une jeune fille s'élança vers moi avec un cri sauvage, toutes griffes tendues vers mon visage. Mon sens de l'orientation étant fort peu développé, je dus à maintes reprises demander le chemin du mur des Lamentations. Ce qui fut loin de simplifier les choses.

J'étais presque arrivée à destination lorsqu'un petit garçon se mit à marcher à mes côtés. « Me voilà à nouveau, pensai-je, dans la même situation qu'hier. » Cet enfant arabe était pourtant, je le sentis instinctivement, différent de ceux qui venaient, sur ma route, de

s'amuser à mes dépens. Il était vêtu pauvrement mais proprement. Et son visage sérieux, éclairé par de beaux yeux noirs, avait quelque chose de rassurant. Guide silencieux, il me conduisit directement au mur saint qui, de si bonne heure, était désert.

Gênée par la présence de l'enfant qui me regardait, je ne savais que faire. Voyant mon hésitation, ce petit bout d'homme s'approcha du mur et appuya son front et les paumes de ses petites mains contre les énormes pierres. Puis il commença à se balancer à la façon des juifs lorsqu'ils prient et, toujours muet, il me fit signe de l'imiter. Qui était cet enfant venu me guider? Il pouvait avoir huit ans au plus et il n'y avait plus de juifs dans la vieille ville depuis douze ans. Les larmes aux yeux, je répondis à l'invitation de cet ange, oubliant que des gens pouvaient venir et m'observer. Je priai et je pleurai contre le mur des Lamentations en cette matinée de Yom Kippour Katan, le jour d'expiation mineur, qui précède la célébration de la nouvelle lune, comme des générations d'hommes et de femmes juifs l'avaient fait avant moi depuis la destruction de la Maison de Dieu.

Seul un groupe de touristes, accompagnés de leur guide, interrompit ma prière pendant quelques minutes. Je m'écartai du mur, l'enfant toujours à mon côté, et j'attendis leur départ. C'étaient des touristes de langue anglaise, pour qui le guide fit l'historique du mur des Lamentations. Ironiquement, il termina son exposé en mentionnant que, depuis douze ans, pas un juif n'était venu prier là. Personne ne fit attention à moi. L'enfant chassa quelques gosses que l'espoir d'obtenir des bonbons ou de la monnaie avait amenés là.

Après le départ du groupe, je continuai ma prière et j'embrassai toutes les pierres saintes qui étaient à ma hauteur. L'enfant, entre-temps, avait escaladé deux rangées de pierres et s'était niché entre deux blocs de la troisième rangée où il essayait, comme je le compris ensuite, de détacher de menus morceaux de cette pierre de Jérusalem excessivement dure.

Lorsqu'il me vit prête à partir, il descendit et, s'approchant de moi, tira sur la manche de ma veste pour que j'ouvre la main. Toujours en silence, il me remit cinq petites pierres, le fruit de son travail. Le garçon m'accompagna pendant quelques minutes. Quand je vis qu'il allait me quitter, je lui donnai quelques pièces que, à ma grande surprise, j'eus beaucoup de peine à lui faire accepter. Ce jeune enfant qui du regard refusait l'argent d'une touriste qu'il avait



guidée au mur des Lamentations est resté pour moi une énigme. Ce matin-là, je rentraî heureuse à mon hôtel.

Après avoir déjeuné dans ma chambre, je ressortis pour organiser mon pèlerinage du lendemain à la tombe de notre mère Rachel, près de Bethléem, et à la tombe des patriarches, à Hebron. J'appris que des autobus assuraient un service régulier entre Jérusalem et Hebron. Mais peu de touristes les utilisaient. C'étaient surtout les Hébronites qui faisaient le voyage aller et retour entre les deux villes.

Dans la vieille ville désertée à cette heure chaude, je rencontrai un fonctionnaire des Nations unies, un Grec qui vivait là depuis plusieurs années. Je lui expliquai mon projet pour le lendemain. « Je vous déconseille d'aller demain là-bas, me dit-il, les musulmans sont en fête pendant quatre jours et la mosquée où se trouvent les tombes risque d'être fermée aux touristes. » Nous nous renseignâmes cependant et on nous assura que la visite était possible. « Vous ne pouvez pas vous rendre seule à Hebron, me dit-il alors, ce n'est pas prudent. » Et il me proposa de l'accompagner chez sa voisine, mère d'un enfant de douze ans. « Je pense que, pour gagner quelque argent, elle laissera son fils vous accompagner là-bas. » Après mon expérience du matin au mur des Lamentations, je trouvai son idée excellente.

Malgré tous nos arguments et toute notre diplomatie, la maman du jeune garçon fut inébranlable. Aucune rétribution ne put la décider à laisser l'enfant voyager avec moi. « C'est une réfugiée palestinienne », m'expliqua un peu plus tard le fonctionnaire de l'O.N.U., « elle a énormément souffert et elle n'a plus que ce fils. » Avant de prendre congé il me donna son numéro de téléphone. Il désirait qu'avant mon départ de Jérusalem je rencontre sa fiancée, dont il semblait très fier.

Je poursuivis mes recherches qui m'amènèrent à une porte, en face du mur des Lamentations, de l'autre côté de la colline du Temple. Comme il est interdit aux juifs de fouler ce sol sacré à cause de notre impureté depuis la destruction du Temple, je pris soin de ne pas franchir cette porte en dépit des importunités des vendeurs de tickets qui m'invitaient à visiter la mosquée construite par les musulmans sur l'emplacement de notre Temple. Mais je trouvai là un guide à qui j'exposai le problème de mon voyage à Hebron. « Je conduis des

touristes là-bas demain matin », me dit-il, « il y aura une place pour vous dans l'autocar. Soyez à la porte d'Hérode à huit heures exactement demain matin ».

Toujours aimable et obligeant, le directeur de mon hôtel me demanda dans la soirée si j'avais passé une bonne journée. Je lui dis ma satisfaction et mon intention de me rendre à Hebron le lendemain matin.

— Avez-vous l'habitude de garder la tête couverte même chez vous à la maison? fit-il tout à coup.

Sa question, inattendue, me donna le frisson. Personne, évidemment, n'avait vu mes cheveux et, le matin même, alors que je priais dans ma chambre, un employé avait frappé à ma porte. Etourdimement, j'avais posé les feuilles volantes de mon livre de prières sur la table à côté de mon lit... Et l'homme avait déposé le plateau de mon petit déjeuner sur une chaise, près de la table. Je ne touchais jamais ce qu'on m'apportait, et je m'arrangeais pour le faire disparaître, mais je n'avais aucune excuse pour refuser ce repas inclus dans le prix de la chambre.

— Je suis enrhumée, répondis-je d'un air que je m'efforçai de rendre pitoyable.

C'était la moitié de la vérité car j'étais effectivement enrhumée. Nous échangeâmes encore quelques mots, puis je me retirai dans ma chambre.

Mardi matin, en ce premier jour de Nissan, j'arrivai à la porte d'Hérode un quart d'heure à l'avance. Huit heures, huit heures et quart, pas d'autocar en vue! Les guides ne cessaient de m'aborder :

— Puis-je vous aider?

— Non merci, j'attends un autocar.

Huit heures et demie. J'allais partir lorsqu'un Arabe vêtu à l'européenne vint vers moi comme tant d'autres l'avaient fait pendant trois quarts d'heure. Il me proposa, lui aussi, de m'aider. Qu'est-ce qui me poussa, à ce moment-là, à confier mon embarras à cet étranger? Je ne sais. Sans doute était-ce le temps précieux qui passait et la mosquée d'Hebron qui fermait à onze heures. Peut-être aussi son affabilité et son air compatissant.

— J'attends un autocar de touristes pour Hebron, qui devait être là à huit heures. Je suis ici depuis trois quarts d'heure et je ne sais que faire.

— Il est probable qu'il y a eu un changement de programme et que ce guide ne va pas à Hebron aujourd'hui. Mais, si vous voulez arriver à temps là-bas, il vous faut partir immédiatement.

— Je n'ai aucun moyen de locomotion.

— Vous avez un service de taxis, venez avec moi, je vais vous trouver une place.

Je le suivis jusqu'à la porte de Damas où étaient stationnés les taxis. Il restait une place dans une voiture qui partait dix minutes plus tard. L'homme fit pour moi la réservation. Puis il se précipita chez un marchand de fruits et acheta des bananes qu'il me mit dans les mains.

— Prenez cela, dit-il, vous risquez d'avoir faim en route.

Je sentis que je pouvais faire appel à lui pour un autre service.

— Je voudrais téléphoner à mon consulat avant le départ. Cela est-il possible?

— Si vous faites vite. Je vais vous conduire dans un magasin où l'on me connaît. De là vous pourrez téléphoner.

Après avoir recommandé au chauffeur de ne pas céder ma place à qui que ce soit, il me conduisit au magasin tout proche.

Les fêtes de la fin du Ramadan posaient un problème concernant mon visa de sortie de Jordanie. Il fallait deux jours pour obtenir ce visa et nous étions déjà mardi. Or, je voulais à tout prix éviter de passer le Shabbat à l'hôtel Olivet. Comment aurais-je pu allumer mes bougies vendredi soir? A tout moment un employé de l'hôtel risquait de frapper à ma porte.

Un des secrétaires qui assurait la permanence au consulat pendant les fêtes musulmanes me répondit qu'aucune démarche ne pourrait être faite auprès des autorités jordaniennes pendant les quatre jours de congé. « Je vous conseille, cependant, d'apporter ici votre passeport aujourd'hui avant midi », me dit-il.

Lorsque nous revînmes au taxi, le chauffeur, malgré sa promesse, avait déjà cédé ma place à quelqu'un d'autre.

— Si vous attendez le prochain taxi, me dit mon compagnon, vous arriverez trop tard pour la visite de la mosquée. Venez avec moi.

Il héla un taxi et il donna au chauffeur une adresse en arabe.

— Où allons-nous?

— J'ai une voiture en vue, je vais arranger votre voyage à Hebron.

Pensant qu'il allait me confier à un guide privé, je le suivis, résignée à cette dépense non prévue. Inquiète aussi : comment prier sur les tombes des patriarches avec un guide attaché à mes pas? L'expérience de mon premier pèlerinage au mur des Lamentations était loin d'être encourageante.

Nous arrivâmes à un garage. Mon guide parla en arabe avec un homme qui semblait être le patron. Il donna ensuite un coup de téléphone. Puis il me dit de prendre place dans une voiture, alors qu'il s'installait au volant.

— Où allons-nous? lui demandai-je, interloquée.

— Je vous emmène à Hebron.

— Mais pourquoi? Vous avez sûrement vos affaires dont vous devez vous occuper. Pour quelle raison laisseriez-vous tout tomber pour une étrangère que vous connaissez depuis à peine une demi-heure? Je ne voudrais pas que...

L'homme devina mon appréhension. Il m'interrompit avec un sourire.

— Ne soyez pas inquiète, madame. Je vous conduirai à Hebron en toute sûreté. J'ai voulu vous aider parce que j'ai senti que Dieu m'avait envoyé vers vous pour vous aider. Rien de plus.

Mon cœur bondit à ces mots. Comme hier, le Ciel me guidait. Toute crainte s'envola.

Une quarantaine de kilomètres séparent Jérusalem d'Hebron. C'est une route de montagne, par endroits assez escarpée. Le voyage me sembla court car la conversation entre mon guide et moi ne cessa que lorsque nous fûmes rendus à destination. Nous parlâmes religion et philosophie. Et il me posa beaucoup de questions personnelles auxquelles j'essayai de répondre sans révéler mon judaïsme.

— Je désire depuis longtemps aller prier sur les tombes des patriarches pour demander leur intercession au Ciel pour moi et pour tous ceux qui me sont chers, expliquai-je.

C'était un homme intelligent, croyant et sensible, hospitalier comme le sont les Arabes qui sont les fils d'Abraham. Il me dit combien il était heureux de m'aider à réaliser mon désir.

— C'est aussi pour moi un honneur, ajouta-t-il.

Pressentant qu'il ne me serait pas facile de prier à Hebron sans exciter la curiosité et la colère, je lui posai une question qui, pensai-je, préparerait ma défense en cas d'incident :

— Je suis depuis deux jours à Jérusalem, je me suis beaucoup promenée et j'ai croisé une foule de gens, hommes et femmes. Pourquoi ai-je vu si souvent la haine s'allumer dans leurs yeux lorsqu'ils me voyaient? Qu'y a-t-il donc en moi qui leur déplaît?

Mon interlocuteur sourit.

— Vous voulez que je vous réponde franchement? Vous ne serez pas fâchée?

— Bien sûr que non.

— Votre aspect réveille la rancœur des gens qui ont tout perdu, il y a douze ans. Vous avez cent pour cent l'air d'une juive.

J'avais lu cela dans beaucoup d'yeux pendant ces deux jours. Passant près de moi dans la rue, la veille au soir, un jeune homme avait soudainement jeté ces mots : « Shalom lach. » Je n'avais pas bronché et j'avais poursuivi mon chemin comme quelqu'un qui n'a pas compris, car je m'étais préparée à ce genre d'incident. Je n'avais cependant pas prévu une réponse aussi nette de la part de mon guide. J'eus envie de lui demander comment lui, il avait quand même voulu m'aider. Mais il était plus prudent de ne pas trop s'étendre sur ce sujet épineux.

— Qu'y puis-je? me contentai-je de lui répondre.

Nous arrivâmes enfin devant la mosquée d'Abraham. J'ai oublié l'extérieur de l'édifice, tant mon émotion était grande. Je me souviens seulement d'une grande muraille crénelée près de laquelle mon guide laissa la voiture. Je me trouvai ensuite devant un escalier monumental, flanqué sur la gauche d'un mur fait d'énormes pierres. Il me donna, je crois, une explication concernant ces blocs. Mon esprit était loin. Que m'importaient ces détails matériels? Mon cœur battait fort. J'étais tout près de l'endroit où reposaient, jusqu'à l'arrivée du Messie, les pères et les mères de mon peuple! Dans quelques minutes j'allais pouvoir implorer Dieu au nom de leur mérite.

« Cet escalier mène à la mosquée d'Abraham construite au-dessus des tombes », continua mon guide. « Les juifs n'avaient l'autorisation de gravir que les sept premières marches sur lesquelles ils priaient. » A ces mots, je ressentis, comme un choc, la frustration de tous mes frères et sœurs qui dans le passé n'avaient pas pu approcher plus près de l'endroit où nos saints ancêtres sont enterrés. Le bonheur

d'être, moi, capable de le faire, sous le nez des Arabes, m'inonda. Un bonheur mêlé de révolte, à l'idée de cette étrange revanche.

Nous montâmes à pas lents l'escalier. Les yeux remplis de larmes et la gorge serrée, je priais... je priais sur ces marches comme l'avaient fait tant de juives jusqu'à la partition de la Palestine. Je les imaginais... je les voyais même, les unes près des autres, ces femmes pieuses vêtues de longues jupes amples et recouvertes d'un grand châle, offrant à Dieu leurs larmes et leurs prières. Près d'elles, leurs filles aux nattes sagement tressées priaient aussi pour la fin de l'exil et la fin des misères juives. Elles priaient... Mais, comme l'a ordonné le Saint-Béni-Soit-Il, elles ne se rebellaient pas comme je venais, en mon cœur, de le faire! « La vraie attitude juive est celle de la soumission au décret de Dieu concernant notre exil entre les nations du monde. Il nous a envoyés en exil à cause de nos injustices les uns envers les autres et de notre infidélité vis-à-vis de Lui. L'injustice des nations vis-à-vis de nous est notre punition », pensai-je, alors apaisée, pendant que lentement nous gravissions les dernières marches.

Avant d'entrer dans la mosquée, nous dûmes échanger nos chaussures contre des sandales. Un soldat nous emboîta le pas. Il semblait nous surveiller. Une petite cour intérieure sépare une immense salle, où se trouvent les mausolées érigés au-dessus des tombes d'Abraham et de Sarah, d'Isaac et de Rebecca, d'une autre salle plus petite où se trouvent les mausolées de Jacob et de Léah. Je me lavai les mains à une fontaine. Mon guide m'indiqua ensuite les mausolées respectifs, toutes les inscriptions étant en arabe. Puis il s'éloigna afin de ne pas me déranger dans ma prière. Je m'avançai vers la porte en fer forgé de la tombe d'Abraham devant laquelle priaient de nombreux musulmans. Tous s'écartèrent pour me laisser approcher. Cela me surprit et m'intimida aussi. Mais je voulais prier et je ne me posai pas de questions. Je saisis la grille d'une main, plaçant l'autre sur mes yeux fermés, afin de m'isoler de la foule. Je ne sais combien de temps je restai là en prière devant la tombe de notre père Abraham. Mais je n'oublierai jamais comment, à un certain moment, je me sentis paralysée par un sentiment de danger. Je n'avais rien entendu et j'étais là, les yeux fermés, quand je sentis soudain mon sang se glacer dans mes veines. La prière se figea sur mes lèvres. J'eus l'impression que ma tête était vide. Des amis m'avaient

demandé de prier pour eux. La liste des noms que ma mémoire avait enregistrés était longue. Tout s'était soudain effacé. Instinctivement pourtant, je restai immobile. Après un moment je parvins à me ressaisir et je continuai à prier, demandant à Dieu Sa bénédiction au nom du mérite d'Abraham qui eut la force d'accepter le sacrifice de son enfant pour Lui obéir. Je priai le Tout-Puissant de me donner cette force qui pousse l'homme à faire Sa volonté malgré ses propres désirs, aspirations et limites. Je priai ensuite devant la tombe de notre mère Sarah. Lorsque je m'écartai, mon guide me fit signe.

« Savez-vous, me dit-il, ce qui est arrivé pendant que vous étiez en train de prier devant la tombe d'Ibrahim? Ceux qui priaient là et les gardes sont venus vers moi et ils m'ont demandé : Qui est cette femme? Ce n'est pas une musulmane! Non, ai-je répondu, mais c'est une femme très bien, très pieuse. » Mon guide, qui ne me connaissait que depuis deux heures, avait été mon garant pour cette foule qui avait très bien senti qu'une juive priait sous leurs yeux à la tombe de l'Ancêtre commun. Il m'avait protégée. Un des gardes, me dit-il, avait ajouté après que la foule eut été calmée : « C'est la première fois que nous voyons un étranger prier en cet endroit. »

Cela était compréhensible, puisque les juifs n'avaient jamais été autorisés à pénétrer dans la mosquée depuis qu'elle avait été construite. Les touristes chrétiens qui la visitaient se promenaient simplement, admirant la beauté de la construction et la richesse des tapis.

J'allai ensuite prier sur les tombes d'Isaac et de Rebecca. Plus brièvement, car je sentais que mon guide était mal à l'aise. Il avait hâte de me voir passer dans l'autre salle où je serais moins en vue. Pour se rendre à celle-ci, au lieu de traverser la cour intérieure, il me conduisit par le vaste hall où il me montra le mausolée des tombes d'Adam et Eve.

Une femme, cette fois, nous accompagna, marchant silencieusement à côté de moi. Elle était vêtue selon la tradition musulmane, le visage en grande partie dissimulé par un voile noir. Elle m'avait suivie dans la grande salle lorsque j'avais prié devant les mausolées d'Isaac et de Rebecca. Devant la tombe d'Adam et Eve, mon guide étant mon seul témoin, j'observai cette femme plus attentivement. Je fus frappée par la grande beauté et l'immense douceur de ses yeux noirs, seule partie visible de son visage. Après l'incident provoqué

par la foule, sa présence était rassurante comme l'avait été, la veille, celle du petit garçon qui, silencieux comme elle, m'avait accompagnée au mur des Lamentations. Devant le tombeau du père et de la mère de l'humanité, je pensais à ce que rapporte le Zohar concernant l'enterrement de Sarah, dans la cave de Machpelah : lorsque Adam et Eve virent Abraham, ils eurent honte et ne voulurent pas que Sarah soit couchée près d'eux. Ils avaient, par leur désobéissance, apporté la mort dans le monde tandis qu'Abraham et Sarah avaient toute leur vie obéi à Dieu et n'avaient fait que de bonnes actions. Abraham promit alors au premier couple de prier pour que Dieu leur pardonne et ils laissèrent Abraham enterrer sa femme.

Entourée de mon guide et de cette femme qui ne me quittait pas des yeux, je priai pour que tous les juifs, se souvenant de leur mission spirituelle en ce monde, retrouvent le chemin tracé par Abraham, Isaac et Jacob. Et que, enfin réconciliés, juifs, musulmans et chrétiens, tous descendants d'Abraham et d'Adam, retrouvent ensemble le chemin du paradis perdu.

J'entrai ensuite dans la petite salle, toujours accompagnée par la femme voilée. Mon guide m'attendit dans la cour intérieure. Seul dans cette pièce, se tenait un vieillard, assis jambes croisées sur les dalles et lisant le Coran. Après avoir prié devant la tombe de Jacob, j'allai vers la grille de la tombe de Léah, la femme toujours à mon côté. Se rapprochant de moi, elle me dit, dans un souffle, trois mots : « Jacob », montrant du doigt le mausolée derrière nous, puis « Léah » en désignant celui devant lequel nous nous trouvions. Et elle ajouta un mot que j'entendis à peine et qui, je le devinai, signifiait « sa femme ». Puis, courbant la tête dans l'attitude de la prière, elle me fit signe de prier moi aussi. Ma prière terminée, je levai les yeux vers la femme qui me regardait. Je voulais lui parler mais je ne savais comment m'exprimer. J'avais une envie folle de demander à cette femme étrange qu'elle me bénisse. Mais comment?

Mon guide ne m'en laissa pas le temps, déjà il s'approchait de moi pour m'inviter à partir. Dans la cour de la mosquée, il me dit les larmes dans les yeux :

— Madame, je souhaite de tout mon cœur que Dieu vous accorde tout ce que vous avez demandé dans vos prières.

C'était la bénédiction que j'avais voulu recevoir de la femme au visage voilé!

— Amen, répondis-je, avec la même chaleur que celle qu'il avait mise dans son vœu.

A notre retour, sur la route de Jérusalem, nous nous arrêtâmes à la tombe de Rachel. Un gardien nous accompagna dans la salle du mausolée. Au pied de celui-ci était appuyée une plaque de bois qui portait, comme mon guide me l'expliqua, le nom d'un soldat jordanien tombé sous les balles israéliennes dans un incident de frontière. La plaque resterait là quelques jours pour attirer la bénédiction sur l'âme du soldat, elle serait ensuite placée sur sa tombe. C'était l'explication que lui-même avait reçue du gardien. Il lui demanda de me laisser seule à ma prière et tous deux se retirèrent.

C'était la première fois qu'il m'était accordé de prier sans témoin. Je restai là un long moment. Impressionnée par la solitude de cette tombe, je pensais à la tragédie de la vie de Rachel. Jacob l'avait beaucoup aimée mais ce bonheur avait été de courte durée et non sans nuages. Après des années de stérilité et d'amertume, elle était morte à trente-six ans, en donnant naissance à Benjamin, son deuxième enfant. Puis, dans le silence, mon âme s'éleva vers Celui qui peut tout, implorant son aide pour celles de mes amies qui n'avaient pas d'enfant.

Avant de partir, mon guide pria le gardien de m'apporter de l'eau pour me laver les mains et me rafraîchir. Une demi-heure plus tard, nous étions à Jérusalem, devant la porte de mon consulat.

C'est mon guide qui avait loué la voiture et réglé les dépenses de la matinée. Avant de le quitter, je voulus le rembourser. Fâché, il refusa net. Mais, comme il avait proposé que nous nous rencontrions un moment en fin d'après-midi, pour le cas où j'aurais encore besoin de son aide, je n'insistai pas.

Ma démarche au consulat fut inutile : en raison de la fête, mes papiers ne seraient transmis aux autorités jordaniennes que le jeudi. Ensuite il me faudrait attendre encore deux jours pour obtenir mon visa de sortie pour l'Etat d'Israël. Je décidai de ne pas laisser mon passeport au consulat. Qui sait si, avec l'aide du Ciel, je ne découvrirais pas une solution qui me permit de franchir la frontière avant Shabbat ?

En fin d'après-midi, je me rendis au rendez-vous fixé par mon guide du matin et nous reprîmes la conversation interrompue.

quelques heures plus tôt. Il exprima son étonnement de trouver une Européenne avec une tournure d'esprit aussi orientale.

— Vous pensez, vous sentez et vous raisonnez comme une femme d'ici, me dit-il.

Ces paroles réveillèrent en moi le regret qu'il n'y eût plus entre Arabes et Juifs l'entente d'autrefois. « Quel dommage, pensai-je, que le nationalisme politique qu'est le sionisme soit venu dresser ces deux peuples l'un contre l'autre. » A nouveau j'essayai de m'acquitter de ma dette du matin.

— Vous avez perdu trois heures de votre temps à cause de moi ce matin, insistai-je.

— Pourquoi m'offensez-vous encore une fois avec cette question d'argent, alors que j'ai été si heureux de vous rendre service ? Ce fut pour moi un plaisir et un honneur. Je vous en prie, ne prolongeons pas cette discussion.

— Savez-vous, dis-je, tenace, que lorsque Abraham voulut acheter l'emplacement pour enterrer sa femme Sarah, le propriétaire tint à le lui céder sans paiement. Il refusait d'accepter l'argent d'un si grand homme. Mais Abraham, toujours soucieux d'agir selon la volonté de Dieu et pour ne pas perdre le mérite de sacrifier une partie de ses biens pour le droit d'enterrer sa femme, insista pour que le propriétaire accepte un paiement.

— Alors, vous voulez faire comme Abraham ?

— Ne suis-je pas aussi sa fille ? dis-je en souriant.

L'analogie lui plut. Il accepta un remboursement partiel, gardant ainsi pour lui-même sa part de mérite. Celui de m'avoir aidée.

Le mercredi après-midi, je rencontrai le fonctionnaire des Nations unies et sa fiancée. Ils m'emmenèrent au mont des Oliviers d'où l'on voit toute la vieille ville, puis me montrèrent un camp de réfugiés palestiniens. Mon cœur se serra à cette vue. Et j'eus honte aussi. Tout était de la même couleur : la terre, les tentes, les gens.

J'eus du mal à m'endormir, ce soir-là, dans ma chambre de l'hôtel Olivet. La vue de ce camp de réfugiés me hantait. Je m'étais beaucoup renseignée, au cours des six dernières années, sur le problème des Palestiniens et sur le contentieux israélo-arabe. « Les Palestiniens ne sont qu'un prétexte saisi par les Arabes pour essayer

de détruire Israël. Ces gens auraient pu parfaitement s'intégrer dans les pays arabes, mais, par haine, les gens de leurs gouvernements ne le veulent pas. » Combien de fois n'avais-je pas entendu ce commentaire en guise de justification! Mais les rabbins du Talmud n'ont-ils pas recommandé aux juifs, dans leur exil, de ne pas provoquer la haine des non-juifs? Le fait que ce problème des réfugiés palestiniens soit exploité par des pays arabes excuse-t-il la faute de ceux qui ont créé cette situation malheureuse? Le sort de ces réfugiés en est-il moins tragique? Et quel rapport peut-il y avoir entre la Torah donnée à un peuple qui a été créé pour répandre la connaissance du Dieu Unique et le sionisme qui risque de faire d'un juif un athée?

Depuis quatre jours, je vivais au milieu d'une population dont une partie était réfugiée et je comprenais avec mon cœur le drame des Palestiniens et celui du peuple juif.

Le lendemain, jeudi, le directeur de mon hôtel, se portant garant pour moi, obtint en quelques heures mon visa de sortie. Vers midi, il me conduisit lui-même à la frontière et je franchis la porte Mandelbaum entre la Jordanie et l'Etat d'Israël. Mon voyage de rêve était terminé. Deux années, parmi les plus difficiles de ma vie, allaient commencer.

## VII

« Mes yeux ont versé des torrents de larmes parce qu'on n'observe pas Ta loi. »

*Psaume 119 (136).*

Ouriel — quelle joie de retrouver mon grand garçon après ces mois d'absence! — me conduisit chez Rav Maizes qui vivait dans le quartier de Gecula, non loin de Mea Shearim. Le Rav semblait avoir rajeuni pendant ces dernières années. Lui et sa femme étaient pressés de connaître les détails de mon merveilleux voyage. Je leur montrai les cinq pierres que mon petit guide m'avait données. Rav Maizes les prit, profondément ému. Après les avoir regardées et palpées longuement, il les embrassa avec dévotion. Les larmes roulaient sur ses joues. C'était pour lui un peu de la sainteté du Temple de l'Eternel que j'avais apportée. Emue jusqu'au fond de l'âme, j'offris les petites pierres au Rav.

— Le mérite du Rav, lui dis-je, est beaucoup plus grand que le mien, que le Rav les garde.

Il ne les accepta pas toutes et m'en rendit trois.

— Gardez précieusement celles-ci, me dit-il, celui qui possède de telles pierres est forcé de revenir en Eretz Israël, quelles que soient les circonstances.

Une semaine après mon arrivée, Ouriel quitta sa yechiva pour les vacances de Pessach et vint me rejoindre à Jérusalem. Comme tous ses amis israéliens, mon fils était fier des réalisations nationales de l'Etat et il voulait me faire admirer les changements survenus en six ans. Nous visitâmes Eilat en passant par Beer-Sheva et le Neguev. Sur la route de Beer-Sheva, les cultures s'étendaient sur des kilomètres là où six ans auparavant il n'y avait que du sable. Les mêmes signes de progrès m'avaient frappée quand j'avais voyagé de Jérusalem à Tel-Aviv. Les puissantes voitures américaines qui sillonnaient les routes avaient remplacé les vieilles guimbardes. Des villes comme Eilat et Beer-Sheva s'étaient développées, pendant que d'autres villes et villages avaient été créés. Partout les maisons semblaient sortir de terre comme par enchantement. Les touristes du monde entier pouvaient voir avec satisfaction que l'argent qu'ils avaient donné avait été bien employé. Ils quittaient le pays certains d'avoir contribué à son existence, avec la bonne conscience du devoir accompli, et ils étaient prêts à financer sans défaillance le « miracle » sioniste.

En 1954, Eilat ne comportait qu'un aérodrome de fortune, un restaurant et un embryon de musée. En 1960, il y avait déjà un commencement de port et, non loin de là, sinon une ville, du moins un grand village pourvu de tout le nécessaire.

N'ayant pas prévu notre transport pour le retour, nous dûmes passer la nuit à Eilat chez des particuliers qui nous louèrent deux lits dans leur appartement. Nos hôtes, originaires d'Afrique du Nord, parlaient français. Ils nous interrogèrent longuement, ne nous faisant grâce d'aucune question. A mon tour, je questionnai la maîtresse de maison sur sa vie aux confins du désert. Elle avait vécu avec sa famille en Afrique du Nord dans une communauté organisée. Puis brusquement ils s'étaient retrouvés en plein désert au milieu de juifs très différents d'eux-mêmes et ils avaient vécu là comme des déracinés. Ils se sentaient exploités, sacrifiés et peu à peu ils avaient perdu de vue le but de leur venue au pays. Il leur fallait travailler dans des conditions et sous un climat difficiles, pour gagner juste de quoi se nourrir. Comme beaucoup d'Israéliens, ces gens d'Eilat étaient harassés, irritables. Dans tout le pays, les nerfs étaient tendus. Partout la bousculade pour entrer dans les autobus. Partout

manquait cette courtoisie élémentaire qui rend supportable la vie dans une société menacée.

Sur le chemin du retour, nous rendîmes visite à une famille marocaine installée dans un moshav (village d'agriculteurs) près de Beer-Sheva. Quelle pauvreté! Ces gens vivaient entassés dans deux pièces à peine meublées et pourtant ils travaillaient du matin au soir pour tirer du sol une subsistance qu'il ne donnait qu'avec parcimonie.

— Pourquoi avez-vous quitté le Maroc? leur demandai-je.

— Nous avons voulu faire comme les autres, on nous racontait tellement d'histoires pour nous faire partir en Israël : une belle maison nous attendait ainsi que du travail, nos enfants allaient recevoir l'éducation religieuse que nous souhaitions, etc. Le tableau qu'on nous brossait était tellement beau que ceux qui restaient en arrivaient à être jaloux de ceux qui partaient. Finalement nous nous sommes décidés à émigrer. Nous avons regretté par la suite, mais il était impossible de revenir en arrière. Nous ne pouvions rembourser à l'Agence juive les frais de voyage dont nous lui étions redevables, au cas où nous quitterions Israël. De plus, la famille grandissait. Il n'est pas possible de voyager avec des petits enfants et de repartir de zéro plusieurs fois de suite.

Ces juifs étaient venus en Terre Sainte pour vivre une vie qui, comme on leur avait fait miroiter, aurait spirituellement plus de valeur que celle qu'ils menaient au Maroc. Mais, comme ceux d'Eilat, ils avaient fini par comprendre qu'en échange des efforts énormes auxquels ils étaient astreints, ils ne devaient rien attendre de la part de ceux qui les avaient amenés là. Surtout pas sur le plan spirituel. Tous ces gens étaient venus construire un Etat, et l'Etat qu'ils construisaient les détruisait lentement, rongait jusqu'à leur âme.

Très rares étaient les communautés homogènes dans l'Etat d'Israël. Seuls les immigrants venus par leurs propres moyens et qui avaient supporté tous les frais de leur installation avaient pu se grouper selon leurs affinités intellectuelles, sociales et surtout religieuses. Mais ceux qui étaient venus, et continuaient à arriver aux frais de l'Agence juive, n'avaient en général pas eu le droit de choisir leur lieu de résidence. C'était le cas notamment pour quatre-vingt-

dix-neuf pour cent des juifs sepharadim, véritables « travailleurs immigrés » israéliens. Dans ces communautés « organisées » par l'Etat, les voisins d'une famille marocaine étaient des Egyptiens, des Iraniens, des Yéménites, des Kurdes. Les uns étaient pieux, les autres pas. Il était très difficile pour des juifs aussi disparates de se grouper sur le plan spirituel et d'organiser une vie religieuse. Chacun avait ses coutumes, sa langue, sa mentalité. Ces rassemblements de juifs faisaient penser à d'immenses jeux de patience, dont il était impossible d'assembler les morceaux. Ces déracinés formaient plutôt des colonies de personnes déplacées que des colonies d'immigrants.

Vu de Paris, de Londres ou de New York, ce « rassemblement des exilés » — « kibboutz galouioth » — chanté par les troubadours israéliens semblait messianique. Leurs enfants formeraient un peuple nouveau qui, abolissant les différences de l'exil, créerait un homme nouveau, le super-juif du futur : le Sabra. En fait, cette désorganisation était parfaitement organisée par l'Agence juive. Elle prenait ainsi en main le destin de chaque juif. Une fois en Israël, celui-ci avait, bon gré mal gré, l'impérieux devoir de devenir un « homme libre », c'est-à-dire un Israélien, un patriote, un bon soldat prêt à tout sacrifier pour l'Etat, même sa vie et celle de ses fils. S'il était pieux, il risquait de le devenir moins et ses enfants qui iraient à l'école de l'Etat, c'est-à-dire laïque, grandiraient en dehors de la piété, aux côtés de leurs camarades non religieux.

Après quelques semaines au pays d'Israël, le désenchantement succéda aux doutes qui m'avaient assailli lors de mon voyage précédent en 1954. J'avais entre-temps beaucoup étudié la Torah et vécu pendant trois ans dans la maison d'un juste, Reb Itzikel. Je pouvais maintenant mieux comprendre ce que j'observais autour de moi.

Je fis quelques séjours à Bne-Brak. Je disais à mes amis la désillusion, le chagrin que m'inspirait la triste réalité israélienne. Beaucoup me parlaient des yechivoth qui se développaient ou qui étaient créées. Mais qu'était-ce que ces quelques milliers d'élèves des yechivoth en comparaison des conquêtes de l'athéisme qui avait capturé des centaines de milliers de jeunes âmes ? Ces yechivoth n'avaient d'ailleurs pas été établies avec l'aide du gouvernement israélien. Certaines existaient déjà en Palestine à l'arrivée des sionistes. D'autres avaient été transférées grâce aux efforts immenses

des nouveaux venus de l'Europe de l'Est. Toute cette construction spirituelle avait été réalisée malgré les sionistes.

Je pus aussi en 1960 douloureusement constater combien, en six ans, l'activité anti-religieuse s'était accrue dans le pays. Quelques expériences pendant cette visite qui devait être un prélude à mon installation en Terre Sainte augmentèrent encore mon amertume.

Un après-midi de Shabbat, des gens faisaient la queue pour acheter des billets de cinéma. L'établissement étant situé entre le centre-ville et Mea Shearim, un juif du quartier orthodoxe était venu en empêcher la vente et ainsi la profanation du Shabbat. Il se tenait debout devant la caisse, les coups pleuvaient. Effrayé et craignant pour la vie de ce défenseur de la Torah, Ouriel, qui passait à ce moment-là, vola à son secours. Il me rejoignit plus tard chez des amis. Il avait le tour de l'œil enflé et noir et l'arcade sourcilière en sang. Celui qui l'avait blessé n'était pas venu seulement acheter un billet, mais pour faire couler le sang juif pendant le Shabbat. Pourquoi, autrement, se serait-il muni d'un coup-de-poing américain ?

Cet incident me touchait personnellement, mais il n'était qu'un épisode de la lutte menée par les juifs religieux de Terre Sainte contre la transgression du Shabbat et contre l'enrôlement forcé des jeunes filles dans l'armée israélienne. Rav Maizes et Rav Amram Blau, le chef des Netoure-Karta, en étaient les héros.

— Comment est-il possible que l'éducation sioniste ait pu à ce point dresser les juifs contre la Torah et contre leurs frères ? demandai-je à mon Rav à qui je racontai ce qui était arrivé à mon fils. Des millénaires de fidélité au judaïsme ont-ils pu être effacés en douze ans ?

— Comme la vie des Patriarches, basée sur la sainteté, la justice et la dévotion au service de Dieu, préfigure l'histoire du peuple juif, me répondit-il, l'histoire des sionistes reflète celle de leur « prophète » Theodor Herzl.

Ses paroles réveillèrent mes souvenirs concernant le fondateur du sionisme.

Juif honteux, raciste par réaction, Herzl écrit en 1882\* : « Souvent les juifs donnent la triste impression de ces descendants d'anciennes familles capables de faire n'importe quoi sauf de tra-

\* Theodor Herzl, *Jahrbuch*, édition Nussenblatt, pages 22 et suivantes.



vaille honnêtement de leurs propres mains. Mais les juifs étaient comme cela, seulement quand les murs de l'intolérance du ghetto enfermaient leurs corps et leurs esprits ; quand l'amélioration physique de leur race par les croisements avec les autres races leur était défendue. Si les mariages mixtes pouvaient se faire sans obstacles, au grand avantage des races modernes aussi bien que celui des juifs, l'amélioration psychologique suivrait rapidement. La raison pour laquelle les juifs ont acquis un physique et une mentalité différents, étranges et hélas méprisés même, n'est pas parce qu'ils ont maintenu leur « pureté » (ou « impureté » selon votre point de vue) spécifique telle qu'ils l'ont apportée de l'Asie, mais parce qu'ils se sont rarement mélangés avec leurs pairs dans les familles des autres nations. La seule façon de résoudre la question juive est de favoriser une amélioration générale du profil physique et métaphysique de la nation. Le croisement des races de l'ouest avec celles soi-disant orientales, sur la base d'une religion d'Etat commune : voilà la grande solution qu'il faudra réaliser ! Sans cette forteresse, cette force qu'est le sombre ghetto dont l'influence continua à s'exercer bien après l'écroulement de ses murs physiques — telle une bague trop étroite qui continue à faire mal longtemps après qu'elle a été péniblement enlevée ou coupée —..., sans le ghetto de malheur, celui d'hier et celui d'aujourd'hui, cet annulaire de la main de l'humanité, connu sous le nom de juiverie, ne se serait pas développé, ou mal développé, comme il l'a fait. \* »

Il y avait heureusement, pour compenser cette amertume, le quartier de Mea Shearim. Je le fréquentai assidûment en ce printemps 1960. Là, par l'intermédiaire de Rav Maizes, je fis la connaissance de plusieurs familles qui toutes m'accueillirent chaleureusement. Chaque Shabbat, j'allais avec la Rebetzen prier dans ce fief des Netoure-Karta. Je résolus de m'y installer. Non, rien ne m'avait choquée à Mea Shearim, bien au contraire. Dès ma première visite j'avais été attirée par ce monde nouveau. En 1960, je percevais clairement que c'est là qu'aboutissait le chemin sur lequel je m'étais engagée neuf ans plus tôt.

\* Mais « l'amélioration de la race juive » par croisement ne lui suffisait pas, comme on pourra le voir en annexe, p. 295.

Mais, cette fois, on ne m'en laissa pas le temps. Rav Maizes me contacta par l'intermédiaire de l'un de ses gendres. Il s'agissait d'une affaire urgente.

Une heure plus tard, j'étais assise en face de mon Rav. Sur sa table, devant lui, un tas de petits bouts de bois. Il avait reçu de nombreux visiteurs, semblait-il. Lorsque, souvent dérangé, il devait laisser de côté l'étude, le Rav avait l'habitude de réduire une boîte d'allumettes en petits morceaux. Il avait l'air grave. Au bout de quelques minutes de silence, il parla enfin :

— Nous cachons depuis plusieurs mois un enfant de huit ans, Yossele. Il a été élevé religieusement, depuis le berceau, par ses grands-parents maternels. Le père de l'enfant est devenu anti-religieux ici. Pour des raisons matérielles, il préfère retourner en Russie et il veut emmener l'enfant avec lui. Loin de ses grands-parents, l'enfant deviendra un athée. Sur la demande du grand-père, nous l'avons caché. C'est notre devoir en tant que juifs.

— Et la mère, que dit-elle ? A-t-elle aussi abandonné la Torah ? Est-elle aussi contre son propre père ?

— La mère n'est pas aussi mauvaise que son mari, mais elle n'est plus religieuse et elle fait tout ce qu'il demande.

— Et l'enfant, est-il coopératif ?

— L'enfant est extraordinaire et il n'aime que ses grands-parents.

— Que puis-je faire dans cette histoire ?

— Sortir l'enfant du pays.

Une bombe semblait avoir éclaté dans la pièce.

— Sortir l'enfant d'ici ! mais comment ? Je ne peux pas le mettre dans ma valise ou le faire passer pour mon fils Ouriel qui a vingt ans.

— Je ne sais pas quel moyen vous trouverez, mais je sais que c'est vous qui ferez cette mitzva avec l'aide du Ciel. Dieu vous a conduite jusqu'à présent sur votre longue route. Il vous conduira avec l'enfant. Agissez. Je prierai.

— Entendu, dis-je avec effort. Je vais réfléchir pour voir ce que je puis faire avec l'aide du Ciel. Je reviendrai demain.

Je passai une nuit blanche. Assise sur mon lit, mes papiers étalés devant moi, j'envisageais mal un voyage à deux avec des documents établis au nom d'une seule personne. Le matin, de bonne heure, j'avais pourtant une idée.

Je retournai chez le Rav. Je lus la question dans ses yeux.

— Je pense avoir trouvé une solution, dis-je. J'accepte.

Son visage s'illumina.

— Dieu soit loué! Quand partez-vous?

— Dans quelques jours. Je dois d'abord élaborer mon plan avec Ouriel.

— Je n'ai pas besoin de connaître les détails, dit-il, mais je sais que vous réussirez, que le Ciel vous aidera.

Il me donna le nom de Leibel Fridman. Celui-ci habitait à Bne-Brak et devait me conduire vers l'enfant.

Mon premier soin, en quittant Rav Maizes, fut de téléphoner à Ouriel qui se trouvait à Beer-Yacov, à la yechiva.

— Quoi, s'écria-t-il, tu repars! Mais tu es venue t'installer définitivement! Maman... que se passe-t-il?

— Je ne peux pas t'expliquer par téléphone. Viens en fin d'après-midi chez Chana.

Dans l'après-midi, je repris le chemin de Bne-Brak. Lorsque j'arrivai chez nos amis, Ouriel était déjà là. C'est lui-même qui vint m'ouvrir. Il me fit entrer dans une pièce. La porte une fois refermée, il me demanda sans préambule :

— Alors, maman, c'est pour quand ton voyage avec le gosse?

Il connaissait l'affaire depuis des mois et le Rav l'avait chargé plusieurs fois de contacter des juifs pieux qui quittaient le pays, pour leur demander de prendre Yossele avec eux. Mais personne n'avait voulu assumer ce risque. J'admirai la discrétion de mon fils : depuis mon arrivée à Jérusalem, il n'en avait soufflé mot.

— C'est une grande mitzva d'aider Yossele, me dit-il, et le Rav sait ce qu'il fait. Mais as-tu bien réfléchi aux conséquences, maman? Sais-tu à quoi tu t'exposes?

— Je sais ce que je risque. Et je prends mes responsabilités.

Je lui fis part de mon plan. Nous en discutâmes jusque tard dans la nuit et il en fut ainsi chaque soir jusqu'à mon départ.

Chassid de Braslav, Reb Nachman Straks, le grand-père de Yossele, avait vécu une grande partie de sa vie à Uman, en Russie, fortifiant et approfondissant son judaïsme grâce aux sacrifices qu'il avait dû faire pour le protéger contre l'athéisme. Peu nombreux, dans la Russie de Staline, étaient ceux qui demeuraient juifs malgré

les conditions qui leur étaient faites : prison, tortures, exécutions. Or, Reb Nachman Straks, qui était, comme Rav Maizes, un des plus nobles représentants de ces juifs intègres, résista aux informateurs et à la police et fit tout en son pouvoir pour aider les autres à observer le judaïsme. Dans le sous-sol de sa pauvre maison, il creusa de ses propres mains une mikwa. Il distribua des livres de prières. Il s'occupa de l'instruction religieuse des enfants. Rien n'arrêta Reb Nachman, ni sept années en Sibérie ni la perte d'un œil et de quelques doigts de pied.

Rav Maizes et Reb Nachman, diplômés du Goulag, étaient faits pour se comprendre. En 1957, Nachman et Myriam Straks s'installèrent à Jérusalem, au milieu des juifs de Mea Shearim, avec leur plus jeune fils Shalom, âgé de dix-neuf ans. Ces juifs au cœur pur n'auraient jamais pu imaginer que la guerre spirituelle dans laquelle ils avaient risqué leur vie en Russie allait continuer en Terre Sainte.

Trois mois après l'arrivée de Reb Nachman, sa fille Ida le rejoignit avec son mari Alter Schuchmacher et leurs deux enfants : Zina, dix ans, et Yossele, cinq ans. Yossele portait encore à la tête la cicatrice toute fraîche du coup que lui avait asséné un enfant russe avec une barre de fer. Mais pour lui les peines et les chagrins étaient finis. Quelle joie pour le petit garçon de retrouver cette grand-mère qui avait veillé sur lui, jour et nuit, depuis sa naissance. Ce grand-père qu'il chérissait. Car, deux mois après leur arrivée, les Schuchmacher avaient confié leurs deux enfants à Reb Nachman et à Myriam Straks. Rares furent les visites que Ida et Alter rendirent à leurs parents pendant ces deux années où Yossele vécut à Jérusalem. Alter Schuchmacher vint deux fois. Mais, de temps en temps, Reb Nachman emmenait Yossele en visite chez ses parents. Zina resta six mois à Jérusalem, puis, soucieux de son éducation et de son bien-être, les grands-parents la placèrent dans une école Loubavitch, à Kfar Chabad, où leur fils Shalom étudiait à la yechiva. La situation matérielle de la famille Straks n'était pas brillante mais cela n'aurait pu décourager ces juifs pieux. Ils étaient habitués depuis toujours à cet état de choses et ils vivaient satisfaits de leur sort. N'avaient-ils pas réalisé leur rêve : venir en Terre Sainte?

En Russie, Alter et Ida avaient été des juifs observants. Leur foyer était cachère, leur vie conjugale selon la loi juive. Chaque jour de la

semaine, Alter mettait les Tephillines (Phylactères\*) et il priait trois fois par jour comme tous les vrais juifs. Parmi les Russes, Alter avait été un juif. Mais dans l'Etat sioniste, parmi les juifs, Alter cessa de se conduire en juif. Pas de synagogue, pas de prière, pas de Tephillines, pas de Shabbat, pas de pureté conjugale. En résumé, pas de judaïsme. Il lui était arrivé ce qui est arrivé à des centaines de milliers de juifs dans l'Etat israélien. On les avait placés — c'est la tactique du gouvernement — au milieu de juifs non religieux, alors qu'en Russie, la famille, la communauté juive les protégeaient. Dans l'Etat d'Israël, tout fut très difficile pour eux sur le plan matériel. Alter Schuchmacher dut travailler à l'usine. Comme beaucoup d'autres juifs qui n'avaient pas trouvé, et de loin, ce qu'on leur avait promis, il se révolta. De caractère faible, il se laissa entraîner et devint communiste! Une belle réussite sioniste!

Dans de telles conditions il était difficile à Alter et Ida Schuchmacher de se sentir liés spirituellement à la Terre Sainte. Ils se demandaient chaque jour ce qu'ils étaient venus faire en Israël. Quel avenir pouvait y espérer Alter? Dans la grande Russie, au contraire, un travailleur communiste comme lui pouvait devenir quelqu'un. Il se joignit donc à sept cents pétitionnaires demandant au président du Soviet suprême, Clement Yefremovitch Voroshilov, la permission de retourner en Russie. Le texte fut publié dans le journal russe *Trud*. Mais les Schuchmacher avaient besoin, pour obtenir ce permis, de l'invitation d'un particulier. Alter écrivit alors à sa belle-sœur Rivka, en Russie, afin qu'elle entreprit les démarches nécessaires pour le retour de toute la famille Schuchmacher. Choquée, elle n'en fit rien et mit ses parents au courant. Reb Nachman prit aussitôt ses dispositions pour protéger ses petits-enfants contre les projets de leur père. Avec l'aide de Rav Maizes, il organisa la résistance et cacha Yossele.

Au début, la presse et par conséquent le public furent entièrement du côté de Reb Nachman Straks, ce grand-père qui avait avec tant de dévouement élevé son petit-fils. Alter Schuchmacher, le père de l'enfant, était le vilain de l'histoire. Son désir de retourner en Russie

---

\* Phylactères : deux petites boîtes de cuir maintenues à l'aide de lanières, l'une au-dessus du front, l'autre sur le bras. Elles contiennent un parchemin sur lequel est écrit un passage de la Torah.

avait excité l'antipathie des Israéliens. Quant à l'incapacité de la police à retrouver l'enfant, la presse en général expliquait ainsi ce mystère : la police n'y avait aucun intérêt, elle exécutait simplement des ordres. Contacté par des policiers qui lui offraient une bonne récompense s'il consentait à les renseigner, un commerçant de Tel-Aviv répondit : « Notre peuple a été réduit en esclavage en Egypte parce que Joseph a été vendu. Ce n'est certes pas moi qui vendrai Yossele. » La sympathie des dirigeants eux-mêmes allait, très officieusement, au grand-père Reb Nachman. L'immigration en masse des juifs était depuis longtemps le but des Israéliens. Les immigrants juifs de Russie représentent pour la plupart une main-d'œuvre qualifiée, et des intellectuels de bon niveau. L'Etat israélien a besoin de soldats et d'experts. De plus ses dirigeants désiraient rétablir l'équilibre entre les éléments orientaux et occidentaux de la population. Si Alter Schuchmacher et les sept cents autres pétitionnaires retournaient en Russie, ils apportaient la preuve que l'Etat sioniste n'est pas le paradis et que les juifs de Russie feraient mieux de chercher ailleurs leur délivrance.

Aussi longtemps que Reb Nachman Straks semblait uniquement vouloir empêcher le retour des Schuchmacher en Russie, afin que l'Etat d'Israël ne perdît pas la face, on le considéra comme un patriote et un héros. Mais, dès qu'il devint évident que le mobile qui le poussait était d'ordre non pas nationaliste mais purement juif, on le regarda avec d'autres yeux. En janvier 1960, le tribunal civil israélien ordonna aux grands-parents de remettre l'enfant à ses parents, ordre confirmé en février. Le gouvernement israélien avait alors compris que Reb Nachman luttait pour le judaïsme et non pour le sionisme. Alter Schuchmacher, certes, voulait retourner en Russie, mais Ben Gourion et lui avaient au moins un point commun : leur aversion du judaïsme orthodoxe, obscurantiste comme ils disent. Il suffisait donc à l'establishment sioniste de faire revenir Alter sur sa décision de quitter Israël, puis de le soutenir dans sa lutte contre ses beaux-parents. Ainsi Alter Schuchmacher devenait une arme dans la lutte des sionistes contre le judaïsme.

Les années 1960 représentent pour l'Etat israélien une période relativement calme au point de vue politique. Les Palestiniens ne sont pas encore organisés. Les Arabes cherchent désespérément leur unité. Ils ne savent pas encore la force que représente leur pétrole.

Sur les frontières israéliennes, calme relatif également, à part un incident de temps à autre. L'Etat israélien progresse, il se renforce et il aspire à devenir plus fort encore. Ses gouvernants ont en main la puissance, et aussi le temps de lutter contre les religieux et contre leur Torah, le but réel de la création de leur Etat. Mais aucun tribunal séculier ne pouvait impressionner le vieux lutteur : « Je n'ai pas eu peur des athéistes, là-bas, ceux-ci ne me font pas trembler », s'écria Reb Nachman avec dédain. Et, de tout leur cœur, tous les juifs religieux du pays restaient de son côté.

Quand je vis Leibel Fridman, instinctivement je regrettai que Rav Maizes eût jugé utile de me mettre en contact avec lui. Jeune, grand de taille, vêtu comme un hassid, le visage encadré d'une barbe et de deux longues papillotes, il avait l'air d'un brave type mais il lui manquait, semblait-il, la force de caractère requise pour être mêlé à une telle affaire. Une autre chose me rendit réticente, vieux réflexe de résistante : il voulut immédiatement connaître mon projet.

— Cela ne regarde que moi, répondis-je.

— Dans ce cas, je ne vous confierai pas l'enfant.

J'hésitais à mettre ma sécurité entre ses mains. Le secret, le cloisonnement, deux règles fondamentales pour ce genre d'affaire. Aussi je répondis sèchement :

— Je suis venue au monde avant vous, jeune homme!

Toute discussion fut inutile. Je retournai à Jérusalem, chez Rav Maizes, pour lui faire part de mes appréhensions :

— C'est un risque inutile pour l'avenir, expliquai-je. Nous ne savons pas aujourd'hui quelle tournure les événements prendront, quelle sera la réaction de Fridman si un jour une pression est exercée sur lui. J'ai été dans la Résistance pendant la guerre et jamais je n'ai fait part de mon travail à des tiers.

Rav Maizes essaya de me rassurer :

— Vous avez raison, mais Fridman est très dévoué. Pendant des mois, il a transféré l'enfant d'une place à l'autre, malgré le danger. Ne pas lui faire part de votre plan risque de le blesser profondément. Ne vous inquiétez pas, je suis là.

Le Rav paraissait sûr de son influence sur Fridman. Devant son assurance, cependant, je ne saurais dire pourquoi, mon cœur se serra.

Je fis donc part de mon plan à Fridman et il me conduisit vers Yossele. C'était un bel enfant, au visage coloré, aux grands yeux

pleins d'intelligence. Il émanait de lui une force physique et morale capable de rassurer quelqu'un qui comme moi prenait une telle responsabilité, non seulement vis-à-vis de lui mais vis-à-vis de la communauté religieuse tout entière. Mais comment passer inaperçue accompagnée de cet enfant que tout le pays recherchait? Son visage large, son menton volontaire, son nez légèrement retroussé, ses pommettes saillantes lui donnaient un air typiquement russe.

Fridman me présenta :

— Voici Ruth, lui dit-il, elle est venue pour te faire sortir d'Israël. Voici Yossele, ajouta-t-il, se tournant vers moi.

Une flamme s'alluma dans les yeux de l'enfant. Fou de joie, il me demanda en yiddish :

— Je vais bientôt aller au *cheder*, et plus personne ne pourra m'empêcher d'étudier la Torah?

— Avec l'aide de Dieu, je pense que oui.

— Quand partons-nous?

— Ce voyage n'est pas une petite affaire, lui expliquai-je, il faut d'abord que j'aille en Europe pour arranger là-bas nos papiers. Ensuite je reviendrai et nous partirons ensemble.

Yossele était déçu.

— Cela va prendre beaucoup de temps?

— J'essayerai de tout faire le plus vite possible. Quatre ou cinq semaines, ce n'est pas tellement long en comparaison de tous ces mois pendant lesquels tu as attendu. Pas vrai?

— Evidemment.

— Tu es bien sûr, Yossele, que tu ne regretteras pas d'être loin de tes parents?

— De mes parents, non, puisqu'ils ne veulent pas que je reste pieux. Mes grands-parents, eux, me manqueront. J'ai toujours vécu avec eux et je les aime beaucoup.

Ces paroles de l'enfant prononcées avec tant de chaleur et de détermination auraient suffi à balayer toute hésitation. J'étais bouleversée par la pureté de cet enfant exceptionnel, conquise par son esprit entier. « Un vrai soldat » pensai-je. Ce petit combattant de huit ans comprenait exactement ce qui se passait.

— Prions, lui dis-je, pour que tes parents se repentissent et reviennent vers la Torah. Que dans Sa miséricorde, le Tout-Puissant rapproche les cœurs de tous les parents et enfants juifs.

— Amen, répondit l'enfant.

Je quittai Yossele, après lui avoir promis de revenir le lendemain pour prendre les photos dont j'aurais besoin pour nos documents de voyage. Cela, au moins, était quelque chose de concret. Les yeux brillants, l'enfant me remercia par un large sourire.

Au bout de quelques jours de travail, Ouriel et moi avions mis sur pied un plan d'expédition. Il fut décidé que Yossele quitterait le pays en passant pour ma fille. Je devais d'abord me rendre en Europe, afin d'obtenir un visa pour « elle », puis rentrer dans l'Etat d'Israël accompagnée d'une fille imaginaire, pour en ressortir à nouveau accompagnée cette fois par Yossele déguisé en fillette. Idée baroque, mais je ne voyais pas d'autre solution.

Je m'embarquai sur le « Messapia », le 10 mai, pour Gênes. Je passai quelques jours à Aix-les-Bains, puis je me rendis à Genève chez un excellent photographe qui retoucha les photos prises par Ouriel. Pour la circonstance, Yossele était devenu « Claudine ». C'était du travail parfait. Les yeux de Yossele dissimulés par des lunettes apparaissaient plus petits et la coiffure à la Jeanne d'Arc réduisait la largeur de son visage et la proéminence de ses pommettes. A Milan, j'obtins au consulat israélien un visa pour « ma fille » et pour moi-même.

Quelques semaines plus tard, je prenais le train pour Naples où je devais m'embarquer sur le « Jérusalem », un des plus grands paquebots de ligne israéliens, ce qui présentait deux avantages. Je devais en effet y occuper deux couchettes et, dans la salle à manger, deux places à table. Or, en ce début de saison touristique, j'avais des chances sur un gros paquebot de passer plus facilement inaperçue. De plus, les bateaux israéliens transportaient toujours des immigrants. Parmi leurs enfants, j'espérais trouver une fille temporaire qui éventuellement occuperait la couchette vide dans ma cabine et la deuxième place à ma table. J'avais choisi Naples au lieu de Marseille pour raccourcir la traversée. « Que le Tout-Puissant renouvelle en faveur de Yossele les miracles qu'Il a faits pour moi en Jordanie! » C'était la prière que j'avais adressée au Ciel tous ces derniers jours.

Le voyage de Paris à Naples par chemin de fer fut très long mais plus je me rapprochais du port, plus ma confiance s'affermissait.

J'arrivai à l'embarcadère. Après avoir gravi un grand escalier, j'entrai dans un hall spacieux. Sur un côté, une longue table derrière laquelle étaient assis les fonctionnaires de la police italienne et les employés du paquebot en partance. De l'autre côté de la table, de rares passagers.

Quand je présentai mon passeport, le premier officier me demanda :

— Où est l'enfant ?

Tendant le bras en direction de la sortie de la salle complètement vide, je dis simplement :

— Là-bas.

L'employé se leva à demi, cherchant dans la direction que je lui indiquais. Aucun enfant n'était en vue. « Pourvu qu'il soit myope! » Peut-être fut-il convaincu par mon assurance.

— Très bien, dit-il au bout d'un instant et il tamponna mon passeport.

« Dieu soit loué » murmurai-je en hébreu.

Le personnel israélien du paquebot, au bout de la table, constituait un autre danger. Mais le Ciel vint encore à mon secours. Pensant que j'avais passé tous les contrôles, l'employé du bureau de voyage auquel j'avais demandé d'établir deux billets de retour par avion pour « Claudine » et moi, m'appela d'un grand signe pour me les remettre. Quittant mon rang dans la file des voyageurs, je me hâtai de répondre à son appel. Il était bien trop absorbé par la vente de ses billets pour penser à « ma fille » dont l'existence ne l'intéressait pas du tout. Et, compréhensifs envers un collègue, les employés de la Zim nous laissèrent à nos affaires. Quand nous eûmes terminé, on me remit en hâte les cartes d'embarquement correspondant à mes deux billets. Ainsi nanti pour le présent et l'avenir, je me dirigeai vers le bateau.

A l'entrée je ne remis qu'une carte. Deux membres d'une famille peuvent très bien se présenter séparément. Arrivée dans ma cabine, le steward me montra mes deux couchettes et me demanda où était la deuxième personne.

— Ma fille a retrouvé ses amies sur le bateau, expliquai-je, elles sont ensemble sur le pont. Elle viendra plus tard.

Je me rendis sur le pont. Je sortais de l'escalier quand deux petites filles passèrent. Elles parlaient le français. L'une me sourit. Elle

ressemblait d'une façon frappante à la photo de « Claudine » : teint foncé, cheveux noirs, de beaux yeux et des traits réguliers.

Mon cœur se mit à battre. Je fis quelques pas dans la direction opposée à celle qu'avaient prise les deux enfants mais, dès qu'elles se furent éloignées, je partis à leur recherche. Je les retrouvai, appuyées à la balustrade, observant l'activité du port.

— Je vous ai entendues parler français, leur dis-je en les abordant, êtes-vous du Maroc ?

— Oui, répondit la petite qui m'avait souri, nous avons quitté le Maroc en fraude il y a quinze jours.

— Comment t'appelles-tu ? lui demandai-je.

— Claudine, dit-elle.

— Claudine ! répétais-je.

— Oui.

J'avais le souffle coupé. Cela semblait incroyable. Orphelins de père, Claudine et ses six frères et sœurs étaient sur le bateau avec leur mère.

— Nous sommes partis de chez nous deux semaines avant la date fixée, expliqua sa sœur. Un vendredi, les sionistes sont arrivés à la maison et ils nous ont dit qu'il fallait prendre seulement quelques affaires pour partir le jour même. Nous avons fait comme ils ont dit et nous avons tout laissé.

Un peu plus tard, elles me présentèrent à leur maman. Une maman surprise ! Elle était assez forte mais son teint était aussi clair que celui de ses enfants était foncé. Sa longue chevelure aussi blonde que la leur était noire. Pourtant c'était une brave juive du Maroc dont tous les enfants étaient très bien élevés. Entassés dans une seule cabine, ils acceptèrent avec joie que Claudine partageât ma cabine et mes repas.

Le roi Salomon a dit : « Qui réfléchit mûrement à une affaire s'assure des avantages, mais heureux qui met sa confiance en l'Éternel. » Comment aurais-je pu seule, par ma propre intelligence, avec toute mon énergie et ma volonté, trouver pour cette traversée la fillette de dix ans, portant le nom de Claudine, dont j'avais besoin ? J'aurais pu voyager des années, des siècles, sans découvrir une enfant remplissant ces conditions. La main de la Providence qui m'avait retenue deux semaines supplémentaires en France avait aussi fait sortir cette famille du Maroc deux semaines avant la date prévue !

Claudine ne me quitta pas une minute pendant les trois jours de la traversée. Aux yeux des passagers et de l'équipage, elle était ma fille. Quand quelqu'un lui demandait si j'étais sa mère, elle répondait spontanément : « Naturellement. »

Pour le débarquement à Haïfa, mêmes problèmes qu'à l'embarquement à Gênes. Après avoir réussi à faire tamponner mon passeport pour deux, je devais me débarrasser d'une carte d'embarquement supplémentaire. Car Claudine devait débarquer de son côté avec sa famille et les autres immigrants. Deux policiers israéliens étaient de faction à la porte, en haut de la passerelle. Sur le quai, en bas, quatre autres observaient. Je réussis à jeter la carte de « Claudine » dans le carton où l'un des deux policiers déposait les cartes de débarquement des passagers. Je descendis ensuite, après avoir officiellement remis la mienne.

Ouriel m'attendait, heureux de constater que tout s'était bien passé. Je n'eus pas le temps de lui raconter comment le Ciel m'avait envoyé une fille lorsque la petite s'avança vers nous, une fois terminées les formalités de douane avec sa famille.

— Je te présente Claudine, dis-je à mon fils stupéfait.

L'enfant attendit patiemment près de moi que nous ayons passé la douane. Je rejoignis ensuite sa famille pour leur souhaiter bonne chance.

Mon cœur se serra à la pensée de quitter la charmante fillette envoyée par le Ciel. Je priai Dieu de la guider, de la protéger afin qu'elle devienne une vraie fille de la maison d'Israël et je lui donnai un baiser d'adieu.

## VIII

« Dieu est pour nous un abri, une force, un appui dans les tourments, facilement accessible. Aussi ne craignons-nous rien, dût la terre bouger de sa place, et les montagnes s'abîmer au sein de l'océan. »

*Psaume 46 (2-3).*

J'avais hâte d'annoncer à Rav Maizes les bonnes nouvelles, et de revoir Yossele qui m'attendait avec impatience. Le récit de mon étonnante histoire encouragea beaucoup mon Rav qui se débattait depuis plusieurs semaines au milieu des difficultés. Le cas Yossele était devenu « l'affaire Yossele », la presse s'en était emparée et le pays tout entier vivait la controverse avec passion. Le rabbin en chef de Jérusalem, rabbin officiel de l'Etat, Rav Zvi Pessach Frank, avait lancé l'appel suivant, que la presse avait largement diffusé :

« Attendu que son gendre désire émigrer en Russie où Joseph Schuchmacher sera comme chacun sait, éloigné du judaïsme, Rab Nachman Straks a le devoir impérieux, selon la loi de la Torah, d'empêcher Joseph Schuchmacher, son petit-fils, de quitter la Terre Sainte pour un endroit où les juifs sont contraints à l'apostasie car les petits-enfants sont considérés comme des enfants selon la loi de la Torah. Il a le devoir d'empêcher de toutes ses forces qu'il n'aille vers l'apostasie et ne s'engage sur de mauvaises voies et quiconque peut lui porter secours a le devoir de l'aider de tout son pouvoir. »

L'action des juifs religieux conforme à l'opinion des plus hautes autorités rabbiniques apparut une provocation aux autorités sionistes qui mirent tout en œuvre pour retrouver l'enfant. L'appel de Rav Frank révolta les sécularistes anti-religieux. « Comment un membre du rabbinat officiel du gouvernement a-t-il eu l'audace, s'indignaient-ils, de prendre une décision autre que celle du tribunal « légal » et d'exprimer son opinion? » Ils demandèrent au ministre de la Justice, M. P. Rosen, d'ouvrir une enquête contre Rav Frank coupable d'incitation publique à la désobéissance à un décret émis par un tribunal israélien. Le ministre de la Justice défendit le Rav Frank et n'entreprit aucune action contre lui.

Le rapport que le ministre de la police fit devant le parlement israélien, le 8 juin 1960, décrit la situation et les efforts déployés par la police pour retrouver Yossele protégé par le courage et la ténacité de son grand-père et de ses amis et par l'aide de toute la population religieuse du pays.

L'avocat des Schuchmacher était un chef de la Ligue contre la religion et la coercition. Utilisant la presse et la radio, il fit apparaître l'affaire Yossele comme un complot contre l'Etat d'Israël, traita le grand-père de kidnappeur et de criminel. Puis sa fureur se tourna contre les juifs religieux. La presse et la police, excitées par la Ligue contre la religion et la coercition, se déchaînèrent, attaquant les synagogues et les écoles de la façon la plus grossière. Mais les centaines de raids des policiers n'aboutirent à rien. Yossele demeura introuvable. Pas un seul juif religieux n'aida la police et le gouvernement. Tous les appels des autorités furent vains, ce qui mit le comble à la fureur des sionistes.

Les débats au parlement servirent également de plate-forme à l'expression des sentiments anti-religieux. Quand, ce même 8 juin, Jacob Katz éleva la voix au nom des victimes de la police, le débat se termina dans le chahut et une commission spéciale fut nommée pour examiner l'affaire.

Cette lutte entre religieux et non-religieux plongea les quatre parlementaires de la Agouda dans un dilemme. D'un côté, ils devaient affronter l'atmosphère de haine qui régnait dans la Knesset, le parlement israélien, où ils représentaient les juifs religieux, et démontrer en tant que parlementaires leur respect pour la loi

séculière du pays. D'un autre côté, ils ne pouvaient violer les convictions des juifs religieux qui votaient pour eux.

Quand j'arrivai à Jérusalem, une semaine après ce houleux débat à la Knesset, Schlomo Lorencz, un des députés du parti de la Agouda au parlement israélien, qui avait soutenu et aidé le grand-père au temps de sa popularité, avait changé d'attitude. Presque chaque jour, il allait trouver Rav Maizes pour essayer de le convaincre de lui remettre l'enfant. Il se chargerait de lui, disait-il. Comme si le gouvernement et le père de Yossele pouvaient tomber d'accord pour confier cette charge au minuscule parti religieux de Schlomo Lorencz! Tout ce qui oppose les Netoure-Karta et l'Agouda fut mis en lumière dans cette lutte pour Yossele Schuchmacher, une lutte qui symbolisait le combat entre le judaïsme et le sionisme.

Quand j'entrai chez mon Rav à mon retour, son visage s'éclaira. Le bonheur qu'il lisait dans mes yeux lui avait dit que j'avais réussi et je lui fis le récit détaillé de mon voyage.

— Quand repartez-vous? me demanda-t-il.

— Dans quinze jours.

— C'est trop long, vous devez partir mardi prochain.

— Ce serait très imprudent. Si la police examine les fiches d'entrée et de sortie des voyageurs, je risque de me faire remarquer avec mes allées et venues à des dates si rapprochées.

— Espérons qu'ils ne remarqueront pas vos deux voyages.

Un peu à contrecœur, je cédai devant la fermeté et l'assurance de mon Rav.

— Quand irez-vous voir l'enfant?

— Aujourd'hui ou demain, je pense. Il me faut d'abord reprendre contact avec Fridman.

— Je vous conseille de régler les questions concernant votre départ et, jeudi, vous irez rejoindre l'enfant qui se trouve assez loin. Vous passerez le Shabbat avec lui avant votre départ.

Je fis selon la volonté de Rav Maizes. Le jeudi après-midi, Leibel Fridman me conduisit auprès de Yossele. Quand il apprit que nous allions bientôt partir, celui-ci eut les mêmes mots que mon Rav : « Dieu soit loué! » Il avait de bonnes joues rouges qui indiquaient combien la femme qui le gardait depuis plusieurs semaines avait pris soin de lui. Ses cheveux teints en blond avaient poussé et la racine apparaissait bien noire. Fridman l'avait prévu et avait apporté ce

qu'il fallait pour une décoloration et une coupe. J'avais moi-même une valise pleine de vêtements de fille achetés à Paris mais certaines retouches étaient nécessaires. Alors, pendant que Fridman faisait le coiffeur, je me mis à la couture. Avant l'heure du Shabbat où tout travail doit cesser, Claudine et son trousseau étaient prêts.

Un disciple et ami de Rav Maizes arriva en voiture le dimanche matin, Fridman l'accompagnait.

D'une piété extraordinaire pour son âge, Yossele répugnait à tout ce que la loi juive interdit : le port d'habits d'hommes par les femmes et d'habits de femmes par les hommes. Mais il avait huit ans et la loi ne s'applique qu'à partir de neuf. Nous étions déjà une paire d'amis et, malgré sa gêne, c'est habillé en fille qu'il quitta les braves gens qui avec dévouement l'avaient caché, soigné et instruit pendant un mois.

Le départ eut lieu le mardi, comme prévu. Un taxi nous conduisit à l'aéroport de Lydda et, quatre heures plus tard, nous touchions Rome. De là, après avoir envoyé un télégramme à Jérusalem et fait quelques courses en ville, nous prîmes le train pour Lucerne où le Rav m'avait demandé d'emmener Yossele. Nous voyageâmes toute la nuit en wagon-couchettes.

À la frontière italo-suisse, un incident me fit craindre le pire. La police suisse contrôla les passeports. Je présentai le mien. L'homme l'examina avec soin :

— C'est Claudine? me demanda-t-il.

— Oui, c'est ma fille.

— Vous n'allez tout de même pas me faire croire que cette enfant a dix ans!

— Pas dix, mais neuf et demi! précisai-je.

Il ne semblait pas convaincu mais, devant mon air décidé, il renonça à tout excès de zèle.

À Lucerne, nous nous rendîmes directement chez Rav Gutfreund pour lequel Rav Maizes m'avait donné une lettre. Après mûre réflexion, le Rav accepta Yossele dans sa yechiva.

L'enfant vécut heureux un an dans la famille de Rav Gutfreund, mais il ne possédait pas de papiers d'identité, ce qui finit par poser des problèmes pour son séjour en Suisse. En particulier il était



impossible de l'inscrire dans une école primaire comme les autres enfants. Des élèves de la yechiva sacrifièrent une partie de leur temps qu'ils consacrèrent à l'instruction de « Menachem Lévi » qu'ils prenaient pour mon fils. Quant à moi, je collectai l'argent nécessaire au remboursement des sommes que Rav Maizes avait empruntées pour mener à bien cette affaire. A cet effet, Rav Zvi Pessach Frank m'avait remis une lettre de recommandation. Fin 1960, je fis un voyage à Vienne pour essayer d'obtenir des papiers pour l'enfant. Mais tous mes efforts furent vains. Cinq ans auparavant, dans la confusion qui suivit les événements de Budapest, cela aurait été possible. Un flot de réfugiés s'était alors déversé sur la capitale autrichienne. Début 1961, il était trop tard.

Pendant ce temps, « l'affaire Yossele » continuait à bouleverser les autorités de l'Etat israélien. Le grand-père Nachman Straks était en prison à la suite d'une plainte que sa fille avait déposée contre lui. Mais tous les juifs religieux restaient fidèlement de son côté. Aucun ne doutait de la justice de notre cause, car tous savaient ce qu'ordonne la Torah : « Révérez avec crainte, chacun votre mère et votre père, et observez mes Shabbats, Je suis l'Eternel votre Dieu. » (*Lévitique* ch. 19, verset 3). Ce rapprochement entre la crainte des parents et observance du Shabbat indique la limite de l'obéissance des enfants à l'égard des parents. Comme Rachi l'explique : « Bien que je t'aie ordonné de respecter ton père, s'il te dit : « Profane le Shabbat », ne l'écoute pas et de même pour tous les commandements. Toi et ton père vous me devez obéissance, car je suis votre Dieu à tous. C'est pourquoi ne l'écoute pas pour abolir mes paroles. »

La lutte pour Yossele ne concernait pas seulement les juifs de Terre Sainte, mais ceux du monde entier.

Le 11 novembre 1960, le *Jewish Herald* de Johannesburg publia une déclaration d'un éminent rabbin de la ville, Rav M. Kossowsky : « S'il est question de sauver l'enfant pour qu'il reste juif, il n'y a aucun doute : Reb Nachman Straks agit correctement. La communauté a la responsabilité et le devoir de veiller à ce qu'une éducation convenable soit donnée à l'enfant. » On demanda au rabbin Kossowsky si l'action de Reb Nachman Straks n'était pas en contradiction avec le commandement : « Honore ton père et ta mère » car c'est là le plus grand devoir. « Dans ce cas, répondit-il, il

s'agit d'un commandement encore plus important et le plus grand devoir est l'obéissance à Dieu. »

De Vienne, où je vécus des semaines de tension, je m'envolai un jour de décembre 1960 vers la Terre Sainte, au milieu de la fête de Hanouka. Je voulais revoir mon fils et m'entretenir avec Rav Maizes dont la santé allait se détériorant.

Mon avion atterrit à minuit. Ouriel était à l'aéroport. De là, il me conduisit à Beer-Yaacov où il avait loué une chambre pour moi non loin de sa yechiva. C'est avec beaucoup d'amour qu'il avait tout organisé : lit fait, vaisselle rangée dans le placard, repas préparé et lampes à huile prêtes pour que je puisse allumer moi-même ce soir-là les lumières de Hanouka. Nous bavardâmes jusqu'à quatre heures du matin : les recherches, me dit-il, se poursuivaient activement et chaque jour on parlait de la fouille opérée la nuit précédente dans telle yechiva, dans telle école.

Le lendemain, Ouriel vint m'apporter très tôt les dernières nouvelles. C'était sa yechiva que la police israélienne avait perquisitionnée dans la nuit. L'éclat d'une forte lampe électrique braquée sur son visage l'avait réveillé dans son premier sommeil. Sans bruit, les policiers étaient entrés dans les dortoirs et avaient examiné les visages des garçons dans l'espoir, toujours déçu, de trouver celui qu'ils cherchaient.

Le lendemain, je me rendis à Jérusalem pour voir Rav Maizes. Il avait beaucoup changé. Je compris en le voyant combien il était faible et combien les soucis que lui avait donnés cette affaire avaient miné sa santé déjà si précaire après dix ans en Sibérie. En proie à un violent mal de tête et la mort dans l'âme, je quittai la maison du Rav et Jérusalem. Je n'avais rien pu trancher avec lui. Je comprenais avec douleur qu'il ne pouvait plus me guider par ses conseils. Il était trop malade. Je craignais le pire. Le chagrin me fit passer une nuit blanche et je vécus le mois de janvier à Beer-Yaacov en proie à des maux de tête continuels.

Je ne pouvais pourtant pas continuer à mener une affaire si importante avec mes seules réflexions et mes seuls moyens. Je pensais conduire Yossele en France, dans la yechiva de Novardok, à Fublaines. Là, il pourrait apprendre la Torah au milieu des garçons de son âge. Mais je ne voulais pas prendre cette décision sans l'assentiment d'un grand homme dans la Torah. Sur le conseil d'un

des rabbins de la yechiva de mon fils, je rencontrai Rav Rabinovitch de Bne-Brak. Je lui exposai mon projet et sollicitai son avis. Le Rav me répondit qu'il me laissait seule juge. Je mentionnai alors la suggestion qui m'avait été faite de changer quelque peu l'apparence de Yossele par une opération de chirurgie plastique, et je fis part au Rav de ma répulsion à cette pensée. « Dommage d'y renoncer », répondit-il. Pensant que j'avais mal compris, je le priai de répéter. « C'est dommage de ne pas le faire », répéta-t-il. Mais je ne pus me résoudre à cette transformation.

Rav Rabinovitch m'encouragea à continuer la mission entreprise et me remit une lettre louant mes efforts et demandant à tous de m'aider, bien qu'il ne mentionnât pas de quelle mission il s'agissait : « Je viens pour témoigner que M<sup>me</sup> Ruth Ben-David, une femme pieuse, s'occupe depuis longtemps de mitzwoth et qu'elle les accomplit d'une façon désintéressée. Elle a fait beaucoup pour sauver des enfants de réfugiés et de ceux qui sont dans le besoin comme l'a déjà affirmé Rabbi Pessach Frank dans sa lettre. Elle s'occupe maintenant d'une grande mitzwa, selon les demandes des Rabbanim d'Eretz Israël, il s'agit d'une affaire où il faut sauver une âme et c'est une obligation pour chacun de s'associer dans cette mitzwa. Je demande donc aux juifs, partout où ils se trouvent, de donner largement. Par le mérite de cette grande mitzwa qu'est le salut d'une âme, seront bénis tous ceux qui aideront, ils seront bénis par le succès dans ce monde et la mitzwa elle-même restera pour le monde futur.

« J'écris cette lettre en l'honneur de cette mitzwa, avec l'espoir dans la miséricorde du Ciel et de la Rédemption complète. »

Fin janvier, je retournai à Jérusalem pour prendre congé de Rav Maizes. Son visage pâle n'invitait pas à la discussion. Je le quittai très déprimée. Le lendemain, je repris l'avion pour Vienne. Voyage pénible. J'avais la fièvre. J'arrivai grelottante chez mes amis viennois. Le docteur appelé sur-le-champ diagnostiqua un commencement de jaunisse. Après cinq jours d'insupportables maux d'estomac, me croyant guérie, je pris le train pour Strasbourg. Au terme de mon voyage, j'étais jaune de la tête aux pieds. « Vous êtes folle, me dit un docteur ami, c'est votre vie que vous avez risquée. » Je passai trois semaines à l'hôpital de Strasbourg. Une lettre de Rav Maizes à laquelle il avait joint un livre sur la vie du Gaon de Vilna me parvint

pendant mon hospitalisation. Ce fut la dernière lettre que je reçus de lui.

De retour à Paris, je m'occupai sans retard du transfert de Yossele à Fublaines. Cela prit plus de temps que je ne prévoyais : Rav Gutfreund, chez qui Yossele vivait à Lucerne, était parti pour quelques semaines en Terre Sainte et je dus attendre son retour. Il voulut avoir l'opinion de Yossele avant de le laisser partir. Quand il demanda à « Menachem Lévi » s'il voulait rester avec lui ou aller en France, l'enfant, sans hésitation, avoua qu'il préférait Fublaines. Pendant un an, il avait vécu heureux au milieu de la famille de Rav Gutfreund. Lui et sa femme l'avaient traité comme un de leurs enfants. Mais, à part ces derniers, Yossele n'avait pas de camarades. Il ne pouvait étudier à la yechiva. Tous étaient beaucoup plus âgés que lui. Quelques-uns des jeunes gens lui servaient éventuellement de maîtres. Mais cela n'était pas suffisant. A Fublaines, il pourrait au contraire étudier à plein temps avec des garçons de son âge.

« Menachem Lévi » redevint « Claudine » pour le passage de la frontière française. Pour compliquer encore les choses, la validité de mon passeport était venue à expiration. Je ne voulus pas prendre le risque de traverser la frontière en train, après l'incident survenu à la frontière suisse lors de notre voyage vers Lucerne. Risque d'autant plus grand que, cette fois, mon passeport n'était plus valable. Nous prîmes donc le train jusqu'à Genève et nous passâmes la frontière en voiture. Juste avant le poste frontière une pluie torrentielle se mit à tomber. Ni les douaniers suisses ni les français ne se risquèrent hors de leur abri. Ils nous firent signe de poursuivre sans nous arrêter. Un kilomètre plus loin, alors que nous atteignions le village de Saint-Julien, le soleil luisait. Et dire que certains errent encore dans les méandres du doute à la recherche des preuves de l'existence de Dieu!

A onze heures du soir nous étions à Fublaines. « Menachem Lévi » allait passer sept mois à la yechiva, menant la vie normale d'un enfant de son âge, libre d'aller et venir avec ses amis, pourvu de tous les soins et de toute l'attention désirables. A part le directeur de la yechiva, deux autres rabbins furent mis au courant de la véritable identité de l'enfant.

Pendant que Yossele vivait et étudiait tranquillement la Torah à Fublaines, son grand-père Reb Nachman Straks languissait en prison.

En Israël, la presse quotidienne, le parlement anti-religieux et la Ligue contre la religion et la coercition continuaient à se déchaîner. Ils traitaient Reb Straks de gangster, nommant son acte un « crime » et présentant ses « complices » comme d'impitoyables kidnappeurs. On écrivait des articles et on composait des chansons qui exprimaient l'ardent désir de Yossele de revenir dans sa famille. On alla jusqu'à faire courir le bruit qu'il était mort.

La Ligue contre la religion, soutenue par la radio et la presse, faisait tout pour exciter les juifs laïques contre les religieux. On pouvait, à l'époque, lire dans les journaux israéliens des articles de ce genre :

« UNE MÈRE TIRE UN COUTEAU CONTRE UN BARBU

« M<sup>me</sup> Palmoni, de Jérusalem, regarda dans la rue et vit un juif barbu tirant par le bras son fils Roni, âgé de cinq ans. Elle saisit un couteau et sortit précipitamment en courant. « Ravisser d'enfants, éloigne-toi de mon bébé! » Des passants la calmèrent et lui donnèrent l'assurance que Roni avait quitté le trottoir pour aller sur la chaussée et que l'homme avait simplement tiré l'enfant pour le mettre en sécurité. »

ou encore :

« DES GENS ASSISTANT A UNE CONFÉRENCE DE PRESSE SE DÉCHAÎNENT

... « L'avocat des Schuchmacher prétendit que le public et le gouvernement n'avaient pas fait ce qu'il fallait pour le retour de l'enfant. Les assistants demandèrent qu'une action soit entreprise. Un tonnerre d'applaudissements éclata quand une fille-soldat se leva et réclama des représailles contre les ravisseurs de l'enfant. La foule alors se déchaîna. On jeta de l'argent sur l'estrade pour financer l'opération. »

Impressionnés par la propagande gouvernementale, des gens en étaient arrivés à craindre une guerre civile dans l'Etat d'Israël, une guerre fratricide opposant les juifs non religieux aux juifs religieux.

Les Netoure-Karta, eux, n'y croyaient pas. Bien que ce remue-ménage anti-religieux eût lieu avec la bénédiction du gouvernement, tout cela n'était, selon eux, qu'une mise en scène. Le gouvernement ne pouvait se permettre, aux yeux des nations, de déclarer ouver-

tement la guerre aux juifs religieux de Terre Sainte. Que penserait le monde juif si des juifs tuaient d'autres juifs parce qu'ils observent le judaïsme? Bien que le gouvernement sioniste eût en fait déclaré la guerre au judaïsme, il n'avait pas encore soulevé assez de juifs contre Dieu et sa Torah pour oser liquider les juifs religieux. Aussi les Netoure-Karta n'avaient-ils pas peur de continuer la bataille pour sauver Yossele.

## IX

« Une source boueuse, une fontaine aux eaux troubles,  
tel est le juste qui fléchit devant le méchant. »

*Proverbes 25-26.*

En juillet 1961, Yossele étant entre de bonnes mains à la yechiva de Fublaines, je décidai de retourner en Terre Sainte.

Le 15 août 1961, je m'embarquai à Marseille sur un paquebot français de la compagnie Paquet. Quelques jours en pleine mer, avais-je pensé, me feraient le plus grand bien. J'avais besoin de détente. Affaibli par deux jaunisses successives, par les soucis qui s'étaient accumulés en cours d'année, j'étais fourbue. Rav Maizes avait quitté ce monde deux mois auparavant. Je restais donc seule pour mener cette lutte dont les complications augmentaient chaque jour. Ceux qui s'étaient spontanément rangés derrière le Rav n'allaient-ils pas faiblir après la disparition du chef?...

Le 21 août, je débarquai à Haïfa et je me rendis directement à Jérusalem où, conformément à ce que Rav Maizes m'avait conseillé au cours de notre dernière entrevue, je désirais faire la connaissance de Rav Lévy. Ayant sans doute senti sa fin prochaine, il avait voulu m'indiquer vers qui je devrais me tourner à l'avenir. Quelque temps après mon arrivée à Jérusalem, je rencontrai ce Rav, un soir, chez sa fille qui habitait Mea Shearim. Je n'avais pas dîné quand je sonnai à sa porte. Elle m'offrit aussitôt ce qu'elle possédait : du thé, du pain

et quelques olives. Elle s'excusa de n'avoir pas de beurre à cette heure où tous les magasins sont fermés mais je compris que le beurre était une denrée trop chère pour ces juifs qui vivaient du strict minimum.

Rav Lévy arriva quelques minutes après moi. Petit de taille, une barbe poivre et sel, des papillotes droites, un front large, des joues creuses qui faisaient ressortir des pommettes naturellement saillantes, des yeux bruns pleins d'intelligence, ce soldat de la Torah au teint foncé comme un Yéménite avait un visage des plus expressifs. Nous parlâmes tandis que je prenais mon frugal repas. Selon Rav Lévy, l'Etat d'Israël n'était pas pour moi l'endroit idéal à ce moment-là. On ne savait jamais quels renseignements la police pourrait recevoir et qui elle allait arrêter. L'hystérie gagnait le public excité par la presse. Les membres de la Agouda au parlement israélien craignaient leurs maîtres sionistes. Schlomo Lorencz, en particulier, m'inquiétait. Il connaissait certains maillons de la chaîne aboutissant à Rav Maizes et j'avais peur que des pressions ne l'incitent à révéler ce qu'il savait.

Je vis Leibel Fridman plusieurs fois. Il était pensif, sa femme nerveuse et ses frères ne lui épargnaient pas leurs critiques.

— Combien de personnes ont été mêlées à l'affaire avant vous? lui demandai-je au cours d'une conversation.

— Cinq, répondit-il, trois ont déjà parlé.

— Et si les autres chaînons cèdent et que l'épreuve vous arrive, à quoi dois-je m'attendre?

— Espérons qu'ils ne céderont pas, répondit-il calmement, mais si je suis mis à l'épreuve, espérons que je serai assez fort pour la surmonter et ne pas trahir moi aussi.

Sa réponse me plut. Elle dissipa l'inquiétude qu'il m'avait inspirée lors de notre première rencontre.

Puis, un jour, Fridman me demanda de ne plus venir chez lui : il fallait être prudent, des signes semblaient annoncer l'orage, etc. Je décidai alors de quitter la Terre Sainte, un peu après les fêtes. Ouriel était désolé. J'avais le cœur déchiré à la pensée d'être à nouveau séparée de mon enfant et de reprendre la vie errante que je menais depuis presque deux années déjà.

Je résolus de me rendre aux Etats-Unis pour demander conseil au Rebbe de Satmar, le plus grand rabbin hassidique de notre temps.

Une visite à Fublaines me permit de constater que Yossele avait grandi, qu'il était radieux et apprenait bien. Nous passâmes une journée à Paris à courir les magasins. Je l'emmenai même au Platzel où l'on rencontre à chaque pas une connaissance et nous prîmes notre repas de midi « A la bonne bouchée ». Ce n'était pas très prudent mais l'enfant était tellement heureux !

Avant de partir pour les Etats-Unis, je visitai le Maroc où j'espérais organiser le transfert de Yossele au cas où la France cesserait de lui assurer la sécurité.

De retour en France, je m'embarquai pour les Etats-Unis sur le « Queen Elizabeth ». Un couple m'attendait au port. Ils m'emmenèrent chez eux à Williamsburgh. Un juif religieux qui parcourt les rues de ce quartier de New York se sent chez lui. Partout des juifs avec barbe et papillotes et des enfants presque identiques à ceux de Mea Shearim. On parle le yiddish. Avec ses affiches, ses papillons collés aux murs ou aux vitrines des boutiques, Williamsburgh ressemble à un îlot de Torah au milieu des temples de l'idole dollar.

Bien des juifs de Williamsburgh sont groupés autour du Satmar Rebbe : Rav Joël Teitelbaum, qui fut rabbin dans la ville de Satmar, en Hongrie. Considéré comme l'un des plus grands sages juifs de cette génération, il est aussi vénéré comme le chef de nombreux hassidim. Quelques jours après mon arrivée à Brooklyn, j'eus l'honneur de lui être présentée. Quand j'entrai dans la pièce où il se trouvait, au rez-de-chaussée de son appartement, je récitai la bénédiction qu'un juif dit à la vue d'un rabbin illustre : « Sois loué, Eternel notre Dieu, Roi de l'univers qui fais part de Sa sagesse à Tes adorateurs. » Un juif de Jérusalem qui m'accompagnait l'avait mis au courant de la mission dont m'avait chargée Rav Maizes un an et demi auparavant. Mais il m'avait demandé de ne pas parler de cette affaire au Rebbe. Du moins pas ce jour-là. Le Satmar Rebbe était surchargé de travail, m'avait-il expliqué. Il valait mieux attendre un moment plus favorable.

Vêtu d'un bekechi et coiffé du chapeau noir en castor traditionnel, le Rebbe était assis dans un fauteuil devant une table. Comme les hassidim et comme les gens de Mea Shearim en général, son visage

était encadré d'une grande barbe et de papillotes toutes droites. Leur blancheur — le Rav avait dépassé soixante-dix ans — contrastait avec la fraîcheur de son teint. Sa peau fine et tendue, sans une ride, ses lèvres rouges lui donnaient un air de jeunesse éternelle. Mais ce qui frappait le plus était le regard. Celui-ci exprimait la volonté, la profondeur de la pensée et la clarté de l'esprit.

Conformément à ce qu'on m'avait recommandé, je ne mentionnai pas Yossele. Je comprenais combien précieux était cet homme sage et saint pour toute la communauté des fils d'Israël et je ne voulais pas le charger d'un fardeau supplémentaire. Il savait ce qui était en jeu et connaissait mon rôle dans cette affaire. S'il le désirait, il me donnerait de lui-même un conseil.

Je passai cinq mois à Williamsburgh au milieu des hassidim de Satmar. La Rebetzen m'avait tout de suite conquise par sa bonté, sa noblesse, son intelligence et son dévouement pour tous. Cette femme menue, délicate et fragile comme une figurine de Tanagra, possédait des trésors d'énergie. Debout tôt le matin jusque tard dans la nuit, elle s'occupait non seulement de son mari, le Rebbe, mais de tout : la cuisine, la réception des gens, les visites aux malades, les collectes pour différentes institutions. En fait, elle ne dormait chaque nuit que quelques heures. Digne épouse d'un si grand homme, c'est aussi pour elle que le roi Salomon a dit : « Heureux qui a rencontré une femme vaillante ! Elle est infiniment plus précieuse que les perles... Rendez-lui hommage pour le fruit de ses mains, et qu'aux Portes ses œuvres disent son éloge ! »

Entre-temps, je recevais régulièrement de bonnes nouvelles de Yossele. Il ne manquait de rien et faisait des progrès. Il lui arrivait de me demander de l'argent ou des livres.

Pendant ce temps, le gouvernement israélien intensifiait ses recherches pour retrouver l'enfant. Le régime sioniste ne pouvait supporter d'être battu par une poignée de juifs fidèles ! Finis les jours où Reb Nachman Straks était considéré comme un héros. Finis les jours où la Agouda et le Mizrachi, partis religieux sionistes, pouvaient en toute liberté louer Reb Nachman pour son dévouement à la « cause » ! Soucieux de l'humeur du gouvernement, les hommes de la Agouda et du Mizrachi essayaient maintenant de faire comprendre aux juifs le point de vue des sionistes. Ils furent immédiatement acclamés en Israël comme des « messagers de paix ».

L'affaire Yossele était devenue une obsession; elle mettait en jeu le prestige de la police, du gouvernement lui-même. Le premier ministre Ben Gourion recevait chaque matin ses collaborateurs avec ces mots : « Est-ce qu'ils ont enfin trouvé Yossele? »

Au début de l'affaire, Yossele avait séjourné quelque temps à Yatzivim, une colonie agricole dont le rabbin, Yehuda Katz, est un chef de la Agouda. La police arrêta le couple qui avait hébergé Yossele et elle leur promit qu'il ne leur serait fait aucun ennui s'ils désignaient le maillon suivant dans la chaîne des déplacements de l'enfant. Affaiblis dans leur résistance par la nouvelle position de la Agouda, ils dénoncèrent l'oncle de Yossele, Shalom Straks, comme étant celui qui leur avait amené l'enfant. Shalom Straks résidant à Londres, une requête fut soumise au gouvernement anglais pour demander son extradition.

L'arrestation de l'oncle de Yossele, qui venait de se marier, fit grand bruit dans la presse israélienne. Quelle victoire! Mais les tribunaux britanniques, plus soucieux de justice que des vœux de l'Etat « souverain » d'Israël, firent trainer l'affaire d'août 1961 à novembre 1962. Les juges anglais ne pouvaient pas rejeter la demande d'extradition mais ils se refusaient à considérer l'homme, dans le box des accusés, comme un kidnappeur. Lord Parker déclara devant la Haute Cour : « Yossele est le symbole du combat entre les religieux et les sécularistes dans l'Etat d'Israël. »

Constatant que l'Etat israélien ne mettrait pas de sitôt la main sur Shalom Straks pour lui soutirer des informations, la presse se rabattit sur Rav Katz et exigea son arrestation. Quand la police se présenta à Yatzivim pour arrêter le rabbin, les villageois élevèrent des barricades avec des chants et des cris de défi. Courageux et digne, Rav Katz déclara à la police : « Ce que vous faites maintenant me rappelle ce que j'ai vu dans mon village en Pologne quand les Allemands perquisitionnaient les maisons juives. Le combat actuel autour de Yossele est un épisode de la lutte des non-religieux contre les religieux et non, comme vous le prétendez, la recherche d'un enfant kidnappé. »

Pour moi, à New York, cette attitude des rabbins était rassurante. « Le rabbin Katz va-t-il persévérer dans son attitude? me demandai-je, inquiète cependant. La politique de la Agouda ne va-t-elle pas l'influencer? Ne va-t-il pas céder aux pressions et dénoncer Leibel

Fridman, le dernier chaînon avant moi? Que va faire Fridman si jamais le rabbin Katz cède? Et moi, que dois-je faire à présent? » Je devais attendre quelques mois pour avoir la réponse à ces questions.

A Williamsburgh, j'avais fait la connaissance des Gertner. Des gens remarquables par leur piété et leur dévouement. Une de leurs belles-filles m'offrit de prendre Yossele chez elle. C'était au cours d'un Shabbat passé dans son foyer. Ma visite coïncidait avec celle d'un rabbin de Fublaines venu collecter des fonds pour sa yechiva. Celui-ci me montra un article de journal : le consul israélien à Londres avait déclaré qu'il savait qui avait sorti Yossele d'Israël. Le consul, lié par le secret, ne pouvait donner aucun détail. Il affirmait simplement que la personne en question était soit en France soit à Brooklyn et que l'enfant, qui se trouvait certainement en France, serait rendu à ses parents avant le 6 mars. A cette lecture, je sentis mon sang se glacer. J'étais française et j'étais pour le moment à Brooklyn. S'agissait-il d'une coïncidence? Ou quelqu'un les avait-il déjà mis sur la piste? Les noms de Leibel Fridman et du rabbin Katz me traversèrent l'esprit.

« Je pars immédiatement pour Paris », dis-je au rabbin de Fublaines. Ce n'était pas la date fatidique du 6 mars qui m'inquiétait. J'avais depuis longtemps appris à lire entre les lignes d'un journal, pour comprendre que le temps pressait. S'ils recherchaient l'enfant en France, rien de plus facile que de le trouver. Il vivait après tout comme tous les autres enfants de la yechiva. Il allait dans les magasins, il voyageait de temps en temps à Armentières où vivaient les Rotnemer, et à Trilport où se trouvait le séminaire des jeunes filles, à quelques kilomètres de Fublaines. Il allait très souvent rendre visite aux Weiss. Certes, personne dans son école ne connaissait la véritable identité de « Menachem Lévi ». Mais n'importe quel détective ou agent visitant Fublaines pourrait reconnaître Yossele dans sa classe, à la salle à manger, ou dans son dortoir. C'était trop dangereux.

Au départ, je n'avais aucunement l'intention d'emmener Yossele à New York. J'avais rencontré beaucoup de juifs pieux à Brooklyn, entre autres la famille Gertner. Ils m'avaient offert l'hospitalité et ils étaient prêts, malgré le danger, à participer au combat dans lequel j'étais engagée. Ils avaient fait sur moi une profonde impression. Mais je craignais le matérialisme d'un pays où le dollar est roi.

Quand, de retour à Fublaines, je proposai à Yossele de l'emmener au Maroc, la tristesse se peignit sur son visage. Il avait peur d'être seul au milieu de gens très différents de lui.

— Je ne veux que ton bien, expliquai-je à l'enfant. Si un jour tu me disais que tu veux rentrer en Terre Sainte, tu peux être certain que je t'y reconduirais, malgré les risques que cela comporterait pour moi.

Il pâlit.

— Je ne veux pas aller au Maroc, mais je ne veux pas retourner en Israël puisque de toute façon je ne pourrai pas être avec mon grand-père.

— Oublie le Maroc, Yossele. Bien qu'à mon avis c'eût été pour toi le pays idéal. Maintenant, dis-moi, où veux-tu aller?

— En Amérique! s'exclama-t-il.

L'espoir et un sourire éclairaient à nouveau son petit visage courageux.

C'est ainsi que Yossele devint « Yankel Frankel » en Amérique. Quelques semaines, il vécut au foyer du fils et de la belle-fille des Gertner. Le changement, l'excitation d'être aux Etats-Unis et la chaleur avec laquelle il fut reçu compensèrent pour un temps l'ennui de se trouver dans une maison où il était le seul enfant, ce qui contrastait avec la vie qu'il venait de mener à la yechiva. Le jeune couple comprit très vite que Yossele avait besoin d'un ami, un garçon de son âge pour partager ses heures d'étude et ses jeux. Il fut décidé que le petit Noah Gertner viendrait vivre avec eux. Mais très vite Noah devint jaloux de Yossele. Quel était ce « Yankel » pour lequel on était aux petits soins et qui semblait passer avant lui?

Je ne tardai pas à regretter ce voyage avec Yossele. Comme j'en avais eu le pressentiment, l'Amérique ne représentait pas le salut pour l'enfant. Je frappai à d'autres portes pour essayer de trouver une solution. En vain. La presse juive américaine et la plupart de ses lecteurs soutenaient les efforts du gouvernement sioniste qui n'hésitait pas à dépenser des millions pour retrouver l'enfant, pendant qu'il maintenait son grand-père en prison. Les juifs religieux américains en étaient intimidés. Un célèbre rebbe de New York prit même la peine de faire publier dans le *Morning journal* qu'il n'avait aucun rapport avec l'affaire Yossele.

Les nouvelles de Terre Sainte n'étaient guère plus encourageantes. La situation de mon fils me préoccupait. Son incorporation dans l'armée israélienne deux mois auparavant avait été pour moi un choc. J'avais souhaité qu'il rentrât en France, une fois la guerre d'Algérie terminée, et, en attendant, qu'il restât à la yechiva pour étudier la Torah. Pour cela je n'avais cessé d'implorer le Ciel car Ouriel devait entrer à l'armée le 7 novembre 1961, peu après mon départ de Jérusalem pour New York. Dieu avait entendu mes prières : le 6 novembre au soir, Ouriel avait reçu un télégramme le priant de ne pas se présenter à l'armée le lendemain; son incorporation était reportée au mois de novembre de l'année suivante, c'est-à-dire en automne 1962. Mais Ouriel n'avait pas partagé ma joie. Ce télégramme envoyé à la dernière minute l'avait inquiété et il avait voulu en connaître la raison. N'ayant rien trouvé, il avait, avec l'approbation du machgiach\* de sa yechiva, écrit à l'armée. Que celle-ci le prenne tout de suite ou le réforme car il voulait apprendre un métier et gagner ainsi une année. Sans doute avait-il cru naïvement qu'on allait le réformer mais il avait reçu la réponse que j'avais prévue : « Présentez-vous début février pour commencer votre service. »

En ce qui concernait Yossele, le danger grandissait. Tout le Shin-Beth, la police secrète israélienne, était mobilisé. Le filet semblait se resserrer autour de moi. Que faire? A part ceux qui étaient engagés dans l'affaire, personne à Brooklyn ne connaissait la raison de mon séjour en Amérique. Avant de quitter l'Europe avec Yossele, j'avais fait un voyage à Londres. Mes amis et moi avions décidé qu'en aucune circonstance je ne devrais révéler au Satmar Rebbe la présence de Yossele à Brooklyn, afin de ne pas alourdir le fardeau de ses responsabilités.

Un matin, juste après Pessach, la sonnerie du téléphone me réveilla.

— Allô, Ruth!

La voix était familière, mais je fus incapable de l'identifier. Personne à New York ne m'appelait par mon prénom!

\* Surveillant général.

— Ruth, c'est Leibel de Bne-Brak. Ne reconnaissez-vous pas ma voix?

— Vous à New York pendant Pessach!

Les sept jours de Pessach se fêtent traditionnellement en famille et il est extrêmement rare que les juifs pieux voyagent pendant cette période.

— Je voudrais vous voir. Je dois vous parler. Pouvez-vous venir me voir dans une heure et demie?

Un rapide voyage en métro me conduisit à l'adresse indiquée par Fridman. Toujours encadré d'une barbe et de papillotes, son visage exprimait une anxiété et une nervosité inhabituelles. L'extrême fatigue de ses traits et le manque de franchise de son regard m'alarmèrent. Il semblait défiguré et avili. C'était un autre homme.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici? lui demandai-je.

— Quelques jours.

— Pourquoi n'avez-vous pas téléphoné plus tôt puisque vous êtes si pressé de me voir aujourd'hui?

— Je n'ai pas eu le temps. J'ai consulté des rabbins et j'ai dû voir aussi un docteur. Je souffre beaucoup de l'estomac et je voulais voir un spécialiste.

— N'y a-t-il pas de spécialistes en Israël ou en Europe? Pourquoi venir si loin pour cela?

— J'ai dû accompagner à New York une dame qui est très malade et qui doit subir une opération.

— Quoi de neuf en Terre Sainte?

C'était apparemment la question que Leibel Fridman attendait.

— Ça va mal, les sionistes persécutent les religieux. C'est une véritable guerre et la situation est devenue intenable.

— Si les sionistes se conduisent ainsi, c'est parce qu'ils voient que vous avez tous peur d'eux.

— Je ne sais pas. Mais les choses vont de mal en pis. Les nerfs sont tendus.

— Et les vôtres en particulier.

— Vous ne vous rendez pas compte de ce qui se passe là-bas. Rav Katz vient me trouver chaque semaine, quelquefois deux ou trois fois par semaine pour me supplier de l'aider à rendre l'enfant.

— Une telle peur chez un rabbin! Où allons-nous? dis-je. Puis

avec colère : Est-ce qu'il vous a envoyé pour me pousser à trahir l'enfant? S'il en est ainsi, vous perdez votre temps. Je ne céderai pas aux pressions, qu'elles viennent de vous, de Rav Katz ou du gouvernement.

Fridman semblait suffoqué par ma réponse. Puis, soudain direct et parlant en son propre nom :

— Ruth, nous devons rendre Yossele.

Et il énuméra les rabbins de la Agouda dont c'était l'opinion. Un rabbin Frankel de Tel-Aviv, et cela n'était pas pour moi une nouvelle, avait même négocié avec les Schuchmacher; ceux-ci étaient d'accord pour qu'il soit désigné comme tuteur pour leur fils afin de surveiller l'éducation du jeune garçon.

— Et qu'est-ce qui se passera lorsque Yossele sera de retour? demandai-je. Ses parents feront annuler cette décision du tribunal. Pas vrai? Tout cela n'est qu'un stratagème, vous le savez aussi bien que moi.

— Peut-être avez-vous raison, admit-il, mais je suis ici au nom des rabbins et c'est leur responsabilité qui est engagée.

— Et vous espérez me voir trahir ces juifs religieux, qui ont tout fait dans ce combat, en raison de quelque danger imaginaire! Vous savez très bien que tout cela n'est que de la propagande sioniste! Vous savez très bien que le changement survenu dans l'opinion des rabbins qui vous envoient est fondé sur des considérations politiques. Après tout, j'ai la lettre de Rav Rabinovitch qui, il y a un an, demandait à tous les juifs religieux de m'aider dans ma mission. C'est pourquoi je ne puis accepter son avis de rendre Yossele. Notre Torah n'a pas changé en un an!

Lasse de cette discussion, je m'apprêtais à prendre congé, lorsque Leibel Fridman me demanda de l'air le plus innocent du monde :

— Pensez-vous que je doive faire venir Sarah et les enfants?

— Avez-vous l'intention de rester longtemps ici?

— Je n'en sais rien. Tout dépendra de la tournure des événements. Je partirai quand tout sera arrangé.

— Que voulez-vous dire?

— Quand Yossele sera de retour en Terre Sainte.

Il avait enfin craché la vérité. Il espérait sans doute me convaincre. A moins qu'il n'essayât de m'effrayer pour me faire céder. Il n'était venu à New York que dans un but : trouver Yossele! Mais



pourquoi? Qui l'avait envoyé? Qui l'avait renseigné sur l'endroit approximatif de la résidence de l'enfant?

Plus tard, l'idée me traversa que Fridman était peut-être passé par Fublaines avant de venir à New York. Une jeune femme de Fublaines à qui j'écrivis me répondit par retour du courrier que le directeur de la yechiva avait rencontré Rav Gutfreund à Lucerne et qu'il lui avait *tout raconté*. Les deux derniers mots étaient soulignés. Le directeur avait cru bien faire. Je savais cela. Mais il s'était trompé. Quelques jours plus tard, un des frères Fridman était allé à Lucerne et Rav Gutfreund lui avait fait part de ce qu'il venait d'apprendre.

Un peu plus tard, un rabbin de New York, membre des Netoure-Karta, me dit à propos de Fridman :

— Cet homme travaille pour le Shin-Beth!

— C'est impossible. Fridman est peut-être un faible mais pas un traître.

— Je vous le répète, insista-t-il, Leibel Fridman travaille pour le Shin-Beth. Vous l'apprendrez à vos dépens.

Un de nos amis de Londres, M. Domb, était arrivé à New York pour la fête de Pessach qu'il voulait célébrer chez le Satmar Rebbe. Pendant son séjour aux Etats-Unis, il essaya de faire accepter Yossele dans une yechiva qui devait ouvrir dans quelques mois non loin de New York. Mais que faire pendant ces mois d'attente? Il fut décidé que l'enfant partirait à la campagne avec un des fils Gertner qui accepta de lui enseigner la Torah. Quant à moi, les affaires m'appelaient en France.

Le jour de mon départ, Leibel Fridman m'appela au téléphone. Il voulait me parler.

— Où étiez-vous ces deux dernières semaines? me demanda-t-il.

— Au Canada, répondis-je pour qu'il pensât que j'avais emmené Yossele dans ce pays.

J'avais préparé une bande de magnétophone sur laquelle la voix de Yossele était enregistrée. De la façon la plus émouvante, l'enfant racontait l'histoire d'un traître juif qui s'était repenti. L'histoire était précédée de chants car Yossele avait une belle voix forte et, à dix ans, il pouvait faire un discours comme un grand. Un des fils Gertner avait, un soir, fait cet enregistrement à la grande joie de l'enfant toujours prêt à montrer ses talents.

Lorsque Fridman se présenta chez moi, je le fis asseoir et j'essayai de mettre le magnétophone en marche. En vain. L'appareil restait muet.

— Je n'ai plus le mérite d'entendre la voix de Yossele, remarqua Fridman tristement.

« Sa conscience se réveille, tout espoir n'est pas perdu », pensai-je. Mais je n'abandonnai pas mon projet et la voix de Yossele finit par se faire entendre. Fridman l'écouta pensif. Il était ému.

Avant de partir pour l'aéroport, j'allai chez les Gertner prendre congé de Yossele et de toute la famille.

— Si l'enfant est découvert, me dit M. Gertner, j'affirmerai qu'il est Yankele Frankel, le fils de M<sup>me</sup> Frankel. Qu'elle l'a laissé en pension ici et qu'elle doit revenir le chercher.

— Soyez tranquille, répondis-je, je suis M<sup>me</sup> Frankel et voici mon fils Yankele.

X

« Seigneur, que mes ennemis sont nombreux ! Beaucoup se dressent contre moi. Beaucoup disent à mon sujet : Il n'a point de secours à attendre de l'Éternel. »

*Psaume 3 (2-3).*

En ce printemps 1962, j'avais encore l'espoir d'une fin heureuse pour Yossele. M. Domb avait contacté à Londres le prince Radziwill, beau-frère du président John F. Kennedy. Il lui avait révélé que Yossele Schuchmacher se trouvait à New York, expliqué le point de vue des juifs religieux dans cette affaire et ce que nous avions fait pour sauver l'enfant de son père athée. Le prince Radziwill était intervenu auprès du frère du président américain, l'attorney général, Robert Kennedy, lequel avait promis de régulariser officiellement le séjour de Yossele aux États-Unis.

D'Aix-les-Bains, où je passai la fête de Shavouoth, je téléphonai à M. Domb. Il était optimiste. Je revins donc à Paris où j'utilisai ce répit pour mettre de l'ordre dans mes affaires et prendre toutes les mesures pour m'installer au pays d'Israël auprès d'Ouriel, soldat de l'armée israélienne depuis quelques mois.

Pour acheter un appartement à Jérusalem où je voulais m'installer, je devais vendre ma maison des bords de Loire. Depuis le départ d'une grande partie des soldats américains de la base d'Orléans, elle était restée vide et devenait maintenant une charge financière. J'en avais alors confié la vente à un agent immobilier d'Orléans. Selon lui,

avec l'afflux des rapatriés d'Algérie, je trouverais rapidement acquéreur à un bon prix.

Rassurée, je passai le Shabbat à Trilport et le dimanche je téléphonai à M. Millet, mon agent immobilier. Il avait toute une liste de clients :

— Si vous ne faites pas affaire avec le premier, M. Melber, je vous mettrai en contact avec le second, M. Richter.

« Melber, Richter ! apparemment ces gens ne viennent pas d'Algérie. Ce sont des Allemands, des juifs peut-être. »

J'appelai Melber sur-le-champ. Il avait un fort accent d'Europe centrale mais sa voix était plaisante. Il semblait pressé de me rencontrer. Le jour même. Il voulait venir me chercher en voiture. Je reportai notre rencontre au lendemain.

— Notez mon nom, je vous prie. Ce n'est pas Melber, me dit-il, mais Furber.

« Drôle de nom ! » pensai-je avec un léger frisson. J'avais tout de suite fait le rapprochement entre Furber et fourbe... Puis je chassai cette pensée. « Furber est un nom comme un autre après tout. »

J'avais une lettre très importante à expédier ce jour-là. Mes amis de Jérusalem attendaient des nouvelles. Ouriel nous servait d'intermédiaire. Je voulais que mon fils rendit visite à Rav Rabinovitch pour plaider devant lui la cause de l'enfant et lui demander comment une déclaration qu'il avait faite le 20 janvier 1961 pouvait être considérée comme nulle et non avenue le 21 mars 1962. La censure du courrier étant active dans l'État démocratique d'Israël, c'est par code que nous correspondions. Chaque douzième mot faisait partie du texte secret. Je désirais ce jour-là inclure le mot « russe » dans mon texte : Yossele et sa famille venaient de Russie. Les ballets russes étaient à l'affiche de l'opéra cette semaine-là. J'écrivis donc : « Je voulais hier soir aller à l'opéra voir les ballets russes mais, étant fatiguée, je n'y suis pas allée. » Pour masquer le code, il fallait donner à la lettre une signification anodine pour le lecteur éventuel. Rédiger une telle lettre représentait un énorme travail : difficile à composer et évidemment douze fois plus longue. Mais, si les mots clefs avaient été plus rapprochés, il aurait été plus facile de percer le sens du message. La lettre que j'écrivis à Ouriel ce dimanche-là était particulièrement longue. Pour la terminer et l'expédier le lundi, je déclinai la nouvelle invitation de M. Furber. Je n'étais pas fâchée,

par ailleurs, de lui montrer que rien ne pressait et que les clients ne manquaient pas. Aussi ce n'est que le mardi 19 juin que je le rencontrai.

M. Furber semblait enchanté de me voir. Large sourire, courbettes. C'était un homme de taille moyenne, relativement peu intelligent. « Un médiocre, pensai-je, mais pas un mauvais bougre. » Son obséquiosité me gênait cependant... et puis ce nom ! L'autre, son associé, c'est ainsi qu'il l'avait présenté, était particulièrement antipathique. Quelle dureté dans le regard ! Et ce profil... tranchant comme une épée. « On dirait un nazi », pensai-je. Ils commencèrent à palabrer, l'associé voulant baisser le prix, Furber semblant prêt à acheter sans réduction de prix. Je restai ferme.

Un nouveau rendez-vous fut décidé pour le soir, en présence de leurs épouses cette fois. Furber m'avait expliqué qu'ils étaient autrichiens et qu'ils désiraient acheter ma maison pour leurs vacances. De fait, la villa pouvait facilement être divisée en deux et abriter deux familles. Fin d'après-midi, nouvelle rencontre. M. Furber tout sucre : nouveaux sourires, nouvelles courbettes. L'autre, l'associé, semblait plus détendu. J'avais eu raison de tenir bon ! J'étais cependant de plus en plus obsédée par l'identité de mes acheteurs. « Étaient-ils des juifs ou... Dieu me préserve... des nazis ? »

Je les quittai après avoir refusé leur invitation à dîner. « Je n'accepte jamais d'invitation : je mange cachère... » Aucune réaction de leur part. Je devais rencontrer leur avocat, le lendemain, tout allait peut-être s'éclaircir. Cependant je rentrai à Trilport, mal à l'aise, et décidai de faire un aller et retour à Orléans le lendemain pour prendre conseil de M. Millet.

Celui-ci, par le ton insouciant de ses propos, par son dynamisme, me rassura. Après quoi, je rentrai dare-dare à Paris pour ne pas être en retard au rendez-vous de quatre heures. L'avocat était un de leurs amis et, m'avait dit M. Furber, son temps était précieux. A Paris, c'était la pagaye. Grève générale des transports. Impossible de trouver un taxi. Je téléphonai à l'hôtel Buckingham. L'avocat ne s'y trouvait pas. Les grèves et l'encombrement des routes l'avaient mis dans l'impossibilité de se déplacer. Il demandait que l'on vînt chez lui. M. Furber proposa de venir me prendre en voiture. J'acceptai.

Ce n'est qu'à la sortie de Paris que je fus informée de notre destination : Chantilly. « Quelle mauvaise idée de m'être dérangée

pour aller jusqu'à Chantilly voir leur avocat ! N'aurais-je pas pu attendre jusqu'au lendemain ? » Cette pensée effleura soudain mon esprit. « Ils vont croire que je cours après la vente et je ne serai pas en bonne position pour négocier. »

Quand la voiture s'arrêta, j'eus la nette impression que les deux hommes qui m'accompagnaient étaient là, non dans la propriété d'un ami, mais chez eux. Mon cœur se serra. J'eus envie de fuir. Je sortis de la voiture et laissai à l'intérieur mon porte-documents. Le ton de l'ami de Furber avait changé.

— Prenez ça avec vous ! ordonna-t-il.

Les deux hommes sonnent. Une dame aimable qui devait attendre derrière la porte ouvre immédiatement. Elle me serre la main. Quelques mots de bienvenue. Nous accédons l'un derrière l'autre au premier étage par un escalier en colimaçon assez étroit. J'entre dans une pièce exiguë. Furber et son « associé » restent à l'extérieur.

A l'intérieur, deux types sans cravate, nonchalants, un peu vulgaires : des kibboutzniks. On m'ordonne de m'asseoir. « L'avocat » entre. Il est de taille moyenne. Complet gris ; cheveux très fins gris ou blonds taillés à la dernière mode de Saint-Germain-des-Prés : ils semblent teints et couvrent un crâne disproportionné par rapport au visage. Ses yeux sont cachés par d'épaisses lunettes noires. Le moins que l'on puisse dire est qu'il a l'air sinistre. Il s'installe en face de moi sans un mot. Puis les deux cerbères vident le contenu de mon sac sur la table. Tout s'est passé en quelques secondes, comme dans un film accéléré, comme dans un cauchemar.

Je suis assise là, stupéfaite : je ne comprends pas. Suis-je tombée entre les mains de sadiques ou de tueurs professionnels ? L'homme aux lunettes noires est assis rigide, solennel. D'une voix grave, caverneuse même, il me dit en excellent français, appuyant sur chaque mot :

— Madame Ben David, vous n'êtes pas venue ici pour vendre votre maison. Vous êtes venue ici pour une affaire beaucoup plus importante. Vous êtes là pour nous dire où se trouve Yossele Schuchmacher.

Au nom de l'enfant, je sors de ma stupeur. Je n'ai pas peur. Je possède maintenant la réponse à toutes les questions de ces derniers jours. J'en suis presque soulagée. Le doute est plus terrible que la plus

sombre réalité. On m'a tendu un traquenard... Fort bien! Me voici déjà prête à lutter.

— S'il s'agit là d'un piège, vous vous êtes lourdement trompés. Je n'ai rien à vous dire à propos de l'enfant.

— Vous savez où se trouve Yossele. Nous avons beaucoup d'informations vous concernant.

— Je regrette, je n'ai rien à vous dire.

Menaçant :

— Quel signal attendiez-vous donc à Aix-les-Bains?

— J'attendais un télégramme de mon avocat. Il est parmi les papiers qui sont maintenant entre vos mains. J'attendais d'être convoquée à Paris chez un expert-comptable. Ce sont mes affaires.

— Alors pourquoi avez-vous téléphoné à Domb au sujet de Yossele Schuchmacher?

— Je n'ai pas téléphoné à ce sujet, c'est M. Domb qui a prononcé ce nom à la fin de la conversation.

— Alors pourquoi lui avez-vous téléphoné? Votre conversation a duré sept minutes. On ne téléphone pas d'Aix-les-Bains à Londres pour des choses sans importance. Que vous a dit Domb?

— Puisque vous avez écouté notre conversation, je n'ai rien à vous apprendre!

— Je veux vérifier votre sincérité.

— J'ai téléphoné pour demander à M. Domb des nouvelles du procès de Shalom Straks et pour savoir s'il avait de bonnes nouvelles de Terre Sainte. Il m'a répondu que tout n'allait pas comme il le voulait mais qu'il avait bon espoir pour le procès de Londres.

— Ce n'est pas tout. Il a prononcé le nom de l'enfant. A quel sujet?

— Je ne me souviens plus.

— Faites un effort.

Je réfléchis pendant quelques instants. La fatigue, les émotions m'ont enlevé toute imagination.

— J'ai été très surprise de l'entendre prononcer ce nom. Mais je ne me souviens plus à quel sujet.

— Eh bien, moi, je vais vous le dire. Vous avez téléphoné à Domb pour lui demander où conduire l'enfant.

— C'est faux. Mais si vous savez tout mieux que moi, pourquoi me poser des questions?

Ils ne savent rien, c'est évident. La malencontreuse allusion à Yossele ne concernait pas ses déplacements, mais les efforts faits pour légaliser son séjour aux Etats-Unis.

— Madame Ben David, poursuit mon interlocuteur, vous avez eu une vie très dure. Si vous voulez que « la roue tourne » dans l'intérêt d'Ouriel votre fils et dans votre propre intérêt, vous devez collaborer avec nous. Car nous pouvons vous aider à faire tourner la roue, nous pouvons vous aider à construire votre maison en Israël, sinon tout sera perdu pour vous et votre fils.

— Ne placez pas votre confiance dans les puissants, dans les fils de l'homme, ils ne peuvent être une aide. Seul Dieu peut m'aider. Je préfère vous dire tout de suite que je me moque et de vos menaces et de vos propositions. Vous pouvez m'enlever la vie, je le sais, mais cela ne m'impressionne pas du tout. Je ne crains pas la mort. Tout est entre les mains de Dieu.

— Vous parlez trop de Dieu, madame!

— J'ai plus confiance en lui que je ne vous crains.

Le ton se fait menaçant :

— Si vous voulez le bien de votre fils, vous devez collaborer avec nous, madame Ben David.

— Voulez-vous dire que, si vous n'obtenez pas de moi ce que vous désirez, vous mettrez mon fils en danger? Votre intention est sans doute de l'envoyer sur la frontière, à un endroit dangereux.

— Nous n'employons pas de tels procédés.

— Vous vous gêneriez, sans doute!

Mon interlocuteur débite alors un flot d'injures contre M. Domb et contre les juifs pieux. Mais à quoi bon polémique? Puisqu'on pense que M. Domb s'occupe personnellement de Yossele, je ne vais pas donner l'impression de défendre mon « chef ». Ensuite c'est à moi qu'il s'en prend. Il crache tout ce qu'il sait de mes affaires afin de me persuader que je suis à leur merci. Tout est présenté sous un jour négatif dans le but évident de m'abattre.

— Avez-vous jamais pensé au chagrin de cette mère, privée de son enfant depuis plus de deux ans?

— C'est depuis plus de deux ans qu'elle est séparée de lui. L'enfant, depuis le berceau, a été élevé par ses grands-parents. En Russie comme en Terre Sainte. Son grand chagrin ne l'empêche pas de se distraire.

— Ne cherchez-vous pas vous aussi des distractions pour oublier vos ennuis ?

C'est là une nouvelle allusion à la lettre en code que j'ai écrite à Ouriel, où il était question des ballets russes. L'homme a déjà cité une expression que j'ai employée dans cette lettre : « Si vous voulez que la roue tourne », m'a-t-il dit. Je ne peux évidemment lui expliquer que les ballets russes ne sont qu'un leurre et que la lettre qu'il a entre les mains est en code.

Excédée, je finis par lui dire :

— N'avez-vous pas honte de me diffamer continuellement par vos insinuations et vos odieux mensonges ?

Mon interrogateur vient de marquer un point. J'ai un instant perdu mon calme, malgré mes efforts pour cacher mon découragement. En fait, ce premier affrontement m'a démoralisée : comment résister longtemps à un interrogatoire d'une telle habileté ? En silence, je prie Dieu de me donner la force de déjouer les ruses de mes ennemis.

C'est terminé pour aujourd'hui. L'homme aux verres fumés s'est levé, a claqué les talons dans le style S.S. et la façon dont il a prononcé le mot « Shalom » a sonné à mes oreilles comme un salut nazi. Sur le pas de la porte, je me suis retournée et je lui ai lancé avec défi :

— Il y a vingt ans, j'étais dans la Résistance, mais il me manquait l'expérience d'être tombée entre les mains de la Gestapo. Vous comblez aujourd'hui cette lacune.

Ensuite une femme m'a prise en charge. Elle m'a montré les toilettes. Avant de me laisser entrer dans ce minuscule endroit dépourvu de fenêtre, elle m'a fouillée :

— Pas de ceinture ? Pas d'objet tranchant ?

— Que croyez-vous ? que je vais me suicider ?

— On ne sait jamais !

— Me suicider à cause de vous ! Vous plaisantez ! Pour qui me prenez-vous ? Vous pensez m'impressionner ? Détrompez-vous !

Derrière mon air crâne, j'essayais de cacher mon chagrin, mon angoisse. Mais cela renforçait également mon courage.

Lorsque nous avons été dans la pièce qui m'était réservée, elle s'est installée sur une chaise en face de mon lit. Sous l'œil vigilant de

ma geôlière et sous la lumière électrique qui me torturait, de longues heures allaient s'écouler, ce soir-là, avant que je puisse m'endormir.

Malgré toutes les questions que je m'étais posées les jours précédents sur mes soi-disant clients, comment avais-je pu tomber si facilement dans ce piège tendu par les Israéliens ? Je n'ignorais pas qu'on recherchait Yossele. Depuis deux ans j'étais continuellement sur mes gardes et j'avais toujours agi avec précaution. Mais il ne m'était pas venu à l'esprit que le gouvernement israélien aurait l'audace d'agir sur le territoire français, comme en terre conquise. Que les sionistes oseraient violer le sol d'un pays étranger, d'un pays ami. Tout le monde savait que, pour capturer Eichmann, les Israéliens n'avaient pas pris de gants et s'étaient peu préoccupés de la susceptibilité des gouvernants argentins. Mais ils avaient là, sinon une excuse, du moins des circonstances atténuantes. Ce « manque de délicatesse » avait été pardonné.

Mon cœur s'affolait. Ce n'était pas la peur, mais l'énerverment, la rage et aussi l'angoisse concernant le sort de l'enfant. « Plutôt mourir que de trahir Yossele. Le nom des Gertner inscrit dans mon carnet d'adresses qui est dans mon sac, entre leurs mains. Il y a aussi la copie de la lettre d'une banque adressée à mon nom chez les Gertner, elle se trouve dans mon portefeuille. Evidemment il y a beaucoup d'autres noms dans mon carnet d'adresses. Mais ils vont me garder aussi longtemps qu'il faudra pour mener à bien leur enquête... ils trouveront les Gertner. »

Je pensais aussi à ma chambre à Trilport qui n'était pas fermée à clef. Un jeu d'enfant pour le Shin-Beth d'entrer là-bas et de se saisir de documents compromettants. « Quelle a été la réaction de mes amis de Trilport lorsqu'ils ont constaté que je n'étais pas rentrée ? Je rentre souvent tard à Trilport après mes courses dans Paris. Peut-être ne réaliseront-ils que demain que quelque chose m'est arrivé. J'espère qu'alors ils préveniront la police. S'ils n'osent pas, à cause de leur rôle dans l'affaire, du moins téléphoneront-ils à Domb. Lui, n'hésitera pas et viendra immédiatement à Paris pour alerter la police. »

J'étais épuisée. Hypothèses, craintes, questions se bousculaient dans mon esprit. Je plongeai la tête sous les couvertures pour

m'endormir malgré la lumière. Je priai une nouvelle fois Dieu de me donner la force de surmonter cette nouvelle épreuve. Et je sombrai dans un sommeil profond et réparateur.

Ils me réveillèrent pour m'interroger à nouveau. Je suppose que c'était le matin car pour moi il n'y avait plus aucune différence entre le jour et la nuit. Les volets de la pièce où j'étais interrogée étaient hermétiquement clos comme ceux de la pièce où je dormais. Je vivais à leur rythme. Dans la même pièce sordide, mon interrogateur de la veille avait repris sa place. Sur la table, devant lui, un dossier épais. Comme la veille, j'ignorai son « Shalom ».

— Alors, madame, avez-vous réfléchi ?

— Non, monsieur, répondis-je calmement, j'ai dormi.

J'étais reposée, fraîche, confiante... et décidée à me battre. L'individu semblait déçu.

— Quand êtes-vous allée aux Etats-Unis ?

— A mon retour de Terre Sainte, l'an dernier. Après un court séjour à Paris. Je me suis embarquée pour les Etats-Unis le 24 novembre et je suis arrivée à New York le 29.

— Quand êtes-vous revenue ?

— En mai dernier.

Ces questions me rassuraient. Elles me rappelaient que j'avais dernièrement mis dans mon sac le passeport que j'avais utilisé pour voyager en Terre Sainte. Celui qui aurait fourni la preuve de mes derniers voyages se trouvait dans mes affaires à Trilport. Ils ne savaient donc pas que j'étais venue en France en mars !

— Chez qui avez-vous logé à New York ?

— Chez les Kohn.

— Qui vous a présentée à ces gens ?

— La femme du Satmar Rebbe.

— Pourquoi ?

— Parce que je cherchais une chambre.

— Pourquoi êtes-vous allée à New York ?

— Pour trouver un avocat qui veuille bien s'occuper là-bas de certaines de mes affaires.

Toutes les questions suivantes concernaient mon séjour à New York et spécialement la famille Kohn qui était du cercle du Rebbe. Je ne donnai aucun nom parmi les familiers des Kohn, mais racontai mon séjour à Williamsburgh. J'étais prête à fournir tous les détails

de ma vie quotidienne new-yorkaise, y compris la description de mes menus, pour retarder le moment où l'on me poserait des questions plus embarrassantes. Je devais gagner du temps, pensai-je, car les recherches de la police française allaient commencer. J'en étais sûre.

Mais bientôt vinrent des questions concernant deux lettres qu'ils avaient saisies dans mon sac. J'avais oublié qu'elles s'y trouvaient, et ce fut pour moi un choc. L'une était de Rav Lévy, reçue à New York — elle était signée « père de Léa » et le nom de l'expéditeur, au dos de l'enveloppe, était M. Aaranovitch, à Tel-Aviv — ; l'autre était de M<sup>me</sup> Gertner, signée Béa. Le contenu de cette dernière lettre, que j'avais reçue à Aix-les-Bains, était assez compromettant — il y était question d'une petite fille, que Béa appelait ma fille — mais la formulation restait vague pour un non-initié. Aussi je résolus de m'en tenir à l'adage : « La tête sous l'échafaud, n'avouez jamais. » Cela ne plut guère à mon inquisiteur et je dus subir un nouvel accès de rage contre tous mes amis qui s'opposaient aux sionistes. Injures, insultes, calomnies. Puis vint la grande tirade énumérant les bienfaits découlant du sionisme. Quand il eut terminé, je lui dis simplement :

— Si c'est un lavage de cerveau auquel vous essayez de me soumettre, avec moi vous êtes mal tombé.

On vint m'apporter mon déjeuner qui se composait invariablement d'une ou deux matzoth. Cela importait peu, la fatigue me coupant l'appétit. On m'accorda une heure de repos puis l'interrogatoire reprit dans l'après-midi.

Je retrouvai mon adversaire raidi dans sa dignité, l'œil mauvais derrière ses épaisses lunettes noires. Je le sentais excédé par le peu de résultat des interrogatoires précédents et furieux de me voir aussi calme. Les questions roulèrent à nouveau sur les deux lettres suspectes et sur la photo du fils d'une de mes amies, un garçon de onze ans, qu'ils avaient prise dans mon portefeuille. La photo s'y trouvait depuis des années mais, dans leur logique absurde, mes ravisseurs étaient persuadés qu'il ne pouvait s'agir que d'une photo de Yossele. Je découvrais, avec une certaine satisfaction, que, pour ces gens, la ruse servait d'intelligence. Ils avaient su m'attirer dans un piège, le scénario du début avait été parfait. Mais maintenant qu'il s'agissait de raisonner, je les voyais totalement désarmés. Vanité et orgueil ne réussissaient pas à masquer leur manque total de logique et de psychologie.

L'interrogatoire ne se prolongea pas ce soir-là et je m'endormis très vite. J'étais fatiguée par l'effort intellectuel que j'avais dû fournir pendant cette longue journée. Mais j'étais calme et pleine d'espoir. La police avait été prévenue, pensai-je, et mes geôliers seraient forcés d'abandonner une bataille qui de guerre-éclair s'était vite transformée en guerre d'usure.

Le lendemain, vendredi, j'eus la visite très matinale de l'homme aux verres fumés. Il ne me demanda pas, cette fois-là, si j'avais réfléchi, ma mine détendue lui indiquait clairement que j'avais bien dormi et que je l'attendais de pied ferme. Il fut encore longuement question des lettres, du père de Léa, M. Aaranovitch — il n'existait personne de ce nom à l'adresse de Tel-Aviv —, de Béa, de M<sup>me</sup> Bina Kohn, de sa sœur Rivka qui avait adopté une petite fille, et non pas Bina, comme, paraît-il, je l'avais prétendu. « Lunettes noires » mélangeait tout. Son air féroce montrait qu'il était persuadé de m'avoir enfin prise en flagrant délit de mensonge, je réprimai l'envie de rire. Je n'avais pas à me creuser les méninges, il inventait à ma place!

Pendant, une surprise m'attendait dans l'après-midi. Mon interrogateur habituel ne vint pas seul. Il était accompagné d'un homme petit de taille qui, je le compris, était son supérieur hiérarchique. La silhouette du nouveau venu me remit en mémoire David Goldman. Même type d'homme. N'eussent été les circonstances, cette ressemblance qui réveillait en mon cœur l'amitié me l'aurait rendu sympathique. Certes, je n'étais plus celle qui, douze ans auparavant, avait foulé pour la première fois le sol de l'Etat d'Israël, mais je n'avais pas oublié le couple Goldman, cette famille qui avec tant de chaleur m'avait alors accueillie en Terre Sainte.

Son exposé fait en hébreu fut traduit en français par son subordonné. Je ne me souviens que des points essentiels. Il me proposait un accord qui resterait secret entre nous. Il me demandait de dire où était l'enfant ou tout ce que je savais pouvant les aider à le trouver. Si je consentais à cet accord, son gouvernement achèterait ma maison, afin que je puisse m'installer en Israël, et là ils m'aideraient à construire mon foyer. Ce faisant, je rendrais un grand service au pays très perturbé par l'affaire Yossele. Si je refusais cet

accord, ils arriveraient tout de même à l'enfant, grâce aux renseignements qu'ils possédaient déjà. Si l'enfant était trouvé sans ma collaboration, cela risquait de mal tourner pour moi et pour d'autres.

Je compris une grande partie de cet exposé fait en hébreu et, pendant que l'homme aux lunettes noires en faisait la traduction, je préparais déjà ma réponse. Je la leur fournis immédiatement :

— Je ne puis accepter un accord dans de telles conditions. Vous êtes libres; moi, je suis prisonnière. Vous savez qui je suis mais j'ignore votre nom. J'ai, durant ma vie, toujours essayé de raisonner logiquement. Or, depuis deux jours, j'ai affaire à des gens qui, en fait de logique, ne connaissent que la force. Je ne suis pas à vendre, je ne l'ai jamais été et je ne le serai jamais. Mon prénom est Ruth. Je n'ai pas la prétention de me comparer même de loin à Ruth la Moabite. Mais, comme elle, je suis venue au judaïsme de la manière la plus désintéressée, par pur idéal. Pendant la guerre, alors que j'aurais pu vivre relativement tranquille, n'étant pas encore juive, j'ai, pour aider des juifs recherchés par la Gestapo, risqué tout : ma situation, ma maison. J'ai risqué ma vie et j'ai exposé celles de mon enfant et de ma mère. Et cela non pour de l'argent. Je n'ai pas la valeur commerciale que vous pensez et les menaces n'ont aucune prise sur moi. C'est là tout ce que j'ai à vous dire.

La déception se peignit sur le visage de mes deux antagonistes. Le « monsieur important » fit tout de même une dernière tentative :

— Je ne puis livrer mon nom si vous n'êtes pas prête à faire avec moi l'accord dont je vous ai parlé... Vous désirez savoir mon nom?

— Non!

— Nous sommes persuadés que vous savez où se trouve l'enfant et nous savons à peu près où il est. Nous sommes très inquiets car nous avons de lui de mauvaises nouvelles.

Un sourire incrédule et ironique fut ma seule réponse.

Virant de bord, l'homme aux lunettes noires sortit une fois de plus la lettre du « père de Léa » et la photo du fils de mon amie. Littéralement il fumait!

— Nous savons de qui est cette lettre... elle est de Nachman Straks... c'est exactement son style... et la photo est celle de Yossele. C'est la photo de l'enfant qu'on a essayé de vieillir pour l'utiliser sur un passeport.

Cette fois, j'éclatai de rire :

— Ce sont là vos dernières trouvailles?

Le « monsieur important », d'un ton pathétique :

— Si nous nous trompons, cette erreur est tragique. Si nous vous avons fait du tort, nous réparerons.

Sur ces bonnes paroles, je pensais que nous allions nous séparer. Erreur! Soudain, finies les bonnes manières. C'est une explosion de haine que ce chef des geôliers m'offrit en spectacle. Mon Dieu, quelle tirade!... Le bouquet fut pour la fin : M. Domb évidemment. « Domb et les Dombim » furent ses derniers mots. Après ce trait d'esprit, le « monsieur important » sortit... dignement de la pièce.

Je regagnai ma chambre pour me préparer à recevoir aussi convenablement que possible le Shabbat, dans les conditions particulières où je me trouvais.

## XI

« Des taureaux nombreux m'entourent, des bêtes puissantes de Basan m'assiègent. Ils ouvrent contre moi leur gueule, tel un lion qui déchire et qui rugit... Mais Toi, ô Seigneur, ne t'éloigne pas : Toi qui es ma force, viens vite à mon secours. Sauve mon âme du glaive, ma vie de la fureur des chiens : arrache-moi de la gueule du lion, protège-moi contre les cornes du buffle. »

*Psaume 22 (13-14-20-22).*

Ma prison au premier étage de cette villa de Chantilly était de dimensions réduites. Ce vendredi, pour la première fois depuis deux jours, je remarquai ce qui m'entourait. L'escalier dont j'avais gravi les marches lors de mon « arrestation » donnait sur un palier d'environ un mètre cinquante sur trois. Quatre portes ouvraient sur ce palier. Près de l'escalier, à droite, un cabinet de toilettes. De l'autre côté, à gauche, la pièce où l'on m'interrogeait, avec une table et quelques chaises. Deux fenêtres donnaient sur le jardin mais les volets demeuraient clos. Enfin ma chambre en face de l'escalier. Un grand lit, quelques chaises, une fenêtre aux volets également fermés.

Mes geôlières se relayaient toutes les quatre heures. Pendant mon sommeil la chambre restait éclairée. Celle qui alors était de service s'asseyait en face de mon lit, me regardant m'endormir, bizarre ange gardien...

Ce vendredi après-midi-là, lorsque je regagnai ma chambre, je



trouvai un livre de prières sur mon lit. J'avais aussi demandé une Bible avec le commentaire de Rachi, mais leur générosité n'alla pas jusque-là. Après tout, le but des sionistes n'est-il pas de détacher les juifs de la Torah? Mais j'étais heureuse d'avoir un *sidour*\*. J'allais pouvoir prier et accueillir rituellement le Shabbat. Pour les sionistes, Shabbat n'est qu'une coutume nationale dénuée de sens religieux. La belle-fille elle-même de Ben Gourion, qui n'est pas juive, allume, paraît-il, des bougies le vendredi soir. Quelle dérision!...

Comme elles étaient petites, ces bougies! De vraies bougies à lampions! Mais c'est en remerciant le Ciel que je les allumai dans la pièce où j'avais d'abord connu l'angoisse et subi ensuite tant d'interrogatoires. En un instant, sous le regard indifférent d'une de mes gardiennes, la pièce fut transformée. Les lumières de ce jour saint chassèrent les soucis des deux derniers jours et je sentis la joie monter en moi.

Quand je revins dans ma chambre, je trouvai sur mon lit une photocopie de *Comment*, le journal anti-sioniste de M. Domb. Au bas de la dernière page, des annotations en hébreu, tournant en dérision le contenu de cette publication. Mes géôliers les avaient sans doute écrites à mon intention. C'était un numéro ancien. Mais j'avais au moins quelque chose à lire ou à relire pour le Shabbat.

Je m'allongeai sur mon lit en attendant l'heure de la prière du soir. Ma gardienne était une femme déguisée en juive pieuse.

— Vous avez allumé les bougies de Shabbat? lui demandai-je, narquoise.

— Oui.

— Où?

— En bas.

— Je serais curieuse de les voir.

— Cela n'est pas votre affaire, s'écria-t-elle furieuse.

— Bien sûr, excusez-moi... j'oubliais... Mais vous avez pris la peine de porter une perruque pour jouer votre rôle. Je me demandais si vous iriez jusqu'à allumer les bougies de Shabbat *en mon honneur*.

Je relus le *Comment*. Lorsque j'arrivai à la description assez comique que M. Domb fait de la procession des hauts fonctionnaires

\* Rituel livre de prières.

sionistes, le jour anniversaire de la fondation de leur Etat, je ne pus réprimer un rire. Feignant d'oublier sa mauvaise humeur, ma géôlière voulut voir les feuilles que je tenais en main. Comme si elle en ignorait le contenu!

— L'impureté sioniste... la kefira\* sioniste... la cavalcade du diable! Quelle honte!... Comment peut-on écrire des choses pareilles? s'écria-t-elle après avoir lu.

— Vous savez bien que tout cela est vrai. Tout le monde sait que le but principal du gouvernement israélien est la destruction du judaïsme. Qu'ont-ils fait de milliers d'enfants religieux comme Yossele?... Des athées et éventuellement des ennemis de la religion. Vous le savez très bien, vous aussi.

— Je sais que les enfants religieux sont envoyés dans les écoles religieuses.

— Ou vous êtes mal informée, madame, ou vous êtes de mauvaise foi.

Elle essaya alors de me convaincre que j'étais embarquée sur la mauvaise voie, que mes amis, les religieux en général, et les Netoure-Karta en particulier, étaient des gens louches, des traîtres et que je ferais mieux de leur faire confiance à eux, les sionistes. C'était une femme intelligente, apparemment cultivée et s'exprimant agréablement. Elle avait un certain vernis qui faisait défaut au reste du gang. Elle se servait des paroles de la Torah, qu'elle défigurait, comme d'une arme contre le judaïsme. Elle et ses semblables agissaient à la façon des renégats qui, après avoir abandonné la foi de leurs pères, s'engagent dans les rangs de ceux qui la combattent. Oubliant son déguisement, elle voulut me faire accroire que les prisons israéliennes étaient pleines de juifs religieux dont le but unique était la destruction de l'Etat. La conversation s'anima. La même force qui me servait à défendre notre religion, elle l'utilisait pour la détruire. Que de haine pour les juifs religieux dans le cœur de cette femme qui essayait de me soumettre à un lavage de cerveau! Jusqu'à présent, j'avais approché de manière intellectuelle le phénomène d'acculturation qu'est le sionisme pour les juifs. Mais, pendant ces douze jours où je fus à la merci des ennemis du judaïsme

\* Kefira : mot hébreu qui signifie athéisme.

je compris avec mon cœur, je ressentis avec chaque fibre de mon être le drame de millions de juifs, victimes de la fausse idéologie sioniste.

Je fus invitée à prendre mon repas dans la pièce où j'avais allumé mes bougies. L'ordinaire était amélioré : beurre, miel et fruits. Ayant vite épuisé mes lectures, je dormis une grande partie de la journée du Shabbat.

Le samedi soir, j'eus l'inévitable visite de l'homme aux verres fumés. Il n'avait rien de nouveau contre moi mais il savait que la photo trouvée dans mon portefeuille n'était pas celle de Yossele et que la lettre signée le « père de Léa » n'était pas, comme il l'avait cru, de son grand-père. Il m'annonça que je n'aurais plus désormais affaire à lui mais, avant de sortir, il ajouta :

— Nous allons arrêter votre fils.

J'étais détendue et mon moral était excellent après ce jour de repos. Mais soudain l'inquiétude me gagna. J'avais confiance en mon fils. C'est lui qui m'avait aidée en tout lorsque Yossele avait quitté la Terre Sainte. Certes, il n'allait pas trahir notre cause, mais qui pouvait imaginer les pressions auxquelles il risquait d'être soumis ? Si les sionistes étaient capables de dresser une prison au cœur de la France, qu'étaient-ils capables de faire subir à Ouriel chez eux, dans leur Etat ? Mon fils, alors âgé de vingt-deux ans, saurait-il se défendre et leur résister ? Quelle genre de preuve allaient-ils produire contre moi, contre lui ?

La perspective de changer d'interrogateur me déplut. Je connaissais maintenant l'homme aux verres fumés et j'avais appris à lire sur son visage. J'avais des réponses prêtes à toutes les questions qu'il pouvait poser. Je me savais capable de lui résister longtemps mais avec un autre je n'étais sûre de rien. Le contenu de mon sac, et tout particulièrement mon carnet d'adresses dont il n'avait pas encore été question me préoccupaient. Pourquoi n'avaient-ils posé aucune question à ce sujet ? Étaient-ils en train d'en vérifier les adresses. Avaient-ils déjà obtenu des renseignements précieux ?

L'homme aux lunettes noires laissait la place à deux compères qui entrèrent immédiatement. Tout d'abord ils ne surent quelle attitude adopter. Celui qui avait pris place en face de moi était grand, fort, musclé, au cou épais. Le type même du pionnier israélien qui a passé

la plus grande partie de sa vie au kibboutz. Malgré son manque de finesse, il n'était pas dépourvu d'intelligence. L'autre était un homme de taille moyenne, au nez cassé et aplati, au front assez étroit. Tous deux parlaient bien le français. Le premier parce qu'il avait été élevé dans une mission française, l'autre parce qu'il était d'origine marocaine. Ils avaient l'air très au courant de mon histoire et des questions qui m'avaient été posées.

— Comment avez-vous passé le Shabbat ? me demanda le grand type.

— Excellent, j'ai très bien dormi.

— Vous êtes donc en pleine forme.

— Je me sens assez bien.

Puis, sur un ton qu'il s'efforça de rendre menaçant :

— Combien de Shabbatoth avez-vous l'intention de passer ici, madame Ben David ?

— Autant qu'il plaira à Dieu.

— Je crains que vous n'en passiez beaucoup.

— Ce sera pour moi l'occasion d'expier mes péchés.

Moqueur, il s'exclama :

— Ah ! voilà la sainte martyre ! Madame Ben David, vous vous êtes convertie au judaïsme, mais vous parlez d'expiation comme une catholique.

— J'ai l'impression que vous ne connaissez rien au judaïsme.

— Je ne connais rien de la religion juive, j'ai été élevé dans une mission. Mon grand-père est venu de Russie. Il était très religieux. Mes parents m'ont élevé en Palestine.

— Tâchez de vous renseigner sur la religion de votre grand-père. Cela vous permettra d'en discuter plus intelligemment.

L'autre, le Marocain, prit alors la parole :

— Madame Ben David, quels ennuis vous nous causez ! Vous auriez mieux fait de ne pas devenir juive.

— Tu n'as pas le droit de dire ça, protesta le Russe.

Loin de me vexer, le cri du cœur du Marocain m'enchantait.

— Je vois à qui j'ai affaire, dis-je, puisque nous en étions aux compliments. Vous, en face, vous foncez comme un taureau et vous ici comme un bélier.

Les deux hommes passèrent aux deux lettres dont il avait déjà été question pendant deux jours. Questions et réponses se succédèrent à

un rythme accéléré. J'étais en pleine forme. Les heures passaient. Mes interlocuteurs commençaient à perdre de leur assurance... et à « se préoccuper » à mon sujet : avais-je faim ? avais-je soif ? voulais-je manger quelque chose ? que pouvait-on m'apporter ? Il était minuit et je convins que j'avais faim. Un gaillard m'apporta des pommes, du beurre et les inévitables matzoth. Manger tous les jours, dans cette maison, des matzoth, le pain de la sortie d'Egypte, le pain de la liberté. Quelle ironie !

Questions et réponses continuèrent pendant mon frugal repas. Soudain, coup de théâtre. Un membre du gang entre brusquement dans la pièce et dit à voix basse au Marocain :

— Chadachoth ! (il y a des nouvelles).

Les deux hommes sortent. Le héraut sioniste prend place en face de moi. Il me fixe avec insistance, les yeux chargés de haine. Tout sourire, je lui demande :

— Que se passe-t-il donc ? Le prophète Elie est-il venu me chercher ?

Aucune réponse. Sans doute n'apprécie-t-on pas mon humour.

Mes deux interrogateurs réapparaissent au bout d'un moment et reprennent leur place. Ils tremblent de tout leur corps. Je suis stupéfaite. Quelles piètres mines pour d'audacieux ravisseurs ! Le Russe, son questionnaire à la main, tremble tellement qu'il est obligé de poser la feuille sur la table. Après avoir demandé un café très fort, ils profitent de mon repas pour prendre quelque repos et humblement l'ancien élève des missions me dit :

— Vous m'avez dit tout à l'heure que j'ai l'air d'un taureau, mais vous savez, je ne suis qu'un petit veau.

Et il m'offre de beurrer ma matza. Je refuse.

Quel danger menace donc ces gens pour que, ayant perdu tout contrôle sur eux-mêmes, ils soient capables de débiter de telles âneries, et de se faire soudain aussi humbles devant leur prisonnière ? Alors que je pèle une pomme, l'homme reprend, aimable :

— J'aime beaucoup les pelures de pomme, vous permettez que je prenne celles-ci ?

J'acquiesce et je lui lance :

— Au premier abord vous m'avez fait penser à un taureau, vous venez de me déclarer que vous n'êtes qu'un petit veau, mais je vois que vous n'êtes qu'un lapin.

Conciliant, il avale l'insulte avec les pelures.

L'interrogatoire reprend et se poursuit jusqu'à trois heures du matin. Le reste de la bande se tient à la porte, aux écoutes. Quand je sors de la pièce, je longe une haie de curieux jusqu'à ma chambre où m'attend la femme à la perruque.

— Demandez-moi tout ce dont vous pouvez avoir besoin, me dit-elle.

Apercevant les mules qu'on m'a achetées et que je n'ai pas utilisées, elle me conseille de les chausser pour me reposer :

— Pensez un peu à vous, ajoute-t-elle, pleine de sollicitude.

Je viens, semble-t-il, de remporter une victoire. Mais que va-t-il en sortir ?

(Huit jours plus tard, j'appris ce qui avait jeté la panique dans les rangs sionistes. Le Shin-Beth avait réussi à attirer un juif anglais en France, M. Heilpern, un mohel\*. Tombé dans leur piège le lendemain de mon enlèvement, celui-ci était séquestré dans une autre maison près de Paris. Un revolver à la main, ses interrogateurs l'avaient mis contre le mur à plusieurs reprises, les yeux bandés. Ils menaçaient de l'exécuter, allant jusqu'à lui décrire ce qu'ils feraient ensuite de son cadavre. Ils pensaient que, terrorisée, leur victime révélerait la cache de Yossele. Le malheureux était l'ami de M. Domb mais il ne savait absolument rien. Etant asthmatique et cardiaque, son cœur avait lâché. Affolé, le gang avait fait appel à un médecin de leurs amis. Si cette affaire s'était tragiquement terminée, c'est d'un meurtre que le Shin-Beth aurait dû répondre, en plus de deux enlèvements. Cela n'aurait pas arrangé la propagande de l'Etat sioniste. M. Heilpern est mort quelques années plus tard. Les deux accidents cardiaques dont il a été victime au cours de sa séquestration n'ont certainement pas aidé à prolonger ses jours.)

Le lendemain, dimanche, les interrogatoires se succédèrent toute la journée jusque tard dans la nuit. Tout était mis en œuvre, je le sentais, pour avoir raison de moi le plus rapidement possible. Le rythme des questions s'accéléra. Mes geôliers m'avaient laissée sans lecture. Il fallait user ma résistance, et physique et morale. Mais rien

\* Juif qui fait les circoncisions.

ne pouvait entamer ma volonté. La lutte, au contraire, me donnait des forces.

Tout fut tenté ce jour-là : menaces et promesses. Vingt fois on me parla de la chaise électrique, le châtiment infligé aux kidnappeurs aux Etats-Unis.

— Je suis en France, répliquai-je, et je serais fort aise, croyez-moi, que vous me conduisiez à la police française. C'est vous qui m'avez enlevée. Moi, je n'ai kidnappé personne.

— Vous servez à d'autres de bouc émissaire. Vous vous défendez très bien mais nous arriverons à ce que nous voulons.

— Si un jour, Dieu me préserve, vous trouvez l'enfant, ce ne sera pas grâce à votre intelligence. On sait maintenant comment Eichmann a été capturé. L'affaire s'est finalement réduite à la banale trahison d'un de ses familiers. Si vous réussissez dans l'affaire Yossele, ce ne sera que grâce aux traîtres.

Puis de nouveau la vieille rengaine :

— Qui est le père de Léa ?

— Un juste.

— Où habite-t-il ?

— En Eretz Israël.

— Quel âge a-t-il ?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— A peu près.

— Entre soixante et soixante-dix ans.

— Quelle est sa taille ?

— Moyenne.

— A quoi ressemble-t-il ?

— Pas à vous.

— C'est Nachman Straks.

— Bon, ça recommence !

— Cette lettre est tout à fait dans le style de Nachman Straks.

— Ça prouve que Reb Nachman est aussi un juste.

— Qui est Béa ?

— Bat-Sheva.

— Ou baccalauréat.

— Comme vous voulez, c'est au choix !

Le Marocain, un léger sourire au coin des lèvres :

— Qui est Leibel ?

— Un juif apparemment.

Cette question me fut posée plusieurs fois et je sentais qu'ils connaissaient la vraie réponse. Mais j'entraîs dans le jeu et je m'obstinais à ne pas prononcer le nom de Fridman.

— Quel est son nom ?

— ...

— Vous pouvez donner son nom puisqu'il est votre ennemi, ajouta-t-il à mi-voix.

Ça au moins, c'était clair ! Puis, changeant de ton, le Marocain me dit solennellement :

— Madame Ben David, comprenez qu'en nous aidant vous ferez une grande mitzwa. Vous éviterez la guerre civile.

— Vous avez l'audace de me parler de mitzwoth, vous qui n'en observez aucune ! Votre gouvernement n'a rien d'autre à faire que d'enlever les gens à l'étranger et d'inciter ses propres citoyens à la guerre civile ? Et tout cela parce qu'un enfant veut continuer à grandir dans la foi de ses grands-parents qui l'ont élevé depuis sa naissance.

— Je me fous de Yossele. Je me fous de la mère de Yossele. Ce n'est pas une femme intéressante. Mais il y a un Etat. Il y a des lois qu'il faut respecter.

— Vous n'êtes pas en position de prêcher aux autres le respect des lois, vous qui violez celles d'un pays étranger qui est le mien. Et moi je considère l'enfant comme infiniment plus précieux que votre Etat. La loi des juifs est la Torah qui nous apprend que, si des parents veulent forcer leur enfant à transgresser ses commandements, l'enfant ne doit pas obéir. Votre Etat qui n'est pas fondé sur la Torah n'est pas un Etat juif.

— Mais cet Etat a été créé par des miracles.

— De quels miracles parlez-vous ? Vous avez simplement pris à votre compte le mérite que le peuple juif a acquis par la souffrance de ses six millions de martyrs et vous avez bénéficié du sentiment de culpabilité des nations. C'est sur cette base que vous avez créé votre Etat. Aucun miracle là-dedans...

Soudain, à midi, répétition du scénario de la nuit précédente : « Des nouvelles ». Sortie immédiate. Puis réapparition des deux acolytes. Tremblote et café fort.

— Alors, messieurs, ça va mieux? dis-je après les avoir observés quelques minutes.

— Oui, merci.

— On est assez émotifs, il me semble, pour des kidnappeurs!

Tranquille pour un moment, je pris mon maigre repas. Les questions reprirent dans l'après-midi et la même rengaine sur la guerre civile et l'honneur de l'Etat.

Moi, je pensais à Yossele, ce jeune garçon courageux qui luttait pour sa foi. La Torah est comparée à un arbre de vie dont Eretz Israël est une branche. Un arbre, comme on sait, peut vivre amputé d'une branche, mais à quoi sert celle-ci si elle est détachée de l'arbre? La Torah est donc infiniment plus importante que la Terre Sainte pour un juif. Par conséquent, il ne peut y avoir de comparaison entre un enfant attaché à l'arbre de vie et un Etat sans Torah. L'enfant qui étudie la Torah est une bénédiction pour le peuple juif. Un Etat dit juif sans Torah est une malédiction pour le monde entier.

Vers le soir, le Marocain, souriant et diplomate, me dit : « Jamais, je vous assure, je n'aurais pensé qu'il serait impossible de progresser avec vous. Quand mes collègues ont fait leurs plans, tous étaient sûrs qu'il y en aurait pour deux jours au plus. » Puis, pendant deux heures au moins, il essaya de m'expliquer combien il était urgent que Yossele rentrât en Israël. Je lui répondis finalement que cela n'était pas mon affaire mais celle des rabbanim, les chefs religieux.

— Mais les rabbanim ont déjà donné leur avis : il faut rendre l'enfant! s'exclama-t-il.

— Tous ne sont pas de cet avis.

— Nous ne pouvons pas attendre que tous les rabbanim sans exception soient d'accord.

— Moi, je peux attendre! Vous avez pris la décision de m'enlever et de me séquestrer. Maintenant vous êtes pressés d'en finir parce que vous êtes en contravention avec la loi de ce pays. Moi, j'attends que la police française vienne me délivrer. Et elle finira par me trouver.

— Vous comptez sur vos amis. Ils sont beaux, vos amis. Personne n'a remué le petit doigt pour vous. Ils ont tous peur pour leur peau, vos amis. Quand le bateau coule, tous les rats s'enfuient!

— Vous avez commis une grande erreur en m'enlevant. Un jour, vous le regretterez.

— Moi, je vous assure, j'étais contre, ce sont les autres qui ont pris cette décision. Je ne suis qu'une petite pièce dans l'engrenage.

— On a déjà entendu ce refrain. C'était celui d'Eichmann. Votre comportement est celui de nazis. Je ne suis pas la première à le constater. C'est ce qu'a déclaré Rav Katz de Yatzivim lorsque vous avez perquisitionné chez lui et que vous l'avez arrêté pour le crime d'avoir aidé Yossele.

— Rav Katz a été jugé et acquitté il y a deux jours. Et, baissant la voix, il ajouta : On a reconnu qu'il n'avait aucune part dans l'affaire.

Cette nouvelle fut pour moi un coup de massue. Yossele et Leibel Fridman m'avaient raconté comment Rav Katz avait été le premier à cacher l'enfant, quand la presse sioniste était du côté de Reb Nachman Straks. Et maintenant, après avoir été arrêté, interrogé, cité en justice, il avait été blanchi par la justice israélienne. Comment, dans ces conditions, le lien entre l'acquittement de Katz et ma séquestration à Chantilly ne me serait-il pas sauté aux yeux?

Je n'appris que plus tard les détails du scénario joué par Rav Katz devant les juges sionistes. Je lus aussi le discours prononcé par son avocat, Shmuel Tamir, au cours du repas célébrant son acquittement. Une phrase le résume : « On verra un jour d'une façon très claire le lien entre la célébration de l'acquittement de Rav Katz et les nouvelles de la découverte de Yossele. »

Je n'avais pas, moi, à attendre ce jour. Il était clair que la trahison de Rav Katz lui avait été payée par son acquittement. Qui avait donné mon nom au Shin-Beth? Qui savait parfaitement mon rôle dans cette affaire? Les nuages qui voilaient la visite de Fridman à New York se dispersaient un à un. Cette visite faisait partie de son service non seulement pour le compte des rabbanim et pour son propre compte comme je l'avais cru, mais pour celui des ennemis de Yossele, de mes ennemis, pour le compte du Shin-Beth.

Fridman, poussé ou trahi par Katz, m'avait livrée. Il n'avait pas encore révélé tout ce qu'il savait — par exemple sur mes deux voyages entre l'Europe et la Terre Sainte pour « faire entrer » Claudine et la « faire sortir » — afin que sa trahison ne fût pas trop évidente. Il comptait lui aussi, comme le Marocain me l'avait déclaré, sur ma faiblesse entre les mains du Shin-Beth. Ils pensaient que j'allais humblement avouer et tout prendre sur moi. Ainsi les Katz, Fridman et compagnie pourraient nier leur honteuse trahison.

Un sentiment de profond dégoût me submergea mais je n'en laissai rien paraître.

La discussion qui suivit fut houleuse. Mes deux adversaires, ne sachant à quelles victimes se raccrocher, essayèrent par tous les moyens de faire dire à la lettre du « père de Léa » ce qu'elle ne disait absolument pas.

— Idiot! finis-je par crier, exaspérée par une question particulièrement tendancieuse et stupide du Marocain.

Aussitôt, deux du gang qui de toute évidence se trouvaient derrière la porte volèrent au secours de ma « victime ». Ils m'entourèrent, prêts à user de la force.

La fatigue de mes inquisiteurs mit fin à la joute : le Russe avait des douleurs dans la colonne vertébrale et le Marocain des crampes à l'estomac.

Je ne dormis pas cette nuit-là. J'avais vu, le matin, les billets d'avion et les passeports que l'on avait apportés pour le gang. Les deux hommes qui m'interrogeaient avaient reçu leurs documents en ma présence. Et, par la porte entrouverte, j'avais aperçu dans la pièce voisine des valises bouclées, prêtes, semblait-il, pour un départ. D'autres avaient été démenagées pendant la journée.

Une écharpe sur les yeux, pour m'isoler de la lumière électrique, je feignais de dormir. Quand ma gardienne, une blonde à l'accent allemand très prononcé, crut que j'étais profondément endormie, elle quitta la chambre sur la pointe des pieds et entra dans la pièce qui servait aux interrogatoires. J'épiais les bruits dans l'espoir d'entendre mes geôliers décamper. J'avais même un plan de poursuite.

## XII

« Du haut des cieux, l'Eternel promène Ses regards : Il voit tous les fils de l'homme... Il a formé leur cœur à tous et Il observe tous leurs actes. »

*Psaume 33 (13-15).*

Quand je me levai le lundi, j'étais toujours prisonnière, rien ne s'était passé pendant la nuit.

L'interrogatoire du matin fut bref. Il fut question de mon voyage au Canada. Je n'étais pas allée au Canada, mais j'avais parlé d'un tel voyage à Fridman. Plus de doute possible, il avait trahi. Mais jusqu'où? Mon cœur se mit à battre en pensant qu'ils étaient peut-être sur la piste de Yossele.

Ensuite le Marocain quitta la pièce, un énorme dossier sous le bras. Son acolyte lui souhaita bonne chance. Je restai seule avec ce dernier qui me posa encore quelques questions sur un ton assez sec. Puis, menaçant :

— J'ai l'impression que ce n'est pas devant un tribunal français que vous allez comparaître, mais devant un tribunal israélien!

— Eh bien, ce sera pour moi l'occasion de faire la connaissance de Reb Nachman Straks que j'admire beaucoup et que je brûle de rencontrer.

Ce fut tout jusqu'au soir. Je passai l'après-midi dans ma chambre, en proie à l'angoisse; je pensais à mon fils qui se trouvait entre leurs

main. Je ne pouvais rien faire que prier. Je voulais croire que mes efforts et mes souffrances n'étaient pas vains et que tout allait finir bien pour Yossele.

Le soir arriva enfin après cette journée d'attente interminable, et tout recommença comme chaque soir. Le Marocain m'attendait seul dans la pièce. Je m'assis sur la même chaise. Il commença à parler. Ce soir-là, son ton était presque aimable et je compris qu'il était revenu bredouille.

— Madame Ben David, vous m'avez beaucoup vexé hier soir et je ne voulais plus vous parler. Mais j'ai surmonté ma rancune et j'ai décidé d'oublier ce qui s'est passé.

Un sourire fut ma réponse.

— Nous n'avons aucune preuve contre vous, continua-t-il, et ce soir je veux essayer de vous faire comprendre que votre devoir est de nous aider à résoudre ce problème de l'enfant qui est devenu une affaire d'Etat.

Et la discussion se poursuivit pendant des heures. Mêmes arguments, mêmes questions, mêmes réponses. Puis, fatiguée, je coupai court :

— Toutes vos ruses ne servent à rien. Vous perdez votre temps. J'ai la tête dure, vous savez... Comme ça, dis-je en frappant le poing sur la table.

Le Russe entra, ayant compris derrière la porte que son compère avait fini de vider son sac. On me posa encore beaucoup de questions ce soir-là, jusque tard dans la nuit. Un fichier avait été établi. Les noms provenaient en grande partie de mon carnet d'adresses et de mes documents. Il y en avait d'autres que je ne connaissais même pas. Pour chaque nom, mes réponses avaient été brièvement notées. Il n'y avait donc pas grand-chose d'inscrit sur ces fiches, sauf sur celle des Gertner. Comme je n'avais presque rien révélé à leur sujet sinon qu'ils étaient laitiers et que M<sup>me</sup> Gertner m'avait présentée à des connaissances pour m'aider à organiser un comité d'assistance pour la yechiva « Torah Veira » de Jérusalem, cette fiche couverte de renseignements était une nouvelle preuve de la trahison de Fridman.

J'avais entendu beaucoup de mensonges, beaucoup de stupidités de la bouche de mes géôliers israéliens pendant cette longue, longue semaine, mais j'avais aussi entendu une chose exacte : « Quand le bateau coule, les rats s'enfuient ! » Je les voyais s'enfuir. Que de rats,

mon Dieu ! que de rats ! Mais je ne voulais pas croire que le bateau coulait. Pourtant la fiche des Gertner m'inquiétait. « Ils semblent être sur le seuil, pensai-je, peut-être ont-ils déjà la clef. Que dois-je faire ? » Essayer de les embrouiller, évidemment, mais je n'étais pas maître de la situation. Mon seul espoir était que M. Domb, entre-temps, ait réussi à faire légaliser le séjour de Yossele aux Etats-Unis. La pensée de la promesse faite par Robert Kennedy au prince Radziwill me rassurait.

La discussion reprit et les deux compères conjugèrent leurs efforts pour essayer de me convaincre. Aucun résultat.

Le Russe, d'un air alors résigné :

— Mes compliments, madame Ben David, vous sortirez d'ici sans avoir perdu la face. Vous êtes forte et vous êtes la citoyenne libre d'un pays libre !

— Une Française, enchaîna le Marocain, une Parisienne tombée dans ce milieu !... Ces gens ne sont pas pour vous ! Reprenez-vous, voyons !

— Et quel milieu croyez-vous pouvoir me proposer ?... Le vôtre, peut-être ?... Eh bien, je ne vous cacherais pas que je préférerais être au milieu de mes amis de Mea Shearim qu'en votre compagnie.

— Madame Ben David, dit le Russe avec enthousiasme, vous devez travailler avec nous. Pas comme collègue, mais comme chef !

— L'Etat a besoin de gens comme vous, ajouta le Marocain.

Fatiguée, je ne répondis même pas. Voyant la vanité de leurs efforts, ils reprirent leur fichier et continuèrent à l'éplucher comme de bons fonctionnaires. Et les mêmes questions fastidieuses se succédèrent.

Cette nuit-là, comme la nuit précédente, je ne dormis pas, j'attendis. Ma porte était entrouverte et, dès qu'elle me crut endormie, ma gardienne quitta son poste en face de mon lit. Je voyais des ombres furtives et silencieuses passer d'une pièce à l'autre. J'étais sûre que, n'ayant pu ni me vaincre ni me convaincre, ils allaient bientôt s'enfuir. Fatigue hélas inutile ! Le lendemain, je dus encore subir de longues heures d'interrogatoire. De nouveau le fichier. Tout, cependant, était prêt dans la maison pour lever le

camp. C'était le mardi 26 juin 1962. Il faisait chaud. Pourquoi n'avaient-ils pas décampé? Qu'attendaient-ils?

Je devais l'apprendre dans la soirée lorsque je revis le « monsieur important » escorté cette fois du Marocain, tout ragaillard. Il était maintenant l'interprète de son supérieur qui, fièrement, ne s'exprimait qu'en hébreu. Les deux hommes prirent place, le « monsieur important » en face de moi, l'autre à sa droite. Ils arboraient tous les deux une mine solennelle et le Marocain me regardait d'un air sévère et réprobateur. Quelque chose était arrivé, de mauvaises nouvelles flottaient dans l'air. Je n'eus pas longtemps à attendre.

A peine assis, le chef s'écria, triomphant :

— Madame Ben David, votre fils a dit tout ce que vous n'avez pas voulu nous dire!

Mon sang se glaça. Fatiguée par tant d'heures d'interrogatoire et par deux nuits sans sommeil, je fus soudain au bord de l'évanouissement. Puis je me ressaisis : Ce n'est pas possible... mon fils un traître, un lâche comme les autres! Non! Ces gens mentent! Ils vont me raconter un roman de leur invention comme ils l'ont déjà fait! »

Incrédule, je demandai à entendre les prétendues révélations de mon fils. Il déplia un papier et lut : « Vous avez sorti Yossele d'Israël en juin 1960, déguisé en fille; on avait laissé pousser ses cheveux et vous et votre fils les aviez teints en blond. Vous avez utilisé pour ce voyage votre passeport sur lequel l'enfant était inscrit sous le nom de Claudine. Vous avez pris un avion de Lydda jusqu'à Rome et de Rome vous êtes allés en train jusqu'à Lucerne où vous l'avez conduit chez Rav Gutfreund. Celui-ci a fait beaucoup de difficultés mais finalement il l'a accepté. » Il fit une pause pour reprendre haleine et continua : « Ensuite vous l'avez conduit de Lucerne à Fublaines, où là aussi, l'enfant a été accepté avec beaucoup de réticence. Dans les deux endroits l'enfant a vécu sous le nom de Menachem Lévi. Lorsque vous avez demandé à Rav Rabinovitch s'il fallait faire à l'enfant une opération plastique, il vous a répondu que selon la loi cela était absolument défendu. La clef du code pour les lettres entre votre fils et vous est qu'il faut tenir compte de chaque douzième mot. »

J'étais là clouée sur ma chaise, stupéfaite, anéantie. Mon propre enfant m'avait achevée alors que j'étais si près de la victoire, si près de la liberté qui allait me permettre de continuer la lutte pour

Yossele. Ouriel n'était pas un peureux. Il avait du sang-froid et de bons réflexes. Qu'avaient-ils pu lui faire pour l'obliger à parler? Cette pensée me donna le frisson. Je sentais les murs, le plancher, le plafond de la pièce se resserrer sur moi.

— Votre fils... reprit-il.

Je bondis.

— Non! non! non! c'est impossible!

— Madame, votre fils s'est rendu compte que son devoir était de dire la vérité pour éviter la guerre civile. Après avoir révélé ce qu'il savait, il paraissait réellement soulagé. Il semble que cette affaire ait pesé lourdement sur son cœur. Il a expliqué qu'il n'avait que sa mère au monde et qu'il ne consentirait à parler que si l'amnistie vous était accordée ainsi qu'à lui. Nous le lui avons promis et nous tiendrons notre promesse... Et, après une pause ; Elle sera tenue si vous nous dites maintenant où se trouve l'enfant afin que nous terminions cette affaire au plus vite. Mais, si vous n'acceptez pas notre proposition, nous déposerons plainte contre vous et vous irez en prison. Je sais que nous aurons quelques difficultés avec le gouvernement français étant donné la façon dont nous avons mené cette enquête. Mais nous arrangerons l'affaire, nous avons de très bons amis en France.

Je ne répondis pas. Je n'avais rien à dire. J'avais l'impression de sombrer dans un gouffre.

Il continuait à me donner des détails sur mes voyages avec Yossele et sur ses cachettes, mais je n'écoutais plus. Mon désespoir était infini. J'étais cependant encore capable de mettre de l'ordre dans mes idées. Pendant qu'il parlait, je pesais chaque mot du texte qu'on m'avait lu. Je réalisai que mon fils n'avait pu fournir tous ces renseignements. Le texte était tourné de façon à minimiser le rôle de Leibel Fridman, de Rav Gutfreund et de Rav Rabinovitch. Et le seul à connaître les moindres détails était Leibel Fridman. C'était aussi le principal intéressé à ce qu'ils soient changés! C'est lui qui avait teint en blond les cheveux de Yossele, et non pas Ouriel qui n'était pas présent lors de cette opération. Rav Gutfreund avait accepté Yossele sans trop de difficultés et Rav Rabinovitch avait conseillé la chirurgie esthétique. Je comprenais aussi qu'ils en savaient plus long que ce qu'ils m'avaient déclaré. En réalité, ils savaient tout mais ils désiraient l'entendre de ma bouche. Ainsi pourrait-on affirmer que c'est moi qui avais révélé la retraite de Yossele, et couvrir la perfidie



de Leibel Fridman et de Rav Katz qu'on venait d'acquitter. Dans ces conditions, disaient-ils, ils pardonneraient à ceux qui cachaient l'enfant. Tel était l'accord qu'ils avaient conclu avec ceux qui m'avaient vendue, moi d'abord, puis l'enfant.

Ce n'était pas pour moi que je m'inquiétais. D'abord je savais qu'ils ne pourraient mettre à exécution leurs menaces. Le gouvernement français n'allait pas extraditer une Française pour la livrer à la « justice » israélienne. Et les Israéliens y regarderaient à deux fois avant de me citer devant la justice française. Ils n'allaient pas rechercher la publicité concernant leurs crimes sur le territoire français. Ensuite, quand j'avais accepté d'aider Yossele, j'avais pris mes responsabilités, en connaissance de cause. « Si un jour, avais-je dit à Rav Maizes, je suis mise par la force des circonstances hors du circuit, sachez que je ne donnerai jamais de renseignements, il faudra simplement que vous continuiez la lutte sans moi. » Non, pour l'heure, ce n'était pas moi qui comptais, mais la famille Gertner, à Brooklyn. Je pensais à tout le mal que les sionistes pouvaient lui faire pour se venger, si je n'acceptais pas leur horrible marché. Les Gertner avaient été les seuls aux Etats-Unis à accepter Yossele chez eux et les derniers mots de M. Gertner résonnaient encore à mes oreilles : « Pourquoi a-t-il fallu que toutes ces difficultés me tombent dessus ! » Avant de quitter New York, je leur avais promis de tout prendre sur moi en cas d'ennui.

Justement, le Marocain jouait ostensiblement avec la fiche des Gertner qu'il tenait à la main, et le chef insistait d'une façon on ne peut plus précise :

— Si vous refusez de parler, nous aurons Yossele de toute façon. Nous savons où aller le chercher et vous n'ignorez pas ce qui attend les gens qui enlèvent les enfants aux Etats-Unis. Ça va de quinze ans de prison à la chaise électrique. Vous pouvez éviter tout cela à vos amis... Le gouvernement d'Israël, ajouta-t-il, appuyant sur chaque mot, vous donne sa parole qu'il ne poursuivra en justice ni vous ni ceux qui hébergent Yossele.

Joignant le geste à la parole, il sortit un passeport diplomatique et le plaça devant moi. Je vis le nom d'Isser Harel. Pour sauver les Gertner, j'acceptai l'horrible marché. Je convins que Yossele se trouvait chez eux. La trahison qui avait commencé quand mon nom avait été donné au Shin-Beth était consommée.

Le plus décevant, peut-être, c'est que mes amis de Trilport n'avaient rien fait. S'ils avaient informé la police française de ma disparition, ou s'ils avaient dit à M. Domb à Londres — qui leur avait téléphoné quatre jours après mon enlèvement — qu'on s'inquiétait à mon sujet, le cours des événements aurait pu être changé. Car mes kidnappeurs auraient filé au premier signe d'une action quelconque de la police française. Hélas, rien ne s'était passé.

La voix de Yossele Schuchmacher qui s'était répercutée dans tout le monde juif avait été étouffée. Personne ne s'en était réellement inquiété.

Plus tard, le Marocain sortit un télégramme de son dossier. Le texte en était long mais une phrase était soulignée : « *Ruth Ben David a passé le premier Séder avec Yossele chez les Gertner.* »

— Vous voyez, me dit le Marocain avec un large sourire, dans l'accord conclu avec nous, c'est vous qui avez fait la bonne affaire. Et il ajouta : Vous ne vouliez pas nous dire qui était Leibel, nous savions que c'était Fridman.

S'il y avait eu un doute dans mon esprit sur la trahison de Fridman, cette association d'idées entre le télégramme et Leibel Fridman parlait d'elle-même.

Harel m'assura que Yossele recevrait une éducation religieuse à son retour en Israël. Il cita le jugement du juge Kester mentionnant que rien ne serait fait contre la volonté de l'enfant. Je lui demandai si son gouvernement lancerait des poursuites contre ceux qui m'avaient aidée.

— Je ne puis intervenir en faveur de ces gens-là, me répondit-il. Ils devront répondre devant la justice. Ne vous inquiétez pas pour Gutfreund, pour ceux de Fublaines et les autres. Ils sauront se défendre.

— Madame Ben David, ajouta le Marocain, c'est à vous d'abord que vous devez penser. Si le gouvernement israélien a promis de ne pas exercer de poursuites contre vous, les cours de justice ne bougeront pas.

— Si vous traduisez les autres en justice, je comparaitrai volontairement pour aider à leur défense. Il sera de mon devoir d'expliquer que c'est moi l'auteur principal, que c'est moi qui ai tout fait. Comment vos juges pourraient-ils poursuivre des auteurs

secondaires alors que moi je ne serai pas poursuivie, alors que mon témoignage sera donné publiquement et publié dans la presse?

— Madame Ben David, vous ne comprenez pas, répéta le Marocain. Nos juges ne font rien contre les vœux du gouvernement.

J'espérais encore que, lorsque les agents israéliens seraient à Brooklyn, il leur serait impossible de récupérer Yossele. Que le gouvernement américain autoriserait l'enfant à résider aux Etats-Unis, comme promis par l'attorney général, Robert Kennedy. Mais mon cœur se brisait à la pensée de l'épreuve qui attendait Yossele dans le cas où cet espoir serait déçu. Alors, quelle victoire sioniste sur le judaïsme!

La pensée d'épargner aux Gertner un long emprisonnement était une consolation mais cela ne m'apportait pas la paix. (J'appris plus tard que de toute façon les Gertner n'auraient pas été poursuivis. Robert Kennedy savait qu'il ne s'agissait pas là d'un kidnapping. Nous l'avions mis au courant et les autorités américaines n'auraient pas entamé de poursuites.) Je sombrai ce soir-là dans le sommeil, brisée de fatigue et de chagrin.

Les interminables interrogatoires avaient cessé dans ma prison de Chantilly. Les jours de patience commençaient. Mes geôliers attendaient la nouvelle de la prise de Yossele par leurs collègues et je guettais, moi, un miracle. Désœuvrée, je parcourais un journal. Un article attira mon attention. Ce même mardi 26 juin 1962, un Américain avait quitté les Etats-Unis pour Israël. Le Dr Robert Soblen, un juif accusé d'espionnage pour le compte de la Russie, avait profité de la liberté provisoire qui lui avait été accordée sous caution pour fuir vers « l'Etat juif » où il espérait trouver refuge sous la « Loi du retour ». Mon cœur se serra à cette lecture. Pourquoi cette angoisse? Le sort de cet espion ne m'intéressait en rien. Il était juif, certes. Mais quelqu'un, fût-il juif, qui trahit son pays pour le compte d'un pays étranger n'est pas un personnage recommandable. Non, c'était autre chose. Quoi? Je ne pouvais me l'expliquer mais je sentais confusément que cette nouvelle me touchait directement.

Le mercredi après-midi, le Marocain me demanda de lui faire le récit de l'affaire Yossele telle que je l'avais vécue. D'abord réticente, j'acceptai. Qu'est-ce qu'un tel récit pouvait changer? N'était-ce pas,

au contraire, pour moi, l'occasion de protéger ceux qui m'avaient accessoirement aidée, de fournir la preuve que j'étais l'unique artisan dans cette affaire et que toute la responsabilité m'incombait? Il écouta très attentivement, ne m'interrompant que pour faire quelques observations. Ainsi, en apprenant ma découverte de la petite Claudine sur le bateau, il s'exclama : « Je n'ai jusqu'à présent jamais accepté les miracles, je commence maintenant à y croire. »

Malgré toute mon expérience, j'étais encore assez naïve pour ne pas penser à l'usage que les sionistes pourraient faire de mes paroles. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ces détails qui semblaient ne pouvoir nuire qu'à moi-même furent une arme entre les mains de ceux qui plus tard mirent tout en œuvre pour changer la personnalité de l'enfant. Par les détails que seuls lui et moi connaissions, les sionistes arrivèrent à le convaincre que je l'avais trahi et éveillèrent la rancœur dans l'âme de l'enfant.

En tout cas, pour le moment, mes geôliers n'avaient aucune hâte de me libérer. Voyant que mes amis de Trilport, chez qui ils avaient envoyé des gens de leur gang, se préoccupaient peu de mon absence, rien ne les empêchait de me retenir quelques jours de plus, jusqu'au moment où ils seraient sûrs de leur victoire. Peut-être Yossele avait-il changé de place entre-temps?... C'était mon espoir.

A Trilport, comme je l'appris plus tard, il y eut cependant un incident, la visite de Menachem Porush en personne. Menachem Porush collectait l'argent que versaient les juifs pour entretenir les écoles de la Agouda. Il était également un des quatre représentants du parti Agouda à la Knesset. La victoire sioniste était imminente. Comment Porush l'aurait-il ignoré? Ceux qui m'avaient trahie n'étaient-ils pas tous membres de la Agouda? Porush s'était donc envolé vers Londres où il avait pris contact avec Ovadiah Straks, l'oncle de Yossele. Sur l'assurance d'un membre de la Knesset, il promit à Ovadiah que son frère Shalom serait immédiatement libéré si Ovadiah lui révélait la retraite de Yossele. Shalom, on s'en souvient, était depuis près d'un an en prison en Angleterre, suite à la demande d'extradition des Israéliens. Préoccupé par la situation de son frère dont l'extradition semblait imminente et comprenant qu'il y avait peu de chance de sauver son neveu Yossele, Ovadiah Straks, après une cruelle lutte intérieure, révéla que l'enfant était à Trilport... où Porush, en compagnie d'un autre Agoudiste, se

précipita. Quelle déconfiture pour ces deux « soldats de la Torah »... Pas de Yossele à Trilport et personne qui sût où il se trouvait !

Le vendredi, je fus transférée dans une autre propriété, au bord de la Seine, pendant que le « prisonnier » anglais était libéré. Ils n'avaient pu tirer de lui aucun renseignement et toute leur brutalité à son égard avait été inutile. De retour à Londres, il donna l'alarme. M. Domb comprit ce qui m'était arrivé. Ne pouvant rien entreprendre la veille du Shabbat, il se rendit à Paris le dimanche pour s'occuper de ma libération.

Je passai donc un autre Shabbat sous la stricte surveillance de mes geôliers dans ma nouvelle prison. Ils n'avaient pas encore trouvé l'enfant. Si celui-ci était parti à la campagne avec un des fils Gertner, ils auraient du mal à le localiser. Et puis peut-être M. Domb avait-il réussi à faire légaliser la situation de l'enfant... Comme on le voit, l'espoir ne m'abandonnait pas.

Toujours prisonnière, on m'annonça le dimanche matin que Yossele avait été trouvé chez les Gertner la veille au soir. Le choc fut grand. Je sentis toute force m'abandonner et m'écroulai dans un fauteuil où je me mis à pleurer. Mes kidnappeurs exultaient. J'avais envie de mourir.

On vint me prévenir que Harel m'attendait au rez-de-chaussée. Il voulait me parler avant de me rendre la liberté. Ce mot me fit retrouver toute mon énergie. Je descendis rapidement. Harel m'attendait en compagnie d'un inconnu — de taille moyenne, gros yeux saillants, front tout plissé, vraiment laid. Tous deux se levèrent et Harel fit les présentations. Le nouveau venu — un certain Jacoby — serait son interprète dans la discussion mais on l'avait aussi chargé de me reconduire vers la liberté et de garder contact avec moi par la suite.

Sérieux et aimable à la fois, le chef du Shin-Beth me fit une proposition :

— Madame Ben David, dit-il, nous avons décidé de vous aider. Nous achèterons votre maison afin que vous puissiez liquider vos affaires et venir vous installer en Israël. Vous recevrez une maison là où vous voudrez vous fixer. Et nous vous proposons de travailler avec nous. Tous ceux qui ont eu affaire à vous ont été très

impressionnés par votre personnalité, par votre courage. Ils ont beaucoup de sympathie pour vous et d'admiration pour votre travail... dans la Résistance (je comprenais très bien à quelle résistance ils faisaient allusion en fait). Si vous acceptez ma proposition, vous aurez parmi nous un très bon poste et vous serez très bien payée.

J'eus envie de lui cracher mon mépris au visage mais, lasse, je répondis que j'avais avant tout besoin de repos.

Je quittai ma « prison » en compagnie de « l'homme de confiance » qui me conduisit à Trilport. Je voulais y prendre mes affaires avant de m'envoler pour Londres où je voulais discuter d'abord avec mes amis. De Londres, je comptais prendre le premier avion pour New York pour essayer d'aider Yossele. Jusqu'au dernier moment, j'espérais un miracle.

### XIII

« Quand les méchants dominent, le mal augmente, mais les Justes seront témoins de leur chute. »

*Proverbes de Salomon, ch. 29 (16).*

En Amérique, les Gertner ignoraient tout du drame de Chantilly. Dans leur foyer, la vie continuait pareillement. Le 24 juin, ils eurent une visite inattendue : Leibel Fridman venait, comme si de rien n'était, saluer M. Gertner que pourtant il ne connaissait pas. Le coup de sonnette inattendu avait expédié Yossele au premier étage. La visite de Fridman fut courte et n'éveilla aucun soupçon chez les Gertner. Il ne vit pas Yossele.

Le lendemain soir, Yossele bavardait et plaisantait avec tous avant d'aller au lit. Soudain, un coup de sonnette. Comme ils attendaient un ami, Yossele demeura dans la salle à manger. M<sup>me</sup> Gertner alla ouvrir.

— Nous sommes des officiers du bureau d'immigration, annoncèrent les deux hommes à la porte. Pouvons-nous entrer ?

— Je vous en prie.

— Est-ce que Yankele Frankel est ici ?

— Oui.

Ils pénétrèrent dans la salle à manger. S'adressant à Yossele, l'un des deux demanda :

— Yankele Frankel ?

— Oui, répondit-il.

— Qui vous a amené ce garçon ? demanda un officier à M<sup>me</sup> Gertner.

— Sa mère.

— Montrez-moi son passeport, je vous prie.

— Je ne l'ai pas. Il est entre les mains de sa mère.

— Si vous n'avez pas son passeport, nous devons emmener le garçon pour vérifier son identité et voir si son séjour ici est légal ou non. Dites-lui, je vous prie, de prendre ses affaires et de nous suivre.

Yossele, en pleurs, monta l'escalier et fit sa valise.

— Que dois-je leur dire ? Que dois-je leur dire ? demanda-t-il à M<sup>me</sup> Gertner qui l'avait suivi pour l'aider à faire sa valise.

— Ne crains rien, Dieu t'aidera, tu sauras quoi répondre.

M<sup>me</sup> Gertner essaya de donner du courage au pauvre gosse qui essuya ses larmes. Sa petite valise à la main, il suivit les officiers de l'immigration. M. Gertner fut invité à les accompagner pour qu'il pût constater qu'on n'enlevait pas l'enfant.

Ils ne se rendirent pas au poste de police mais dans un hôtel où des chambres avaient été réservées. Là, l'interrogatoire, qui devait durer plusieurs jours, commença sur-le-champ. Montrant à M. Gertner une photo de Yossele à l'âge de cinq ans, un des officiers lui demanda :

— Est-ce là une photo de ce garçon ?

— Je ne vois aucune ressemblance, répondit M. Gertner.

L'officier insista :

— Essayez de le convaincre d'avouer qu'il est Yossele. Cela nous épargnera un tas d'ennuis. Autrement, il nous faudra interroger toute la famille. Facilitez-nous la tâche.

— Pourquoi devrais-je penser qu'il s'agit de Yossele puisque la photo ne lui ressemble pas ?

S'adressant à Yossele, l'officier lui demanda :

— Où étiez-vous pour la fête de Pâques ?

— A la maison, en Argentine, et il leur raconta une longue histoire assez invraisemblable.

— Est-ce qu'il fait froid en Argentine ? demanda l'homme.

Ce courageux petit homme ne connaissait rien des différents climats mais il sentit un piège derrière la question.

— On ne gèle nulle part, répondit-il.

M. Gertner était certain que Yossele ne pouvait sortir du pays sans avoir au préalable comparu publiquement devant un tribunal. C'est pourquoi il quitta l'hôtel pour aller organiser la défense de l'enfant dans le procès qu'il prévoyait. Il ne revit jamais Yossele. Lorsqu'il revint le lendemain matin, l'enfant avait quitté l'hôtel, il était déjà au consulat israélien à Manhattan.

Apparemment les autorités américaines refusèrent un visa d'entrée à Alter Schuchmacher, le père de Yossele, qui venait d'être candidat sur la liste communiste pour les élections à la Knesset. La mère de l'enfant vint donc seule à New York avec sa fille. Yossele refusa de les reconnaître. « Je ne vous connais pas. Vous n'êtes pas ma mère, vous n'êtes pas ma sœur. » Et l'enfant joua son rôle jusqu'au moment où son oncle, un Schuchmacher établi en Amérique, convoqué pour aider à vaincre la résistance de l'enfant, lui dit :

— Tu sais très bien qui tu es, et tu sais que selon la loi de la Torah tu dois honorer ton père et ta mère. Comment peux-tu publiquement commettre un tel péché ?

Ignorant la réponse qu'il aurait pu donner, Yossele rougit. Il était confondu. Vaincu, il cessa le jeu. Et il dit à mi-voix :

— Oui, je suis Yossele, mais je ne veux pas retourner en Eretz Israël, je veux rester en Amérique. Je veux aller à la yechiva.

Et pendant des heures il se débattit contre sa mère et contre les officiels.

A Brooklyn, les juifs religieux avaient immédiatement formé un comité pour la défense de Yossele devant la Cour. Ils avaient choisi des avocats pour entamer une procédure contre le consulat israélien et le bureau de l'immigration. Mais aucun de ceux qui voulaient sauver Yossele, aucun des avocats ne reçut la permission de voir le petit combattant solitaire, ni ne put contacter une personnalité officielle. On exerça même des menaces contre eux. Un des avocats à Washington fut enjoint de laisser tomber le cas : cela allait à l'encontre des intérêts du gouvernement. En effet, Robert Kennedy, l'attorney général, après avoir promis son aide pour la légalisation du séjour du garçon, était maintenant intéressé au plus haut point par la monnaie d'échange avec Israël que Yossele représentait.

Pourquoi l'Amérique avait-elle intérêt à frustrer l'enfant de son

droit légal au mépris de ses propres lois ? C'est que le gouvernement des Etats-Unis tenait à récupérer le D<sup>r</sup> Soblen, l'espion. Il le voulait vite et sans complications légales. Voilà pourquoi, très peu de temps après son arrivée à Lydda, le D<sup>r</sup> Soblen fut arrêté en Israël. Un groupe d'avocats s'efforça de faire jouer la loi sur la liberté individuelle (*habeas corpus*) devant la justice israélienne, sommant ainsi le gouvernement israélien d'expliquer pourquoi il n'était pas permis à Soblen de rester, d'autant qu'il n'existait aucun traité d'extradition entre Israël et l'Amérique. Soblen fut néanmoins et sans délai remis à un agent du F.B.I. et s'envola pour New York. L'avion fit escale à Londres, où Soblen tenta de s'empoisonner. On dut le transporter à l'hôpital où il fut arraché à la mort. Cette fois, il existait entre l'Angleterre et l'Amérique un vrai traité d'extradition. Une bataille légale s'engagea cependant devant les tribunaux britanniques. Débats et appels durèrent plusieurs semaines. Soblen bénéficia en Grande-Bretagne de l'assistance judiciaire gratuite et rien ne fut négligé pour essayer de faire valoir son droit d'asile. En vain. On décida de l'extrader. Il fit alors une deuxième tentative de suicide qui, cette fois, réussit et il mourut dans un hôpital londonien.

Le D<sup>r</sup> Soblen avait été remis à l'agent du F.B.I. en Israël au moment où Yossele était confié par les Américains au consulat israélien de New York. Donnant donnant. Un espion contre un gosse qui voulait rester fidèle à l'enseignement de ses pères. De la part des deux pays : ni procédure légale, ni défense, ni démocratie, ni honneur ; rien que du troc de chair humaine.

La découverte de Yossele fit sensation. Les Israéliens mouraient d'impatience de présenter au public l'image d'un pauvre enfant solitaire kidnappé et retenu loin de ses parents et qui, grâce aux efforts des Israéliens, avait retrouvé avec joie sa mère. Les journalistes réclamèrent Yossele afin de l'interviewer, de publier des détails et surtout de prendre une photo de l'enfant. Mais les Israéliens n'autorisèrent aucune interview. Un mot de Yossele pouvait détruire l'image qu'ils en avaient forgée. Les journalistes, ils le savaient, trouveraient un enfant non pas heureux de rentrer à la maison, mais désireux avant toute chose de demeurer avec ses « kidnappeurs ». La presse obtint cependant sa photo. Elle montre M<sup>me</sup> Schuchmacher riant, mais sa fille Zina, quinze ans, encore innocente et consciente du drame de son frère, ne sourit pas. Les

yeux empreints de tristesse, elle regarde un personnage qu'on n'aperçoit qu'en partie et qui, sans doute, est en train de lancer des plaisanteries pour soutirer un sourire au garçon. La ruse a réussi. Les yeux baissés, l'enfant a souri une seconde. La photo tant désirée était enfin prise.

Mais il y eut d'autres photos. L'une, par exemple, le montre quittant le bureau d'immigration où sa mère vient de recevoir les papiers qui leur permettront de quitter les Etats-Unis. Tout espoir de rester est désormais banni. L'enfant, là, n'a pu retenir ses larmes. Une autre a été faite en Terre Sainte, au moment où Yossele a rencontré son père. Devant la foule il a pu contenir ses pleurs mais, aussitôt qu'il s'éloigne d'elle, incapable de maîtriser son chagrin, il fond en larmes.

Durant les trois jours pendant lesquels Yossele fut gardé au consulat israélien, M<sup>me</sup> Gertner essaya à maintes reprises de le contacter. Sans succès. Enfin le consulat promit que l'enfant serait autorisé à dire au revoir avant son départ. Ce jour-là, les Gertner attendirent chez eux jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Les reporters étaient là. On leur avait affirmé, à eux aussi, que Yossele viendrait. Cinq heures... rien! M<sup>me</sup> Gertner appela le consulat au téléphone. Tous les plans avaient été changés. Yossele ne viendrait pas mais ils pourraient le voir à l'aéroport. Aussitôt le reporter du *Daily News* embarqua toute la famille dans sa voiture-radio pour se rendre à l'aéroport. Là, ils obtinrent la permission d'aller sur le terrain d'envol. Puis, sur l'intervention du consulat israélien, contre-ordre : plus de permis. Impuissants, les Gertner durent assister de loin au départ de l'enfant. Flanqué d'officiels israéliens, celui-ci fut conduit sur le terrain par une porte réservée, quelques minutes avant le décollage. Les moteurs rugirent, l'avion s'éloigna, il s'éleva. Adieu Yossele!

Dans leur Etat, les sionistes avaient préparé un triomphe... à la façon des anciens Romains. Le mercredi 4 juillet, des milliers de personnes se trouvaient à l'aéroport de Lydda. Il y avait aussi les journalistes, les photographes et les enfants des écoles qui chantaient un chant spécialement composé pour l'événement. Yossele était le héros du jour. A New York il avait été couvert de cadeaux par le

consulat israélien. A Lydda il fut submergé. En fait, les cadeaux étaient destinés à fêter non pas Yossele mais la victoire sioniste sur les juifs. Ils avaient été payés par le gouvernement pour la parade et la foule y participait avec enthousiasme.

Dans un coin, une fragile silhouette. Un homme accablé par le chagrin et par la maladie, voyant à peine avec l'œil qui lui reste. Mais avec toute la force dont il est capable, il crie : « Yossele! Yossele! Yossele! Ne laissez pas Yossele aux mains de ces athées! » La foule est trop occupée. Personne ne fait attention à lui. Quant à Yossele, il est loin, sur le terrain, entouré des officiels et des hommes du service de sécurité. Son grand-père, Nachman Straks, a passé plus de deux ans en prison pour que son petit-fils soit éduqué comme un juif. Le chef sioniste d'Israël a, dans sa perversion, décidé de le libérer ce jour-là afin qu'il puisse assister à la célébration de leur victoire. Nachman Straks a voulu se rendre sur le terrain d'atterrissage. On l'en a empêché. Raffinés dans leur cruauté, c'est ainsi que les sionistes se vengent de la résistance qu'un juif septuagénaire leur a opposée, au nom du judaïsme. Et ce juif vient de Russie où il a, sous Staline, passé sept années cruelles en Sibérie dont il est revenu infirme. Ce juif a quitté un pays contre lequel les sionistes ont soulevé l'opinion mondiale, reprochant à ses dirigeants de traiter les juifs de la façon dont eux, en fait, les traitent sous leur gouvernement.

Yossele fut confié à des spécialistes médecins et psychologues dont la tâche était de le changer, d'effacer son passé juif. Un mois plus tard, la presse publia une photo. Le « nouveau » Yossele, sans papillotes, n'était plus le petit-fils de Reb Nachman Straks le juif, mais le fils d'Alter Schuchmacher, communiste, et le filleul de David Ben Gourion, athée.

Voici la lettre que Myriam Straks, la grand-mère, écrivit à son fils Ovadiah à Londres :

« J'ai rendu visite à M<sup>me</sup> Gutman qui m'a donné des nouvelles de Yossele. Il est terriblement nerveux car on ne le laisse pas en paix. Tout est étranger pour lui. Sa mère et deux policiers en civil l'accompagnent en voiture pour qu'il montre les endroits où il a séjourné, afin qu'on puisse réclamer de l'argent\*. Tout n'est plus

\* A ceux qui ont aidé l'enfant.

qu'une affaire d'argent. Tu peux t'imaginer mon amertume, surtout en ce qui concerne Shalom qui est encore en prison à Londres et je ne puis rien faire pour l'aider. Pourquoi ne le libère-t-on pas à présent? Qu'est-ce qu'ils lui veulent encore?

« Papa est allé trois fois à Holon pour voir l'enfant mais ils ne l'ont pas laissé entrer. Imagine un peu, dans son état de santé. Il peut à peine marcher. Cependant, il est retourné là-bas vendredi. Cette fois, il s'est arrangé pour entrer dans la maison. Parce qu'il y a des marches sur le seuil, il est tombé. Quelqu'un l'a relevé et ils ont dû le porter dans la maison. Ida était en train de laver dans la cuisine et sa fille Zina était là aussi.

« Quand Yossele a vu son grand-père, il a été submergé de bonheur. Il ne cessait de l'embrasser et il ne voulait pas le laisser. Papa pensait qu'il pourrait rester là-bas pour Shabbes et je lui avais donné sa nourriture. Mais, quand Ida a vu combien Yossele était heureux avec son grand-père qui lui aussi pleurait, et Yossele qui l'embrassait continuellement, elle a laissé sa lessive et elle a emmené Yossele en disant qu'elle devait le conduire chez le docteur. Elle a laissé son père malade dans la maison. Elle a fermé la porte à clef et elle est allée voir ses amis pour tout le Shabbes. Ainsi papa est resté seul enfermé vendredi et Shabbes jusqu'à Avdalah\*. Enfin le cousin (de Schuchmacher) est venu de Haïfa et il a jeté papa hors de la maison. Il n'a plus revu Yossele. »

Shalom Straks fut finalement extradé d'Angleterre et amené, comme un criminel, devant ses juges, menottes aux mains, au milieu des chants et des ovations des juifs religieux qui l'accompagnèrent dans la salle du tribunal qu'ils remplirent jusqu'à la fin du procès. Les deux frères Keller qui avaient hébergé Yossele à Yatzivim se trouvaient là aussi. C'est eux qui, sous la pression de la police, avaient déclaré et signé que Shalom Straks leur avait amené l'enfant. Au procès de celui-ci, ils ne purent cependant le reconnaître et leur témoignage fut rejeté. Toute l'affaire ne reposait plus que sur le

\* Bénédiction sur le vin, sur la lumière et sur les plantes aromatiques qui marque la fin du Shabbat.

témoignage de Yossele lui-même, un mineur de dix ans! Préparé par la police, il déclara contre son oncle exactement ce qu'on lui avait ordonné de déclarer.

Mais ce n'est pas tout. Les Schuchmacher passèrent à l'attaque contre les juifs d'Europe et des Etats-Unis qui avaient aidé Yossele.

C'est ainsi que M. Rotnemer et moi-même fûmes convoqués devant le tribunal de Meaux. Mais les juges comprirent fort bien ce qui avait motivé mes actions. Je ne fus condamnée qu'à une peine de prison avec sursis et à une amende de principe. Quelques semaines plus tard, je bénéficiais de l'amnistie. Les Schuchmacher ne reçurent aucune compensation financière. Leur demande fut rejetée par le tribunal.

On ne s'en tint pas là. Ayant refusé toutes les propositions (argent, achat de ma maison, travail), j'eus droit à la vengeance de Isser Harel. Un des amis du Shin-Beth fit paraître un petit livre intitulé *Yossele*. J'avais mentionné « les ballets russes » dans ma lettre en code adressée à Ouriel. On écrivit alors que j'avais été danseuse de cabaret avant ma venue au judaïsme. Et, comme j'avais voyagé avec Yossele déguisé en fille et que la lettre de M<sup>me</sup> Gertner trouvée dans mon sac et signée Béa mentionnait « ma fille » (allusion à Yossele), on dit que j'avais eu une fille qui, elle, était restée une non-juive.

« Tu dois savoir, nous enseigne le Shulchan Arouch, Even Ozer, que celui qui accuse autrui d'être un bâtard est lui-même un bâtard. »

Tandis que dans l'affaire Yossele le gouvernement sioniste criait au kidnapping, ses agents procédaient, par la ruse, à l'enlèvement en masse d'enfants juifs marocains.

En 1961, en effet, les services de l'*Aliat Hanoar*\* organisèrent des « vacances » d'été pour les jeunes du Maroc. Les parents, comme on le leur avait affirmé, croyaient, pour la plupart, que leurs enfants allaient passer quelques semaines en France dans une yechiva ou, pour les jeunes filles, dans un séminaire. De Marseille, en fait, tous furent envoyés en Suisse et répartis dans les camps de Morgins,

\* Immigration des jeunes. Etymologiquement : la montée (vers Israël) des jeunes.

Champéry, Rand et Zermatt. Sans nouvelles de leurs enfants et pris de panique, les parents, au bout de plusieurs semaines, écrivirent aux institutions juives de France. Les agents israéliens arrivèrent alors à les persuader qu'il était de l'intérêt des enfants de partir pour leur Etat. Peur et intimidation vinrent à l'aide de la « logique » sioniste et les parents cédèrent. Deuxième avantage : les enfants servaient ainsi d'otages, obligeant les parents à les suivre afin de satisfaire la demande urgente d'immigrants, vitale pour l'armée israélienne et pour les campagnes de collecte de fonds.

Dans les camps de Suisse et dans les kibboutzim de l'Etat d'Israël, les enfants reçurent une « éducation appropriée ». Quand ils quittèrent le Maroc, ils prirent avec eux leurs Tephillines (phylactères) et leurs châles de prière. Au bout de quelques jours en Suisse, ces objets étaient confisqués. Etrangers sans protection dans un milieu nouveau pour eux, les enfants étaient trop effrayés pour protester. Quand on leur interdit de prier, certains d'entre eux continuèrent à le faire en secret. Une nourriture interdite par la loi juive leur fut servie, avec l'assurance que c'était cachère. Mais quand ils virent qu'on cuisait le Shabbat, ils refusèrent de manger. Leurs « éducateurs » leur expliquèrent alors qu'ils étaient dans un pays étranger, loin de leurs parents, et que par conséquent ils avaient le droit de manger de la nourriture cuite le Shabbat. « Vos péchés seront sur ma tête », disait le moniteur. Formule arabe que les enfants répétaient dans cette langue, « Dnoub Alih » (nos péchés sur lui), et les petits affamés cédaient.

A Morgins le camp était mixte. Les filles étaient obligées d'aller en short. On enseignait des « danses spéciales » pour abattre les dernières barrières de la pudeur dans laquelle les enfants avaient été élevés. C'était ce que « L'Aliah des jeunes » considérait comme une préparation pour devenir de vrais sionistes.

Ce trafic dura trois mois. Tout se déroula dans le secret.

Un jeune homme d'une yechiva, qui, à Marseille, avait eu vent de l'entreprise, alerta la communauté juive de Suisse. Certains firent une enquête et apprirent qu'à Rand vingt-sept jeunes filles de douze à dix-sept ans avaient refusé d'entrer dans la salle à manger quand elles avaient su que la nourriture qu'on servait n'était pas cachère. Le chef du camp avait alors attaqué l'une d'entre elles et l'avait jetée à terre. Terrorisés, les enfants avaient plié. Une violente protestation

s'étant élevée contre la brutalité du chef de camp, son supérieur de Marseille lui conseilla simplement de transférer ces jeunes filles à Morgins où la discipline était plus stricte. Un groupe d'élèves de la yechiva de Montreux fut informé de ce transfert. Ils attendirent les enfants à la gare de Champéry, où le train devait faire halte, pour leur donner des colis de nourriture cachère. Le chef du camp et ses collègues leur tombèrent dessus.

Les juifs de Zurich, de leur côté, parvinrent à pénétrer dans le camp de Morgins et commencèrent à inscrire les noms de garçons qui, fous de joie à l'idée d'échapper à leurs geôliers, demandèrent à entrer dans une yechiva en Terre Sainte. Le directeur du camp fit chasser les trouble-fête et menaça les enfants. Il prétendit que ces hommes étaient des espions à la solde du gouvernement marocain. Quand les enfants objectèrent : « mais ils parlent l'hébreu ! » il leur répondit que tous les espions marocains apprenaient l'hébreu. Les juifs de Zurich essayèrent alors d'intervenir auprès du directeur de l'*Aliat Hanoar* auquel ils demandèrent qu'un moniteur religieux fût installé en permanence dans le camp de Morgins, ce qui fut accordé. Mais au bout de quinze jours, comme on ne lui permettait jamais d'avoir le moindre contact avec les enfants, le moniteur dut renoncer.

Lorsque le scandale éclata, les Israéliens transportèrent aussi vite que possible les enfants dans l'Etat d'Israël. Ceux du premier convoi partirent de Lyon et les Peylim \* de Terre Sainte, prévenus de leur arrivée à Lydda, vinrent nombreux les attendre à l'aéroport, avec un autocar. Ils réussirent à emmener quelques enfants mais la plupart furent, sous pression, rendus à leurs kidnappeurs.

Les Israéliens tinrent compte de la leçon. Les autres transports se firent en secret entre des aéroports éloignés des villes. A leur arrivée les enfants étaient expédiés dans les institutions du Mapai (socialiste) et du Mapam (communiste). Les filles furent dirigées vers Hamat Hadassa (financée par les femmes de la Hadassa), endroit notoire dans l'esprit des camps suisses. Cependant, avec l'aide des Peylim agissant à l'extérieur du camp, les enfants se révoltèrent et tinrent

\* Association bénévole de jeunes gens pieux, chargés de placer les enfants juifs dans des institutions juives religieuses.



bon jusqu'à ce qu'elles fussent envoyées dans des institutions religieuses.

Cette lutte, ces efforts des juifs religieux sauvèrent quatre-vingt-trois enfants. Faible pourcentage hélas ! Intimidés, terrorisés, tous les autres furent convertis à l'athéisme.

Des milliers de garçons et de filles ont subi le même destin pendant les années où l'*Aliat Hanoar* a fonctionné. Sans parler de la destruction des juifs yéménites et de leurs enfants par les sionistes.

Un écrivain sioniste, Maurice Samuel, écrit dans son livre *Level Sunlight* :

« Il y eut d'une façon confuse un comblement par les immigrants, ce qui n'était ni sionisme ni sauvetage... Une panique créée artificiellement emporta des dizaines de milliers de juifs qui n'avaient pas besoin de venir à cette époque et qui, sans un fort stimulant ou sans cajolerie, ne seraient pas venus. Nous fîmes l'impossible pour stimuler et encore stimuler l'immigration. Nous payâmes le transport... nous avons besoin du maximum de juifs dans un minimum de temps afin de décourager les Arabes et de les empêcher d'essayer de prendre leur revanche. Il nous fallait le nombre maximum de juifs, en pagaille, de partout et de n'importe où, en bonne forme ou non, convaincus ou simplement cajolés parce qu'il fallait remplir sans délai les endroits vidés par les milliers d'Arabes qui avaient abandonné leurs maisons... »

Ainsi le Maroc a été largement vidé de ses juifs, séduits ou forcés. En 1961, notamment, des agents provocateurs, qui s'occupaient du recrutement des jeunes, répandirent des tracts dans tout le Maroc, exaltant l'amour des juifs pour Sion et leur prétendue haine pour leurs voisins arabes. Ces faits troublèrent la paix et empoisonnèrent les bonnes relations entre Arabes et Juifs et rendirent nécessaire le départ de ces derniers.

#### XIV

« Qui partage avec un voleur est son propre ennemi : Il entend l'adjuration et ne peut rien dénoncer. »

*Proverbes de Salomon ch. 29 (24).*

Après la fin tragique de l'affaire Yossele, j'étais brisée. Le souvenir de cet enfant trahi par ceux-là mêmes qui l'avaient tout d'abord aidé, me hantait. Comment des juifs qui se disent pieux avaient-ils pu se rendre coupables d'un acte aussi lâche ? Que représentait donc pour eux la crainte du Ciel ?

Après trois semaines d'attente angoissée, je reçus la première lettre d'Ouriel où il m'expliquait ce qui lui était arrivé. Le Shin-Beth l'avait gardé en résidence surveillée pendant vingt-trois jours et l'avait soumis à de multiples interrogatoires\*.

Comme je l'avais déjà compris dans ma prison de Chantilly, mon fils n'avait pas été la source de tous les renseignements fournis au Shin-Beth. Quant aux révélations qui pouvaient lui être imputées, il les avait faites poussé par Rav Rabinovitch. Celui-ci avait brandi devant lui le spectre de la guerre civile. J'écrivis alors à Ouriel : « Comment Rav Rabinovitch n'a-t-il pas compris que cette menace de guerre civile était du bluff et un énorme chantage ? » Assez vite, je

\* Voir lettre d'Ouriel en annexe, p. 298.

reçus sa réponse, enregistrée sur magnétophone. « Pourquoi, disait la voix de mon fils, Rav Rabinovitch a-t-il voulu rendre l'enfant?... Pour éviter la guerre civile. Pas une guerre dans laquelle on échange des coups, mais une guerre des idées. Les juifs antireligieux voulaient séparer la religion de l'Etat; si l'on avait gardé l'enfant, c'était la catastrophe. Ils auraient fait cette séparation et cela, Rav Rabinovitch ne le voulait pas. »

Cette explication mit le point final aux questions que je me posais. Tout devint clair pour moi. Le parti politico-religieux de la Agouda avait craint que l'affaire Yossele ne sonnât le glas de sa collaboration avec les athées à la tête du gouvernement. Cela aurait signifié la fin de tous les avantages matériels pour les quatre députés du parti et pour les rabbins qu'ils avaient comme d'habitude réussi à influencer. Tous avaient redouté la séparation de « la Synagogue et de l'Etat », ce qui signifiait la perte des allocations gouvernementales pour leurs yechivoth et autres institutions. Yossele n'avait pas été simplement trahi par lâcheté, il avait été vendu, troqué sur le conseil de juifs politiques, de même qu'en Amérique il avait été troqué par des non-juifs contre l'espion Soblen.

Qu'avaient donc fait les juifs pendant deux mille ans, sans un « Etat d'Israël » ? N'avaient-ils pas étudié la Torah dans les yechivoth fondées et dirigées par des rabbins illustres aux frais des communautés de l'endroit ? Il n'y avait pas d'Etat d'Israël au temps de Rachi, du Baalé Tossafot, du Rif, de Maïmonide, du Maharal de Prague, du Gaon de Vilna, du Chasam Sofer et du Chafetz Chaim. Certes, leurs yechivoth n'étaient pas installées dans des bâtiments aussi spacieux et aussi luxueux que ceux que l'on trouve de nos jours dans l'Etat d'Israël, mais la plus grande crainte du Ciel était dans les cœurs. Et tous les pieux rabbins d'Europe qui les dirigèrent combattirent le sionisme de toutes leurs forces dès le début du siècle.

Le saint rabbin de Ger, en Pologne, le « Sfat Emet », exprima son opinion sur le sionisme dès son apparition :

« Jacob voulait vivre en paix quand il fut frappé par la calamité des sionistes. Grâce à la miséricorde du Seigneur, notre situation dans le monde s'est grandement améliorée, au point que nous avons la possibilité de servir le Seigneur notre Dieu, d'observer les commandements de notre sainte Torah, de célébrer nos fêtes et de nous réjouir sans être dérangés !

« Et voilà que le Satan est venu et a jeté la confusion dans le monde. Les chefs sionistes annoncent que nous sommes menacés d'un grand danger qui se cache derrière nos murs et que le pouvoir des ennemis d'Israël est le plus fort — Dieu nous préserve ! C'est pourquoi nous avons le devoir impérieux de nous protéger, pour éviter que la confusion ne s'empare des masses. Celui qui a un cerveau dans la tête doit réaliser que, par leurs écrits absurdes, les sionistes ne feront qu'augmenter l'hostilité, s'ils continuent, dans leur impudence, à répandre le bruit diffamatoire que nous sommes en révolte contre les peuples et que nous sommes un danger pour les pays dans lesquels nous résidons. Leur prophétie de malheur risque alors de s'accomplir... »

Rabbi Shalom Ber Schneersohn, le Loubavicher Rebbe, écrivit de son côté, il y a soixante-dix-sept ans :

« Si — Dieu nous préserve ! — les sionistes réussissaient à obtenir un pays, comme ils l'espèrent, ils le souilleront et le profaneront par leurs abominations et leurs mauvaises actions, et ainsi ils prolongeront l'Exil.

« Mes frères, réfléchissez bien. Le Seigneur peut-Il se réjouir de de tels actes, et le salut d'Israël nous viendra-t-il par leur intermédiaire ? Non. Nous ne l'accepterons pas quelles que soient les circonstances.

« Nous rejeterons même les avantages que ces hommes pourraient nous apporter. De tels avantages ne peuvent nous donner de plaisir, mais seulement le bien que nous accorde le Seigneur par l'observation de la Torah et de ses commandements, comme il est écrit : « Si vous marchez en observant Mes statuts... je vous donnerai alors vos pluies en leur saison. » C'est en cela que nous nous réjouissons et c'est là notre espoir. Quant à ceux qui aident les sionistes, ils renforcent les mains de ceux qui poussent les masses vers le péché. Celui qui est pour le Seigneur et pour Sa Torah ne fera pas alliance avec des méchants et il ne s'attachera pas à eux. Au contraire, il devra s'opposer à eux autant que possible.

« Jusqu'à ce que le Seigneur décide de nous racheter, nous devons accepter le joug de l'Exil comme une expiation pour tous nos péchés et nous devons nous renforcer contre tout courant et espérer dans le Seigneur que Son salut est proche et que le Messie viendra. Même

s'il tarde, attendez-le, et le Créateur, dans Sa miséricorde pour nous, hâtera notre Rédemption. »

C'est pour lutter contre le sionisme séculier et son associé « religieux », le Mizrachi, que les grands chefs orthodoxes de l'Europe centrale et de l'Europe de l'Est s'unirent en 1911. Ils créèrent leur propre organisation : la Agoudat Israël, généralement appelée la Agouda, dans le but de combattre le sionisme, quel que soit le drapeau ou le nom sous lequel il se présente.

En 1918, après la défaite de la Turquie, alliée de l'Allemagne et de l'Autriche, le mandat de l'Angleterre victorieuse succéda au gouvernement des Turcs en Palestine. C'est à la requête des sionistes que Balfour avait en 1917 suggéré l'établissement d'un foyer juif en Palestine, et c'est à ces non-croyants que les Britanniques donnèrent de plus en plus de pouvoir en Terre Sainte, aux dépens des juifs religieux et des Arabes qui ne désiraient que continuer à vivre en paix comme par le passé.

Un entretien entre Ben Gourion et Moussa Alami, une personnalité arabe, est resté célèbre. Il eut lieu en 1921, dans le village de Sharafat, près de Jérusalem. Les deux hommes, l'Arabe et le sioniste, s'assirent sous un vieil arbre. Ben Gourion était venu discuter une coopération possible entre Juifs et Arabes.

— Laissons de côté les problèmes politiques, suggéra Ben Gourion, et parlons coopération. Les juifs sont experts en agriculture. Ils sont civilisés. Ils peuvent cultiver le pays et doubler la production.

Moussa Alami l'écouta tranquillement puis il répondit :

— De quel pays parlez-vous ? Le nôtre ? Qui vous dit que nous voulons améliorer la production ?

L'entretien ne se prolongea pas et il ne fut jamais repris. Les sionistes s'entêtèrent à vouloir améliorer la production d'un pays qui n'était pas le leur, dont la conquête était interdite par le Ciel, et à renforcer leur position stratégique par une immigration intense. Pour essayer de prendre en main la communauté juive dans son ensemble, ils établirent, avec l'autorisation du pouvoir mandataire, un conseil national (Vaad Leumi) qui « légalement » comprenait la communauté orthodoxe (Eda Hacharedis).

Sous la conduite de Rav Joseph Chaïm Sonnenfeld, rabbin de Jérusalem, quelques jeunes hommes, notamment Moshé Blau,

Raphaël Kazenellenbogen et Moshé Porush, luttèrent pour alerter les juifs de Jérusalem. Chefs de la section palestinienne de la Agoudat Israël, ils comprirent le danger que courait le judaïsme au cas où les juifs orthodoxes passeraient sous le contrôle des sionistes. En 1920, ils créèrent un conseil municipal (Vaad Haïr) avec Rav Chaïm Sonnenfeld à leur tête. Celui-ci organisa la communauté orthodoxe avec son propre tribunal rabbinique et s'efforça d'obtenir la reconnaissance, par le gouvernement mandataire, de l'autonomie de la Eda. Il n'y parvint pas. Chaque juif orthodoxe eut seulement la possibilité de se retirer du conseil national, qui était la communauté juive officiellement reconnue. Ils restèrent ainsi sans statut officiel. La chrita\*, la chevra kadicha\*\*, et les institutions religieuses que les juifs orthodoxes possédaient déjà furent donc protégées par un « statu quo », mais les sionistes n'abandonnèrent pas l'espoir de mettre un jour la main sur ces yechivoth et ces institutions dont les directeurs leur déniaient le moindre contrôle. Ils offrirent de l'argent qui, dans la majorité des cas, fut refusé.

Le héros de cette lutte contre les sionistes pour l'autonomie de la communauté orthodoxe fut Jacob Israël De Haan. Il s'établit à Jérusalem en 1920, époque où fut créé le conseil municipal de la Eda. Professeur de droit et homme cultivé, De Haan parlait couramment quatorze langues. Il jouissait de l'amitié des souverains de Hollande, son pays. Né dans une famille juive assimilée, il avait épousé une femme non juive. Puis vint l'épreuve pour le professeur De Haan. Elle marqua un tournant dans sa vie. Au cours d'une réunion des membres du gouvernement, un ministre exprima une opinion anti-juive. De Haan se sentit atteint. Homme intelligent et honnête, il fit le bilan de son passé. Sa conscience s'éveilla. Devenu conscient de son judaïsme, il brisa alors tous les liens avec le passé, y compris ceux qui l'unissaient à sa femme, puis il alla vers la Torah et ses coreligionnaires. Les gens du mouvement Mizrachi de Hollande le reçurent à bras ouverts. Ils l'envoyèrent ensuite en Palestine où leurs collègues lui firent obtenir le poste de correspondant d'un

\* Abattage rituel.

\*\* Entreprise de pompes funèbres qui s'occupe des enterrements et possède des cimetières.

journal hollandais. Le gouvernement mandataire le nomma professeur de droit. Mais le professeur De Haan, n'ayant pas tardé à remarquer l'hostilité des sionistes vis-à-vis des juifs orthodoxes, décida de se mettre à la disposition de leur communauté et devint bientôt le bras droit des rabbins Sonnenfeld et Diskin. Si bien que les sionistes, craignant pour leur influence politique, commencèrent à l'attaquer personnellement. Ils parvinrent, à force de mensonges, à lui faire perdre ses postes de correspondant de journal et de professeur de droit.

Les sionistes ne s'en prirent pas seulement à De Haan mais à tous les juifs orthodoxes et surtout à leurs chefs. Rav Moshé Blau, dans son livre : *Al Chomosai 'yich Yerushalaim*, décrit ce qui se passa à Mea Shearim après que Rav Chaïm Sonnenfeld et Rav Reouven Jungreis eurent eu « l'audace » de rendre visite à lord Northcliff, éditeur du *Daily Mail* de Londres. Les sionistes envahirent la synagogue où Rav Jungreis était en train de prier. Ils étaient armés et déclarèrent qu'ils venaient tuer le rabbin. Quelques hommes, parmi les fidèles, sauvèrent le Rav en le conduisant hors de la synagogue, recouvert de son châle de prière.

Sans travail, le professeur De Haan vécut du petit capital qu'il avait apporté avec lui de Hollande et il consacra son temps, son énergie, à la défense des intérêts de la communauté orthodoxe. Les sionistes redoublèrent alors leurs attaques contre lui, l'exposant à la honte, allant jusqu'à menacer sa vie. Il dit un jour à Moshé Blau : « Vous ne tarderez pas à apprendre que De Haan a été assassiné », mais, faisant passer son devoir envers la Torah avant sa propre vie, il resta solide comme un roc : affronts et menaces ne donnèrent aucun résultat, non plus que les tentatives de corruption. Au contraire, il en vint à la conclusion que les droits et l'indépendance de la communauté orthodoxe de Jérusalem devaient être défendus à Londres avant les élections au Parlement, et il décida de se rendre en Angleterre. Un journaliste eut vent de ce projet et le publia. Le jour suivant, le 1<sup>er</sup> juillet 1924, alors qu'il sortait de l'hôpital Shaare Zedek où il avait l'habitude de se rendre chaque jour pour étudier la Torah avec le Dr Wallach, fondateur et directeur de l'hôpital, le professeur De Haan fut assassiné. Une balle l'atteignit en plein cœur.

Sa disparition renforça l'influence des sionistes sur certains

membres de la Agouda de Palestine. Au fur et à mesure que les premiers grandissaient en nombre et en force, les seconds, sans réfléchir aux conséquences, souhaitaient obtenir une part de leur pouvoir. Ils cherchèrent à se voir attribuer une partie des certificats délivrés par les Anglais pour l'immigration des juifs. Ils en obtinrent 6 %. La Agouda voulut aussi bénéficier de la Sécurité sociale que l'organisation sioniste du travail allouait à ses membres. A ces fins, les chefs de la Agouda durent collaborer avec les athées.

Jusqu'en 1945, la Eda Hacharedis et la Agoudat Israël étaient deux membres d'un même corps : la communauté orthodoxe, sous la direction de Rav Chaïm Sonnenfeld, jusqu'au jour où il quitta ce monde en 1932. Moshé Blau en prit alors la direction. Les jeunes hommes forts de la Agouda, Rav Amram Blau à leur tête, s'opposèrent à cette coopération avec les sionistes. En 1939, ils s'organisèrent et Rav Amram Blau fonda le groupement anti-sioniste des Netoure-Karta : *les Gardiens de la Cité*, favorable à la paix avec les Arabes — Rav Amram savait que les sionistes avec leurs aspirations nationalistes et séculières ne pouvaient qu'être une source d'ennuis pour les juifs. La friction entre les Netoure-Karta et les chefs de la Agouda alla s'accroissant jusqu'en 1945. Cette année-là, Rav Amram réussit à séparer la Eda Hacharedis de la Agouda.

Quand l'Etat d'Israël fut créé en 1948, la branche locale de la Agouda envoya des délégués au parlement israélien pour défendre les droits de la communauté religieuse en la représentant dans le gouvernement du nouvel Etat. Pour les membres de la Agouda et en conséquence pour tous leurs électeurs, cela signifiait, *de facto* et *de jure*, la reconnaissance de l'Etat séculier. Bien qu'elle eût été fondée pour combattre le sionisme, la Agouda devint peu à peu un parti religieux sioniste. Au cours des années, les fluctuations de la politique permirent de temps en temps à ses quatre députés de servir d'appoint à la majorité parlementaire, en échange de quoi le chef anti-religieux du gouvernement accorda quelque maigre concession religieuse ou quelque avantage matériel.

C'est ainsi que fut obtenue, cette même année, l'autorisation de fonder la « Banque Agoudat Israël ». (Quelques années plus tard, un scandale éclata et la banque fit faillite. Nombreux furent les juifs pieux qui perdirent leur argent dans cette affaire.) C'est ainsi que, dans le gouvernement formé en 1977 et dirigé par le Likoud,

les quatre députés de la Agouda ont eu la possibilité « au nom du Ciel » d'aider à former la majorité gouvernementale. En récompense, trois directions et une vice-présidence leur furent accordées. La séparation de la « Synagogue et de l'Etat » en 1962 aurait peut-être été à l'avantage du judaïsme, mais c'eût été vraiment dommage pour les députés de la Agouda!

Telle est aussi l'opinion, semble-t-il, de Booz Evron \*. En réponse à une interview accordée à Nahum Barnea par Menachem Porush, représentant la Agouda à la Knesset (interview dans laquelle, reprenant à son compte les idées des Netoure-Karta, il s'en prend au sionisme), Evron écrit le 14 juillet 1978 dans le journal israélien, *Idrot Hacharonot* (les Dernières Nouvelles) :

« Je suis d'accord sur tout, mais je n'arrive pas à comprendre comment la Agouda a pu entrer en tant que parti dans la vie politique de l'Etat. S'il en est ainsi, ils (ceux de la Agouda) auraient dû s'enfermer dans un ghetto comme l'ont fait les Netoure-Karta, auxquels nous ne pouvons adresser de reproche. Eux mènent leurs affaires selon leurs idées. La raison invoquée (par la Agouda) est que, sans la politique, la religion disparaîtrait de l'Etat. Pourtant je ne crois pas qu'on aurait appelé les jeunes filles religieuses à l'armée s'il y avait eu une séparation de la Religion et de l'Etat. Les Netoure-Karta ont réussi à défendre tous leurs droits religieux sans se mêler à la politique. ... La participation (de la Agouda) dans la politique en tant que parti est contre l'esprit de la Torah et contre son intérêt... »

Et Booz Evron poursuit ensuite son exposé, dépeignant la situation équivoque, illogique des députés de la Agouda.

« Pourquoi faites-vous tout cela? » demande-t-il, pour conclure, à Menachem Porush. Question à laquelle il répond par une autre : « Parce que vous voulez profiter de tous les avantages qu'offre le gouvernement? »

Un jour, je découvris chez des amis deux livres qui firent sur moi une profonde impression : *Perfidy* et *Min Hamezar* (Du fond de la

\* Un juif non religieux.

détresse). Le premier a été écrit par un juif américain qui fut sioniste jusqu'à la création de l'Etat d'Israël. Un sioniste convaincu et désintéressé qui consacra la plus grande partie de ses revenus à la défense d'une cause qu'il crut être juste. *Min Hamezar* est l'ouvrage d'un homme pieux et savant dans l'étude de la Torah, Rav Michaël Dov Weissmandel. Il est question de trahison dans ces deux livres : celle des dirigeants sionistes pendant cette guerre qui fit six millions de victimes parmi les juifs, soit un tiers du peuple.

Le D<sup>r</sup> Kastner est le pitoyable héros de *Perfidy*. Représentant de l'Agence juive de Palestine, membre du Mapaï de Ben Gourion et collaborateur des Allemands en 1944-1945, Kastner a trompé un million de juifs hongrois, leur faisant croire qu'on les envoyait travailler dans des fermes et des usines allemandes. Quel profit le sioniste Kastner a-t-il tiré de cet acte abominable? Sa propre sécurité et celle de sa famille, ainsi que le droit de sélectionner six cents juifs Mapaï qui prirent le chemin de la Palestine. Après un procès qui eut lieu à Jérusalem et qui révéla aux juifs stupéfiés le rôle qu'il avait joué dans l'extermination nazie, il mourut en 1957, assassiné dans une rue de Tel-Aviv.

Ben Hecht explique aussi comment les membres de l'Agence juive aux Etats-Unis empêchèrent en 1943 une nouvelle de se répandre parmi les juifs américains : l'offre faite par le gouvernement roumain au gouvernement américain d'expédier soixante-dix mille juifs en Palestine à raison de cinquante dollars chacun. Les fonds nécessaires ne purent donc être collectés. Les collaborateurs roumains des nazis rassemblèrent les juifs dans des granges. Arrosés de pétrole, tous périrent brûlés vifs \*. Quel intérêt les dirigeants sionistes avaient-ils à laisser périr tant de juifs européens sans essayer de leur porter secours?

La réponse nous est donnée par Rav Weissmandel. De la cave où il était caché avec d'autres juifs, il a lancé un appel d'argent pour sauver les vies de trois cent mille juifs tchécoslovaques. Dans son livre, *Min Hamezar*, il cite la réponse à son appel : une lettre (abrégée) de Nathan Schwabbe, du bureau de l'Agence juive en

\* Dans son livre *The Holocaust victims accuse*, Reb Moshe Shonfeld explique le rôle anti-juif joué pendant la guerre par les chefs sionistes dans les différents pays d'Europe et aux Etats-Unis.

Suisse, écrite en 1942 aux collègues de Schwabbe à Presbourg (Bratislava). La voici :

« J'ai maintenant l'occasion de vous envoyer une lettre par courrier spécial. Je veux que vous ayez constamment à l'esprit le fait vital que les Alliés gagneront sans doute la guerre. Après la guerre, ils partageront à nouveau le monde comme ils l'ont fait après la Première Guerre mondiale quand ils ont donné la possibilité de faire le premier pas (grâce à la déclaration Balfour). A la fin de la guerre, nous devons tout mettre en œuvre pour que la terre d'Israël devienne l'Etat d'Israël. Des démarches importantes ont déjà été faites en ce sens. Toutes les nations alliées perdent beaucoup de sang et, si nous n'apportons pas aussi des sacrifices, comment acquerrons-nous le droit de nous asseoir à leur table quand ils répartiront les pays du monde après la guerre? Il serait donc stupide et audacieux de notre part de demander aux nations qui versent leur sang de nous donner la permission de faire passer notre argent dans des mains ennemies pour sauver notre sang, car c'est par le sang que nous gagnerons notre pays. Ce qui précède est valable pour les juifs en général. Quant à vous, nos amis, vous pouvez vous sauver. Pour cela je vous envoie par ce même courrier des devises au marché noir. »

« Si, demande Ben Hecht, les chefs de Palestine qui restèrent muets à propos du carnage et qui devenaient babillards comme des oies concernant les besoins du sionisme en Palestine, s'ils avaient avec force élevé la voix, seraient-ils restés les chefs? Les Britanniques les auraient-ils évincés, détruisant ainsi « le rêve sioniste »? Je ne sais, conclut-il. Je sais seulement que, selon moi, une attitude humaine aussi honorable aurait eu infiniment plus de valeur pour le monde qu'une douzaine d'Etats d'Israël. »

Ainsi, pendant que, encore étrangère à l'époque, je parcourais la France occupée par les nazis pour voler au secours des juifs, les chefs sionistes, dans le but de fonder un Etat, aidaient les ennemis de leur peuple à les détruire. Ils n'étaient pas seulement des révolutionnaires contre le Ciel, mais des assassins dont la cruauté dépassait celle de Pharaon qui, voici plusieurs milliers d'années, avait fait construire les pyramides par les esclaves juifs et mêlé aux briques des murs les corps de leurs enfants mâles. Au xx<sup>e</sup> siècle, le sang de six millions de victimes juives, hommes, femmes, enfants, vieillards, avait été échangé contre un Etat par ses fondateurs et dirigeants. Existe-t-il

un être humain normal capable d'imaginer telle monstruosité? Et c'était entre de telles mains que se trouvait désormais Yossele!

Je passai le début des fêtes de la nouvelle année juive à Londres, mais le climat de la capitale britannique ne me convenait ni physiquement ni moralement. Début octobre 1962, il faisait déjà froid. Il pleuvait et l'humidité vous pénétrait jusqu'aux os. Après les premiers jours de la fête de Souccoath, je m'envolai donc vers le Maroc, où j'avais déjà fait plusieurs voyages. J'y avais de bons amis et je fus heureuse de les retrouver.

## XV

« Mon fils, si ton cœur acquiert la sagesse, mon cœur en aura de la joie; mes reins seront transportés d'aise quand tes lèvres s'exprimeront avec rectitude. »

*Proverbes ch. 23 (15-16).*

Le Maroc est un très beau pays et le roi Moulay Hassan II très populaire parmi ses sujets juifs. Les paysages, là-bas, rappellent souvent ceux de Terre Sainte. La population arabe est agréable et hospitalière. Chaque ville du Maroc comprend deux quartiers très différenciés : la ville moderne et la ville ancienne. Si, dans la ville moderne, musulmans, juifs et chrétiens vivent côte à côte, en revanche, dans la ville ancienne, les deux communautés ont leur espace bien défini : la *Medina* pour les Arabes, le *Mellah* pour les Juifs. En 1962, beaucoup de Juifs avaient déjà quitté le Maroc et, dans chaque ville, de nombreux appartements du Mellah étaient occupés par des familles arabes. Cela ne posait aucun problème : Juifs et Arabes ont toujours vécu en bons termes et, pendant des siècles, le judaïsme a été florissant dans ce pays.

J'arrivai à Casablanca le premier jour de Chol Hamoed\* Souccoith et je profitai de toute la semaine pour voyager dans le pays et revoir mes amis. Partout les juifs avaient monté des souccoith (cabanes)

\* Les jours de demi-fête entre le commencement et la fin de la fête de Souccoith.

décorées de magnifiques étoffes, de tapis accrochés aux parois ou étalés sur le sol. L'intensité de la vie dans la soucca est extraordinaire au Maroc. Le chef de famille revêtu de sa djellaba des jours de fête est entouré de ses enfants et reçoit de nombreux voisins. Le soir de Hochana Raba, enfants, amis et cousins viennent étudier toute la nuit dans la soucca. Les femmes servent le café, le thé à la menthe et les gâteaux.

Je profitai de mon séjour pour aller prier sur les tombes des Justes qui reposent en terre marocaine. Leur mémoire est vénérée par les Juifs comme par les Arabes. Partie de Marrakech, je voyageai en voiture dans l'Atlas. Mais il m'arrivait, pour atteindre tel village isolé, de troquer ma voiture contre un âne et de traverser une rivière à gué. Un juif de Marrakech me servait à la fois de chauffeur et de guide. Il me conduisit une fois dans la montagne pour visiter un village où vivait une petite communauté juive dotée d'une yechiva. Dans cet endroit, m'avait dit mon guide, vous remarquerez la beauté des habitants, soit musulmans, soit juifs. C'était exact, mais ce qui me frappa le plus était le mode de vie, quasiment biblique, des juifs. On m'invita dans une maison qui n'avait qu'une pièce aux murs blanchis à la chaux. Aucun meuble : ni table, ni lits, ni chaises. Seulement des nattes sur lesquelles on s'asseyait et dormait. Sur l'invitation de mes hôtes, je m'assis sur l'une d'elles et le thé fut servi sur un grand plateau monté sur quatre pieds que la maîtresse de maison posa par terre au milieu de ses invités. C'était une jeune femme d'une classe rare. Une robe simple à manches longues descendait jusqu'à ses pieds chaussés de sandales. Sa tête était couverte d'un joli tissu retenu par un bandeau qui recouvrait une partie de son front. Pas un seul de ses cheveux n'était visible. Tous les visages exprimaient la bonté, la simplicité et une très grande pureté. Ces juifs, dont les rapports avec leurs voisins arabes étaient excellents, menaient une vie modeste mais heureuse autour de leur rabbin. Après les épreuves des derniers mois, je me sentis régénérée à leur contact. « C'est ici, pensai-je, qu'il fallait amener Yossele. Le Shin-Beth ne serait pas venu le chercher si loin et si haut dans la montagne. Il aurait grandi comme un juif dans l'étude de la Torah, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de défendre lui-même ses idées. Mais à quoi bon rêver maintenant? »

J'ai souvent, depuis, évoqué les juifs de ce village perdu dans

l'Atlas. Où sont-ils maintenant? Les agents israéliens ont-ils réussi à les en déloger? Sont-ils en Eretz Israël? Ressemblent-ils encore aux juifs des temps bibliques? Ressemblent-ils encore, simplement, à des juifs?

Avant mon départ du Maroc, je rendis visite à des amis habitant Meknès, puis je passai une matinée à Fez, la perle du Maroc, centre de la vie religieuse musulmane mais également ville de verdure et d'eau, pleine de jardins. Dans son cimetière juif se trouvent, entre autres, la tombe du saint Ribî Elihaou Hazarfati et celle d'une héroïne connue sous le nom de Solika Hatzadika. Il n'est pas une juive du Maroc qui ne connaisse l'histoire de Solika de Tanger qui vécut à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle était si belle qu'une voisine musulmane la voulut pour son fils et essaya de la convaincre de se convertir à l'Islam. Elle refusa. La femme ameuta la foule. Rien n'ébranla la foi et la volonté de Solika, pas même la prison. Elle mourut à l'âge de quinze ans. Emue aux larmes devant la tombe de cette jeune fille qui avait préféré mourir plutôt que de vivre dans l'apostasie, je priai Dieu, au nom de son mérite, d'aider Yossele. De l'aider à revenir un jour à la foi de son grand-père et avec lui des dizaines de milliers de Yossele éloignés de Dieu par la force ou par le mauvais exemple dans l'Etat sioniste.

Une semaine après la fête de Soucoth, je quittai le Maroc, ayant au milieu de tous ces braves juifs retrouvé mon équilibre et ma détermination. Je rentrai à Londres et, au bout de quelques semaines, je partis pour Aix-les-Bains où j'allais passer dix mois.

Fin 1963, je pris le bateau pour New York. Je désirais voir le Satmar Rav pour lui demander conseil.

Je n'avais pas vendu ma maison au bord de la Loire, mais j'avais au cours des dernières années réussi plusieurs fois à acheter pour un prix modique l'appartement que j'occupais en tant que locataire pour le revendre ensuite avec un large bénéfice. Il me fallait déménager assez souvent mais l'avantage était évident. Maintenant, après ces deux dernières années d'épreuves, je ne savais plus très bien comment envisager mon avenir et celui de mon fils. Je désirais plus que jamais fonder un foyer et voir, dès que possible, Ouriel fonder le

sien. Mais que fallait-il faire d'abord? S'installer ou attendre? Où s'installer... où attendre?

La tragédie Yossele et les trahisons qui l'avaient provoquée m'avaient beaucoup affectée et j'allais consulter un sage comme jadis on s'adressait au prophète. Je confiai mes soucis à Rav Cohen, un ami de Jérusalem qui se trouvait à New York à cette époque. Je lui fis part de mon désir de me marier et de celui de m'installer à Mea Shearim. Il fit le rapprochement entre les deux. Il me donna sa réponse... et le coup de grâce!

— Jamais, me dit-il, vous ne trouverez un shidouch à Mea Shearim!

Ayant lu sur mon visage l'effet de sa déclaration, il essaya de s'expliquer. Ce qui n'arrangea rien, au contraire.

— Les gens de Mea Shearim n'épousent pas non plus les yekes\* ou les sephardim.

— A plus forte raison une guilloreth, n'est-ce pas? répliquai-je avec amertume.

Le cœur lourd, je quittai New York pour rejoindre mon fils qui n'avait pas encore fini son service militaire. C'était le conseil que j'avais reçu et c'était la solution que j'avais moi-même envisagée. Ouriel était trop attaché au pays pour vouloir le quitter. Il avait, l'année précédente, acheté, avec l'argent que je lui avais envoyé, un petit pied-à-terre dans le quartier de Beth-Israël, à trois minutes du shouk de Mea Shearim. Il se composait d'une grande pièce qu'Ouriel avait divisée en deux et d'une minuscule cuisine. Ouriel passait là le Shabbat et tout son temps libre en dehors de l'armée.

Ces quelques mois passés avec mon fils et mes amis de Mea Shearim s'inscrivent parmi les moments relativement heureux de ma vie. Je m'intégrais peu à peu à ce milieu et sentais qu'on m'y acceptait. Beaucoup de gens d'ailleurs connaissaient mon rôle dans l'affaire Yossele.

Ainsi, nous étions chaque Shabbat les invités de Rav Lévy. Son appartement, qu'il occupait avec sa femme, était le plus pauvre que j'aie jamais vu : une entrée avec une table, quelques chaises et une bibliothèque. Le tout, fort vétuste. Sur le côté, la cuisine avec le

\* Juifs originaires d'Allemagne, d'Autriche ou d'Alsace.



réchaud à pétrole. Enfin la grande pièce, cinq mètres sur cinq, avec le strict nécessaire : deux lits, un buffet, une armoire, une table et des chaises disparates. Le sol était pavé de grosses dalles inégales, difficiles à nettoyer. Pas de toilettes, pas d'électricité chez Rav Lévy. On s'éclairait avec des lampes à pétrole. C'est dans cet appartement et au milieu de cette famille que je passai avec Ouriel le meilleur Séder connu jusqu'alors, celui de l'année 1964. Les quatre enfants de Rav Lévy étaient venus avec leurs familles. Pendant ce Séder conduit par un Talmid-Chacham assisté de ses fils et de ses gendres également très versés dans l'étude sacrée, les paroles de la Torah et les explications coulèrent à profusion, avec dignité, joie et simplicité. Ce fut merveilleux.

Pendant mon séjour à Mea Shearim, j'élargis le cercle de mes connaissances. Par l'intermédiaire de Rav Lévy, je rencontrai Rav Moshé Jacubowitz, un juif lituanien originaire de Mir. Il dirigeait lui-même une petite yechiva qu'il avait fondée à Mea Shearim. Très actif, il partageait toutes les heures de sa vie entre l'étude de la Torah, la lutte pour la défense des valeurs juives, l'observance du Shabbat et l'aide à ses coreligionnaires.

Pendant ce temps, je m'efforçais de transformer le yiddish polonais acquis dans l'entourage de Reb Itzikle pour l'adapter à la prononciation lituanienne en usage à Mea Shearim. Car on parle surtout le yiddish à Mea Shearim et non l'hébreu moderne très différent de la langue sacrée de la Torah et des prophètes. Les racines sont les mêmes, mais dans l'hébreu israélien se glissent des milliers de mots pris aux langues étrangères pour exprimer des idées matérialistes. Le yiddish, lingua franca des juifs d'Europe, est une langue qui en Terre Sainte ou partout ailleurs dans le monde est utilisée dans toutes les grandes yechivoth pour l'étude des textes saints et dont le « génie » est infiniment proche de l'hébreu sacré. Les sionistes méprisent le yiddish qu'ils appellent avec dédain un « jargon allemand ». L'allemand qui entre dans le yiddish a été transformé par des dizaines de générations de juifs fidèles. En y introduisant un grand nombre de mots de la langue sacrée, ils en ont fait une autre langue.

Je m'intéressai aussi pendant ce séjour à l'histoire de Mea Shearim.

En 1870, la Palestine faisait partie de l'Empire ottoman. Jérusalem

était une ville ancienne entourée d'une grande muraille crénelée, construite au xv<sup>e</sup> siècle par les Turcs. Tout autour de la Ville sainte, des collines arides, un désert de pierres. Les appartements étaient rares et les propriétaires louaient très cher le moindre trou. Trouver un toit pour abriter une grande famille était devenu un problème insoluble. A deux cents mètres au sud-ouest de la ville se trouvait Yemin Moshé, une petite colonie juive comprenant cinquante maisons construites grâce à Moshé Montefiore, quinze ans auparavant. A cinq cents mètres à l'ouest, Nachlat Shiva, une nouvelle colonie juive, comprenait sept maisons.

N'ayant aucune prétention autonomiste, les juifs vivaient alors pauvrement mais en paix avec les Arabes. Ils n'étaient venus en Terre Sainte que pour vivre une vie plus sainte, loin de la civilisation occidentale et des juifs sécularistes, et pour accomplir les mitzwoth liées à la vie juive en Eretz Israël (la dime, le repos des champs la septième année, etc.). La plupart des juifs européens, de même que leurs voisins chrétiens, étaient sous la protection du consulat de leur pays d'origine. C'est ce qu'on appelait les *capitulations*. Beaucoup vivaient de l'argent envoyé par les juifs d'Europe qui ainsi acquéraient une part du mérite de ceux qui vivaient en Terre Sainte. Le Kollel *Shomrei Hachomos*, par exemple, était pour les juifs hongrois de Palestine l'agence de distribution des fonds envoyés par les juifs hongrois d'Europe.

A cette époque vivait à Jérusalem Rav Zalman Bahran, un juif charitable, un serviteur de Dieu et de son peuple. Un vendredi, ses amis lui dirent :

— Tu fais tant pour notre peuple et il y a tellement de familles qui n'ont pas un endroit décent où vivre. Pourquoi n'agis-tu pas pour ces gens-là ?

— Réunissons cent personnes immédiatement après Shabbat, répondit-il.

La communauté juive fut vite au courant de la réunion que Rav Zalman avait demandée pour fonder une nouvelle colonie hors des murs. Chacun des hommes qui répondirent à son appel remit une *majaida* égyptienne pour la création du fonds. Un juif parmi les cent qui s'étaient réunis était un homme riche, pieux et bon : Ben Zion Leon. Il dit à Rav Zalman :

— Allons demain ensemble, toi et moi, acheter un terrain.

Le jour suivant, ils sortirent de la ville et ils trouvèrent un endroit couvert de cailloux qui s'appelait alors Karen Kadkod, au nord-ouest de l'emplacement du Temple. Ils rencontrèrent le propriétaire et le marché fut conclu. Ben Zion Leon apporta personnellement ce qui manquait. Plus tard, quarante personnes vinrent encore renforcer le comité et Rav Bahran put ainsi acquérir d'autres terrains alentour.

En 1874, la première pierre fut posée, et on donna à la nouvelle colonie le nom de Mea Shearim. L'expression se trouve dans la portion de la Torah qui avait été lue au cours du Shabbat précédant la réunion des cent juifs demandée par Rav Zalman Bahran : « Isaac sema dans ce pays-là et recueillit cette même année au centuple, et le Seigneur le bénit. » Mea Shearim sont les mots hébreux qui signifient centuple.

Un an plus tard, sept maisons étaient déjà debout. Rav Zalman Bahran s'occupa de tout. Il fut à la fois architecte, secrétaire... et même médecin : durant la première nuit que les nouveaux habitants passèrent dans leurs maisons, un scorpion venimeux mordit un enfant au doigt ; à cette heure tardive, les portes de la ville étaient fermées et il était impossible d'appeler un médecin ; Rav Bahran aspira le poison et il ne quitta pas le chevet de l'enfant avant que celui-ci ne fût hors de danger.

Six ans plus tard, toutes les maisons étaient terminées. Il y avait déjà à cette époque un puits, une synagogue, une école pour les garçons jusqu'à treize ans, et une maison d'accueil. Tout juif riche ou pauvre, qu'il vienne de Terre Sainte ou de l'étranger, trouvait là un lit pour le temps de son séjour dans la Ville sainte (les juifs de Mea Shearim, pourvus de nombreux enfants, se trouvaient trop à l'étroit dans leurs appartements et, à cette époque, il n'y avait pas d'hôtels).

Après la visite de Rav Zalman au maire de la ville, ce dernier fit construire des canalisations pour les eaux d'égout. En 1900, Mea Shearim comprenait cent vingt maisons, deux maisons d'étude et de prière, deux grands puits, une mikwa, une boucherie et sept maisons d'accueil. Il ne cessa de se développer au cours des générations. Centre de la piété, il rejeta toujours tout ce qui est étranger et contraire au judaïsme et devint le centre de la lutte contre le sionisme lorsque celui-ci grandit jusqu'à envahir la Terre Sainte.

## XVI

« Ensemble tous mes adversaires chuchotent contre moi, contre moi ils imaginent de funestes pensées... même mon ami intime en qui j'avais confiance et qui mangeait mon pain a levé le talon contre moi. »

*Psaume 41 (8-10).*

Quelques semaines avant la fête de Shavouot, j'eus le grand honneur de rencontrer Rav Amram Blau, le chef des Netoure-Karta. J'avais beaucoup entendu parler de lui au cours des huit dernières années ! Je connaissais sa voix. Une belle et forte voix retentissant dans Mea Shearim lorsqu'il dénonçait les méfaits des gouvernants de l'Etat d'Israël. Mon admiration était immense pour ce grand homme qui avait consacré sa vie à la défense du judaïsme, mais je ne l'avais jamais rencontré. Depuis plusieurs années, lorsque j'étais à Mea Shearim, je fréquentais la synagogue où il avait l'habitude de prier mais je ne connaissais que son nom, ses actes, sa voix, pas son visage. Je savais qu'il avait beaucoup d'enfants, déjà tous mariés, et qu'il avait perdu sa femme l'année précédente. Lui aussi avait entendu parler de moi par nos amis communs et il savait exactement ce que j'avais fait pour Yossele. Tous les gens que je connaissais à Mea Shearim étaient d'ailleurs ses amis et disciples.

Le rendez-vous eut lieu, un après-midi, dans l'école orthodoxe des filles, « Benos Yerushalaïm ». Rav Amram devait me remettre des documents que j'avais l'intention de traduire et de faire publier en

français pour faire connaître son combat hors de l'Etat d'Israël. Il devait pour ce travail me donner quelques explications.

Rav Amram était déjà là quand j'entrai dans la pièce où il se trouvait en compagnie de Rav Lévy et du directeur de l'école. Grand et fortement charpenté, un beau visage orné d'une barbe grise, de longues papillotes droites, des yeux bleus pleins d'intelligence et de bonté, il émanait de lui une force physique et spirituelle extraordinaire. La force tranquille d'un homme parfaitement équilibré. Il me fit penser à l'un de ces cèdres que j'avais vus au Liban. Le roi David les décrit dans un psaume que l'on dit le jour du Shabbat : « Le juste fleurit comme le palmier, comme le cèdre du Liban il est élané. Plantés dans la maison de l'Eternel, ils sont florissants dans les parcs de notre Dieu. Jusque dans la haute vieillesse ils donnent des fruits, ils sont pleins de sève et de verdure, prêts à proclamer que l'Eternel est droit, qu'Il est mon rocher, inaccessible à l'injustice. »

Comme la plupart des juifs de Mea Shearim, Rav Amram portait un chapeau de castor à large bord et comme beaucoup, et non comme la plupart, il était vêtu du traditionnel caftan bleu à rayures jaunes de Jérusalem. Bien que cette rencontre fût la première, son visage me sembla immédiatement familier. Soudain, je compris : il avait les yeux de ma mère, son sourire, ce même air des gens satisfaits de ce qu'ils ont ; la même expression de bienveillance innée. J'ai oublié les détails de notre conversation. J'étais hypnotisée par la personnalité de ce géant spirituel.

Rav Amram était né au début du siècle dans la vieille ville de Jérusalem et il n'avait jamais quitté la Terre Sainte. Son grand-père, qui se nommait aussi Rav Amram Blau, avait quitté la Hongrie et sa maison de Presbourg en 1869. Depuis des années il rêvait de venir en Terre Sainte où, pensait-il, il pourrait mener une vie tranquille, une vie pure avec sa famille.

La Hongrie était à l'époque le théâtre d'une lutte acharnée entre les sécularistes, juifs libéraux, et les orthodoxes. Les sécularistes voulaient être aux yeux du pouvoir les chefs de la communauté juive hongroise dans son ensemble. Les orthodoxes refusaient l'autorité des sécularistes et luttaient pour leur autonomie. Les chefs orthodoxes savaient, eux, que la collaboration avec les sécularistes signifiait à plus ou moins longue échéance la destruction du judaïsme hongrois. Ils avaient vu les conséquences du règne des sécularistes

dans les communautés d'Allemagne où ils avaient créé l'assimilation totale. L'âme du combat fut Rav Abraham Schreiber, rabbin de Presbourg, connu sous le nom de Ksav Sofer\*. Il avait succédé à son père Rav Moshé Schreiber, connu sous le nom de son ouvrage « Chasam Sofer ».

Rav Amram, élève et disciple du grand Rav Abraham Schreiber, arriva donc à Jérusalem fin août 1869 avec sa femme Elka, ses deux fils et sa mère Rivka, âgée de quatre-vingt-sept ans. Il avait quarante ans et son fils aîné, Izchak Schlomo, en avait douze. Rav Amram et sa famille vécurent à Jérusalem sous la protection du consul d'Autriche. Le Kollel hongrois *Shomrei Hachomos* lui octroya une allocation mensuelle. Cela lui permit de continuer à étudier la Torah. De temps en temps, sa femme retournait en Hongrie pour collecter la balance de leur budget.

Quand le fils aîné de Rav Amram eut l'âge de prendre femme, il épousa une jeune fille de santé très faible qui perdit tous ses enfants, sauf une fille de santé précaire. Au bout de dix ans, sa femme mourut et Izchak Schlomo épousa une jeune fille de dix ans sa cadette : Shaina Esther, la fille de Rav Shaye Orenstein, dont le père, Rav Houri Orenstein, était venu de Lituanie à Safed en 1835 avec sa femme et ses deux filles. Sheindel était belle, intelligente et bonne. Elle donna à son mari quatre fils : Moshé, Hershel, Amram et Abraham, et une fille Zissel. Toute sa vie, elle aida les pauvres et les malades et elle s'occupa de marier les gens pauvres. Bonne épouse et mère remarquable, c'est elle qui gagna le pain du ménage pendant que son mari étudiait la Torah et travaillait pour le judaïsme. Ainsi, elle fut la première à Jérusalem à ouvrir un atelier de confection. Les femmes du quartier travaillaient chez elle et la vente avait lieu dans une boutique qu'elle possédait dans la vieille ville. Sa bonté naturelle ne faisait pas toujours bon ménage avec les lois du commerce et souvent sa marge bénéficiaire, quand elle en avait, était fort réduite.

En 1900, année de la naissance de Rav Amram, il y avait vingt-cinq mille juifs en Terre Sainte. La plupart étaient pauvres mais tous

\* On désigne souvent les rabbins par leurs initiales : Rachi (*Rabbi Chlomo Izraki*), Rambam (*Rav Moshé Ben Maïmon*) ou par le titre de leur ouvrage théologique ou légal. C'est le cas de Rav A. Schreiber, nommé d'après son ouvrage *Ksav Sofer*, et de son père nommé Chasam Sofer.

survivaient en s'entraîdant. C'est l'époque où les sionistes organisés par Herzl commencèrent à arriver en Terre Sainte. Les missionnaires chrétiens et leur argent se mirent à affluer à Jérusalem. Les Arabes et les juifs pauvres, en particulier les enfants des juifs non religieux, étaient une proie de choix pour les convertisseurs. Pour protéger les enfants contre cette calamité, le grand Rav Diskin consacra des années de sa vie à la création de l'orphelinat qui porte son nom. Izchak Schlomo Blau devint son secrétaire.

Lorsque, après la Première Guerre mondiale, les sionistes, avec l'autorisation du mandat britannique, instituèrent un rabbinat à leur solde, avec le Rav Kook à sa tête, Rav Izchak Schlomo Blau, père de Rav Amram, fonda une organisation qu'il nomma « Agoudat Hakodesh » — la Sainte Association. En firent partie des juifs résolus comme lui à combattre le sionisme. C'est aux côtés de son père que Rav Amram commença ainsi la lutte pour le judaïsme, combat qui devint le but principal de sa vie.

Quelques semaines après ma rencontre avec Rav Amram, Rav Moshé Jacobowitz me fit l'honneur d'une visite. Ouriel n'était pas là. Rav Moshé était accompagné par le gendre de Rav Lévy, le mari d'une de mes meilleures amies à Mea Shearim.

Les deux hommes avaient l'air grave.

— J'espère que nous ne vous dérangeons pas, dit Rav Moshé.

— Non. Entrez, je vous en prie. Prenez une chaise.

La banalité de cette entrée en matière semblait dissimuler chez eux un certain embarras. Ils s'assirent et demeurèrent silencieux un long moment. Je commençais à être mal à l'aise. Le jeune homme regardait Rav Moshé. Etant beaucoup plus jeune, il ne voulait pas parler le premier. Quant à Rav Moshé, il paraissait inspecter le minuscule appartement d'Ouriel. Je devenais de plus en plus nerveuse. Il finit par toussoter et, ne sachant comment commencer, il fit ce que font la plupart des hommes, même les plus intelligents, quand ils doivent expliquer une chose difficile à une femme. Il dit exactement ce qu'il ne fallait pas dire :

— Vous devez vous installer dans un plus bel appartement. Celui-ci ne vaut rien.

Je me sentis devenir rouge jusqu'à la racine des cheveux, car je

compris tout de suite qu'ils ne venaient pas simplement m'offrir un appartement.

— J'ai un bel appartement à Paris et une grande maison à la campagne!

Rav Moshé se décida alors à mettre cartes sur table :

— Nous sommes venus vous proposer un shidouch.

Atteinte en plein cœur, je répondis, les larmes aux yeux :

— Je n'ai pas besoin de chercher un mari pour avoir un appartement... Pourquoi êtes-vous venus m'humilier? Laissez-moi, je vous en supplie.

— Calmez-vous. Il n'y a aucun rapport entre la remarque au sujet de cet appartement et le shidouch auquel nous pensons.

Mais je ne voulais rien entendre. Je ne mettais pas en doute la pureté de leurs intentions. Ils songeaient certainement à un juif pourvu d'une bonne situation et d'un bel appartement. Des propositions semblables n'avaient pas manqué au cours des années passées, mais je voulais bâtir, moi, un foyer plein de Torah et de chaleur juive, un foyer ouvert aux nécessiteux et aux malheureux. Qu'importe que le mari fût pauvre ou riche, jeune ou vieux, rabbin ou non, avec ou sans appartement, s'il était un homme entièrement dévoué à la Torah. C'est un serviteur de Dieu que je voulais servir. Je ne l'avais d'ailleurs jamais cherché. Je l'attendais, avec l'aide du Ciel.

— Je ne veux pas entendre parler de shidouch, dis-je.

— Cela dépend avec qui.

— Je ne veux pas entendre parler de shidouch avec qui que ce soit!

— Même pas avec Rav Amram Blau?

Le souffle coupé, je le regardai, incrédule. Comme une bouffée, toute l'amertume que les paroles de Rav Cohen avaient soulevée en moi remonta en mon cœur.

— Rav Amram n'épousera pas une guilloreth.

— Je prétends le contraire. Rav Lévy a dit que, si vous êtes d'accord, tout s'arrangera sans difficulté...

— Vous devez d'abord demander son avis, objectai-je, voulant éviter de me compromettre.

— Nous voulons d'abord votre réponse. Ensuite nous lui poserons la question sans lui donner votre réponse.

J'aurais dû deviner qu'ils avaient déjà sa réponse. C'était logique mais, dans mon trouble, j'étais incapable de raisonner. Je n'eus pas la force d'argumenter avec eux. Confuse et pleine d'anxiété, je leur donnai mon accord. Ils semblèrent enchantés. Ils sortirent et promirent de revenir très vite.

Une demi-heure plus tard, ils étaient de retour. Rav Amram était d'accord pour me prendre pour épouse, mais il avait posé deux conditions : après notre mariage, je devais remplacer les épais bas beiges que je portais habituellement par des bas noirs et changer le foulard de couleur qui me couvrait les cheveux contre le long châle noir des femmes de Mea Shearim. Quel petit sacrifice en comparaison du bonheur de partager la vie d'un juif de cette qualité ! J'acceptai immédiatement.

Quelques jours plus tard, nous étions fiancés à minuit, dans l'appartement de Rav Moshé. Nos deux témoins : Rav Moshé lui-même et le gendre de Rav Lévy qui tous deux signèrent notre contrat de fiançailles — le kinian. Il précisait les détails de mon habillage une fois devenue l'épouse de Rav Amram et la date approximative de notre mariage, en décembre.

Nous ne rendîmes pas nos fiançailles officielles. Rav Amram, qui avait dix enfants, souhaitait les informer d'abord. Les enfants admettent souvent difficilement que leur père ou leur mère se remarie. C'est humain. Lorsqu'il y en a dix, l'affaire est très délicate. Chaque enfant a sa personnalité, sa sensibilité, ses réactions propres et il faut prendre chacun à part. Il y a aussi les gendres et les brus. Lorsque je fis part de mon inquiétude à mon fiancé, il me répondit : « Mes enfants ne s'opposeront jamais à mes décisions. » Le ton sur lequel il prononça ces paroles était si confiant, si affectueux à leur égard que je fus rassurée.

Je quittai la Terre Sainte après nos fiançailles afin de liquider mes affaires en France et de préparer notre mariage. Ouriel était on ne peut plus heureux. Moi, j'étais pleine d'un bonheur difficile à décrire. Avant mon départ, j'avais reçu de mon fiancé une bague que le gendre de Rav Lévy m'avait remise... ainsi qu'un plein carton de plaques de chocolat. Je ne mange jamais de chocolat mais j'allais pouvoir faire des heureux en Europe.

Fin novembre 1964, j'étais de retour à Jérusalem. Notre mariage devait avoir lieu après Hanouka. Pendant huit jours, les juifs du monde entier allument des lumières — bougies ou mèches à huile —, chaque jour une de plus, en souvenir de la victoire des Maccabées. Malgré le rejet de la Torah par les sionistes, les Maccabées ont trouvé grâce à leurs yeux. Ils en ont fait des patriotes vainqueurs d'une guerre d'indépendance nationale. C'est un travesti de l'histoire. Ces Cohanim de la famille des Hasmonéens ont été forcés de prendre les armes pour abattre les Hellenisants, des juifs qui voulaient arracher le peuple à sa Torah et l'empêcher de suivre ses commandements. Cependant, le nom de ces champions de la lutte pour le judaïsme sert souvent à ses adversaires actuels pour désigner des clubs de sport.

Dès mon arrivée à Jérusalem, je pris contact avec mes amis pour savoir quelles étaient les intentions de mon fiancé concernant notre mariage. Car à Mea Shearim les fiancés ne se rencontrent plus depuis leurs fiançailles jusqu'au mariage. Mes amis me firent savoir que Rav Amram était très pris par les discours qu'il devait prononcer au cours des huit jours de la fête. Il organisait aussi, comme chaque année, plusieurs réunions pour les enfants du quartier et il devait s'occuper encore de bien d'autres choses. Je dois avouer que la réponse m'étonna un peu. Un mariage est tout de même aussi important que des discours ! Mais je chassai ces pensées. Depuis des années je vivais au milieu de juifs pour lesquels les affaires de la communauté ont priorité sur les affaires privées. Et j'étais fière d'être la fiancée d'un juif dont le dévouement à son peuple était, je le savais, sans bornes.

La fête s'acheva. Aucun signe. Je commençai à être inquiète. Je reçus alors la visite du jeune homme qui nous servait de messenger, le gendre de Rav Lévy. Mon fiancé voulait me voir. Cette invitation inusitée sembla sonner le glas de mon bonheur. Mais je cachai mon trouble.

— Je ne désire pas rencontrer Rav Amram. S'il regrette nos fiançailles, il peut se considérer comme entièrement libre. Il n'y a pas à discuter.

— Vous faites erreur. Il y a des difficultés indépendantes de sa volonté. C'est cela qu'il veut vous expliquer.

Le cœur brisé, je suivis l'homme qui me conduisit à l'appartement

de Rav Lévy. Rav Amram était là avec ce dernier et Rav Moshé. Sur son invitation, je m'assis en face de mon fiancé. D'une voix pleine de chagrin et empreinte de bonté, il décrivit son bonheur quand nos amis avaient fait notre shidouch.

— J'ai pensé avoir gagné le gros lot à la loterie, me dit-il.

Je sentais combien il était sincère mais je comprenais aussi qu'il essayait le plus possible d'amortir le coup qu'il allait me porter et j'avais de la peine à retenir mes larmes.

— Il y a des gens qui s'opposent à notre mariage, me dit-il enfin... Ils ont voulu faire un shidouch pour vous avec un autre Rav.

— Quel Rav?

— Je ne peux pas vous le dire. Ce serait de la médisance.

C'était là tout Rav Amram.

— Mon meilleur ami, ajouta-t-il, est celui qui a proposé l'autre shidouch : mon meilleur ami est devenu mon ennemi!

Il était bouleversé.

Je n'y comprenais plus rien. Quelle pouvait être la valeur de l'opinion d'un ami, même intime, dans une affaire privée? Et, si cet ami voulait me marier à un Talmid-Chacham et un Rav, pour quelle raison combattait-il mon projet de mariage avec Rav Amram, lui aussi un Talmid-Chacham?

— Etant donné que nous sommes fiancés, pourquoi cet homme continue-t-il à se mêler de nos affaires? demandai-je à Rav Amram.

— Il a réussi à convaincre non seulement d'autres juifs mais aussi le Beth-Dîn\* et celui-ci s'oppose à notre mariage à cause de la différence d'âge entre nous et parce que vous êtes une guilloreth. Je blêmis.

— Comment le Beth-Dîn peut-il se mêler d'un shidouch? demandai-je. Il n'y a que le Cohen qui ne puisse épouser une guilloreth. Ce n'est pas, que je sache, l'affaire des dayanim\*\* de faire ou de briser des shidouchim, mais seulement de marier et de divorcer les gens qui le désirent.

— Vous êtes beaucoup plus jeune que moi, me dit Rav Amram, et de plus vous paraissez encore plus jeune que votre âge.

\* Tribunal rabbinique.

\*\* Juges du tribunal rabbinique.

Mon fiancé faisait son possible pour mettre l'accent sur la raison qui me blesserait le moins afin d'atténuer mon chagrin et, en quelque sorte, de minimiser la culpabilité des autres. Par contraste, j'étais fière de lui. Les gens pouvaient répandre des mensonges. Son meilleur ami pouvait devenir son ennemi. La cour rabbinique, le « Beth-Dîn Zedek » de Jérusalem pour l'honneur et le renforcement duquel il avait tant lutté, pouvait abuser de son autorité. Mais Rav Amram, le Juste, continuerait à faire ce que la Torah ordonne : juger son prochain à son avantage.

— On a trompé les dayanim. Mon ami aussi se trompe mais il est sincèrement convaincu qu'il agit dans son intérêt.

Voilà ce que disait Rav Amram. Décidé pourtant à faire triompher une cause juste, il se refusait à parler — même pour dire la vérité — contre qui que ce soit. Pas même pour se défendre. Et c'était cet homme merveilleux que l'on voulait m'empêcher d'épouser! Mais pourquoi? Cela restait pour moi incompréhensible. Un vent de folie avait-il soufflé sur Mea Shearim? Le moment de stupéfaction passé, je me ressaisis.

— Ils sont tous jaloux, dis-je avec la plus grande conviction.

Un éclat de rire général répondit à ma déclaration et l'atmosphère se détendit. J'étais décidée à la lutte... Une fois de plus. Mais cette fois-ci, pour la première fois de ma vie, je n'étais pas seule. Il fut décidé que je me rendrais à New York pour mettre au courant de notre situation le Satmar Rav. En tant que rabbin officiel de la Eda Hacharedis, celui-ci pouvait et allait certainement nous aider auprès de son tribunal qui interdisait notre mariage.

Je quittai l'appartement de Rav Lévy, certes plus rassurée que lorsque j'en avais franchi le seuil une heure auparavant, mais c'était mal armée que j'allais m'embarquer pour New York. J'ignorais tout, en effet, de mes adversaires, même leurs noms. Et personne ne me mit au courant de ce qui s'était passé pendant mon absence. J'ignorais, et c'était là la clef du problème, les sympathies et les antipathies qui régnaient à Mea Shearim. Et j'ignorais l'opposition, non officielle d'ailleurs, qui existait entre Rav Lévy et Reb Nahum, l'auteur de tous mes ennuis, dont je ne connaissais l'existence et le nom que des mois plus tard.

En vérité, il m'a fallu des années pour tout éclaircir.

Les ennuis avaient commencé dès la première visite que Rav Moshé avait faite à Rav Amram pour lui parler du shidouch entre lui et moi. A peine Rav Moshé avait-il quitté l'appartement de Rav Amram que celui-ci reçut la visite de son disciple et ami Reb Nahum qui lui exposa à son tour son projet de shidouch pour moi avec un autre Rav très important et très connu. Il voulait son opinion avant de commencer ses démarches. Je puis imaginer l'embarras de Rav Amram qui venait juste de donner à Rav Moshé son accord et qui attendait ma réponse. Malgré les liens d'amitié entre les deux hommes, Rav Amram ne put lui répondre avec sa franchise habituelle.

— Essaye, lui répondit-il simplement.

N'ayant pu obtenir l'opinion de Rav Amram, peut-être ayant senti chez lui une réticence, Reb Nahum eut l'idée de demander l'avis de Rav Lévy. Il posa évidemment sa question sans mentionner sa visite à Rav Amram.

— Ne faites rien pour le moment, nous sommes juste en train de proposer le shidouch pour Rav Amram, répondit Rav Lévy sans arrière-pensée.

J'imagine la réaction de Reb Nahum. Blessé dans son amour-propre, trop sensible, passionné, il oublia la recommandation des sages : « Donne à chacun le bénéfice du doute. »

Mais les événements auraient pris une autre tournure s'il ne s'était agi que d'amour-propre blessé. D'autres raisons plus profondes poussèrent Reb Nahum à lutter contre ce shidouch entre Rav Amram et moi. Depuis vingt ans, il était le bras droit de mon fiancé et, pendant toutes ces années, Rav Lévy s'était tenu à l'écart de l'activité des Netoure-Karta, malgré ses rapports très amicaux avec Rav Amram. Bien qu'ils fussent tous les deux des Talmidé-Chachamim de Jérusalem, qu'ils eussent le même âge et les mêmes idées sur le judaïsme et sur la nécessité de lutter contre le sionisme, leur accord n'était pas total. Rav Lévy voulait que le groupe Netoure-Karta soit entièrement indépendant de la Eda Hacharedis dont il jugeait sévèrement certains des membres. Rav Amram, lui, ne jugeait personne. Pour lui, chaque être humain a ses faiblesses et toute communauté se compose de membres de valeur différente. Chef du groupe de combat anti-sioniste des Netoure-Karta, il avait,

on s'en souvient, vingt ans auparavant, lutté pour séparer la Eda de la Agouda qui sombrait dans le sionisme. Comme un père ne peut abandonner son enfant, il ne voulut pas élever une barrière entre la Eda, la communauté orthodoxe dans son ensemble, et les gens des Netoure-Karta. Au contraire, il fit tout en son pouvoir pour renforcer la Eda et le Beth-Din afin de sauvegarder le judaïsme de ses membres. « Rav Amram, c'est notre âme », me dira plus tard quelqu'un de la Eda. Pendant deux décennies, en effet, les juifs de la Eda Hacharedis le suivirent et beaucoup prirent une part dans ses luttes. Que serait une armée sans soldats ?

Reb Nahum, qui partageait l'opinion de mon fiancé et qui l'avait assisté dans tous ses efforts, était devenu son plus grand ami. D'où l'antagonisme entre Rav Lévy et Reb Nahum qui considéra sans aucun doute ce shidouch conçu par Rav Lévy, dont j'étais proche, comme un calcul de sa part. Il vit en moi l'agent de rapprochement entre Rav Amram et Rav Lévy. Rapprochement qui risquait de le repousser au second plan. Il est souvent utile de prévoir mais trop calculer peut devenir nuisible et fausser les perspectives. Comment l'ami intime de Rav Amram a-t-il pu penser que cet homme à la volonté de fer se laisserait influencer par une femme, même la sienne, au point de changer ses idées et son comportement ? Et comment, lui qui fréquentait la maison de Rav Maizes et qui par son intermédiaire me connaissait, a-t-il pu concevoir que je pourrais essayer d'imposer ma volonté ou celle d'un tiers à mon mari ? Que je me comporterais autrement qu'une véritable femme juive, c'est-à-dire « une épouse qui fait la volonté de son mari » explique le Talmud. L'amour-propre blessé, l'amertume, la colère s'étaient emparés de l'esprit de Reb Nahum. Il avait aussi oublié que c'est Dieu qui dirige le monde et que c'est Lui qui, en réalité, unit l'homme et la femme et que rien ne peut se faire sans Sa Volonté. Ayant groupé autour de lui quelques juifs importants auxquels il réussit à faire partager ses craintes, il alluma un feu dont la fumée aveugla des hommes réputés pour leur droiture, leur piété et leur savoir. Il dressa des enfants contre leur père, sema la discorde dans une famille et dans la communauté, et fit de ma vie un enfer pendant près d'un an.

Le Beth-Din n'avait aucun droit de s'opposer à notre mariage. Mais après nos fiançailles non officielles, ses dayanim, alertés par

Reb Nahum, avaient envoyé un message à Rav Amram, lui conseillant de se tenir à l'écart du shidouch avec moi. Reb Nahum avait ensuite réussi à faire signer une lettre à mon fiancé, où il déclarait par avance se conformer aux décisions du Beth-Din (lettre dont j'ignorais l'existence lorsque je m'envolai vers New York). Confiant dans la bonne foi d'autrui, mon fiancé n'avait pas pensé que les dayanim, habitués à agir strictement selon la Loi, persisteraient dans leur opposition. Il avait cru qu'il arriverait d'une façon ou d'une autre à faire valoir notre droit. Il n'avait pas compté sur l'acharnement de son ancien ami. Dans son humilité, il avait également sous-estimé la difficulté qu'éprouvent les êtres humains, et particulièrement les gens investis d'une position officielle, à admettre leurs erreurs. Le jugement humain est vulnérable. Il peut être définitivement faussé par une impression hâtive. C'est pourquoi la Torah interdit au juge d'entendre une des parties en l'absence de l'autre. Les paroles du premier restent gravées dans son esprit, pervertissant son jugement. Les trois dayanim n'entendirent que Reb Nahum ou ceux qu'il leur délégua. Lorsqu'ils s'opposèrent à notre union, Rav Amram voulut à son tour expliquer ses raisons mais c'était déjà trop tard. Les juges avaient pris parti.

Le Ciel éprouva jadis le roi David de la même façon. Alors qu'il fuyait devant son fils Absalom, il rencontra en chemin Ziva, un serviteur de Mephibosheth, fils de Saül. Quand Ziva lui déclara que Mephibosheth complotait contre lui pour s'emparer de son trône, il déposséda entièrement Mephibosheth au profit de celui qui le calomniait. Plus tard, ayant appris que le fils de Saül avait au contraire tout fait pour l'aider, David lui rendit seulement la moitié de ses biens. Il ne put se convaincre de la totale innocence de Mephibosheth. Il lui fut sans doute aussi très difficile de reconnaître officiellement son erreur.

Quand, en décembre, on me vit de nouveau à Jérusalem, les dayanim renouvelèrent leur avertissement à Rav Amram. Il leur révéla alors que nous étions fiancés. Il reçut cette fois une lettre lui interdisant formellement de prendre pour épouse une femme tellement plus jeune que lui et qui, de plus, était une convertie ! Il pouvait simplement annuler ses fiançailles devant deux témoins, conseillaient les dayanim. Dans ce cas, ajoutaient-ils, il ne me devait aucun dédommagement.

Les événements qu'il me faut dire sont sans doute les plus douloureux de ma vie. Pour les comprendre en profondeur, le seul déroulement chronologique ne peut suffire.

Après l'affaire Yossele, les gens de Mea Shearim m'avaient acceptée. J'avais gagné ma place en montant en première ligne, mais leur reconnaissance se mêlait d'incompréhension. Je constituais en effet pour eux une exception. Aucune femme de Mea Shearim ne parle plusieurs langues étrangères, aucune n'a fait d'études universitaires. Peu leur importait si j'avais acquis cette formation avant de découvrir la Torah. De plus, j'étais la première convertie avec laquelle ils entraient en rapport. Enfin, malgré leur sympathie à mon égard, ils n'avaient pu ne pas entendre le flot de mensonges déversé sur moi par le Shin-Beth. Il en restait forcément quelque chose.

Ouverte aux visiteurs respectueux, la société de Mea Shearim était en 1964 une société strictement endogame. En effet, un groupe doublement soudé par son observation stricte de la Torah et par sa résistance contre le sionisme et qui volontairement subsiste en autarcie, se défiant aussi bien des idées que des biens matériels qui l'environnent, ne peut être qu'endogame. Je n'étais admise qu'en tant « qu'étranger résidant » à Mea Shearim, lorsqu'on me proposa d'en épouser le symbole vivant, Rav Amram Blau. Comment la société de Mea Shearim, qui dans son ensemble obéissait à son Beth-Din et ignorait les calculs personnels de Reb Nahum, pouvait-elle accepter ce mariage exogame pour celui qui incarnait ses principes et son mode de vie ? Envers une femme qu'on estimait, certes, mais dont on ignorait encore le comportement dans la vie de tous les jours, et qui voulait brûler les étapes, la réaction ne pouvait pas ne pas être violente et la manière dont elle se manifesta n'est finalement qu'anecdotique.



## XVII

« Nombreuses sont les conceptions dans le cœur de l'homme; mais c'est le dessein de l'Éternel qui l'emporte. »

Quelques jours après l'entrevue avec mon fiancé chez Rav Lévy, j'étais à New York où allait commencer la bataille la plus importante de ma vie.

— Quelles nouvelles, madame Ruth? me demanda la Satmar Rebetzen qui, je le savais, était une amie sincère.

— Je suis fiancée à Rav Amram Blau.

— C'est merveilleux, me dit-elle en m'embrassant affectueusement. Mazal Tov... Quand vous mariez-vous?

— Dès que possible!

Et je lui expliquai la raison pour laquelle je venais d'arriver à New York. Je lui avais d'abord simplement annoncé la bonne nouvelle pour voir sa réaction. L'accueil de la Rebetzen, sa joie sans réticence à l'annonce de mes fiançailles me donnèrent le réconfort dont j'avais besoin.

Je lui montrai alors la lettre que mon fiancé avait écrite pour le Rav. Elle la remit à son mari qui se trouvait dans la pièce voisine. Je me tins près de la porte, observant sans être vue. Le Rav prit la lettre et lentement, avec la concentration d'esprit qui accompagne toujours chacun de ses gestes, il la déplia et en commença la lecture, semblant peser chaque mot. Contrairement à l'habitude, la maison était vide

de visiteurs. Nous étions seuls, le saint Rebbe, la Rebetzen, et moi près de la porte, tendue dans l'attente d'une réaction, vivant l'intensité du moment dont dépendait mon avenir. Peu à peu son visage changea, prit une expression étonnée. Se tournant vers sa femme, le Rav s'exclama : « La différence d'âge est encore plus grande entre nous. »

De retour dans la pièce où la Rebetzen m'avait accueillie, elle me rapporta ces paroles. Son mari, ajouta-t-elle, allait écrire au Beth-Din pour demander des explications.

— Il doit y avoir une autre raison derrière tout cela, puisque rien dans la Torah ne peut empêcher Rav Amram de vous épouser, me dit-elle ensuite.

Le Rebbe n'avait pas encore envoyé sa lettre au Beth-Din de Jérusalem qu'Isaac Gutman, une personnalité de la Eda Hacharedis, également très attaché à Rav Amram, arriva à New York. Le Satmar Rav fut heureux de discuter l'affaire avec quelqu'un de « bien informé » et qu'il pensait être neutre. Malheureusement pour moi, Isaac Gutman était contre mon mariage avec Rav Amram pour les mêmes raisons que Reb Nahum. Avec moins de passion cependant. Je l'ignorais encore, de même que j'ignorais l'existence de Reb Nahum.

Par l'intermédiaire de la Rebetzen, j'eus très vite les échos de la discussion. « Les dayanim sont contre vous parce que les enfants de Rav Amram s'opposent au mariage de leur père avec vous », me dit-elle. Le Rav avait dû démontrer à Isaac Gutman que le Beth-Din ne pouvait légalement s'opposer à notre mariage. Celui-ci avait donc fait appel à une nouvelle raison. Raison aussi peu valable légalement que celles invoquées par le Beth-Din. C'est ce que j'essayai d'expliquer dans une lettre au Satmar Rebbe en tête de laquelle j'écrivis en hébreu les premiers versets du Livre de Ruth : « C'était l'époque où l'on jugeait les juges. »

Le Rav montra la lettre à Isaac Gutman que je rencontrai quelques jours plus tard en présence du bras droit du Rav : Reb Joseph Ashkenazi.

— J'ai lu votre lettre au Rebbe, me dit-il comme entrée en matière. Le Rebbe dit que vous craignez le Ciel plus que nous tous.

Après ce compliment, il essaya de m'expliquer que Rav Amram n'était pas pour moi un bon parti, qu'il n'était pas en bonne santé,

qu'il ne pourrait certainement pas avoir d'enfant et qu'on pourrait faire pour moi un autre shidouch. Je ne savais pas encore exactement qui était Isaac Gutman qui m'avait été présenté sous le titre de Rav Gutman mais, d'après notre conversation, il était évident qu'il ne comptait pas parmi mes amis.

Je ne sais si, après cette entrevue, Isaac Gutman contacta Reb Nahum par téléphone et j'ignore si après sa conversation avec le premier, le Satmar Rav écrivit au Beth-Din la lettre promise, mais le Rebbe reçut très vite une lettre signée par trois des fils de mon fiancé qui confirmait leur opposition au mariage de leur père.

— De toute sa vie le Rav n'a jamais vu une lettre aussi terrible, me dit la Rebetzen.

Cette lettre avait été rédigée par Reb Nahum. Les fils de Rav Amram l'avaient ensuite signée. Avant même qu'elle ne parvint au Rebbe, j'en avais moi-même reçu une du gendre de Rav Lévy me demandant de me méfier d'Isaac Gutman parce que, disait la missive : « C'est votre pire ennemi et l'une des raisons majeures de son voyage à New York est d'influencer le Rav contre vous. » C'en était trop. Désespérée, j'écrivis à Rav Amram des mots amers. Je citai quelques versets des Psaumes : « La bouche du méchant, la bouche de la fourberie s'ouvrent contre moi. On me parle un langage mensonger. On m'enveloppe de propos haineux, on me fait la guerre sans motif. En échange de mon amour on me traite en ennemi et moi je ne suis que prière. On me rend le mal pour le bien, la haine est le prix de mon affection. »

La peine de mon fiancé ne fut pas moindre lorsqu'il apprit la défection de ses enfants, et la lettre qu'il m'écrivit n'était pas moins triste. Ses enfants qu'il aimait tant et en qui il avait si grande confiance s'étaient alliés à ses ennemis pour le combattre ! Pourtant, après avoir reçu ma lettre, m'écrivait-il, il avait réagi et il avait convoqué ses enfants pour « une conversation avec eux ». Je ne sais combien de temps dura cette discussion, mais à la fin ses enfants s'étaient inclinés devant la volonté de leur père. Reb Nahum, paraît-il, leur avait affirmé (selon la légende inventée par le Shin-Beth) que j'étais danseuse de cabaret avant ma conversion, et que j'avais une fille qui ne s'était pas convertie avec moi.

Peu après, le Rav reçut une deuxième lettre écrite cette fois-ci par

les fils de Rav Amram. Ils ne s'opposaient plus au mariage de leur père. Ils le laissaient seul juge de décider de son avenir.

La Rebetzen m'annonça la bonne nouvelle et le Rav considéra l'affaire comme réglée. Isaac Gutman lui-même changea d'attitude : « Rav Amram sait ce qu'il fait après tout », confia-t-il à des amis communs. Et il me fit savoir à plusieurs reprises qu'il voulait me rencontrer. Chaque fois, je refusai. Les mots de la lettre écrite par son gendre mais inspirée par Rav Lévy restaient gravés dans ma mémoire : « Isaac Gutman est votre plus grand ennemi. » Ce fut là une grave erreur. Après douze années d'expérience acquise au milieu des gens de Mea Shearim, je suis aujourd'hui persuadée qu'une franche explication entre Isaac Gutman et moi lui aurait alors permis de mieux me connaître. J'aurais pu gagner sa confiance et son amitié et il aurait sans doute essayé d'arranger les choses au lieu de lutter avec acharnement contre moi, comme il le fit par la suite.

Après la deuxième lettre des fils de Rav Amram, la situation semblait meilleure. Vue de New York, toutefois. Jusqu'au jour où le Rav reçut une nouvelle missive de Jérusalem. De qui ? Je l'ignore. Personne ne me mit au courant de son contenu. Peut-être une copie de la lettre imprudemment signée par mon fiancé et qui le liait aux décisions du Beth-Din. Il me semble, en tout cas, qu'elle fit impression sur le Satmar Rav et qu'il ne sut plus alors ni que penser ni que faire. La Rebetzen elle-même se montra désormais plus réservée à mon égard. Je supportai difficilement ce nouveau coup du sort. Le climat de New York, à cette époque de l'année, ne contribua certes pas à me remonter le moral. Lorsque le thermomètre ne descendait pas au-dessous de zéro, il pleuvait. L'odeur des fumées d'usines empestait l'atmosphère, Williamsburgh devenait irrespirable. La laideur des maisons me devint même insupportable alors qu'elle ne m'avait pas choquée au cours des voyages précédents. Abandonnée de tous, en ce début d'année 1964, je finis par tomber malade.

C'était l'époque où le Satmar Rav se rend chaque année en Floride pendant les mois les plus rudes de l'année. Son départ laissa les choses telles quelles. Une fois guérie, je quittai New York pour Aix-les-Bains, la mort dans l'âme. Je n'étais ni vainqueur ni vaincue. Mon avenir aux côtés de Rav Amram demeura problématique.

Après avoir passé Pourim à Aix-les-Bains, je retournai en Terre Sainte avant Pessach afin de célébrer la fête avec mon fils et de reprendre contact avec mes amis.

Conformément à l'usage, je ne rencontrai pas mon fiancé, mais j'appris par Rav Moshé Jacobowitz que lui non plus n'avait pas renoncé et que comme moi il attendait l'arrivée du Satmar Rav qui devait au cours de l'été passer quelques semaines à Jérusalem. Mon fiancé serait alors en mesure d'agir. Car le Rebbe, et lui seul, en tant que chef de la Eda Hacharedis, pouvait trancher cette affaire.

Ayant terminé son service militaire, Ouriel avait commencé à travailler comme dessinateur chez un architecte. Mon fils me ressemble beaucoup, mais il n'avait pas, surtout quand il était jeune homme, mon optimisme et ma ténacité. Très croyant et très pieux, il avait tendance, lorsque de grosses difficultés surgissaient, à y voir un signe du Ciel. Il fallait alors, selon lui, lâcher prise et abandonner le projet. Moi, au contraire, lorsque je suis découragée, ce n'est souvent que l'affaire d'un jour, d'une semaine dans le pire des cas. Je ne considère pas les difficultés comme une preuve formelle de l'opposition de Dieu à mes projets mais comme une épreuve à laquelle Il me soumet pour des raisons que Lui seul connaît. Je suis, en revanche, prête à admettre mon erreur si quelqu'un me la démontre. Dans l'affaire de mes fiançailles, personne ne pouvait me démontrer que, selon la loi de la Torah ou même selon la simple morale, j'avais tort. Rien alors n'aurait pu ébranler ma volonté de poursuivre cette lutte dont dépendait mon avenir.

Quand, en ce printemps 1965, j'arrivai à Jérusalem, Ouriel avait perdu tout espoir de gagner notre cause. Et c'est à une véritable torture morale qu'il me soumit, afin, disait-il, de briser le plus vite possible mes chimères qui ne pouvaient me mener qu'à une cruelle désillusion. Quand je compris que le pessimisme d'Ouriel s'alimentait à celui de Rav Lévy, nous eûmes, Ouriel et moi, une explication franche et il changea d'attitude.

Je n'oublierai jamais la fête de Pessach de cette année-là. Comme l'année précédente, j'étais le soir du Séder, avec mon fils, à la table de Rav Lévy. La joie, la ferveur se lisaient sur tous les visages et moi je ne savais comment cacher mes larmes. J'avais l'impression que tout le peuple juif sortait d'Égypte alors que je restais, moi seule, au pays de l'esclavage. J'imaginai mon fiancé célébrant le Séder dans

son appartement des Maisons Hongroises, à quelques centaines de mètres de l'endroit où je me trouvais. Lui aussi avait de la peine, mon épreuve était la sienne, mais au milieu de ses enfants et petits-enfants, dans son quartier, dans la ville où il était né, la Ville sainte, sa situation était très différente de la mienne.

Je n'étais pourtant pas seule dans mon épreuve. Parmi les Netoure-Karta groupés autour de nous, je possédais un ami sincère et sûr, un père, un frère, Rav Moshé Jacobowitz. Lui et sa femme valaient à eux seuls toute une famille. Comme je ne disposais pas à ce moment-là sur place d'assez d'argent liquide, Rav Moshé m'en prêta : de quoi prendre un petit appartement plus confortable que celui d'Ouriel. C'est lui qui sans cesse m'insuffla l'espoir quand d'autres, ayant eux-mêmes perdu la foi en l'aide du Ciel, faisaient tout pour le briser. Avec quelle joie il m'annonça un jour que Rav Amram avait écrit et fait imprimer une brochure dans laquelle il expliquait de façon formelle pourquoi il voulait faire de moi sa femme et comment, selon la Torah, il avait pleinement le droit et même l'obligation de m'épouser.

— Vous pouvez être fière de votre fiancé. Ce qu'il a écrit est une vraie rivière de diamants, me dit-il avec enthousiasme.

Cette nouvelle renforça mon courage. La brochure n'était pas encore diffusée mais, dans l'attente de la venue du Rebbe, mon fiancé, Rav Amram le Juste, préparait la défense de nos droits selon la Torah.

Enfin ce fut l'été. Dans la première quinzaine de juin, arriva le Satmar Rav accompagné de sa femme et d'un grand nombre de ses hassidim. Les réceptions que les membres de la Eda Harachedis lui firent au port de Haïfa et ensuite à Jérusalem furent grandioses mais son séjour dans la Ville sainte fut loin d'être aussi reposant qu'il l'eût sans doute souhaité. En effet chacun des deux camps fit son possible pour convaincre le Rebbe du bien-fondé de ses arguments.

Puis les journalistes finirent par s'en mêler, soulevant par leurs articles l'intérêt des Israéliens. Ils sonnaient à ma porte du matin au soir et quand, par mégarde, celle-ci était ouverte, ils entraient sans frapper et prenaient des photos. Ils poursuivaient Ouriel jusque dans son bureau, au grand déplaisir de son patron.

— Tout le pays est de votre côté, me dit une journaliste venue me surprendre dans mon appartement.

De sa propre initiative, quelqu'un, que je ne connaissais même pas, organisa une réunion un vendredi soir dans une synagogue et, la prière terminée, il parla en ma faveur devant une nombreuse assistance.

La réputation de mon fiancé aida beaucoup à forger l'opinion publique. Un journaliste dit un jour à mon voisin : « Je ne fais pas partie du cercle de Rav Amram et je ne partage pas ses opinions mais je l'aime beaucoup et, comme tous ceux qui le connaissent, j'ai pour lui le plus grand respect. Je ne suis pas religieux, je ne marche pas la tête couverte, mais je sais que, si j'étais dans le besoin, je pourrais m'adresser à lui. Il me donnerait jusqu'à sa chemise ! Pendant la guerre d'indépendance d'Israël, Rav Amram a risqué sa vie pour aller porter de la nourriture à une famille non religieuse qui vivait sur la frontière et qui était complètement coupée de la communauté juive depuis plusieurs jours. »

Un de nos amis, employé dans les bureaux de la douane de Haïfa, raconta à Ouriel l'émotion suscitée parmi les douaniers, le jour où ils apprirent par les journaux la nouvelle que Rav Amram et moi étions fiancés et que le Beth-Dîn s'opposait à notre mariage :

« Ce matin-là, dit-il, on aurait cru que toute la douane était en grève. Chacun dévorait son journal et des groupes se formaient pour commenter la nouvelle. Puis ce fut le défilé dans mon bureau. « Toi qui les connais, me demandait-on, qu'est-ce que tu en penses ? » — « J'ai deux enfants, ai-je répondu, un fils et une fille. Je souhaite que mon fils devienne comme Rav Amram et ma fille comme Ruth Ben David. »

Je garde un autre bon souvenir de cette cruelle période. Une vieille, vieille juive, courbée sous le poids des ans et des chagrins, qui avait passé des dizaines d'années de sa vie à quêter dans la rue l'argent qu'on distribue aux pauvres, prit sa canne et, sur ses jambes qui la soutenaient à peine, elle se précipita vers mon appartement. Toute frêle, elle arriva devant ma porte à bout de souffle. Elle venait d'entendre que j'avais accepté de rompre mes fiançailles.

— Tu as renoncé à ton bonheur, à ton avenir avec un si grand homme ! Tu ne sais pas qui est Rav Amram ! s'écria-t-elle, rouge de colère et de chagrin.

Sa démarche me remplit de bonheur.

— Pensez-vous que je sois aussi stupide, madame Scheindel ? Pour tout l'or du monde je ne renoncerais pas.

— Dieu soit loué, Dieu soit loué !

Rassurée, elle me quitta après m'avoir embrassée sur les deux joues. Elle au moins n'avait pas perdu la foi en l'aide du Ciel. Cette image lumineuse brille à jamais dans ma mémoire.

Nous n'avions pas, semblait-il, avancé d'un pas lorsque le Satmar Rav fixa la date de son départ. Tout espoir semblait perdu. N'ayant pas vu le saint homme pendant son séjour, je décidai une fois de plus de lui écrire.

Un samedi soir, je m'assis devant ma table couverte de livres : Talmud, Psaumes et autres livres saints. Faisant appel à tout le savoir acquis pendant plus de dix ans d'étude de la Torah, j'écrivis et re-écrivis pendant dix heures une lettre de quatre pages au Rebbe.

A huit heures, comme convenu, Ouriel vint prendre ma lettre et il la remit personnellement au Rebbe. Ce dimanche était le 18 Tamouz de l'année juive. Le 17 Tamouz, jour où commença le siège de Jérusalem, marque le début des trois semaines de deuil qui se terminent le 9 Av, jour où le premier et le second Temple de Jérusalem ont été détruits. On jeûne le 17 Tamouz et le 9 Av. Lorsque le 17 Tamouz tombe un Shabbat, le jeûne est reporté au lendemain. Coïncidence : Rav Amram était né le 17 Tamouz dans la vieille ville, le jour du Shabbat.

Je passai toute cette journée du 18 Tamouz à prier pour la fin de tous les ennuis des juifs, et pour la rédemption de notre peuple et du monde entier.

Puis vint la nuit et la fin du jeûne. La porte s'ouvre. Ouriel entre en trombe. Il vient de voir Rav Amram. Le Rebbe est allé trouver les trois dayanim du Beth-Dîn pour leur demander de ne plus entraver notre mariage. Ils se sont finalement inclinés et le Rebbe a fait appeler mon fiancé pendant la journée pour lui apprendre la bonne nouvelle. Il y a cependant deux conditions : premièrement, notre mariage doit avoir lieu en dehors de Jérusalem pour ménager le respect dû aux dayanim ; deuxièmement, nous devons nous installer pour quelque temps en dehors de la ville jusqu'à ce que les esprits soient apaisés.

Dieu nous avait envoyé son salut.

## XVIII

« Bénis mon âme, l'Eternel! Que tout mon être bénisse Son saint nom! Bénis mon âme, l'Eternel, et n'oublie aucun de Ses bienfaits. C'est Lui qui pardonne toutes les fautes, guérit toutes les souffrances... Prodigue le bonheur à ton âge florissant, fait se renouveler la jeunesse comme celle de l'aigle. »

*Psaume 103 (1-2-3-5).*

La nouvelle que Rav Amram et moi allions nous marier se répandit dans Mea Shearim et parvint très vite aux journalistes. Des troupes d'enfants se mirent alors à me suivre dans la rue. Des femmes, des jeunes filles m'abordaient pour me féliciter et me souhaiter Mazal Tov. Puis, au moment où la curiosité des gens commençait à s'apaiser, une rumeur courut soudain : « La fiancée de Rav Amram (pour mes adversaires : « la guilloreth ») porte maintenant des bas noirs et le long fichu noir. »

Après le départ du Satmar Rav, nos opposants, qui n'avaient pas encore déposé les armes, n'avaient cessé, dans l'espoir de le décourager, de harceler mon fiancé. Fatigué de devoir longuement s'expliquer sur ses intentions, ce qui ne servait à rien, il m'envoya deux de ses filles pour me demander de m'habiller comme il avait été convenu lors de nos fiançailles. C'était sa façon de mettre les choses au clair. Il fallut toute la force de persuasion de Rav Moshé et des deux filles de Rav Amram pour me convaincre. J'aurais été heureuse,

après mon mariage, de tenir ma promesse et d'obéir à mon mari. Pendant toute ma jeunesse, j'avais dû prendre seule toutes les décisions, assumer toutes les responsabilités et jouer auprès de mon fils le rôle de père et de mère à la fois. J'avais pendant vingt-trois ans parcouru solitaire mon chemin. Faire la volonté de mon mari, comme le demande la Torah, représentait pour moi le plus grand des bonheurs. Mais changer, dans de telles circonstances, mon aspect extérieur avant la cérémonie, était un véritable sacrifice. Je savais très bien ce qui m'attendait dès que je sortirais ainsi dans Mea Shearim et je détestais attirer l'attention. Et ce qui devait arriver arriva. Couverte du long châle noir et portant les bas noirs, je redevins la proie des journalistes et des photographes qui multiplièrent les stratagèmes pour me surprendre dans la rue ou dans mon appartement.

Dans l'après-midi du 9 Av, Rav Amram quitta Jérusalem pour Bne-Brak, où devait avoir lieu le mariage. La date de celui-ci — malgré nos adversaires qui tentaient maintenant de le retarder jusqu'à la fin octobre — fut fixée au mercredi soir, 1<sup>er</sup> septembre 1965. Nos amis en furent avertis dans le plus grand secret. Mais, quelques jours plus tard, la date était annoncée dans les journaux! Une compagnie de télévision offrit même une grosse somme pour obtenir le droit de filmer la cérémonie. Nous retardâmes alors celle-ci de vingt-quatre heures, ne prévenant que nos intimes.

Trois jours avant la date, je quittai Jérusalem pour Bne-Brak, tard dans la soirée. Une des filles de Rav Lévy m'avait rasé la tête avant mon départ\*. Je ne pourrais affirmer, sans mentir, que cette nouvelle transformation me laissa indifférente, bien que j'y fusse depuis longtemps préparée (je vivais depuis de nombreuses années déjà au milieu des juifs strictement orthodoxes où la femme ne se découvre jamais la tête devant qui que ce soit). Cependant, cela fut moins difficile que de sortir, poursuivie par les gosses et les curieux,

\* Cette coutume n'a pas pour but d'enlaidir la femme juive, comme le prétendent les gens mal informés, mais elle est une précaution qu'exigent les plus stricts des juifs pieux lors de la purification mensuelle des femmes par le bain rituel. Un simple cheveu détaché de la tête et venant se coller sur le corps invaliderait cette purification.

avec un long fichu noir dans les rues de Mea Shearim, avant d'être l'épouse de mon mari.

Notre mariage fut en fait célébré le jeudi 2 septembre dans la yechiva Ohr HaTorah de Bne-Brak.

Lorsque j'assistais au bonheur des autres à Aix-les-Bains ou à Anvers, à New York ou en Eretz Israël, j'avais souvent pensé à mon propre mariage. Je me l'étais représenté quelque peu différent de celui de toutes ces jeunes filles que j'avais vu conduire sous la choupa\*. Je n'avais plus vingt ans et j'avais un fils en âge de fonder lui-même une famille. Cependant mon mariage allait être fort différent du leur et de tout ce que j'avais imaginé.

Un grand mariage public était hors de question : c'était opposé à nos conceptions, et nous étions saturés des rumeurs tapageuses de la presse. Mais celle-ci ne l'entendait pas ainsi. Quelques heures avant la cérémonie, j'avais dû sortir un moment, mon fils me servant de chauffeur. Par malchance, nous croisâmes un journaliste, qui nous reconnut. Il fit brusquement demi-tour et se mit à notre poursuite. Mon fils accéléra, l'autre en fit autant et ce fut une course effrénée dans les rues de Bne-Brak. Je crus ma dernière heure arrivée. Nous réussîmes à le semer.

Lorsque, plus tard, Ouriel et moi arrivâmes à la yechiva où notre mariage devait être célébré, les journalistes — malgré toutes nos précautions — nous attendaient. Les élèves durent se précipiter sur notre voiture et camoufler les vitres avec leurs manteaux afin qu'aucune photo ne pût être prise. J'entrai en hâte dans le bâtiment dont on referma aussitôt la porte.

Des dames s'avancèrent et m'accueillirent avec chaleur. Elles me firent asseoir sur la chaise que l'on prépare spécialement pour la fiancée. J'étais vêtue d'une robe longue en organdi bleu clair, brodée au point de Saint-Gall. Je portais des bas blancs et j'étais coiffée d'un fichu blanc. Pour me rendre sous la choupa, j'avais sur les épaules un joli châle blanc en dentelle.

Au bout d'un moment, les chants des garçons de la yechiva s'élevèrent et mon fiancé s'avança vers moi, entouré et suivi d'une partie de l'assistance masculine. Instant d'émotion intense. Je l'avais

\* Le dais nuptial.

si longtemps attendu! Selon la coutume de Jérusalem, il prit sur un plateau qu'on lui tendit une pièce de tulle blanc — le deck-tuch — dont il me couvrit la tête et le visage.

Je ne sais si les deux dames qui s'occupèrent de moi jugèrent que mon châle blanc était trop élégant ou si elles ne le virent pas mais, selon la coutume ancienne de Jérusalem, elles m'enveloppèrent les épaules et le buste d'un simple drap. Puis chacune d'elles, tenant allumée une bougie tressée, me prit le bras pour me conduire sous la choupa. Les gens se pressaient autour du dais nuptial et nous eûmes beaucoup de peine, elles et moi, à nous frayer un passage pour tourner sept fois autour de mon fiancé. Emue au-delà des mots, au-delà des larmes, je remerciai Dieu de m'avoir enfin accordé le bonheur d'une telle union. Je Lui demandai de m'aider à remplir dignement mon rôle d'épouse d'un si grand homme, de me bénir pour que je sois encore mère et de donner bientôt à mon fils la joie de fonder aussi un foyer.

C'est notre Shadtren et fidèle ami Rav Moshé Jacobowitz qui nous maria et récita les bénédictions traditionnelles. Le voile épais qui me recouvrait le visage dissimula le tremblement de mes lèvres lorsque la coupe de vin me fut présentée. L'émotion m'étreignit lorsque mon mari me mit au doigt l'alliance d'argent en disant d'une voix forte et assurée la phrase qui faisait de moi sa femme : « Avec cet anneau tu m'es maintenant consacrée selon la Loi de Moïse et d'Israël. » « Jusqu'à et après l'arrivée du Messie », ajoutai-je mentalement avec ferveur.

Après la dernière bénédiction, mon mari passa son bras sous le mien, au milieu des souhaits de Mazal Tov et de l'enthousiasme général. Ce premier geste familier accompli en public provoqua mon embarras que je dissimulai de mon mieux tandis que, accompagnés par les chants des invités, nous nous dirigeons vers la pièce où nous devons prendre seuls notre premier repas.

Lorsque nous sortîmes, des amis nous attendaient à la porte pour nous souhaiter encore Mazal Tov. Ouriel s'approcha alors de moi, accompagné d'un couple que je ne reconnus pas.

— Mazal Tov, me dirent-ils.

— ...

— Tu ne reconnais pas Leibel Fridman? me demanda Ouriel.

Le choc me rendit muette. A la pensée de Yossele les larmes me

montèrent aux yeux et, saisie de nausée, je tournai les talons sans un mot.

La choupa avait eu lieu à minuit et il était déjà très tard. Ceux de nos invités qui devaient rentrer à Jérusalem nous quittèrent. Par crainte d'alerter les journalistes, nous n'avions pas prévenu beaucoup d'amis et je regrettais l'absence de la plupart de mes connaissances de Jérusalem. Un sentiment de frustration n'envahit lorsque, mon mari ayant rejoint dans l'autre salle la nombreuse compagnie des hommes, je ne me retrouvai qu'avec quelques femmes. Je dus faire un gros effort pour chasser les pensées amères qui venaient altérer mon bonheur présent. Mais le but principal n'avait-il pas été atteint? J'étais maintenant la femme d'un juif exceptionnel et qu'importait le reste. Malgré les ombres qui passèrent, ce fut donc dans la joie la plus authentique que j'écoutai les chants et les discours jusqu'à une heure avancée de la nuit.

La cérémonie du mariage est suivie de sept jours de réjouissances pour ceux qui se marient pour la première fois. Pour ceux qui forment un deuxième couple, à moins que l'un des deux ne soit un jeune homme ou une jeune fille, la fête ne dure que trois jours. Chaque jour, les nouveaux mariés sont invités dans leur famille ou chez des amis, et chaque repas s'achève par la répétition des sept bénédictions du mariage\* — Sheva Brachoth, Nos trois jours de Sheva Brachoth eurent lieu chez nous, dans l'appartement que nous avions loué rue du Rav Blau\*\*.

Deux des filles de mon mari, l'aînée et la plus jeune, laissèrent leurs familles à Jérusalem et, avec le plus grand dévouement, elles s'occupèrent de tout. Réjouir le marié et la mariée qui pendant toute

\* Les bénédictions ne peuvent avoir lieu que si dix juifs sont présents.

\*\* La ville de Bne-Brak a donné à cette rue le nom du frère de mon mari, Moshé Blau, mort d'un empoisonnement en 1946 sur un bateau qui l'amenait en Europe où il devait s'occuper des orphelins juifs pour empêcher que ces enfants de familles religieuses disparues pendant la tourmente ne tombent entre les mains des sionistes athées.

une semaine sont traités comme un roi et une reine est considéré comme une grande mitzwa. Mais les repas de Sheva Brachoth ont pour but également de faire participer aux festivités du mariage ceux qui n'ont pas pu être présents à la cérémonie. Tel fut le cas de nos amis de Jérusalem qui vinrent en foule un soir, après la fin du Shabbat. Pendant des heures, chants et discours alternèrent dans la joie, effaçant ainsi le sentiment de frustration que j'avais ressenti quelques jours auparavant.

Bne-Brak est une ville moderne, dans la banlieue de Tel-Aviv. Située non loin de la mer, son climat est très différent de celui de Jérusalem, plus frais et plus sec. L'hiver est parfois très rigoureux à Jérusalem qui se trouve à sept cents mètres d'altitude. Il passe presque inaperçu à Bne-Brak où les étés sont chauds et humides. La mentalité est très occidentale dans cette ville. Les gens sont généralement polis, aimables. Ils furent charmants envers nous et tous les juifs à qui nous avons eu affaire firent tout pour rendre notre séjour agréable. Heureux, loin des chicanes, nous vécûmes là sept mois, en plein quartier religieux qui est un centre de Torah.

Pendant l'année difficile qui venait de s'écouler, j'avais pu apprécier la ténacité de Rav Amram, son courage et son sens des responsabilités, qualités qui font les vrais leaders. Mais le mari que je découvris à Bne-Brak se révéla très différent de ce que j'avais imaginé. A soixante-cinq ans, Rav Amram était encore en parfaite santé, plein d'humour, toujours content et souriant. Je retrouvai mes vingt ans auprès de ce mari qui partageait mes fous rires. Nous étions heureux comme tous les jeunes mariés. C'était merveilleux après tant d'amertume.

Loin de la Ville sainte et de ses occupations habituelles qui étaient nombreuses, mon mari consacrait la plus grande partie de son temps à l'étude. Debout avant le jour, il se rendait à la mikwe et, après quelques heures d'étude, il allait prier. Après son déjeuner du matin, il retournait étudier à la synagogue pour n'être pas dérangé. Celle-ci était située au rez-de-chaussée d'une maison privée, proche de notre appartement. Chaque matin, je trouvais un bon prétexte (un jus de carotte, de tomate ou de fruits sortant de mon mixer) pour lui rendre visite à la synagogue où il se trouvait toujours seul avant l'heure du déjeuner. Je le quittais généralement au bout de quelques minutes, gratifiée d'un grand merci et de son merveilleux sourire.

Rav Amram avait le don de remercier pour la moindre chose qu'il recevait, qu'elle lui vint du Ciel, de sa femme ou d'un ami.

L'après-midi, il fréquentait une autre synagogue plus éloignée de chez nous. Là aussi, il étudiait et il pouvait discuter avec son grand ami Rav Joseph Dunkeles, un Talmid-Chacham de renom, auteur de nombreux ouvrages. Rav Joseph, comme mon mari l'appelait affectueusement, partageait ses idées. Il avait lutté de toutes ses forces contre l'injustice dont nous avons souffert. Bonne, intelligente et pieuse, sa femme Rachel, à la fois son « associée » et sa « secrétaire », était devenue mon amie intime. Son affection et ses conseils me furent précieux pendant mon séjour à Bne-Brak.

Notre mariage avait eu lieu trois semaines avant Roch-Hachana. Durant ces fêtes, pour la première fois je ne fus plus une invitée chez autrui. Je célébrai cette solennité assise à table, chez moi auprès de mon mari, un bonheur dont j'avais si longtemps rêvé ! Un bonheur que je savourai malgré l'atmosphère d'austère recueillement qui marque ces journées.

J'avais travaillé dur pendant deux jours pour préparer les repas que partageront de nombreux invités. J'avais cuit de nombreuses *chaloth*\* dans mon four. Plusieurs avaient pour Roch-Hachana une forme spéciale. Elles représentaient des échelles, des oiseaux et deux mains croisées : les échelles le long desquelles montaient les prières vers Dieu, les oiseaux qui les Lui apportaient ; et les deux mains étaient celles de deux juifs qui, après la prière, se souhaitent une bonne année. J'avais appris de mon mari cette très vieille coutume de Jérusalem. Pour me l'enseigner, il avait dû mettre la main à la pâte. La préparation de ces pains fut un moment de bonheur simple, de rire, de détente au milieu du travail qui précède la fête.

Pendant les deux jours de Roch-Hachana, nous allâmes prier dans la synagogue de la famille Benedikt que mon mari fréquentait chaque semaine, le vendredi soir. Coiffé de son *straimel*, il était vêtu de son *caftan* blanc. J'avais échangé mes bas noirs contre des bas blancs et le long fichu noir qui me couvrait la tête contre un fichu blanc. Prier là en compagnie de Rav Amram était quelque chose d'extraordinaire. Sa voix puissante et claire dominait celles de toute l'assistance. Les

\* Pain de Shabbat et des jours de fête. Ces pains sont souvent tressés.

femmes dans la pièce voisine suivaient ainsi l'office sans difficulté. De plus, sa prière avait une telle ferveur qu'elle inspirait tous ceux qui l'entouraient. Chacun avait l'impression qu'elle montait directement au Ciel, ouvrant les portes de la miséricorde céleste.

La fête de Souccoth, cinq jours après la fête de Yom Kippour, fut très gaie. Avec l'aide de jeunes gens de Bne-Brak, fervents disciples de mon mari, nous construisîmes notre soucca sur le toit en terrasse, un demi-étage au-dessus de notre appartement. Faite de planches et recouverte de joncs et de feuilles de palmier, elle était vaste et claire. La soucca n'est qu'une habitation provisoire qui rappelle celles des fils d'Israël dans le désert, après la sortie d'Égypte. Notre première soucca était magnifique. A l'intérieur, nous recouvrimus les parois de tissu blanc. Mon mari y accrocha des tableaux, des images représentant la vieille ville, le site du Temple et le mur des Lamentations, les symboles des tribus d'Israël et toutes sortes de rosaces faites avec du papier glacé de différentes couleurs qu'il avait confectionnées avec amour et patience comme tout ce qu'il faisait. Aux quatre coins de la soucca, suspendus par une ficelle : une bouteille d'huile, un flacon de vin, un autre rempli de farine, un quatrième contenant de l'eau. Au milieu, accroché aux joncs, se trouvait le lustre de cuivre avec ses dix soucoupes à huile contenant treize mèches servant à allumer les lumières de Shabbat et des jours de fête. Ça et là, pendaient grappes de raisins, figues en chapelet, pommes rouges et grenades. Sur le sol, j'avais étalé le grand tapis qui ornait le salon de mon appartement à Paris. Pendant les sept jours de Souccoth, amis et invités se succédèrent dans notre soucca. Durant ces jours, je fis aussi la connaissance de quelques-uns des fils et filles de mon mari, qui vinrent accompagnés d'une partie de leurs nombreux enfants.

Nous eûmes un jour, dans notre soucca, une visite importante. Celle d'un jeune couple de Tel-Aviv. Le mari était originaire de Jérusalem et sa femme était la fille du rabbin Fuchs, le Shochet de Copenhague. Sa plus jeune sœur, Gittel, se trouvait en vacances chez eux, pour quelques semaines, et ils cherchaient pour elle un *shidouch*. Mon mari proposa immédiatement mon fils. Le couple connaissait bien Ouriel car il fréquentait à Mea Shearim le foyer d'un membre de leur famille. La proposition leur plut. Mon fils, présent à l'entretien, accepta de rencontrer la jeune fille.



Cette rencontre eut lieu quelques jours plus tard, dans notre appartement de Bne-Brak. Grande, élancée, un visage frais aux traits fins et réguliers, Gittel fit immédiatement la conquête d'Ouriel... et la nôtre. Après une conversation longue et agréable, les deux intéressés prirent rendez-vous pour la semaine suivante, afin de faire plus ample connaissance. De son côté, la sœur de Gittel écrivit à ses parents. D'accord sur le principe, les Fuchs voulurent, bien entendu, connaître leur futur gendre. Il fut décidé qu'Ouriel se rendrait au Danemark pendant l'hiver.

Tout alla bien jusqu'au jour où la sœur de Gittel se rendit à Jérusalem pour mettre la famille de son mari au courant du shidouch. Comme tout le monde, elle connaissait les difficultés que Rav Amram et moi avions eues pour nous marier, mais elle ne savait pas exactement qui étaient nos ennemis. En toute innocence, elle rendit visite à l'un d'eux, le plus acharné de tous. Il sut trouver les mots qu'il fallait pour la convaincre que ce mariage serait une honte pour leur famille. Elle rentra chez elle bouleversée et à partir de ce moment mit tout en œuvre pour briser ce shidouch dont auparavant elle était si fière. En vain. De retour au Danemark, Gittel n'eut aucun mal à convaincre ses parents que sa sœur avait tort, et en décembre Ouriel se rendit à Copenhague.

Les obstacles et l'opposition renforcent en général et les sentiments et la volonté. Ouriel et Gittel ont aujourd'hui sept enfants. Que leur bonheur dure, avec l'aide de Dieu, jusqu'à cent vingt ans.

Depuis notre mariage, les journalistes nous laissaient en paix. Mais, un jour, on m'apporta un article où l'on rapportait des propos que je n'avais évidemment jamais tenus sur les propriétés curatives du soja. Qu'avais-je à faire avec cette noble plante et comment auraient pu germer en moi ces connaissances médicales? Rapidement on vint me trouver pour me soumettre des cas pathologiques et me demander ce qu'il fallait faire. Imaginez ma situation devant ces malheureux qui attendaient de moi, comme jadis des Rebbes hassidiques de Pologne, la recette d'une guérison miraculeuse. Je sus ensuite le fin mot de cette histoire de soja. Un commerçant, voulant lancer ce produit dans le pays, lui avait prêté des vertus miraculeuses et il m'avait utilisée sans vergogne comme caution

« miracle ». Allez comprendre ce qui se passe dans la tête des commerçants!

Les journalistes avaient aussi mentionné que j'étais très riche. Les gens venaient donc solliciter mon aide pour marier leurs enfants. Certains espéraient même que j'allais leur offrir un appartement.

Je fis la connaissance à Bne-Brak des malades nerveux et mentaux qui depuis des années fréquentaient le foyer de mon mari. Des nouveaux vinrent aussi, grâce à la presse. Auprès de mon mari, ils trouvaient tolérance et compréhension. Pourtant, leurs visites étaient pour moi très éprouvantes. J'admirais la patience de mon mari. Pendant les jours de nos Sheva Brachoth, l'un d'eux voulut même s'installer dans notre appartement. Un jour, sept aliénés se trouvèrent réunis à notre table pour le repas de midi. La foire! Fatiguée ce jour-là, je manquai de patience. Je fis signe à mon mari qui vint me rejoindre dans la cuisine.

— Il en manque trois pour faire mynian\*. Si tu permets, je descends dans la rue pour les recruter, lui dis-je.

— Tu veux que je les renvoie? me demanda-t-il avec douceur.

J'eus honte et je me calmai. Avec le temps je me suis habituée. J'avais moi-même souvent aidé de tels malades dans le passé mais individuellement. Sept à la fois, c'était impressionnant.

Mon mari avait une immense pitié pour ces malades et sa réputation de bonté et de patience les attirait vers lui. Pendant toute notre vie commune, nous avons eu la visite régulière de l'un d'entre eux. Intelligent et pieux mais particulièrement excité, il dérangeait beaucoup et il m'a souvent fatiguée. « Pendant qu'il est ici, ses vieux parents ont un peu de répit », disait mon mari. Ces malheureux, que nous traitions comme des individus « normaux », sortaient de chez nous rassurés et momentanément tranquillisés.

Nous passâmes les fêtes de Pessach 1966 à Jérusalem. Célébrer un Séder loin de ses enfants était pour Rav Amram impensable. Je m'entendais d'ailleurs très bien avec sa grande famille. Pendant deux semaines nous occupâmes son appartement des Maisons Hongroises.

\* Minimum requis pour la prière en commun.

Ses filles préparèrent tout pour la fête. J'assistai au Séder assise près de mon mari et de mon fils : exception faite en ma faveur car, étant donné la foule des enfants et petits-enfants présents, j'aurais dû normalement me trouver à l'autre bout de la pièce dans la partie réservée aux femmes.

La semaine de fête terminée, nous eûmes la visite assez inattendue d'une personnalité de Jérusalem. Un homme réputé pour sa science dans la Torah, Rav Weidenfeld, le Tchibine Rav, principal de la yechiva du même nom. C'était un homme âgé et très malade ; il devait quitter ce monde quelques mois plus tard. Courageusement il avait pris un taxi et, appuyé sur deux de ses élèves, il était arrivé chez nous. Une des filles de mon mari se trouvait là. « Il fallait que je vienne dire Mazal Tov à Ruth », dit-il simplement. Mon mari et lui parlèrent Torah. Lorsqu'il repartit, il s'arrêta sur le seuil et, se retournant vers Rav Amram qui le suivait, il lui dit en hébreu : « Tout ce que Ruth te dira de faire, fais-le. » Il avait paraphrasé un verset de la Torah où Dieu dit à Abraham : « Tout ce que Sarah te dira de faire, fais-le. »

Après la fête de Pessach, nos amis décidèrent que notre exil avait assez duré et que nous devions nous installer définitivement parmi eux. Ils n'eurent pas grand-peine à nous en convaincre. Certes, nous avions vécu heureux à Bne-Brak, qui avait été pour nous, après les mauvais jours, un havre de paix, mais Jérusalem nous manquait beaucoup. De plus, je n'avais pas oublié l'affaire Yossele ; elle continuait à peser lourdement sur mon cœur. Le souvenir de Leibel Fridman, de Rav Rabinovitch et de Rav Katz, deux sur trois des gens de Bne-Brak, m'empêcha de me sentir vraiment à l'aise dans cette ville. Je me sentais capable, avec le temps, de pardonner à mes ennemis pour le tort qu'ils m'avaient causé personnellement mais je ne crois pas pouvoir oublier leur trahison envers Yossele.

Mea Shearim, comme la vieille ville de Jérusalem, c'est l'Orient. On crie, on s'interpelle, on palabre. On n'accepte pas le sionisme à Mea Shearim et on le dit à haute voix. On l'écrit sur les murs. Le juif de Jérusalem n'est pas toujours raffiné mais il est entier. Il est tenace. Une bataille sans compromis comme celle qui a précédé notre mariage n'aurait jamais pu avoir lieu ailleurs qu'à Jérusalem. C'est là le mauvais côté du caractère des Yerushalmites mais il y a le bon, car, s'ils se trompent une fois, neuf fois ils ont raison. Et, même

quand ils se trompent, ils finissent tôt ou tard par le reconnaître. Oui, Jérusalem correspondait au tempérament de mon mari, et au mien. Nous avons lutté, l'un et l'autre, toute notre vie. Rav Amram incarnait la tradition entière et intransigeante de ceux qui avaient fondé Mea Shearim. Lorsque mon destin fut uni au sien, il aboutit simplement à Mea Shearim. J'ai aimé ce bastion du judaïsme authentique dès le premier contact. Malgré l'humiliation que j'y ai connue, cet attachement n'a jamais cessé. On a toujours dû combattre à Mea Shearim. Combattre pour exister malgré la pauvreté. Combattre pour maintenir un judaïsme intégral en face du sionisme.

Lorsque notre retour dans la Ville sainte fut décidé, nos amis retinrent immédiatement pour nous un appartement : deux pièces, cuisine et salle de bains dans le quartier de Even Yechoua, à deux pas du shouk. Nous vécûmes là un an, entourés de l'affection de la famille de mon mari et de celle de mon fils dont le mariage fut célébré dans la joie exactement un an après le nôtre : mais cette fois en public, avec tous nos amis, présents et joyeux.

Dès notre installation à Jérusalem, nos adversaires qui avaient perdu la « guerre » essayèrent de sauver « l'honneur » en m'humiliant. Ils voulurent, au nom du Satmar Rav, faire signer à mon mari une lettre rédigée à l'avance dans laquelle il était supposé déclarer qu'il m'avait épousée « forcé par les circonstances », et qu'il se mettait entièrement sous l'autorité du Beth-Dîn. Ils pensaient sans doute qu'une fois marié, Rav Amram signerait n'importe quoi pour avoir la paix. Une fois de plus, ils se trompaient. Ils n'avaient toujours pas compris la signification de notre lutte : la défense non seulement de mes droits légitimes et ceux de mon fils, mais celle de tous les vrais guérim. Si Rav Amram était resté inébranlable, c'est plus pour la défense de la Torah contre les préjugés de certains juifs que par intérêt personnel. Cette lettre que nos adversaires présentèrent à mon mari au nom du Satmar Rav gâcha quelque peu la joie de notre retour. Rav Amram essaya de parlementer, d'expliquer son point de vue. L'expérience du passé m'avait convaincue que cela n'aboutirait à rien et que sa patience serait interprétée comme une faiblesse. S'opposer de front, c'était courir le risque d'une vengeance et d'autres humiliations. Je m'y résolus pourtant et, un jour, je mis

fin aux pourparlers en jetant à la porte un messager de nos adversaires.

Quelques semaines après la fête de Shavouoth, eut lieu l'anniversaire de la mort de Rav Maizes. Je me rendis au cimetière de bonne heure afin de pouvoir prier tranquillement sur sa tombe. A ma grande surprise, un juif se trouvait déjà là, récitant les Psaumes. Un jeune homme se tenait près de lui, son fils sans doute. Je pris place de l'autre côté de la pierre tombale pour prier. Impossible. « C'est Reb Nahum », me disait une voix intérieure. « Mais non, raisonnais-je, il porte certainement le caftan comme mon mari. Ce juif avec son long manteau noir ne peut être Reb Nahum. »

La Rebetzen Maizes arriva sur ces entrefaites et se plaça face à la tombe.

— Qui est ce juif? lui demandai-je.

— Je ne sais pas.

Elle connaissait tous les juifs qui venaient voir son mari. Qu'elle ignorât le nom de celui qui se trouvait là était impensable. Je compris qu'elle se refusait à me renseigner.

Lorsque les deux hommes voulurent dire kadish\*, ils s'éloignèrent pour appeler d'autres juifs. J'en profitai pour interroger à nouveau la Rebetzen.

— C'est Reb Nahum, n'est-ce pas?

— Oui, me répondit-elle à mi-voix.

Pour la première fois je voyais celui qui m'avait fait tant de mal.

Je m'éloignai pour laisser la place aux hommes. Puis, lorsqu'ils furent partis, nous nous retrouvâmes face à face, mon ennemi et moi. Au-dessus de la tombe de mon Rav, je lançai :

— Si le Rav avait été en vie, il vous aurait réduit en cendres.

Que Dieu me pardonne de n'avoir pas pu dès cette époque lui pardonner!...

\* Prière dite pour les morts. Dix hommes, un « mynian », doivent être réunis à cette occasion.

## XIX

« Heureux l'homme qui cherche sa sécurité en l'Éternel, et ne se tourne pas vers les orgueilleux et les amis du mensonge. »

*Psaume 40 (5).*

Pendant cette première année à Jérusalem, je vendis ma maison des bords de Loire. Cela me permit d'aider Ouriel à installer son foyer et d'acquérir pour mon mari et moi, dans les Maisons Hongroises, deux appartements mitoyens que je fis transformer. Avoir une grande maison bien aménagée était chose importante. Pendant toute l'année précédente, j'avais reçu de nombreux invités et j'avais aussi offert quelques repas de Sheva Brachoth. Tout cela avec une cuisine de poupée. Je voulais une maison où recevoir dignement de nombreux hôtes. Mon mari signa le contrat d'acquisition de notre appartement quelques heures avant que Reb Nahum eût vent de nos projets. Tous ses efforts et ceux de ses amis en vue d'empêcher cette acquisition furent vains. Une fois les travaux commencés, de petites affiches furent collées sur les murs des Maisons Hongroises. Tous les habitants étaient invités à s'opposer à notre installation. Trois seulement répondirent à « l'invitation ». Un père et ses deux fils. Une nuit, les trois « invités » démontèrent nos portes que nous retrouvâmes d'ailleurs le lendemain matin. Mon mari et moi décidâmes alors d'occuper notre appartement pendant la

nuit. Cela équivalait à camper dans un chantier, mais c'était la seule solution.

Cet incident, provoqué par des adultes, fut heureusement le dernier. Les gosses, eux, furent plus tenaces. Excités sans doute par ce qu'ils entendaient chez eux, les enfants de mes adversaires me rendirent la vie dure dans les rues de Mea Shearim. Ils couraient derrière moi, parfois par simple curiosité, mais souvent pour se moquer. Le mot « guilloreth » était devenu sur leurs lèvres une insulte. Longtemps je n'en dis rien à mon mari. Ses propres soucis lui suffisaient. Plus d'une année, sortir seule dans les rues de Mea Shearim fut pour moi une épreuve. Je ravalais ma tristesse, ma colère parfois. Jamais je n'ai relevé une insulte. Finalement, les gosses, avec le temps, se lassèrent.

J'avais pendant vingt-trois ans vécu pour mon fils, mais j'avais, dans ma solitude, toujours nourri l'espoir d'être mère à nouveau lorsque le Ciel m'aurait accordé le mari dont je rêvais. C'était mon vœu le plus cher et, après mon mariage, j'implorai chaque jour le Ciel dans mes prières de m'accorder cette joie. Mais l'angoisse ne favorisait pas la réalisation de ce saint désir. Après plusieurs années de vie à Mea Shearim, tout s'était enfin calmé, j'avais alors dépassé la cinquantaine. Une fois pourtant, je fus enceinte. Le début de ma grossesse, hélas, coïncida avec un moment où j'avais beaucoup de travail. Des invités et deux de mes petits-enfants étaient chez moi ; le travail social ne manquait pas ; en bonne santé, et me sentant valide, j'oubliai mon âge et je négligeai de me reposer. J'allai même jusqu'à jeûner le jour du 9 Av alors que ma condition m'en exemptait. C'est ainsi que je perdis au bout de deux mois cet ange. Ce malheur me laissa brisée pendant des mois.

Notre installation définitive dans les Maisons Hongroises eut lieu avant la fête de Pessach, bien que les travaux ne fussent pas entièrement terminés. Quelques semaines plus tard, le 23 mai 1967, Nasser ferma le détroit de Tiran aux bateaux israéliens. Le développement du port israélien d'Eilat et son avenir étaient compromis. Pendant deux semaines, la radio israélienne battit le tam-tam. La presse mit l'accent, avec force détails, sur le danger auquel étaient exposés les juifs d'Israël et du monde entier. On ne

parla que de ce danger dans les maisons, dans les synagogues, dans les rues où les juifs (pas ceux de Mea Shearim) marchaient leur transistor à la main afin de ne pas manquer un seul bulletin d'informations. De nombreux Israéliens, religieux ou non, furent pris de panique et quittèrent le pays quand ils en avaient la possibilité.

Des journalistes vinrent trouver mon mari pour lui demander son opinion sur les événements. Il les reçut et leur parla longuement mais aucune de ses déclarations ne fut publiée. Tout fut censuré par l'armée. Et pour cause : Rav Amram se moquait des dirigeants israéliens : « Le détroit de Tiran est fermé ! Quel malheur pour le judaïsme ! quel malheur pour l'humanité ! » disait-il, railleur. La mauvaise foi des chefs de l'Etat et la crédulité des gens l'agaçaient également. Toute cette agitation n'avait, selon lui, qu'un but : couvrir le plan israélien d'attaque en se faisant passer pour les protecteurs des juifs du monde entier. Mon mari crut alors nécessaire de publier une déclaration, au nom des Netoure-Karta, rejetant toute connexion avec les dirigeants sionistes : « Nous n'acceptons rien d'eux directement ou par leur intermédiaire, ni leur salut ni leur protection. Nous ne voulons pas non plus collaborer avec eux. Nous n'approuvons aucune forme de haine, d'hostilité ou de guerre contre quelque peuple ou nation que ce soit, comme notre sainte Torah nous l'ordonne. Si — Dieu nous en préserve — à cause de nos nombreux péchés notre destinée se trouve apparemment liée à celle de ces rebelles, tout ce que nous pouvons faire est de prier le Saint-Béni-Soit-Il afin qu'Il nous délivre et ne permette pas que nous partagions leur destinée. »

Etant donné la peur qui régnait dans le pays, il n'y eut, à part les gens des Netoure-Karta, que peu de juifs réceptifs à cet appel mais, dix ans après cette protestation, nombreux sont ceux qui en comprennent aujourd'hui le bien-fondé.

Les chefs sionistes firent proclamer pendant deux semaines qu'Israël courait le danger d'être détruit et que chaque juif pouvait donc — devait même — profaner le Shabbat. D'aucuns évidemment obéirent avec grand plaisir, d'autres se laissèrent duper. On colla, pendant le Shabbat, des affiches qui auraient pu être collées pendant la semaine, et les gens prirent leurs voitures pour se promener,

passant partout, même dans Mea Shearim, pendant ce jour de repos : un vrai carnaval.

Le lundi 5 juin 1967, la radio israélienne prévint ses auditeurs d'être prêts à gagner leurs abris à la première alerte. N'ayant pas de radio à la maison, j'allai faire mon marché et, sur le chemin du retour, décidai de m'arrêter chez un des fils de mon mari. Sa femme était le seul membre de la famille qui n'avait jamais accepté mon mariage avec Rav Amram.

— Je suis venue faire la paix avec toi, lui dis-je. Pouvons-nous implorer le salut de Dieu et mériter de vivre en paix avec nos voisins si nous ne faisons pas la paix entre nous ?

Elle me tendit la main et m'offrit une chaise. Quelques minutes plus tard, le mugissement des sirènes nous surprit en pleine conversation. Depuis deux semaines, nous étions habitués à leurs voix lugubres. Cela ne nous effraya pas... jusqu'au moment où les obus se mirent à siffler au-dessus des toits, tandis que d'autres tombaient sur les maisons et que des nuages de poussière envahissaient les cours.

Situées en face de la frontière jordanienne dont elles n'étaient séparées au nord que par quelques centaines de mètres, les Maisons Hongroises et, derrière elles, le shouk de Mea Shearim se trouvaient en première ligne entre les canons jordaniens et israéliens dont certains étaient placés juste au-dessus du shouk.

Ce fut, pendant une demi-heure, un vacarme infernal. Impossible de sortir. Mon mari faisait un somme quand j'avais quitté la maison. La canonnade avait dû le réveiller et il n'avait certainement pas eu le temps de descendre dans l'une des caves de nos voisins. Il était là, de l'autre côté de la cour, à quelques mètres, prisonnier dans notre appartement situé dans la première rangée de bâtiments en face de la frontière !

Dans la maison où j'étais, toute la famille priait. Assise près de la fenêtre ouverte, les yeux rivés sur la porte de notre appartement, paralysée par la peur, j'implorais la pitié du Ciel pour mon mari. Pendant une accalmie, je décidai de courir vers lui. Quelques balles sifflaient encore, les cours étaient désertes. Le fils de mon mari voulut m'en empêcher. Mais déjà je m'élançai vers l'escalier. Je le gravis si vite que je faillis en perdre le souffle. Enfin, je me précipitai vers notre porte. Rav Amram était assis dans notre cuisine.

Il récitait les Psaumes. Je ne pus prononcer un mot. Mes larmes de soulagement et de gratitude envers le Tout-Puissant parlèrent pour moi. Courbée en deux, j'allai ouvrir les fenêtres des deux pièces qui faisaient face à la frontière, pour éviter que le souffle des obus ne brise les vitres ou ne les arrache. Je rassemblai quelques vêtements et un peu de nourriture. Et ensemble nous courûmes vers le shouk, nous réfugier dans la yechiva « Torah Veira » dont les fenêtres étaient au rez-de-chaussée, protégées par des sacs de sable.

Nous vécûmes là deux jours et deux nuits avec quelques membres de notre famille et des amis. Les femmes étaient ensemble dans le réfectoire, les hommes dans le bureau de la yechiva.

Le premier jour fut terrible, et la nuit un cauchemar car les bombardements redoublèrent. Tous les cœurs battirent cette nuit-là, mais chacune maîtrisa ses nerfs et se tut, exception faite de deux femmes qui au début avaient commencé à se lamenter. Lorsqu'une belle-fille de mon mari intervint sur un ton sans réplique : « Vous voulez semer la panique ici ? » elles se turent. Nous étions, pour la plupart, assises sur des bancs. Une femme enceinte était allongée par terre sur des couvertures, entourée de ses enfants et de son mari, Yudel Leib Frank. Pour la rassurer, il ne la quitta pas un instant. Sans médecin et dans des conditions sanitaires précaires, un accouchement prématuré aurait été une catastrophe.

Assise sur un banc entre deux des petites-filles de mon mari, inventant mille fables, je passai la nuit à les rassurer. Les avions qui bourdonnaient au-dessus de nos têtes étaient toujours des avions israéliens. Les canons jordaniens, eux, leur expliquai-je en faisant des efforts pour paraître convaincante, étaient si proches que leurs obus tombaient loin derrière nous. Hélas, leur tir était parfois trop court et causait des dégâts dans le shouk et sur les Maisons Hongroises. Le lendemain matin, un obus tomba effectivement près de la cuisine de la yechiva. L'explosion d'un obus est terrible. On se regarde ensuite, on se touche, les oreilles assourdies par le bruit, surpris d'être encore vivant, hébété mais heureux. Depuis la Seconde Guerre mondiale, j'avais oublié cette sensation très particulière.

Profitant d'une accalmie, je sortis en rasant les murs de Mea Shearim pour aller chercher le pain qui restait de l'avant-veille dans les boutiques du shouk. Puis je me risquai jusqu'aux Maisons Hongroises pour apporter de quoi changer les enfants en bas âge. Je

ne rencontra personne dans les rues ni dans les cours. Des habitants, dans leur affolement, avaient même oublié de fermer leurs portes et les oiseaux picoraient partout tranquillement, avec méthode, indifférents au cataclysme. J'ai souvenir d'un détail cocasse : je descendais la dernière marche d'un escalier quand des balles se remirent à siffler. Un chat détalait dans ma direction pour se mettre à l'abri. A ma vue il voulut s'arrêter mais, emporté par son élan, il glissa sur ses pattes raides à la façon d'un skieur maladroit. Le pauvre animal était si comique que je ne pus m'empêcher de rire, oubliant la peur.

Le troisième jour, quand nous sortîmes de notre abri, la vieille ville se trouvait aux mains des Israéliens. Rav Amram et nos amis étaient déjà résolus à ne jamais fouler un terrain conquis par la force. Comme celles qui l'avaient précédée, en 1947 et 1956, cette nouvelle guerre était une violation d'un des trois serments qui interdit aux juifs « de monter en Terre Sainte en masse, de combattre les nations du monde et de lutter pour raccourcir le temps de l'exil ». Rav Amram avait déclaré quelques jours plus tôt : « Nous n'acceptons rien des dirigeants sionistes, ni leur salut ni leur protection... » Aussi mon mari et ses amis décidèrent-ils de ne jamais se rendre au mur des Lamentations ni sur les autres lieux saints situés dans les territoires occupés par les sionistes. Il leur en coûta, mais ne pas prendre cette décision aurait signifié l'adhésion à la politique d'un Etat fondé sur la rébellion contre Dieu et sa Torah. A New York, le Satmar Rav eut la même réaction et il interdit à ses hassidim l'accès de la vieille ville et des territoires conquis par les armes.

Mon cœur s'était serré lorsque, de retour dans notre foyer, mon mari m'avait fait part de cette interdiction. J'en compris très vite le bien-fondé. « Et des gens sans Loi sont entrés dans le Sanctuaire et ils l'ont profané. » Ces mots du prophète Ezéchiel me frappèrent quand, de notre appartement, je vis au loin les voitures rouler vers la Ville sainte pendant tout le Shabbat ; lorsque, vêtues d'une manière indécente, des femmes qui se rendaient vers la vieille ville et le mur des Lamentations commencèrent à défiler sous nos fenêtres.

A la fin de la semaine, les sionistes avaient achevé la conquête de territoires importants : le désert du Sinaï et la partie la plus riche de la Jordanie. Après cette rapide et complète victoire, ce fut le délire chez les Israéliens. Non seulement ils avaient, pensaient-ils, échappé à un péril certain, mais ils avaient par surcroît « récupéré » tous les

lieux saints ! Et pour en faire quoi ? Dans la Ville sainte, des générations de juifs pieux ont espéré en la venue du Messie et ils ont enseigné à leurs filles la décence et la pureté. Quelques années auparavant, j'avais vu là-bas les placards jordaniens recommandant aux touristes de ne pas oublier qu'ils se trouvaient dans une ville sainte. Les placards sont, paraît-il, restés, mais les Israéliens ont maintenant réintroduit toutes les formes de profanation, y compris la prostitution, qui déjà deux fois ont amené la destruction de Jérusalem. Les juifs n'ont-ils pas assez souffert dans notre génération pour les péchés collectifs : les camps de concentration, d'extermination, les personnes déplacées, les camps d'immigrants ? Les chefs de l'Etat d'Israël n'auront-ils de cesse que la Ville sainte soit de nouveau dévastée ?

Pendant des semaines, il ne fut question chez les sionistes religieux, y compris ceux de la Agouda, que des miracles accomplis par le Tout-Puissant, par l'intermédiaire des sionistes. Je ne puis parler pour Lui, mais chaque juif sait que, selon les Ecritures, Dieu n'accomplit pas de miracles pour des rebelles. L'Eternel envoya jadis des cailles dans le désert pour ceux qui, insatisfaits de la manne du Ciel, s'étaient révoltés contre Dieu et contre Son serviteur Moïse, parce qu'ils regrettaient les pots de viande d'Egypte. Ceux qui les consommèrent en moururent, les uns sur-le-champ, nous apprend la tradition, les autres lentement. La victoire israélienne n'eut d'ailleurs rien de miraculeux, mais fut le résultat d'une force militaire bien supérieure à celle des Arabes et du manque d'organisation de ceux-ci. Par sa déclaration qu'il fit en 1972 et qui fut reproduite par le journal français *Le Monde* le 3 juin, le général Mattithiaou Peled, un des douze membres de l'état-major israélien en 1967, mit fin lui-même à la légende des miracles !

« Prétendre, dit-il, que le danger de génocide nous menaçait en juin 1967 et qu'Israël devait combattre pour sa survie physique n'était qu'un bluff. Les chefs arabes eux-mêmes, parfaitement conscients de leur faiblesse, ne croyaient pas en leurs propres menaces. L'armée de Nasser s'était exposée devant notre armée avec une incroyable stupidité. Toutes les histoires qui circulaient au sujet de l'énorme danger que nous courions à cause de l'extrême exigüité de notre territoire n'ont jamais été prises en considération dans nos calculs avant la guerre. Quand nous avons mobilisé nos forces,

aucune personne raisonnable ne croyait que nous avions besoin de toute cette force pour nous défendre contre la menace égyptienne. Nous n'avions besoin de cette force que pour écraser définitivement les Egyptiens militairement et politiquement. Prétendre que les forces égyptiennes massées sur nos frontières auraient pu menacer l'existence d'Israël est une insulte à l'intelligence de quiconque est capable d'analyser ce genre de situation. »

Tandis que les vainqueurs s'enflaient d'orgueil et que leurs admirateurs, avec leur courte vue, jubilaient, mon mari peignait l'avenir sous les couleurs les plus sombres : « Si les sionistes avaient le moindre bon sens, disait-il, ils proposeraient aux Etats arabes de former avec eux une confédération englobant les Palestiniens qui ainsi récupérerait leurs droits. On fait la paix quand on est fort. Et ils le sont actuellement. Ils pourraient, dans une telle confédération, jouer un rôle prépondérant. Mais ils ne le feront pas car ils sont orgueilleux et ils se refuseront à toute concession. Ils préfèrent mettre la vie de millions de juifs en danger permanent plutôt que de voir un Arabe président d'une telle confédération. Par cette guerre-éclair et spectaculaire, ils s'imaginent avoir gagné. Ils sont sans doute aujourd'hui au summum de leur puissance. C'est la descente qui va maintenant commencer. Ils ne tarderont pas à voir tous les ennuis que leurs conquêtes vont leur apporter. La haine des Arabes va encore grandir et ils chercheront leur revanche. Les sionistes possèdent maintenant des centaines de milliers d'ennemis à l'intérieur de leurs frontières. Nous sommes tous ici en très grand danger. »

C'est au nom du bon sens que le général de Gaulle avait, avant le déclenchement de la guerre, donné à Abba Eban, alors ministre des Affaires étrangères, l'avertissement suivant : « Israël, après un succès militaire éclatant, sera prisonnier de sa victoire. »

Dans son article du 5-6 juin 1977, « La décennie sans paix de l'Etat d'Israël », *Le Monde* écrit : « Les dix années qui se sont écoulées depuis ont amplement justifié ce pronostic. Le triomphe du Tsahal, l'un des plus éclatants de l'histoire contemporaine, a enfermé les vainqueurs dans une impasse politique totale, parce qu'ils n'ont pas su transformer leur avantage militaire en gage politique en échangeant les territoires occupés contre un accord de paix avec les pays arabes. Une fois de plus, la boutade de Wellington selon

laquelle il n'est pas de malheur plus grand que la victoire sinon... la défaite, a démontré qu'elle n'était pas vide de sens. »

Devant l'arrogance israélienne portée à son comble après la guerre des Six Jours, mon mari envisagea de quitter le pays avec les membres des Netoure-Karta qui voudraient émigrer. Nous fîmes une démarche auprès du consulat français pour obtenir l'autorisation de nous fixer en France. Pour des raisons diplomatiques, le gouvernement français ne put donner immédiatement son consentement. Je me demande à quel point mon mari en fut déçu. Il aurait très volontiers abandonné l'Etat israélien mais il était fortement attaché à sa ville et à la Terre Sainte qu'il n'avait jamais quittée ; à ses juifs de Mea Shearim et à toute sa grande famille. Il ne possédait d'ailleurs aucun papier d'identité israélien. Sa démarche fut cependant une façon de proclamer que la victoire des Israéliens n'en était pas une en réalité et que leur force n'était qu'une illusion qui à l'avenir risquait de coûter cher à tous les juifs. Nous restâmes à Jérusalem mais nombreux sont les juifs qui s'expatrièrent au cours des années qui suivirent.

La guerre des Six Jours ne fut pas seulement un succès militaire, source de prestige pour les généraux israéliens, ce fut aussi un succès financier. Affolés par deux semaines d'appels au secours puis par la mobilisation, pris de panique au moment du déclenchement des hostilités, les juifs du monde entier donnèrent spontanément d'énormes sommes d'argent. Des sommes moins importantes auraient pu sauver la vie de juifs européens vingt-quatre ans auparavant. Quel contraste entre ce grand tumulte de 1967 et le silence de mort des chefs sionistes concernant l'holocauste des années 1940-1945 — dont ils connaissaient tous les détails.

Le succès des Israéliens, pendant la guerre des Six Jours, fut une épreuve pour la foi des juifs qui jusque-là avaient résisté à leur propagande. En effet, les menaces outrées des Arabes en général et des Palestiniens en particulier, amenèrent beaucoup d'eau au moulin du sionisme. Il est sans doute normal que des gens frustrés depuis tant d'années aient envie de se défouler et de crier, mais déclarer à tout un peuple et au monde entier : « Tous les juifs à la mer » n'est pas une formule des plus intelligentes. Les musulmans comme les juifs ne sont-ils pas des monothéistes sincères unis dans leur foi en un Dieu Tout-Puissant, Créateur de l'Univers ? Et, si la souffrance

des Palestiniens ne peut Lui être indifférente, pourquoi n'entendrait-Il pas aussi les cris des juifs innocents ?

Je suis anti-sioniste convaincue et je souhaite ardemment voir les juifs débarrassés de ce malheur qu'est pour eux le sionisme. Mais pendant deux jours et deux nuits, dans notre refuge de Mea Shearim, je priai Dieu de nous délivrer de tous ceux qui représentaient pour nous un danger tant sur le plan spirituel que sur le plan physique. On ne hait pas moins en ce siècle de la « Déclaration universelle des droits de l'homme » et on ne torture pas moins qu'au moyen âge ou sous l'empire romain. Mais, il y a plus de deux mille trois cents ans, Alexandre le Grand conquiert tout le monde antique jusqu'à l'Asie autant par sa magnanimité que par les armes. Dieu apparemment fut avec lui, comme il fut avec Cyrus « bien qu'il ne le connût pas ». La générosité d'Alexandre envers les juifs, dont il épargna les vies, lui gagna à jamais leur reconnaissance, à tel point que, jusqu'à nos jours, le nom du conquérant grec est porté par nombre d'entre eux.

## XX

« La sagesse est une force pour l'homme plus efficace que dix chefs gouvernant une ville... Mieux vaut la sagesse que des engins de guerre; mais un seul pêcheur gâte beaucoup de bien. »

*Ecclésiaste*, ch. 7 (19), ch. 9 (18).

La guerre des Six Jours retarda la fin des travaux dans notre appartement. Comme beaucoup d'autres, l'entrepreneur qui en était chargé resta des semaines mobilisé. Quand tout fut terminé, nous étions déjà en août; mais heureux d'être enfin installés et de pouvoir organiser notre vie.

Refait, notre appartement se composait de deux grandes pièces, la salle à manger et notre chambre à coucher, cinq mètres sur cinq, et quatre mètres de hauteur de plafond. Les murs sont énormes dans les Maisons Hongroises : quatre-vingts centimètres d'épaisseur. De vraies murailles. Ils protègent du froid pendant l'hiver et de la chaleur pendant l'été. Dans chaque pièce, deux grandes fenêtres ouvrant au nord. Entre la salle à manger et une cour intérieure située au sud, une pièce plus petite. A côté, une grande cuisine rectangulaire. Et, devant notre chambre, un petit hall sur lequel ouvre la salle de bains.

J'avais apporté de France réfrigérateur et cuisinière à gaz pour la cuisine, deux bons lits avec matelas à ressorts et un grand bureau en palissandre pour notre chambre. Deux armoires tout à fait convenables achetées d'occasion après notre mariage complétaient l'ameublement. Le plus beau meuble de la salle à manger était la



bibliothèque en palissandre qui s'harmonisait avec le bureau. De chaque côté des deux fenêtres, dans l'encoignure, j'avais placé deux fauteuils en cuir vert, profonds et confortables. Naguère, ils avaient été superbes. Ils n'étaient plus neufs quand ils arrivèrent dans les Maisons Hongroises mais, particulièrement appréciés par les enfants, ils ne tardèrent pas à ressembler à des ruines. De petits rideaux ornaient les fenêtres. Dans notre chambre à coucher, pas de lustre, mais une simple ampoule au bout d'un fil électrique pendait du plafond. Aux fenêtres, mes rideaux en velours marron que j'avais apportés de Paris.

Nous étions confortablement installés. Tout était pratique plutôt qu'élégant. Je n'avais jamais vécu dans le luxe au temps où mes affaires avaient été prospères à Paris. La simplicité de l'ameublement, la déchéance de mes fauteuils de cuir m'importaient peu. La présence de mon mari embellissait tout. Je le regardais vivre et le décor disparaissait.

La situation de notre appartement dans les Maisons Hongroises présentait d'ailleurs le maximum d'avantages. La fenêtre de notre salle à manger donnait sur l'appartement du Rebbe de Shomrei Emounim, à quelque trente mètres de là. De notre chambre à coucher, on apercevait un terrain vague et, en contrebas, une petite synagogue délabrée mais vivante de chants et de prières au moment des offices. Un peu plus loin et sur la gauche, la yechiva de Mir. Le père de l'actuel Rosh Yeshiva, Rav Benish Finkel, était gravement malade pendant la bataille pour notre mariage. Par l'intermédiaire de Rav Moshé Jakubowitz, mon mari et moi avions reçu sa bénédiction quelques jours avant qu'il ne quittât ce monde.

Dans les Maisons Hongroises, toutes les rangées de bâtiments sont séparées par de larges cours sur lesquelles donne l'entrée des appartements du rez-de-chaussée. Au premier étage, les portes d'entrée ouvrent sur une sorte de galerie découverte qui va d'un bout à l'autre du bâtiment, entre deux escaliers. Certaines de ces cours-galeries sont très larges, la nôtre ne l'est pas, mais en face au premier étage nos voisins sont, pendant la journée, les élèves du Talmud-Torah\*. A l'heure de la récréation, c'est le chahut, et les gosses qui

\* Etablissement où les jeunes gens apprennent la Torah jusqu'à l'âge de treize ans. Après la bar-mitzwa, ils entrent dans une yechiva.

comme tous les sabras ne manquent pas d'audace vous interpellent parfois. Mais, durant les heures d'études, il n'est pas chant plus doux à l'oreille que leurs voix enfantines répétant à l'unisson, après leur maître, les paroles de la Torah.

La journée terminée, la yechiva du soir des masmidim ouvre ses portes et c'est le chant multiple, volubile, scandé, des discussions talmudiques qui emplissent l'air. Elle se trouve dans la synagogue des ashkenazim, un peu plus loin sur la droite, tandis que la yechiva des hassidim est située à l'autre bout des bâtiments du Talmud-Torah, sur la gauche. L'organisation de ce « cercle religieux » fut, il y a trente-cinq ans, l'œuvre de Rav Bengis : un homme bon et pieux, un Talmid-Chacham et un membre des Netoure-Karta.

La période entre les deux guerres mondiales fut celle où les chefs sionistes luttèrent de toutes leurs forces pour amener sous leur direction la communauté des juifs orthodoxes. Beaucoup de jeunes gens de Mea Shearim et des Maisons Hongroises subirent leur influence. Ils étaient toute la journée à la yechiva mais, désœuvrés pendant la soirée, ils se lièrent d'amitié avec des jeunes gens non religieux et ils finirent par les imiter. Certains abandonnèrent complètement la Torah. Cette situation préoccupait fort la communauté et faisait le désespoir des parents. Alors, Rav Bengis mit sur pied un programme permettant aux garçons des Talmude-Torah et aux jeunes gens des yechivoth de terminer la journée comme ils l'avaient commencée : dans l'étude sacrée. Ainsi, jusqu'à ce jour, chaque soir ils révisent ce qu'ils ont appris dans la journée, les plus jeunes jusqu'à dix heures, les grands jusqu'à minuit. Leur étude est parfois interrompue par des chants.

Il m'est arrivé plus d'une fois de les écouter dans l'obscurité, accoudée à la balustrade de fer forgé qui court le long de notre cour-galerie. Tantôt gaies, souvent nostalgiques, leurs mélodies sont très belles. Elles disent la joie du juif de pouvoir apprendre la Torah. Son attente du Messie. Parmi elles, les chants des Netoure-Karta, dont le plus célèbre est *Hachem Malkénou* :

*« Dieu est notre Roi  
Nous sommes Ses serviteurs,  
Notre Torah est notre loi  
A elle nous sommes soumis,*

*Un gouvernement d'athées, nous ne le reconnaissons pas  
Un gouvernement qui avec la venue du Messie  
Sera selon la Torah, celui-là nous le reconnaitrons. »*

Pendant la semaine de Pessach et celle de Souccoth, les masmidim louent pour toute une soirée des musiciens professionnels. Et ce ne sont que chants et danses hassidiques jusqu'à deux heures du matin. Le lendemain soir, les musiciens reviendront ou ils iront jouer dans une autre yechiva du voisinage. Et il en sera ainsi pendant toute la semaine de la fête.

Je n'échangerais pas mon modeste logis dans les Maisons Hongroises pour le plus bel appartement de Jérusalem. Tous ici sont des gens religieux qui ont gardé les qualités des juifs authentiques : l'amour du prochain et la pratique de l'entraide sur le plan matériel comme sur le plan spirituel. Il est impossible de vivre dans les Maisons Hongroises en égoïste. Vous rencontrez plusieurs fois par jour vos voisines au magasin ou lorsque vous étendez votre linge dans la cour. En cas de très grosse lessive, vous utiliserez leurs cordes montées sur roulettes, ou bien elles utiliseront les vôtres. Tout est entraide.

Avant la fête de Pessach, pendant plusieurs semaines les juifs nettoient leurs maisons à fond. Alors, tout votre ménage rejoint celui des voisins dans la cour. Chacun partage les joies et les peines de l'autre. Quand vous recevez soixante ou quatre-vingts personnes, c'est un plaisir d'avoir à votre disposition les chaises de votre voisine qui vient éventuellement vous donner un coup de main pour les préparatifs.

Dans ce qui pourrait apparaître comme une promiscuité, l'intimité de la famille ne souffre aucunement. Les gens ici cherchent à se rendre service, non pas à se mêler des affaires d'autrui. En général, vos voisins se conduisent à votre égard comme ils souhaitent que vous vous conduisiez au leur. Et grâce à l'épaisseur des murs, chaque famille est parfaitement isolée. Un avantage dont on jouit rarement dans les immeubles modernes.

Avant mon mariage avec Rav Amram, j'avais souvent pensé avec nostalgie aux temps anciens, quand les juifs vivaient intensément leur judaïsme dans leurs ghettos d'Europe centrale, entourés mais isolés d'un monde non-juif hostile. Oui, Mea Shearim est un ghetto,

un merveilleux ghetto où les vertus de la tradition juive s'épanouissent à l'abri de la violence, de la veulerie, de la « civilisation moderne ».

Je ne crois pas qu'il y ait un autre endroit au monde où l'on vive le Shabbat avec plus d'intensité. Shabbat commence le vendredi matin quand la maîtresse de maison fait son ménage à fond afin de recevoir dignement la reine Shabbat. Elle prépare toutes sortes de mets succulents pour sa famille et souvent pour des invités. Elle veille à ce que ses enfants soient impeccables et elle les revêt de leurs plus beaux habits. Le vendredi est généralement une journée très chargée. Occupée par d'autres travaux, je n'avais souvent pas le loisir de commencer, comme la plupart des femmes, les préparatifs du Shabbat dès le jeudi après-midi. Et si, par chance, j'avais pu le faire, quelque chose arrivait à l'improviste le vendredi pour accaparer une partie de mon temps et me retarder dans la préparation du Shabbat : des visiteurs, un cas urgent à régler. Les joues en feu, je passais de la préparation du tcholent à la cuisson du gefilte fish tout en surveillant mes chaloth qui devaient dans le four. Mon mari ne dédaignait pas de m'aider. « Es ist chpet » (il est tard), disait-il de temps en temps à mon intention pendant qu'il cirait ses chaussures ou préparait ses habits pour se rendre à la mikwe. Après avoir renouvelé les mèches de mes lampes à huile pour les lumières du Shabbat, il mettait sur la table une belle nappe blanche. Bien avant l'heure d'aller prier, il remplissait les lampes à pétrole et le « Lux » qui pendant des années nous donna une forte lumière et qui fut par la suite remplacé par une lampe à gaz. Comme beaucoup de juifs religieux, nous n'utilisons pas l'électricité durant le Shabbat afin de ne pas recourir au travail des juifs qui transgressent le Shabbat pour la fabriquer. On prépare à l'avance des blocs de glace et le réfrigérateur devient glacière.

Le juif de Mea Shearim devient un autre homme durant ce jour saint. Cela lui est parfaitement égal d'aller toute la semaine avec des habits tachés, usés ou même rapiécés. Le Shabbat, il retrouve une élégance royale. Tout ce qui l'entoure change aussi d'aspect dès le vendredi. Les boutiques ferment au début de l'après-midi. Les rues du shouk sont nettoyées. Une heure avant la nuit, tout travail doit cesser quand le signal retentit. Les trompettes qui, jadis, annonçaient le Shabbat ont disparu depuis trente ans. Aujourd'hui, à Jérusalem, on utilise dans chaque mikwe l'échappement de la vapeur

dans un tuyau muni d'un sifflet. Dans les Maisons Hongroises, cependant, l'ancienne coutume a été maintenue. Trompette en bouche, un jeune homme en tenue de Shabbat, straimel et caftan jaune, en parcourt rapidement, et plusieurs fois, toutes les allées. Dans la rue de Mea Shearim, des barrages sont dressés pour empêcher le passage des voitures.

C'est le moment pour les femmes d'allumer leurs bougies ou leurs lampes à huile. Acte suivi d'une bénédiction : « Béni sois-tu, Eternel, notre Dieu, Roi de l'univers qui nous a sanctifiés par Ses commandements et nous a ordonné d'allumer la lumière du Shabbat. » L'ordre règne maintenant partout, tout est prêt pour la sanctification du Shabbat et la joie qui l'accompagne éclate avec dignité.

Mon mari quittait alors la maison pour la prière de Minha et celle du soir. Je l'accompagnais jusqu'au seuil. Il embrassait la mezouza, puis il se tournait vers moi. Pressé mais souriant, il me souhaitait, en s'inclinant, un « Gut Shabbes ».

Il est parfois difficile de se rencontrer pendant la semaine, chacun étant emporté dans les activités fébriles du travail. Mais le Shabbat est le jour des réunions de famille. Après la prière du vendredi soir, Rav Amram revenait de la synagogue, accompagné de ses fils et de nombreux petits-enfants. Tels des hérauts annonciateurs d'une bonne nouvelle, les plus jeunes se présentaient les premiers. Ils me gratifiaient parfois d'un respectueux « Gut Shabbes » mais souvent ils se précipitaient d'abord pour prendre d'assaut nos deux gros fauteuils. Quand plusieurs de mes petits-enfants étaient là, il y avait concurrence. Pendant que mon mari discutait avec ses enfants, d'autres membres de la famille arrivaient. Parmi eux, sa fille aînée Liebe, souvent accompagnée de ses deux plus jeunes filles. Une demi-heure plus tard, son mari et ses autres enfants non mariés venaient la rejoindre. Ceux qui étaient déjà mariés venaient aussi très souvent avec leurs enfants. C'était, pendant une heure, les allées et venues joyeuses d'une tribu dont Rav Amram était le prince vénéré. Lui, souriant et heureux, leur distribuait bonbons et cacahuètes. Distribution dont bénéficiaient aussi les enfants de nos voisins. Pas de radio, ni de journaux israéliens chez nous, ni chez aucun de ses enfants. Mais, le vendredi soir, j'apprenais toutes les nouvelles du

quartier, de l'Etat israélien et même du monde, au cours de ces conversations.

Après le départ de la famille, mon mari, disant le kidousch, sanctifiait le Shabbat sur une coupe de vin pour nous et nos invités, très souvent nombreux. Après la bénédiction sur le pain, je servais le repas. Entre les plats, mon mari chantait avec les hommes les smiroth de Shabbat. Ce sont des chants traditionnels dont les paroles, communes aux juifs du monde entier, sont associées à des mélodies différentes suivant les pays. Les mélodies venant de Hongrie, que chantait mon mari, étaient exceptionnellement belles. Majestueux dans son caftan jaune à rayures bleues du Shabbat, la tête couronnée de son straimel, sa belle voix forte et harmonieuse exprimait toute la joie du Shabbat, l'amour et la reconnaissance pour son Créateur, tout l'espoir du peuple juif dans la venue du Messie, dans la renaissance d'un monde de paix et de sainteté, comme au commencement. Quand nous avions des invités sépharades, Rav Amram chantait leurs mélodies qu'il connaissait parfaitement et qu'il interprétait à merveille. A ses chants répondaient ceux de nos voisins. Mea Shearim était tout harmonie. Près de Rav Amram, le Shabbat avait un avant-goût du monde futur.

Nous avions parfois des visiteurs après le repas, mais ils se retiraient tôt le vendredi soir. C'était aussi un soir de repos. Vers trois heures du matin, en hiver, un vieux juif du quartier parcourt les cours des Maisons Hongroises pour réveiller les hommes et les inviter à commencer l'étude de la Torah. Depuis quarante ans, Reb Cohen, qui a passé sa vie devant les livres saints, va ainsi chaque nuit d'hiver proclamer dans l'obscurité ce passage du cinquième chapitre du Traité des Pères : « Yehuda fils de Tema a dit : sois fort comme la panthère, léger comme l'aigle, rapide comme la gazelle, puissant comme le lion pour exécuter la Volonté de ton Père qui est au Ciel. » En entendant la voix de ce juif vaillant, je me suis souvent demandé comment j'avais pu vivre la plus grande partie de ma vie en dehors des Maisons Hongroises où tout n'est que Torah.

Pourim, à Jérusalem, a aussi un cachet particulier. C'est une fête très gaie qui, génération après génération, rappelle aux juifs qu'ils peuvent toujours compter sur le salut d'En-Haut pourvu qu'ils se repentent de leur infidélité, de leurs fautes.

Elle commémore un événement qui eut lieu pendant le deuxième

exil. Celui de Babylonie. Comme très souvent les juifs au cours de leur histoire longue et tourmentée, ceux de Suse, privés de leurs rois et de leurs prophètes, s'étaient quelque peu assimilés au peuple parmi lequel ils vivaient (aucune comparaison cependant entre cette génération et la nôtre où tant de juifs ont complètement abandonné leur héritage spirituel). Xerxès, le roi de Perse, était très fortement hostile aux juifs. Pour les punir, Dieu laissa grandir leur ennemi, Haman, descendant d'Amalek qui devint une sorte de vice-roi ou premier ministre et décida l'anéantissement de toute la communauté des fils d'Israël. Ceux-ci se repentirent, jeûnèrent et prièrent trois jours et trois nuits. La reine Esther intervint alors auprès du roi. Haman fut pendu au gibet qu'il avait préparé pour Mordechai le juste. Celui-ci prit sa place auprès du roi et devint le chef des exilés. L'histoire de ces événements est écrite sur un rouleau de parchemin, la *Meguilath*. Chaque année, le jour qui commémore ce miracle, on lit entièrement la *Meguilath Esther* à la synagogue, d'abord le soir après la prière, puis le lendemain après la prière du matin. Hommes, femmes et enfants doivent écouter cette lecture.

En fêtant Pourim, chacun affirme sa confiance en l'aide du Ciel. Pendant toute la journée, ce sont les visites, l'échange des cadeaux entre voisins, entre membres de la famille. Les enfants reçoivent de l'argent et toutes sortes de gâteries. Mais pour eux le plaisir suprême consiste à se déguiser, puis à parcourir les rues et les maisons. Quelle joie quand vous n'arrivez pas à les reconnaître! J'avais beaucoup de travail ce jour-là. D'abord, le matin au retour de la synagogue, nous faisons quelques visites. Puis, le reste de la journée, je devais échanger les cadeaux et distribuer de l'argent aux enfants. Sans compter ceux de la famille, ils ne manquaient pas, grâce à Dieu, à Mea Shearim. Enfin il fallait servir un repas de fête. Tout cela au milieu de l'allégresse générale. Guère le temps de s'apitoyer sur sa fatigue...

Toujours heureux, mon mari a accompli tous les actes de sa vie avec joie. A Pourim comme dans toutes les fêtes, religieuses ou familiales, personne ne savait aussi bien que lui entraîner invités et amis dans une liesse chaleureuse. Dans la matinée, quand notre appartement était déjà rempli de monde, on entendait soudain des chants dans le lointain. Ils se rapprochaient, s'amplifiaient. Au bout de notre cour-galerie, apparaissaient alors les jeunes gens de la

yechiva de Hebron marchant en file indienne et se tenant par les épaules. Quand ils pénétraient tous chez nous, c'était impressionnant. Souvent prise d'une panique où se mêlaient la joie et la fierté d'être la compagne de Rav Amram, je mettais hors de leur portée, en hâte, tout ce qui risquait de se briser. Ils tournaient une ou deux fois autour de mon mari assis au bout de la table, chantant et dansant en l'honneur de la fête et de Rav Amram, puis ils l'entouraient affectueusement. Une de leurs plaisanteries consistait à le coiffer d'un de leurs chapeaux à petits bords après s'être emparé de son large straimel de castor. Mon mari participait de bonne grâce à ces jeux innocents où, sans jamais la moindre vulgarité, éclatait l'amour fraternel.

Nombreux sont ceux qui ont connu personnellement Rav Amram, mais infiniment plus nombreux sont ceux qui, dans le monde juif, ont seulement entendu parler de lui et qui, par conséquent, s'en sont fait une image souvent fautive ou incomplète. Tel ce juif américain qui, quelque temps après notre installation à Jérusalem, s'avança vers lui dans le shouk.

— Shalom Alechem, lui dit Rav Amram avec sa chaleur habituelle et son merveilleux sourire.

L'homme resta quelques instants sans parole, frappé d'étonnement...

— Je vais dire à tous mes amis en Amérique que j'ai vu Rav Amram Blau et que même il m'a souri! dit-il plein d'enthousiasme.

On lui avait sans doute décrit le chef des Netoure-Karta comme d'aucuns se le représentaient : un fanatique guerrier. Quelqu'un de difficilement abordable assurément.

Tout le monde à Mea Shearim connaît l'histoire du garçon laitier qui n'avait pas trouvé de remplaçant pour la semaine de ses noces. Car, selon la coutume, le jeune marié, comme son épouse d'ailleurs, ne travaille pas cette semaine-là. Tel un roi, il ne se déplace pas seul non plus. Quelle ne fut pas la surprise des gens des Maisons Hongroises lorsque, un matin, ils virent Rav Amram, broc et entonnoir à la main, distribuant le lait, accompagné du jeune marié qui lui indiquait les clients à servir... C'est ainsi que Rav Amram devint laitier pour une semaine.

Il est des hommes dont la piété indispose. Dans ce cas, les femmes surtout ne savent comment se comporter, comment leur adresser la

parole. Ces hommes pieux et saints imposent la crainte et le respect mais on les sent lointains, vaguement redoutables. La piété, l'amour de Dieu, pour mon mari, c'était aussi aimer Ses créatures, être proche d'elles, se pencher sur leur sort, leur porter attention et amour. Sa Torah n'était pas un principe rigoureux qui sépare les hommes, mais le moyen vrai de servir Dieu et d'aimer son prochain.

Les Israéliens décidèrent un jour d'élargir une route entre Tel-Aviv et Jaffa. En creusant ils trouvèrent les tombes d'un très ancien cimetière qui intéressa les archéologues. Le vendredi matin, des juifs de Bne-Brak vinrent trouver Rav Amram. Car pour toutes les luttes, pour toutes les protestations, c'est lui qu'on venait chercher. Le dimanche matin de très bonne heure, il quitta Jérusalem pour se rendre à Tel-Aviv sur le lieu où l'on voulait profaner les tombes.

N'ayant pu terminer la prière du matin, mon mari demanda la permission de s'installer dans une baraque en bois qui se trouvait sur les lieux et qui servait de refuge aux travailleurs. Deux juifs se trouvaient là : un employé de la municipalité de Tel-Aviv et un ouvrier. Celui-ci, originaire de Bulgarie, travaillait pour l'entreprise de construction Solel Boneh. Avec beaucoup de respect, les deux hommes firent entrer Rav Amram et ses amis. Il les invita à prier aussi.

— Je ne peux pas prier, répondit le juif bulgare, je ne sais pas lire l'hébreu.

— On peut prier dans n'importe quelle langue, lui répondit Rav Amram.

— Je ne mets jamais les Tephillines, ajouta l'homme. Mon père non plus ne les a jamais mis. Je n'en ai même pas reçu une paire à ma bar-mitzwa.

Dans les familles non religieuses, le treizième anniversaire des garçons est parfois célébré par une petite fête qui réunit la famille et les amis. On invite les proches à un repas et l'on reçoit des visites pendant la journée. Rien de plus.

— Je vais te faire bar-mitzwa aujourd'hui, lui dit mon mari. Et selon son habitude, ne voulant jamais contraindre son prochain, il attendit que l'autre lui demandât de mettre les Tephillines. Moins patient que lui, son fils Elimelech, qui assistait à la discussion, proposa de s'en charger.

— Si le Rav veut me mettre les Tephillines, je veux bien, dit alors l'ouvrier à Rav Amram.

La journée commencée par une mitzwa s'acheva sur une autre mitzwa. Et les autorités décidèrent de modifier le tracé de la route afin de ne pas déranger les tombes.

Entièrement et toujours à la disposition d'autrui, mon mari ne faisait jamais de projet personnel. « Ce sont les desseins de Dieu qui se réalisent et non les désirs et les plans de l'homme », disait-il à tout moment. Pas de stériles spéculations chez Rav Amram, pas de philosophie. Ce n'était pas assurément l'intelligence et le savoir qui lui manquaient mais, quand on le consultait sur un problème compliqué, par modestie et par crainte du Ciel, il examinait d'abord les réponses données sur des sujets semblables par les Sages des générations précédentes. Il se montrait très circonspect avant d'émettre une opinion.

S'il ne faisait pas de plans pour lui-même, la perpétuation du judaïsme et l'avenir des juifs, en revanche, le préoccupaient. Pour maintenir un judaïsme intègre, il était prêt à toutes les luttes et savait passer à l'action avec la fougue d'un jeune homme. A soixante-dix ans, Rav Amram avait gardé la pureté et l'enthousiasme de sa jeunesse. Ce qui nous a été inculqué dans notre enfance se transforme souvent en habitudes. Nous agissons par réflexe. Nous sommes pris par la routine. Cela est vrai dans nos rapports avec Dieu comme avec nos semblables. La prière devient mécanique, dénuée de chaleur. Les déceptions s'accumulent dans notre vie, l'amertume finit par s'installer en permanence dans notre cœur. A ce moment, l'homme n'avance plus, il dégénère. Rav Amram savait, lui, trouver chaque jour un nouvel élan pour se mettre à la disposition du judaïsme, d'un ami. Ou même d'un inconnu qui avait besoin de lui. Il était là. Tout de suite. Ses jambes semblaient n'aller jamais assez vite à son gré, et c'est le haut du corps projeté en avant qu'il marchait dans la rue. J'avais beau marcher très vite, j'avais toujours de la peine à le suivre.

Mais le zèle authentique qui le poussait dans l'action savait faire place à la plus grande patience quand il s'agissait d'écouter ceux qui venaient le consulter à tout propos. Il comprenait très vite, même à demi-mot, ce qui préoccupait son interlocuteur et où il voulait en venir. Mais, au lieu de l'interrompre pour lui donner la réponse qu'il

était venu chercher, il le laissait, au contraire, finir son discours, pour éviter qu'un détail ne lui échappât. Il étudiait ainsi sa psychologie et ses motivations. Un lien s'établissait lentement entre eux. L'exposé terminé, Rav Amram, après un silence, expliquait alors à son interlocuteur comment il voyait les choses. Cela de la façon la plus simple et la plus claire possible. L'autre repartait toujours satisfait, convaincu ou non, mais heureux de l'attention qu'on lui avait manifestée.

Patience et humilité, ces qualités si difficiles à acquérir, mon mari les possédait déjà dans sa jeunesse. Rav Amram, raconte Joseph Salent, un habitant des Bate Natan, se trouvait un jour seul à la synagogue, étudiant la Torah. Les restes d'un festin de noix et de cacahuètes jonchaient le sol. Les responsables de ce désordre avaient quitté l'endroit, laissant Reb Amram absorbé dans l'étude sacrée. Entre un juif. « N'as-tu pas honte, s'écrie-t-il furieux, d'avoir fait une telle saleté ? » L'homme est un coléreux. Reproches et insultes pleuvent sur le jeune homme. Sans un mot, Reb Amram prend alors un balai, nettoie la synagogue puis retourne à son pupitre.

Les intentions plus ou moins bienveillantes des journalistes, et leurs articles plus ou moins fidèles rapportant les paroles de mon mari, nous valaient de temps en temps des lettres signées ou anonymes. Plus d'une fois, un visiteur est entré chez nous, énervé et agressif. Rav Amram savait alors se taire et écouter les griefs, les reproches. Même si l'autre avait tort, mon mari savait trouver le point de vérité, si faible fût-il, chez autrui. Et c'est par là qu'il entamait la discussion.

Nous eûmes un jour la visite de notre menuisier. Un juif brave et pieux. Il était accompagné d'un ami. C'était quelques années après la guerre des Six Jours, le lendemain de « Yom Hazmaouth » : ce que les Israéliens appellent « Jour de l'Indépendance ». Les deux hommes étaient hors d'eux-mêmes. Je ne me souviens plus de ce qu'ils avaient lu ou entendu qui les avait à ce point énervés, mais ils venaient, décidés à tirer les choses au clair avec Rav Amram.

— Pourquoi n'allez-vous pas au *Kotel* (mur des Lamentations) ? demandèrent-ils à mon mari.

Il le leur expliqua.

— Pourquoi n'allez-vous pas parler aux dirigeants sionistes ? Vous pourriez peut-être avoir sur eux de l'influence, les rendre plus pieux.

— Prenez une pièce de monnaie, leur répondit mon mari. Cette pièce est destinée à rejoindre les autres pièces. L'argent va vers l'argent. Si moi, je vais vers les sionistes, je tomberai avec eux. C'est une affaire qu'il vaut mieux ne pas commencer.

— Pourquoi avez-vous hissé le drapeau blanc sur les Maisons Hongroises en 1948 ?

Rav Amram leur expliqua comment la Torah nous interdit de faire des guerres contre les nations et d'essayer de raccourcir notre exil par la force.

— Dieu ne nous a pas envoyés en exil parce que nous n'avions pas d'armée, ajouta-t-il, mais parce que nous avons péché. C'est donc Lui Seul qui peut décider de sa fin.

— Une bombe est tombée dans une cour des Maisons Hongroises en 1948, enchaîna l'ami du menuisier, un juif a été blessé. Pris de panique, tous se sont enfuis et l'ont laissé là. Un soldat l'a secouru et l'a amené à l'hôpital. Pourquoi les gens qui étaient sur place n'en ont pas fait autant ? Parce qu'il n'était pas aussi religieux qu'eux ?

— Ils ont sans doute manqué de courage, répondit mon mari. Chaque juif a le devoir de porter secours à n'importe quelle personne en danger. On a le droit et même le devoir de profaner le Shabbat pour sauver une vie humaine.

Les deux hommes repartirent le sourire aux lèvres. Le menuisier et son fils devinrent ses disciples et sont restés pour moi des amis.

« Le peuple juif est bon, disait-il, la majorité de ceux qui ont dévié du droit chemin ont été bernés par ceux qui les gouvernent et qui de sang froid les égarent à leur profit. »

Rav Amram trouvait même des excuses aux agents de la police israélienne qui lui avaient pourtant mené la vie dure. Selon lui, ils étaient moins mauvais qu'ils n'en avaient l'air. « Ils se disent athées, m'expliqua-t-il un jour, parce qu'ils ne veulent pas, en suivant la Torah, limiter leurs désirs. Un juif, qui un jour avait été malmené au cours d'une manifestation, maudit l'un d'entre eux. « Pourquoi m'a-t-il maudit ? » me demanda celui-ci malheureux. S'il ne croyait pas en Dieu, la malédiction d'un juif le laisserait indifférent », conclut Rav Amram.

« Il faut faire Techouva » (se repentir), répétait-il sans cesse. C'était pour lui le but de la vie, comme le Shabbat est le but de la Création, et l'arrivée du Messie celui de l'histoire juive. Il avait été le disciple

et le grand ami du Rav de Brisk, Rav Velva Soloweitchik. Et il le citait souvent. On discutait un jour chez lui en présence de Rav Amram sur un texte de Maïmonide qui dit que « les enfants d'Israël seront libérés seulement par leur repentir\* ».

— Comment est-il possible que tous les juifs se repentent? demanda quelqu'un.

— Sais-tu comment se passera la venue du Messie? lui demanda le Brisker Rav. Comme tous, tu l'ignores et pourtant tu as la foi qu'il viendra. De la même façon, tu ne peux imaginer comment tout Israël se repentira mais cela arrivera.

« Rav Amram est un naïf », disaient certains. « Il est trop bon. Chez lui le cœur et l'intelligence ne vont pas toujours ensemble », renchérisaient d'autres. Rav Amram était pur, mais il était loin d'être un naïf. Il savait exactement à qui il avait affaire. Mais il se taisait. Jamais il ne prononçait de jugement. Jamais un mot contre qui que ce soit. Il avait pour les gens méchants, les haineux, les jaloux, la même pitié que pour les malades mentaux et les névrosés. Il les considérait comme des faibles, des malheureux. Des gens que, pour le bien général, il fallait ménager, calmer, et même honorer. Il a pu ainsi donner l'impression parfois qu'un autre le manipulait, mais Rav Amram a toujours mené ses affaires exactement comme il l'entendait. Qu'importaient les affronts! L'essentiel pour lui était la sauvegarde du judaïsme. C'est ainsi qu'il est arrivé à maintenir la cohésion et la paix à Mea Shearim.

Rav Amram qui pouvait recevoir n'importe quel juif, ou étranger, comme un prince, supportait très bien qu'on le traitât familièrement. Des garçons non religieux venaient parfois lui rendre visite et lui parlaient d'une manière que je ne trouvais pas assez respectueuse. A l'israélienne. Cela me choquait, je bouillais. J'aurais voulu qu'il leur fit la morale, ce dont parfois je ne me privais pas (s'aider l'un l'autre à corriger ce qui ne va pas est une forme d'amour du prochain qui est pratiquée à Aix-les-Bains où j'avais été formée). Mais mon mari, lui, soutenait, et cela est enseigné par les Sages, qu'il ne faut pas reprendre quelqu'un si l'on sait qu'on ne sera pas écouté. J'insistais

\* Les lois de la Techouva, ch. 7.

alors sur le fait que le manque de remontrances était une des principales raisons, sinon la principale, qui avaient provoqué la destruction du Temple et qu'aujourd'hui cela retardait certainement sa reconstruction. Je n'avais peut-être pas tort, mais Rav Amram avait sans aucun doute aussi raison.

Vis-à-vis de moi, en tout cas, il avait adopté mon point de vue! Il n'a jamais laissé passer, de ma part, la moindre petite erreur. La plupart du temps, j'acceptais volontiers ses observations. Mais il m'arrivait de protester. Je trouvais anormal parfois qu'il me traitât avec rigueur alors qu'il se montrait si indulgent pour les autres. Il m'expliquait alors qu'il me voulait, moi, parfaite et que pour s'élever on doit aimer les critiques. « Le Gaon de Vilna payait quelqu'un qui lui faisait chaque jour la morale », me disait-il. Il avait raison. Jamais une remarque de mon mari n'a eu pour but de me blesser. Et il disait tout avec tellement de sagesse et d'affection que ce qui n'était chez moi qu'un mouvement d'humeur ne pouvait pas se prolonger.

Bien entendu, il m'arrivait de lui faire des reproches. Quelle femme n'en a jamais fait à son mari? S'il avait raison, il me l'expliquait gentiment. Mais, s'il avait tort, il savait si bien mimer les enfants coupables mais repentants... ou même apeurés! Et cela avec un tel charme que bien vite j'éclatais de rire. Impossible, avec lui, de rester fâchée plus de deux minutes.

Je n'ai oublié aucune de ses paroles, de ses observations, de ses recommandations. Elles restent avec la Torah le guide de ma vie.

Parfaitement maître de lui, Rav Amram avait réussi à faire coexister harmonieusement des qualités apparemment contradictoires : enthousiasme et force, patience, indulgence et douceur. Ces qualités presque trop belles pour être humaines n'étaient pas le fruit d'un don ou d'un caprice de la Providence. Tendre pour autrui mais dur pour lui-même, le contraire de ce que sont généralement les gens, il avait passé sa vie, non seulement à étudier la Torah mais à travailler sur lui-même, pour se forger une personnalité conforme au projet de la Torah. Il lisait et relisait les ouvrages de morale; le *Messilath Yecharim*\* était son livre de chevet.

« Elle a cru épouser un juif à l'honneur et la voilà la compagne d'un juif sur lequel pleuvent les affronts », ricanaient, après notre

\* *Le Sentier des Justes* de Moshé Haïm Luzzato.

mariage, mes ennemis qui me jugeaient à leur mesure. Cela faisait sourire Rav Amram. Il n'avait jamais souffert de l'ambition qui engendre haines et jalousies, querelles et vengeances. Les affronts passaient au-dessus de lui. Servir Dieu, utiliser chaque instant pour aider, pour construire quelque chose, « pour n'être pas venu dans ce monde en vain » fut le but unique de sa vie.

Nous reçûmes, un matin, la visite d'un jeune homme qui, sac au dos, arrivait directement de Lydda. A pied! C'était vers la fin juin ou début juillet 1973. Yeux noirs, regard perçant et intelligent. Front très haut. Barbe noire tranchant sur un teint très clair. Un grand type jeune. Il était tellement maigre qu'il me sembla avoir deux mètres!

— J'arrive de France, me dit-il en français sur le pas de la porte, je voudrais voir Rav Amram.

— Parlez-vous le yiddish ou l'hébreu?

— Seulement l'allemand et très mal.

Mon mari et moi nous trouvions en pleine discussion et notre salle à manger-salon était pleine. Je le fis asseoir dans l'entrée.

— C'est un juif de France, dis-je à mon mari, il veut te parler.

Comprenant que le jeune homme allait devoir attendre fort longtemps, je retournai vers lui pour lui demander la raison de sa visite et pour lui offrir un rafraîchissement.

— Je ne suis pas juif, m'expliqua-t-il, je suis venu ici pour le devenir, mais je ne veux pas que ce soit par les soins des rabbins sionistes. C'est pourquoi je suis venu directement vers votre mari.

Le garçon allait avoir vingt-six ans. Il était extraordinairement intelligent. Et il savait déjà énormément de choses du judaïsme. D'ailleurs, durant cette dernière année, il avait vécu en Corse comme un juif, au milieu de juifs qui n'avaient jamais rien su de ses origines. C'était un intellectuel, ethnologue de son métier, qui avait beaucoup voyagé pour étudier les peuples d'Afrique.

— Au cours de mon travail, me dit-il, j'ai compris que ce qui manque généralement aux hommes est une religion et un métier manuel.

Il avait, quant à lui, choisi le judaïsme et appris à tisser. Il s'était alors installé en Corse pour exercer son nouveau métier.

« Quelle chance a ce garçon de venir au judaïsme une génération

plus tard! » pensai-je. Quand j'avais fait mes démarches pour devenir juive, l'Etat d'Israël venait de naître. Les non-juifs ignoraient à peu près tout du judaïsme. Aujourd'hui, le monde entier sait que les juifs ont la Torah, le Shabbat, Rosh Hashana, Pessach, Yom Kippour, etc.; qu'il y a différentes sortes de rabbins et de Rebbes comme celui de Satmar ou celui de Loubavitch. La radio, la télévision, les journaux, les films, les livres et les guerres de l'Etat d'Israël ont renseigné tout le monde. On apprend l'hébreu aux futurs convertis dans « l'Etat juif ». On les instruit sur la religion et ils sont reçus dans le judaïsme à condition qu'ils deviennent israéliens. Ils font ensuite leur service militaire, évidemment.

J'avais plusieurs fois reçu la visite de candidats ou de candidates à la conversion, sans jamais, jusqu'alors, être intéressée par aucun d'entre eux. Mais celui-là était un cas exceptionnel. Mon mari et moi le primes en main et très vite nous fîmes de lui un juif « selon la loi de Moïse et d'Israël ». Quelques mois plus tard, pendant la semaine de Pessach, nous lui fîmes un shidouch avec une jeune fille pieuse et intelligente. Après Shavouoth 1974, il y eut chez nous, en leur honneur, de grandes fiançailles. Le couple a maintenant deux enfants : une petite fille qui porte le nom de ma belle-mère, Sheindel, et un petit garçon qui porte le nom de mon mari.

J'avais travaillé beaucoup dans cette affaire, souvent au-dessus de mes forces, et Rav Amram me reprochait quelquefois d'en faire trop, d'être trop rapide et trop « jusqu'au-boutiste ». Pourtant lui non plus, quand il entreprenait quelque chose, ne s'arrêtait pas en chemin. Mais il agissait sans doute avec plus de prudence, plus de sagesse.

Tous les cas spéciaux arrivant chez nous, on nous amena un jour un homme d'une quarantaine d'années, grand, massif. Un juif sephardi qui venait de France avec son fils, un gosse de sept ans. Nous installâmes un lit dans l'entrée pour le père et nos deux gros fauteuils joints formèrent pour l'enfant un lit très confortable dans notre salle à manger.

Il me faudrait devenir amnésique pour oublier les trois mois d'hiver passés avec Baranes à notre foyer! Il était épileptique et mythomane. Sa femme, nous dit-il, avait mis leur fils dans une mission espagnole. Il s'était enfui avec l'enfant après l'avoir enlevé de la mission. Il nous raconta toutes les péripéties de cette aventure.



Baranes était... dans l'aviation. Il était monteur... je crois. Il avait travaillé pour les Israéliens, sur les « Mirages ». Mais ça n'avait pas marché avec les sionistes. Je lui trouvai un emploi chez les non-sionistes de Mea Shearim. Même résultat. Baranes semblait détester le travail autant que les sionistes. Il avait des crises d'épilepsie. Mais je n'ai jamais pu savoir si les syncopes qu'il avait chez nous ou à la synagogue étaient de vraies crises. En tout cas, elles arrivaient toujours à point pour l'empêcher d'aller au travail ou pour le quitter. Dans un tel état, il était évidemment impossible de le mettre à la porte! Patient, mon mari lui apprenait un peu de Torah.

Puis, un jour, Baranes reçut une lettre de Paris. Sa femme renonçait au divorce et acceptait de reprendre la vie commune, à condition qu'il revienne avec l'enfant. Evidemment il n'attendait que ça. Le jour du départ de Baranes fut un grand jour pour moi... et même pour mon mari! Je pensais bien ne plus jamais le revoir.

Quelques années plus tard, je finissais la prière du matin et j'attendais le retour de mon mari de la synagogue. C'était un Shabbat. On frappe. Je vais ouvrir... Benjamin, le fils de Baranes, devant moi!

— Mon père est à la synagogue avec votre mari, me dit l'enfant, ils vont bientôt arriver.

Rav Amram m'avait envoyé Baranes junior d'abord, afin de me préparer au choc! Toute la joie du Shabbat sembla s'envoler. J'eus même envie de pleurer.

Mon mari ne tarda pas à arriver. Baranes l'accompagnait ainsi que nos invités. Tout le monde passa à table... Baranes était devenu religieux! Avec quelle fierté il dit bien haut les bénédictions qu'il avait apprises chez nous! Au milieu de tous les ennuis qu'il nous avait causés, ce que mon mari lui avait appris l'avait finalement transformé. Il ne tarda pas à avouer que sa femme l'attendait à l'hôtel.

— Allez la chercher, lui dis-je.

Il y a deux ans, l'enfant a fait sa bar-mitzwa. Son père est devenu un homme digne qui, avec sa famille, vit de son travail.

Les « cas » qui traversèrent notre existence débarquèrent toujours à l'improviste chez nous. Un jour, ce fut le tour d'une famille sépharade de neuf personnes, sept enfants et les parents, qui arrivèrent un vendredi après-midi. Ils habitaient au rez-de-chaussée

d'un appartement d'Ir-Ganim. Un tuyau avait crevé et les eaux d'égout se déversaient chez eux. La municipalité avait promis deux chambres d'hôtel pour le lundi suivant. En attendant, ils étaient venus tout naturellement s'installer chez Rav Amram qu'ils n'avaient jamais vu auparavant. Qui les avait envoyés? Je ne le sus jamais. A quoi bon? Ils célébrèrent leur Shabbat en famille, dans la pièce d'entrée de notre appartement. Nous et nos invités dans la salle à manger. Ce fut un Shabbat animé, croyez-moi!

Auprès de mon mari, mes journées étaient bien remplies. Les visiteurs se succédaient parfois d'une manière ininterrompue : des jeunes — c'étaient eux les plus assidus, et particulièrement Eliézer, garçon très intelligent, très sensible, qui venait souvent prendre conseil de Rav Amram —, des adultes, des vieux, des couples qui ne s'entendaient pas (ils sont assez rares à Mea Shearim, mais il est arrivé que Rav Amram ait dû intervenir pour ramener la paix dans un foyer; c'était toujours lui qui prenait en main de telles affaires, les problèmes concernant les enfants étaient plutôt de mon ressort), des gens qui sollicitaient parfois une aide financière, d'autres qui venaient chaque mois recevoir la somme d'argent que nous nous étions engagés à leur verser, etc.

Pour collecter les fonds nécessaires à notre activité d'aide sociale, j'ai commencé dès 1967 à voyager une fois par an à l'étranger. C'est d'habitude un travail d'homme mais, dans notre cas, j'étais la seule qualifiée. Je parle six langues et je me débrouille dans quelques autres. Ce qui me permet de me faire comprendre dans le monde entier. D'autre part, Rav Amram ne possédait aucun papier d'identité israélien et il n'aurait jamais demandé un passeport à l'administration d'un gouvernement qu'il ne reconnaissait pas. Il n'utilisait d'ailleurs ni la monnaie ni la poste de l'Etat d'Israël. De plus, sa présence à Mea Shearim était infiniment plus utile que la mienne.

Cette séparation annuelle n'était agréable ni pour l'un ni pour l'autre. Mon mari m'attendait et de mon côté je comptais les jours loin de lui. Mais quel bonheur de retrouver l'être cher à un retour de voyage... et le « ghetto » dont l'atmosphère, pendant plusieurs semaines, m'avait manqué! « Mea Shearim, les Maisons Hongroises, c'est le ghetto. » Combien de fois n'ai-je pas entendu cette expression prononcée avec dédain. C'est vrai, les deux groupes de maisons

présentent tous les avantages du ghetto. Ils isolent plus ou moins leurs habitants de l'ambiance matérialiste et jouisseuse du monde dit « moderne ». Ce qui est un bien pour leur foi et leur santé morale. Mais l'expression « monde fermé » est inexacte. Je ne connais pas d'autre endroit en Terre Sainte et même dans le monde où les gens soient aussi affables que les juifs de Mea Shearim, qu'ils habitent le shouk, les Maisons Hongroises ou Beth-Israël. Si vos idées et vos actes ne sont pas en accord avec la Torah, vous n'avez aucune chance de les faire accepter, mais, qui que vous soyez, vous serez reçu à bras ouverts dans la plupart des foyers. Ce sont des gens hospitaliers et capables de discuter avec vous. Beaucoup ont fait Techouva et sont revenus au judaïsme après une ou plusieurs visites faites à une famille du quartier. Mordechai Weiss, un homme jeune, un juif actif parmi les Netoure-Karta, voyage depuis des années, deux fois par semaine, avec son ami Yudel Leib Frank, dans les coins les plus éloignés de l'Etat israélien. Il enseigne le judaïsme aux immigrants anciens ou récents qui, au milieu de toutes leurs difficultés matérielles, n'ont pas encore réussi à s'élever sur le plan spirituel.

Nombreux sont les juifs, israéliens ou venant de l'extérieur, dont mon mari s'est occupé et qui sont devenus religieux. Je fis la connaissance de l'un d'entre eux, un jour qu'il faisait de l'auto-stop. J'étais en voiture avec mon fils. Il nous demanda de l'emmener à Jérusalem. Cheveux longs à la hippie, casquette en velours, barbe d'artiste, grand carton à dessin sous le bras, c'était un peintre.

— Je vous connais, me dit-il, lorsqu'il fut installé derrière nous, vous êtes la femme de Rav Blau... Vous ne me reconnaissez pas ?

Je me retournai pour l'examiner. Impossible de mettre un nom sur ce visage que je voyais, me semblait-il, pour la première fois.

— Je suis Izrak Besançon. Nous avons eu un jour une discussion à Aix-les-Bains, il y a dix ans, quand j'étais à la yechiva.

Je ne me souvenais absolument pas de ce garçon qui devait avoir entre vingt-six et trente ans, mais je connaissais très bien son nom. Depuis des années, j'entendais parler de lui. Il avait quitté un jour la yechiva. Il était devenu un bon peintre mais un mauvais juif. Il allait de temps en temps vendre ses toiles à Anvers, mais il n'entrait plus chez Reb Izikel dont il avait pourtant été un fervent admirateur. « Vous devez prendre contact avec lui et le ramener à la Torah », n'avaient cessé de me répéter les juifs d'Anvers et de Paris qui

croyaient en son retour et ne lui avaient jamais retiré leur amitié. Et voilà que, soudain, il tombait du ciel à Jérusalem !

Je l'invitai chez nous, pour le Shabbat suivant. Il ne vint que pour le troisième repas, environ trois heures avant la tombée de la nuit. Nous ne comptions même plus sur lui, lorsqu'on frappa à la porte. J'allais ouvrir. Il était là. Mais ses cheveux longs avaient disparu !... Il les avait tous ramassés à l'intérieur d'une espèce de chapeau en feutre noir délavé. Pour faire plus « Mea Shearim » sans doute, il n'avait pas fendu le chapeau au milieu. Ce vieux chapeau tout rond et trop grand qui mettait en évidence ses oreilles décollées et la pâleur de son visage lui donnait un air tragique et comique à la fois. Je me gardai bien d'avoir l'air de l'examiner. Je le fis entrer et le présentai à mon mari. Il le fit asseoir. Nous terminâmes ainsi le Shabbat avec Izrak, garçon assez mystérieux à l'époque. Je n'ai jamais su où il habitait avant de franchir le seuil de notre appartement mais, lorsqu'il nous quitta après le repas, je l'invitai à revenir. Il revint en effet quelques jours plus tard... complètement transformé ! Il avait toujours son drôle de chapeau mais il s'était fait raser la tête comme les hommes d'ici et ce qui restait de ses cheveux longs était devenu deux papillotes. Il a écrit lui-même ce que fut sa rencontre avec Rav Amram :

« ... Shabbat arrive... A Seoudat Chlichith je prends place à côté de Rav Amram. Le soleil s'est couché derrière les collines de Jérusalem. La pièce s'obscurcit. Dans la pénombre nous achevons notre repas. Il fait presque nuit lorsque Rav Amram entonne un chant. Aussitôt mon âme s'élève avec sa voix et je chante avec lui. Je ne puis exprimer ce que j'ai ressenti alors (et lors des Shabbath qui suivirent) qu'en reprenant les mêmes mélodies chaque Shabbat depuis quatre ans. Le lien s'est créé presque sans paroles. Je suis sûr d'avoir trouvé le maître. Par la suite, tout ce que j'apprendrai de lui se situera à des niveaux analogues et très subtils : des regards, des gestes, des intonations. Et surtout la ferveur rayonnante de sa prière qui élevait toute l'assemblée et l'unissait pendant la durée des offices.

« Je décide de m'installer à Mea Shearim pour être près de Rav Amram. Quand, la semaine suivante, je lui demande de me trouver un compagnon d'étude, Rav Amram me propose de venir chez lui. Il m'enseignera la Guemara. Ma joie est à son comble. Je veux apprendre la Guemara pour être un bon juif. Rav Amram et moi

avons étudié chaque matin pendant deux mois. Il faisait la lecture et traduisait en yiddish. Lorsque je posai une question trop embrouillée, Rabbi Amram y répondait simplement. Cette simplicité démantelait tous les artifices. C'était un pas de franchi. Lorsque je m'égarais dans des considérations extérieures, il me ramenait au sujet. Jamais il ne me fit de reproche. Jamais de réprimande, jamais la morale. Et pourtant il parvint à accomplir en moi des changements que nul n'avait jamais pu obtenir. Je sentais la métamorphose s'accomplir.

« Après l'étude, chaque matin nous nous rendions à la yechiva des Netoure-Karta. Nous étions les premiers à la prière. Les gens arrivaient l'un après l'autre et sous la conduite de Rav Amram la pièce s'emplissait de ferveur joyeuse. Ensuite nous revenions chez lui et nous préparions le petit déjeuner. Il faut côtoyer un homme tel que mon maître et l'observer dans les gestes les plus simples pour avoir une idée de ce que signifie la vraie grandeur. Alors que nous nettoyions les légumes, il me dit un jour pour plaisanter : « Ich bin a putz meister » (je suis un maître nettoyeur). Pour ôter les grosses taches sans trouer l'habit il faut vraiment être un maître ! Il m'apprit à espérer et à lutter. Il me transmit un peu de sa joie de servir Dieu en aidant les autres.

« La voix de la joie et du salut dans la tente des Justes... » La Rebetzen, sa femme, veillait à tout dans la maison. On y entendait la voix de la joie, celle de l'étude, de la prière et des chants de Rav Amram et de ses élèves. Et la voix du salut qu'elle-même contribuait à apporter à des dizaines d'âmes en détresse. Le défilé ne cessait pas chez eux, chacun apportant sa souffrance et repartant avec de nouvelles forces, sinon une solution... »

Izrak est resté un peu plus de deux mois chez nous. Son retour au judaïsme a été complet. Toutes mes recherches pour lui trouver un shidouch à Jérusalem furent vaines. Impatient de se marier, il s'est un jour envolé vers les Etats-Unis. C'est là qu'on lui présenta celle qui est devenue sa femme. Bracha lui a déjà donné trois enfants : une adorable petite fille, Emouna (qui signifie la « foi »), un petit garçon qui porte le nom de mon mari ; le troisième n'a que quelques mois. Izrak peint toujours, pour gagner sa vie, mais il enseigne à mi-temps à la yechiva d'Aix-les-Bains. Il accueille à son tour dans son foyer, ouvert à tous, ceux qui, comme lui jadis, veulent revenir vers la Torah.

## XXI

« Celui qui n'entre pas en conflit contre ceux qui se trouvent sur un mauvais chemin est aussi puni pour leurs transgressions et pour leurs péchés. »

*Shaare Techouva* (les portes du repentir).

« Je ne suis pas un rabbin » disait Rav Amram par modestie. Mais, ajoutait-il : « Quand des juifs prennent un mauvais chemin, n'importe quel juif a le droit de s'ériger en chef et de tout faire pour les ramener sur le droit chemin. »

Sur le chemin d'Auschwitz, un juif demanda à Rav Schlomo Zalman Ehrenreich, dit le Shimloer Rav, pourquoi le Saint-Béni-Soit-Il avait fait fondre cette catastrophe sur les juifs d'Europe. Il lui répondit : « Nous sommes punis parce que nous n'avons pas assez combattu les sionistes. » Car toute faute, même individuelle, contre la Torah, retombe sur l'ensemble de la communauté.

Le Shabbat fut et reste au centre du combat entre juifs religieux et ceux qui dirigent l'Etat d'Israël. Pour les sionistes, le Shabbat n'est qu'un jour chômé, son observance stricte faisant partie d'une loi religieuse qu'ils ont rejetée en bloc. En revanche, beaucoup de juifs parmi le peuple ne comprennent pas, dans leur ignorance, l'importance de ce jour saint. « Etre juif dans le cœur, n'est-ce pas l'essentiel ? » disent-ils. Mais « être juif dans le cœur » ne signifie rien. Ce qui se ressent s'exprime en acte. Sans la pratique des

commandements, il n'y aurait plus de juifs depuis longtemps. Voici l'explication que donne Maïmonide dans son *Guide des Egarés* (II-31) :

« Tu as sans doute déjà reconnu la raison pour laquelle l'Écriture insiste si souvent sur la loi du Shabbat et pourquoi celui qui la transgresse est puni de la peine la plus grave, celle de la lapidation qui fut appliquée un jour par Moïse lui-même. Elle occupe le troisième rang après l'existence de Dieu et la négation du dualisme. Tu sais déjà que les idées ne se conservent pas si elles ne sont pas accompagnées d'actions qui puissent les fixer, les publier et les perpétuer parmi le peuple... On nous a donc prescrit le repos afin de réussir deux choses : 1) adopter le principe de la vérité, à savoir celle de la Création, qui de prime abord conduit à reconnaître l'existence de Dieu; 2) nous rappeler le bien que Dieu nous a fait en nous accordant le repos après l'esclavage d'Égypte. C'est en quelque sorte un bienfait qui sert à la fois à confirmer une vérité historique et à produire le bien-être de l'état physique. »

L'observation du Shabbat est tellement fondamentale dans le judaïsme qu'aucun juif religieux, même sioniste, ne peut supporter sa profanation. David Weingarten, un des plus grands agents de voyages du pays, a exprimé sa déception dans une lettre à Golda Meir, publiée le 21 janvier 1972 en anglais et en hébreu dans les journaux israéliens. En voici en français quelques extraits :

« Des années, j'ai soutenu devant mes frères juifs qu'un juif ne peut mener une vie pleine qu'en Israël et que notre judaïsme ne pourrait jamais s'exprimer convenablement à New York ou en quelque endroit que ce soit dans la Diaspora.

« J'ai maintenant quelques doutes.

« J'ai lu la semaine dernière qu'un juif avait perdu son travail comme porteur à l'aéroport parce qu'il avait refusé de travailler le Shabbat. Où pareille chose est-elle arrivée? A New York, à Londres, à Prague? Non. C'est arrivé à l'aéroport de Lydda, Israël. Ce fait choquant m'a rappelé des souvenirs de jeunesse, quand, jeune réfugié d'Europe, je travaillais dans une blanchisserie de Brooklyn pour cinq dollars par semaine, parce que j'avais refusé de prendre un travail mieux payé pour lequel j'aurais été obligé de travailler le Shabbat. Je me souviens de beaucoup de mes contemporains qui préférèrent renoncer à de bonnes carrières plutôt que d'abandonner

leurs convictions religieuses et la Tradition, en profanant le Shabbat. Tout cela était pour moi le vrai symbole de l'exil. Dans la Golah, nous devons mener une bataille continue pour le droit de vivre comme des juifs suivant nos principes religieux. Aux États-Unis, les juifs combattirent et gagnèrent le droit de ne pas travailler le Shabbat. L'année dernière, un certain nombre de cas où les juifs ont été forcés à travailler le Shabbat et qui ont été présentés devant les tribunaux des États-Unis en témoignent. Les juges ont considéré que l'acte de forcer un juif religieux à travailler le Shabbat constituait une violation d'un des droits de l'homme.

« Et que se passe-t-il ici?

« Des immigrants juifs de la Géorgie des Soviets, qui par pure ténacité religieuse ont réussi à rester juifs sous Staline, sont maintenant forcés de travailler le Shabbat à l'aéroport de Lydda. Le fonctionnaire en chef a eu l'audace de renvoyer plusieurs porteurs juifs originaires de la Géorgie des Soviets parce que, a-t-il expliqué avec une vulgarité indigne d'un fonctionnaire de l'État d'Israël, ils ont signé des papiers promettant de travailler le Shabbat (car, ne lisant pas l'hébreu, ils ont signé sans comprendre).

« Nous ne sommes pas tourmentés par de tels problèmes à New York ou à Chicago, ni dans la République Socialiste Soviétique de Géorgie. Dans le monde libre, ces droits civils sont protégés par la loi. Et, en Géorgie soviétique, les autorités laissent les juifs tranquilles. Mais en Israël, la vingt-quatrième année de son indépendance, et cinq ans après la réunification de Jérusalem, nous avons ces problèmes-là. Ce qui me trouble est le profond silence observé par les « héroïques » défenseurs des droits civils, par les signataires du manifeste et par les journalistes. S'il vous plaît, madame, quels sont les droits civils? Sont-ils seulement le droit de publier de la littérature pornographique et de présenter sur la scène des spectacles obscènes? Devons-nous conclure que les droits religieux viennent après ceux-là quant à leur importance et que par conséquent ils ont un intérêt secondaire?

« J'ai été toute ma vie un sioniste. Ne me mettez pas, je vous en prie, dans la position de ne pouvoir répondre à mes frères juifs qui soutiennent qu'à plusieurs égards il est plus facile d'être un juif à New York qu'à Jérusalem, que les juifs traditionnels deviennent des citoyens de deuxième classe de l'État juif, que la Loi sortira de

Brooklyn et la parole de Dieu de Golders Green\*. Pas de Sion et de Jérusalem.

« Je vous demande, madame, en tant qu'ancienne sioniste américaine qui avez immigré vers ce pays béni, de faire votre possible pour mettre fin à cette discrimination acharnée et d'aider ceux qui vous ont suivie ici pour vivre une vie entièrement juive selon la Tradition dans laquelle ils ont été élevés. »

Quelques mois plus tard, M<sup>me</sup> Golda Meir, Premier ministre israélien, donnait sa réponse, non pas dans une lettre ouverte à M. David Weingarten, évidemment, mais à un journaliste français qui lui demandait son opinion concernant la querelle religieuse continuelle en Israël : « Dès que nous ferons la paix avec nos voisins, il suffira de six heures pour mettre fin à cette querelle continuelle. »

Le *Jewish Observer* de New York rapporte cette déclaration dans son journal du 1<sup>er</sup> octobre 1972 et fait le commentaire suivant :

« Ses intentions sont claires. Une fois la paix rétablie, l'existence de l'Etat d'Israël ne dépendra plus des fonds collectés à l'étranger et il n'aura plus besoin de l'appui moral et politique des juifs du monde entier. Plus personne, alors, ne pourra s'opposer au gouvernement séculariste et celui-ci pourra en toute liberté mettre son projet à exécution concernant la religion. »

Quel est ce projet toujours caressé mais pas encore entièrement exécuté? Ce même journal de la Agouda de New York cite à la page précédente les paroles du Brisker Rav, Rav Chaim Soloveitchik (1853-1918) :

« Le sionisme réclame un Etat juif non parce qu'il tient à un Etat juif pour sa valeur apparente mais seulement parce qu'il considère un Etat juif comme le moyen le plus pratique pour arriver au but qu'il s'est fixé : la rupture de l'alliance conclue au mont Sinaï et la conversion d'une nation sainte en un peuple vulgaire. En tant que tel, le sionisme représente le mauvais penchant collectif du peuple juif. »

Aucune amélioration n'étant survenue, bien au contraire, David Weingarten écrivit un autre article qui fut publié à New York dans l'hebdomadaire *The Jewish Press*, du 18 février 1977 :

\* Quartier de Londres à forte population juive.

« Shabbat. Selon la loi, le Shabbat est le jour de repos dans l'Etat d'Israël. Comme nous le comprenons, nous, juifs religieux, le Shabbat doit être observé selon les préceptes de la Torah, c'est-à-dire que le pays doit se reposer le Shabbat, ce jour ne devant pas être un autre dimanche.

« Malheureusement, Shabbat tel que nous le comprenons disparaît rapidement en Israël... Il existe un comité ministériel en Israël qui est censé accorder la permission de travailler le Shabbat aux industries d'intérêt vital. Burlesque! Le professeur Lev, du département des sciences physiques, qui est le conseiller de ce comité a déclaré récemment au journal *Haaretz* : « Frustré, j'ai quitté ce comité. Cela n'importe absolument pas aux gens qui font partie de ce comité si les usines travaillent ou non le Shabbat. » C'est une profanation complète de notre jour saint. Toutes les industries violent les lois du pays et il n'y a personne pour les arrêter.

« De nombreux fabricants israéliens qui ne travaillent pas pour des branches vitales de l'industrie m'ont dit qu'ils travaillent le Shabbat. Un fabricant de manteaux a reçu la permission de travailler le Shabbat parce qu'il exporte et qu'importer des dollars est vital pour Israël. La télévision et la radio fonctionnent le Shabbat. Toutes les stations d'essence sont ouvertes. Les matches de football qui comptent des dizaines de milliers de participants ont lieu le Shabbat, entraînant la mobilisation de nombreux agents de police, de la radio, etc. Sans compter les embouteillages de voitures que cela provoque. Tout cela a lieu le Shabbat. Dans tout le pays.

« A Tel-Aviv, l'artère principale, la rue Dizengoff devient une promenade le vendredi soir, et tous les cafés sont ouverts le Shabbat, leur musique emplissant les rues sous le nez du distingué Rabbi Abramovitch, député-maire de la ville de Tel-Aviv au nom de la Agoudat-Israël.

« Le « statu quo » qui avait été établi il y a vingt-huit ans est mort ainsi, parce que les choses ont changé en vingt-huit ans. De nouvelles inventions ont eu lieu en vingt-huit ans : télécommunications, satellites, télévision, communication intensive par ondes. Ainsi le Shabbat, comme on le comprend, est sur le point de disparaître dans l'Etat juif. »

M. Weingarten établit lui-même la preuve que la présence des députés religieux sur les bancs de la Knesset est une sinistre

plaisanterie. Qu'elle ne sert qu'à donner à l'ensemble des juifs religieux une part de responsabilité et non la moindre dans toutes les transgressions de la loi juive perpétrées dans l'Etat israélien.

Mea Shearim faisait partie de ce sombre tableau brossé par David Weingarten si Rav Amram n'avait consacré sa vie à la préservation de ce quartier, dernier bastion du judaïsme sans compromis. Constantement sur la brèche, il a mené avec une abnégation de soi totale la lutte pour la défense du Shabbat. Quand il était plus jeune, m'ont raconté ses amis, il se couchait en travers de la chaussée pour empêcher les voitures de passer. Pendant les neuf ans de notre vie commune à Jérusalem, il est allé chaque Shabbat crier « Shabbess, Shabbess\* » dans les rues de Jérusalem, et pendant des années jusqu'à la station principale des autobus. On lui promit plusieurs fois que le trafic serait suspendu, mais les chauffeurs s'arrangeaient pour prendre les passagers ailleurs que dans les stations. Après une manifestation qui réunit quelque sept cents juifs, « Egged » ferma celles-ci. La Agouda fit coller alors une affiche : tout était arrangé, disait-elle, il n'était plus nécessaire de se déranger le Shabbat pour manifester ! Rav Amram, lui, poursuivit les chauffeurs délinquants jusqu'à l'endroit d'où ils partaient. Des autobus peuvent difficilement passer inaperçus, même lorsqu'ils se cachent !

Tel un général des armées de l'Eternel, Rav Amram allait les mains vides, entouré de ses soldats. Ils rencontraient la police en chemin. De telles manifestations, si pacifiques fussent-elles, étaient considérées par les représentants de l'ordre israélien comme une provocation envers l'Etat. D'autant plus que mon mari et les gens des Netoure-Karta n'ont jamais demandé à un gouvernement qu'ils ne reconnaissent pas la permission de manifester. Quand les policiers étaient énervés, ils frappaient à coups de matraque des manifestants coiffés de leur straimel et armés uniquement du verbe et de leur foi.

La propagande sioniste présente les Netoure-Karta comme des gens qui lancent des pierres sur les voitures qui roulent le Shabbat. C'est faux, car il est défendu de prendre une pierre en main ce jour-là. Qui donc irait manifester pour l'observance du Shabbat en le transgressant ? Si les enfants lancent parfois des pierres sur les

\* Prononciation ashkenaze du mot Shabbat.

policiers, ils le font au cours de manifestations qui ont lieu pendant la semaine et auxquelles ils participent avec ardeur. Certes les enfants, ici, sont plus sauvages, moins polis, sans doute moins surveillés que ceux d'autres quartiers plus riches, mais ils ont plus de volonté. La lutte contre le sionisme menée par leurs aînés les rend très jeunes conscients de leur judaïsme et ils observent avec ferveur ses commandements. Ils n'ont pas de jouets, les trains électriques dernier cri sont trop chers pour les bourses de Mea Shearim. Ils lancent des pierres, mais David, adolescent, n'a-t-il pas abattu le géant Goliath à l'aide d'une simple pierre ? Devenus des hommes, ils ne tirent pas au fusil, ils n'apprennent pas le métier des armes, ils ne participent pas à des guerres interdites par la Torah.

J'avais, dans le passé, entendu parler de la conduite de la police israélienne vis-à-vis des gens de Mea Shearim. Quelques années après notre installation dans les Maisons Hongroises, j'ai moi-même assisté à quelques-unes de ces démonstrations de force.

Un Shabbat après-midi, la police a organisé un « pogrom » auquel les photographes de la télévision allemande furent invités. Les policiers ont soudain fait irruption dans les synagogues et ils ont arrêté des gens innocents au milieu de leurs prières. Des élèves de yechivoh, y compris des Américains, furent entraînés dehors de force, et sauvagement battus devant les caméras de la T.V. Telle une boisson forte, la brutalité enivre et fait perdre tout contrôle de soi. Après leur démonstration devant les caméras allemandes, les policiers firent irruption dans les Maisons Hongroises et, sous le nez de parents ahuris, ils prirent au hasard de jeunes garçons et les tirèrent hors des appartements pour les conduire au poste de police et les incarcérer. Parmi eux, un garçon de seize ans, un des fils de nos voisins. Un autre, âgé de onze ans, était tranquillement en train d'étudier la Torah avec son père, quand un policier entra en trombe. L'enfant fut enlevé, en dépit des cris et des pleurs de sa mère.

Rav Amram fut longtemps la proie préférée des policiers israéliens, mais ils n'osèrent plus le frapper quand sa barbe devint blanche et, s'il fut parfois emmené au poste de police, il ne fut plus emprisonné ! Auparavant ils ne s'étaient pas embarrassés de ces politesses et, après avoir subi leur brutalité, il avait effectué de nombreux séjours en prison. Au cours de l'un d'entre eux (qui dura des mois), le grand « Chazon Ich » lui rendit visite à la prison de

Ramla. Cela se passait quelques années après la création de l'État israélien. On lui en refusa d'abord l'accès, mais il se représenta quelques jours plus tard. Cette fois, on le laissa entrer. Quand il sortit après avoir vu Rav Amram, il s'exclama, heureux de s'être déplacé : « Il fallait absolument que je rende visite au « Shabbat ». » Mon mari de son côté se plaisait à remarquer : « Pour avoir l'honneur d'une telle visite, cela valait la peine d'aller en prison. »

Autre sujet d'opposition : les autopsies pratiquées en dépit de l'opposition formelle des familles. La Torah interdit en effet de telles pratiques. Les transplantations aussi, même pratiquées sur des juifs morts « sans l'aide de la médecine », sont interdites par la loi juive. Nous ne sommes pas les propriétaires de notre corps, ni de celui des autres. Comme Dieu nous l'a donné, nous devons le lui rendre. Alors que tout doit être tenté pour sauver une vie, même le Shabbat (la profanation du Shabbat devient alors un commandement, une mitzwa), le judaïsme ne permet pas d'amputer un cadavre. Car on n'a pas le droit de faire une prétendue « mitzwa » sur le compte d'un mort qui lui n'a plus de mitzwoth à accomplir.

Mise à part l'observance de la loi religieuse qui pour un juif est primordiale, une autopsie sur le corps d'un être qu'on a aimé est une chose infiniment douloureuse, révoltante même. Je n'étais pas encore juive lorsque, il y a trente-trois ans, j'ai perdu ma mère, mais je sais que je me serais battue pour empêcher que l'on touchât à son corps.

Quand un juif est dangereusement malade dans un hôpital israélien, les membres de sa famille doivent se relayer à son chevet jour et nuit. Une heure d'interruption dans la garde peut être fatale. En 1969, un juif âgé de soixante à soixante-dix ans est resté sans connaissance pendant trente jours à l'hôpital Hadassa de Jérusalem. Son fils est resté tout le temps près de lui.

« Un jour, dit-il, des médecins se sont réunis au chevet de mon père en ma présence. Ils parlaient une langue étrangère. Je n'ai évidemment pas pu comprendre ce qu'ils disaient mais la discussion semblait importante. Alors qu'ils s'en allaient, l'un des médecins me fit un signe discret. Je me suis approché de lui : « Aie l'intelligence de ne pas t'éloigner d'ici », me dit-il dans un souffle. Quelques minutes plus tard, l'infirmière apparut. « Vous êtes fatigué, allez

donc prendre quelque chose », suggéra-t-elle. Je ne répondis pas. Après un moment, une deuxième vint à son tour. « Pourquoi restez-vous ici tout le temps ? Allez donc vous reposer une petite heure ! » J'ai alors compris l'avertissement du docteur et je n'ai pas quitté le chevet de mon père. »

Le lendemain, le malade a ouvert les yeux, il a demandé de l'eau et il est sorti de l'hôpital. Il vit en bonne santé dans son appartement situé dans le quartier de Geoula. Ce qui l'attendait, sans la ferme attitude de son fils et la conscience d'un médecin religieux, était arrivé quelques mois auparavant à Abraham Sadgat, un juif de trente ans à peine et père d'une petite fille de trois ans. Blessé à la tête dans un accident de travail, il entra le 3 décembre 1968 à l'hôpital Belinson, près de Petah-Tikwah. Il avait perdu connaissance alors qu'on le transportait vers l'hôpital. « Il doit être opéré du cerveau », décidèrent les médecins. La famille donna son accord.

Le blessé étant le lendemain toujours sans connaissance, ses frères voulurent appeler un autre médecin. « C'est inutile », répondirent ceux de Belinson, « tout va bien. » L'opération devait avoir lieu un jour plus tard.

Au matin du troisième jour d'hospitalisation d'Abraham Sadgat, ses frères vinrent le voir. « Quel est son état aujourd'hui ? » demandèrent-ils. Réponse des médecins : « Tout va bien. » Il y avait pourtant un changement dans le comportement du personnel qui s'occupait du malade. L'un était pâle, l'autre ne répondait pas, gêné semblait-il. Lorsqu'on emmena leur frère Abraham vers la salle d'opération, il était toujours sans connaissance mais il respirait normalement. « Rien n'est perdu », pensèrent-ils. « Son cœur est solide », avait d'ailleurs affirmé un des médecins.

Quelque chose de bizarre cependant attira leur attention : Pourquoi installait-on maintenant un autre malade dans la salle d'opération où leur frère allait être opéré ? A une heure de l'après-midi ils revinrent aux nouvelles. On ne leur répondit pas. Personne ne paraissait être au courant. Puis à quatre heures, soudain : « Votre frère est mort à trois heures et demie. » « Nous voulons son corps pour l'enterrer, nous nous opposons à l'autopsie », dirent-ils avec fermeté. Toutes leurs démarches furent inutiles. Ce n'est que le lendemain, à onze heures du matin, un vendredi, qu'ils obtinrent le corps du défunt. La tête était intacte, elle n'était pas rasée comme

c'est la pratique pour une opération du cerveau. Par contre, le buste était entièrement couvert de bandes adhésives. Ayant décollé celles-ci, ils comprirent : on avait transplanté le cœur de leur frère au malade que l'on avait fait entrer dans la salle d'opération aussitôt après lui (et qui survécut d'ailleurs peu de temps).

Ce cas fit du bruit. Barzilaï, le ministre de la Santé, déclara le 25 mars 1969 à une réunion de la Knesset que les médecins avaient prélevé le cœur d'Abraham Sadgat alors qu'il vivait. La famille de la victime, sa veuve et ses frères crièrent au scandale et se battirent, en vain, pour traîner les coupables devant « la justice » israélienne.

Les abus les plus courants sont les transplantations ou autopsies pratiquées malgré l'opposition des familles, lorsque celles-ci ne sont pas assez fermes et vigilantes. Car, selon la loi israélienne, une telle pratique exige le consentement de la famille et, si le défunt est seul au monde, la signature de trois médecins. Mais certains chirurgiens possèdent des lettres en blanc signées d'avance par trois médecins. Elles sont alors dûment remplies pour être présentées à la police qui donne ainsi au médecin la permission de disposer du corps.

A la suite d'une série d'incidents de ce genre, mon mari organisa des protestations publiques. Mais, quand des juifs trouvèrent dans les poubelles de l'hôpital Belinson des organes humains, l'indignation de la communauté religieuse fut à son comble. Rav Amram réunit plusieurs milliers de manifestants. Leur départ eut lieu non loin de notre appartement, à la porte des Maisons Hongroises, côté nord. Des discours avaient été tenus les jours précédents comme de coutume avant chaque manifestation importante. Des affiches avaient été collées sur les murs du quartier :

« Nous ne sommes pas des lapins sur lesquels on pratique des expériences pour trouver des médicaments.

« Nous ne sommes pas des bêtes crevées dont on jette les corps aux poubelles. »

Suivis de la foule des manifestants portant des pancartes, Rav Amram, son fils aîné Ouri et Mordechaï Weiss marchaient en tête, tenant chacun une paire de menottes à la main : « menottes destinées aux poignets des médecins qui ne respectent même pas les lois de leur gouvernement ». Le cortège rencontra évidemment les policiers qui les attendaient, matraque en main. Une véritable bataille s'en-

suivit. Quatre juifs furent arrêtés sur-le-champ. Et, parmi eux, mon mari. Reb Ouri eut le crâne fendu.

Une autre des nombreuses préoccupations de Rav Amram, et non la moindre, fut de maintenir, dans son fief, la pudeur, qui est la plus belle parure de la femme juive... et de la femme en général, même si à notre époque peu de gens en ont conscience.

Presque chaque jour, à l'heure où les touristes affluent à Mea Shearim, en été, il parcourait les rues du shouk, veillant à ce que les femmes habillées de façon indécente quittent les lieux. Et, chaque jeudi après-midi, en compagnie d'autres juifs des Netoure-Karta, mon mari se rendait dans les quartiers où la majorité des habitants sont des juifs religieux, tant sepharadim qu'ashkenazim. On le connaissait et tous accouraient lorsque Rav Amram venait leur parler de la grandeur de la Torah et des mitzwoth, du mérite de la femme juive qui élève ses filles dans la pudeur.

L'odieux service militaire féminin représente un problème permanent pour la communauté orthodoxe de l'Etat israélien. Rav Maizes et Rav Amram avaient jadis lutté ensemble contre cette loi sioniste si contraire à la loi juive. Leurs discours enflammés avaient alors électrisé tous les juifs fidèles de Terre Sainte qui durent faire appel aux juifs de l'étranger pour faire pression sur le gouvernement israélien. Nombreuses avaient été, alors, les manifestations. Certaines avaient dégénéré en véritables batailles entre manifestants et forces de « l'ordre ». Finalement, le gouvernement avait offert un compromis : l'exemption des jeunes filles qui déclareraient que leurs pratiques religieuses leur interdisaient de servir dans l'armée. Une telle déclaration allait naturellement à l'encontre du patriotisme des gens du Mizrachi et des kibboutzim sionistes religieux qui envoient leurs filles servir dans l'armée israélienne mixte en dépit de la Torah et de tous les rabbins (les filles des juifs Netoure-Karta ne font, elles, aucune déclaration : elles et leurs parents n'ont rien à voir avec l'armée israélienne et les guerres de l'Etat).

Dans le judaïsme, chacun a son devoir à remplir, la femme comme l'homme. Mais, chez les juifs orthodoxes, jamais les rôles ne sont confondus. L'armée, la guerre, c'est une affaire d'hommes. Les femmes ont, elles, la charge de la perpétuation de la société et de sa



cellule fondamentale : la famille. De plus, jamais un juif pieux et conscient de ses responsabilités ne voudra risquer d'exposer sa fille aux dangers de la promiscuité qui existe dans l'armée entre garçons et filles. Cependant, bien que les sionistes aient jadis cédé devant les protestations des juifs orthodoxes, nombreuses sont les jeunes filles pieuses qui jusqu'à présent rencontrent les pires difficultés pour obtenir leur exemption. Pour vérifier leur « religiosité », on leur pose des questions sur des problèmes qu'en général seuls les hommes étudient. Celles qui, pour une raison ou pour une autre, ne peuvent y répondre sont déclarées non religieuses et embrigadées de force. Les plus courageuses préférèrent la prison.

Des cas scandaleux ont récemment retenu l'attention des juifs orthodoxes vivant dans l'Etat israélien. Des femmes mariées et enceintes ont été incarcérées pour n'avoir pas répondu aux convocations de l'armée. « Déserteuses » : ce mot semble étrange, même dans ce monde à l'envers qui est devenu le nôtre ! Judith Tuaf, pour ne citer que son cas, fut jetée en prison. Elle fut ensuite contrainte à des exercices militaires exténuants, bien que sa grossesse fût fort avancée. Transférée dans un hôpital, on la fit avorter contre sa volonté. M<sup>me</sup> Tuaf ne fut pas quitte pour autant. L'année suivante, l'armée vint la reprendre. On l'arrêta alors qu'elle se trouvait chez elle avec son neveu, un enfant de trois mois, dont elle avait la garde. Après sept heures, l'enfant fut remis à ses parents, mais M<sup>me</sup> Tuaf resta en prison pendant deux semaines. Démarches et manifestations organisées en sa faveur aboutirent à sa libération.

Quelques mois après la guerre des Six Jours, un scandale éclata dans les journaux : il fut promptement étouffé. Quelques centaines de familles yéménites reçurent de l'armée des convocations pour leurs fils et leurs filles dont les officiels israéliens leur avaient annoncé la mort à leur arrivée dans leur Etat. Précisons que les enfants voyageaient groupés, séparés de leurs parents... pour « raisons sanitaires ». Cette perte de leurs bébés avait été le premier des nombreux malheurs qui avaient frappé les juifs yéménites dès leur arrivée en Terre Sainte.

Teint foncé, yeux noirs pleins de vivacité, ces juifs, les plus religieux du monde, vivaient depuis deux mille ans dans un pays dont la civilisation était restée moyenâgeuse. Entièrement coupés de la communauté juive mondiale, ils avaient résisté à toutes les

tentations et ils n'avaient jamais changé leur mode de vie réglé selon la Torah. Les Arabes eux-mêmes préféraient voir leurs concitoyens garder leur originalité, car ils pensaient, à juste titre, que l'élévation morale et spirituelle des juifs était une bénédiction pour le pays.

Après la création de leur Etat, des agents provocateurs israéliens suscitèrent des sentiments anti-juifs chez les Arabes yéménites, comme ils l'avaient fait dans d'autres pays du monde arabe qui tint tous les juifs pour conjointement responsables du malheur des Palestiniens et de l'usurpation de leur pays. Les juifs quittèrent le Yémen, accablés par l'antisémitisme dont ils n'avaient jamais eu à souffrir auparavant. Déguisés en juifs pieux, les sionistes racontèrent aux juifs yéménites que le Messie était arrivé et qu'ils allaient, comme le prophète l'avait annoncé, arriver en Terre Sainte « sur les ailes des aigles » (des avions désaffectés de la T.W.A.). Arrivés dans l'Etat d'Israël, ils furent provisoirement parqués dans des camps (maabaroth). C'est là que le passage du judaïsme au sionisme eut lieu.

M. David Zvi Pinkas, membre du parlement israélien, déclara au cours d'une session en 1950 :

« Je ne puis employer d'autres termes pour décrire la situation dans ces camps que ceux de contrainte spirituelle et d'inquisition contre la religion juive. Je ne vois rien d'autre dans ce qui est fait dans ces camps qu'un meurtre culturel et religieux des tribus d'Israël... Nous avons remis au ministre de l'Éducation une liasse de documents prouvant les faits avec tous les détails sur la façon dont on fait pression sur les juifs religieux pour les détourner de leur religion et surtout pour conduire les enfants vers l'agnosticisme. On fait pression sur eux économiquement et on les attire en leur promettant du travail et des logements. »

Les souffrances que ces juifs yéménites, une assemblée sainte disait Rav Amram, endurèrent dans les camps de l'Etat sioniste dépassent l'imagination. Il y eut des révoltes, toutes furent écrasées sans pitié. Le sang coula même à Ein Shemer, près de Pardes-Chanah. Dans ce camp entouré de fil de fer barbelé, vivaient isolés, et particulièrement bien gardés, dix-sept mille juifs yéménites. L'entrée en était interdite à tout juif religieux de l'extérieur. Deux élèves de yechivoth réussirent cependant à y pénétrer : Shlomo Krool et Noach Berman. Ils voulaient organiser à Ein Shemer des classes religieuses comme leurs condisciples avaient réussi à le faire

dans d'autres camps. Mais avant qu'ils aient eu le temps d'agir, le chef du camp les arrêta. Plusieurs Yéménites voulurent savoir pourquoi. « Sous aucun prétexte, nous ne permettrons que les enfants soient enlevés d'ici pour être placés dans les yechivoth et les écoles religieuses », leur fut-il répondu. « Sortez « les rabbins » d'ici! » gronda la foule qui en quelques minutes s'était rassemblée sous la conduite de Rav Yakov Salim Gerufi. Il parlementa avec le chef du camp jusqu'à ce que celui-ci, saisissant une barre de fer, le frappât à la tête. Le visage couvert de sang, Rav Gerufi n'abandonna pourtant pas la lutte. Lorsque les portes de la prison eurent cédé sous la poussée de ses amis, il accompagna les deux jeunes gens jusqu'à Pardes-Chana où il reçut des soins, en la présence de Rav Diskin, le rabbin de la ville.

Dans les autres camps où les jeunes gens des yechivoth avaient organisé des classes religieuses, ce sont eux qui furent féroce­ment battus avant d'être jetés hors du camp. On menaça les parents des élèves et la garde fut renforcée autour de ces maabaroth.

A Ein Shemer, où Rav Gerufi était désormais un homme marqué, l'incident avec « les rabbins », comme les juifs yéménites appelaient les deux jeunes gens, eut des prolongements. Pendant la fête de Pessach 1950, la fille de Rav Gerufi fut poussée par les gardes alors qu'elle faisait la queue à la porte du réfectoire. Elle protesta. On l'arrêta. Elle fut enfermée à clef, non pas seule, mais avec un garde. Rav Gerufi alla trouver les autres chefs du camp et essaya d'obtenir que sa fille fût libérée ou qu'au moins le garde sortît de la pièce où elle se trouvait. Il plaida en vain. Inquiet pour son enfant, le père alla vers la porte et essaya de la forcer. Le garde prit son fusil et tira sur lui. Non pas une balle, ni deux. Mais quatre fois, pour être sûr de bien achever sa victime. Puis, craignant la foule qui avait assisté à cet assassinat, il s'enfuit vers un bureau de l'Agence juive qui se trouvait à proximité et où ses collègues lui donnèrent asile. Il n'y eut aucun procès. Aucun jugement ne sanctionna ce crime perpétré de sang-froid.

Dans ces camps de l'Etat d'Israël, si les sionistes ne réussirent pas, en général, à amener tous les adultes à penser comme eux, une grande partie de la jeunesse renia la foi de ses pères. Quant aux autres, l'éducation qu'ils reçurent dans les écoles de l'État, ou leur séjour dans l'armée, complétèrent ce qui avait été commencé.

De l'un de ces camps, celui de Beth-Lid, des rabbins yéménites ont écrit, en 1950, une lettre expliquant les différences entre la vie qu'ils avaient menée au Yémen et celle qu'ils mènent dans l'Etat d'Israël. Lecture en fut faite devant les membres de la Knesset :

« Les Arabes parmi lesquels nous vivions ne nous dérangaient pas, ne serait-ce que dans la moindre observance religieuse. Au contraire, le gouvernement reconnaissait notre religion, nos droits et notre foi. Si un officiel ou un homme de la police se présentait parmi nous pendant le Shabbat, il n'osait pas fumer, ni profaner le Shabbat en quoi que ce soit. Et ici ils nous font outrage et ils forcent les nôtres à profaner le Shabbat. Ils se moquent de nous, ils tournent en dérision notre foi traditionnelle, nos prières et les observances religieuses de notre sainte Torah.

« Un chef non religieux a conduit nos jeunes pour une promenade dans une orangerie le Shabbat et il les a forcés à cueillir des oranges pour profaner le Shabbat. Lorsqu'ils ont refusé, il les a menacés, il a crié et il leur a expliqué que plus n'est besoin dans l'Etat d'Israël d'observer les commandements de la Torah. Il leur a appris à aller la tête découverte et à couper leurs papillotes. »

Les quelques centaines de bébés qui, dès leur arrivée dans l'Etat israélien, furent ravis à l'affection de leurs parents — auxquels on annonça qu'ils étaient morts — furent envoyés dans des kibboutzim non religieux ou adoptés par des couples juifs non religieux sans enfants. La plupart de ces naifs immigrants acceptèrent la triste nouvelle avec résignation. Une minorité, cependant, refusa de croire à la mort de ces enfants. Certains combattirent durant des années avant de les retrouver là où on les avait placés. Les autres — ceux qui avaient ajouté foi aux paroles des sionistes — n'élevèrent la voix que beaucoup plus tard, lorsqu'ils reçurent en 1967 les convocations de l'armée pour leurs fils ou leurs filles. Ils comprirent alors qu'ils avaient été dupés et demandèrent qu'on les leur rendît. Clemenceau disait : « Quand on veut enterrer un problème il suffit de créer une commission. » Le gouvernement israélien ordonna donc une commission d'enquête. Et le tour fut joué... On n'entendit plus jamais parler de ces incidents.

On a beaucoup parlé ou écrit concernant le « fanatisme » des Netoure-Karta. Jamais, cependant, mon mari ni aucun de ses amis n'ont essayé de forcer qui que ce soit à devenir plus religieux. Ils savent que tous les juifs ne peuvent être identiques et que tous ne peuvent atteindre le même niveau intellectuel ou spirituel. Est-ce du fanatisme que de ne pouvoir supporter la profanation de tout ce qui est sacré par un gouvernement qui, lui-même, se dit laïque et de ne pas accepter un Etat laïque en Terre Sainte? N'est-ce pas plutôt faire preuve de logique? Les fanatiques ne sont-ils pas au contraire ceux qui, aux leviers de commande de l'Etat israélien, déploient depuis plus de trente ans des efforts gigantesques pour transformer un peuple? Les fanatiques ne sont-ils pas ceux qui ont kidnappé les enfants du Maroc, du Yémen et d'ailleurs, multipliant ainsi à l'envi le nombre des Yossele?

Se référer à l'histoire juive pour établir et maintenir un Etat anti-religieux en Terre Sainte et défigurer ainsi le pays, le peuple, la Torah et l'histoire est une tragique mascarade. L'histoire juive, tout au long de son cours, est indissolublement liée à la Torah et à la foi juive. Lorsque les fils d'Israël, sous la conduite de Moïse, arrivèrent près de la frontière de Canaan, Dieu leur ordonna d'entrer et de conquérir le pays. Les juifs manquèrent de confiance et de courage. A leur requête, Moïse envoya douze espions pour examiner le pays. A leur retour, dix d'entre eux découragèrent le peuple, qui se révolta contre Moïse et Aaron. La Tradition nous enseigne que ces dix princes de tribus craignirent de perdre leur position de chefs à partir du moment où le peuple prendrait possession du pays. Deux restèrent honnêtes et fidèles : Josué et Caleb. De sa voix de tonnerre, Caleb protesta contre l'attitude des dix autres. Caleb, nous explique la Tradition, était plus précieux aux yeux de Dieu que le peuple tout entier, parce qu'il protesta. Ce témoignage de fidélité de Caleb, sa protestation apaisèrent le courroux de Dieu résolu à anéantir tout le peuple. De nos jours, quand les sionistes viennent nous dire : « Soyons une nation comme toutes les autres nations », tous les juifs fidèles ont l'obligation impérative d'élever leurs voix contre ces rebelles pour protester, comme Caleb, pour apaiser la colère du Ciel afin que Dieu ait pitié de Son peuple. C'est ce que mon mari, Rav Amram, a fait sans répit pendant toute sa vie.

Il fut souvent question des Panthères noires dans les journaux, il y

a quelques années, et quand mon mari accepta d'être *sandik* \* pour la circoncision du fils de l'un d'entre eux, les journalistes noircirent pas mal de papier pour commenter les « relations étroites » qui s'étaient nouées entre Panthères noires et Netoure-Karta. Quelques membres de ce groupe, en effet, ont fait des efforts pour créer un tel lien. La plupart de ces Panthères sont les fils et les filles de juifs orientaux trompés par la propagande sioniste, venue troubler la bonne vie juive qu'ils menaient au milieu de leurs voisins arabes. A l'inverse des ashkenazim qui vivaient dans les pays occidentaux, ces juifs, pendant des générations, n'avaient ni souffert ni bénéficié du développement culturel et intellectuel de la « civilisation ». Arrachés à leur pays, déracinés, on les mena dans l'Etat israélien où ils vécurent pendant des années dans de misérables baraques. Plus tard ils formèrent des communautés d'immigrants. En ville, on les logea dans des sortes de taudis préfabriqués. Leur cohésion communautaire une fois brisée, leur situation financière plus que difficile, leurs enfants ne reçurent aucune éducation religieuse ou laïque. Ils grandirent un peu comme les enfants des Palestiniens, nourris de l'amertume de leurs parents. Sans la Torah qui fut la source de la noblesse de leurs grands-parents, ils sont devenus des révolutionnaires. Leurs parents résignés se sont tus. Eux comprennent qu'on les a amenés là pour être des soldats sans solde. Pour risquer leur vie. Pour défendre un Etat gouverné par des ashkenazim, pour des ashkenazim. Ils ont appris des sionistes la révolte. Et ils se sont révoltés. On leur a enseigné la haine et ils détestent leurs maîtres ashkenazim.

Il n'y a évidemment aucun point commun entre notre combat et le leur. La plupart d'entre eux, et cela ils le doivent aux sionistes, ne sont pas religieux. Le combat des Netoure-Karta est fondé sur la Torah : ne reconnaissant pas l'Etat israélien, ils refusent toute aide de son gouvernement pour eux-mêmes et pour leurs institutions, tandis que le but essentiel des Panthères noires est d'améliorer leur situation matérielle dans cet Etat.

Leur mouvement a gêné le gouvernement pendant un certain

---

\* Celui qui a l'honneur de tenir l'enfant sur ses genoux pendant que le mohel fait la circoncision.

temps. Mais les Israéliens, selon leurs méthodes habituelles, ont réussi à circonvenir leurs chefs. Par exemple, ils ont envoyé l'un d'eux étudier la gymnastique et lui ont promis une bonne place après l'obtention du diplôme. Décapité, le mouvement a ralenti son activité puis s'est finalement disloqué.

L'analyse que font les sionistes des Arabes est une aberration pour un juif orthodoxe qui comme mon mari est né dans la vieille ville de Jérusalem au début du siècle. « On a transformé les Arabes en une sorte d'ennemi universel du peuple juif », disait Rav Amram. « Cela est complètement faux. Juifs et Arabes vivaient en paix côte à côte jusqu'à ce que les Anglais, puis les sionistes jugèrent qu'il était de leur intérêt de semer la discorde. »

Voici comment il décrit la situation en 1917 :

« Mes parents habitaient dans la rue Hebron, dans la vieille ville. Les cours des Juifs et des Arabes donnaient sur la même rue. Le Juif et l'Arabe échangeaient pour se saluer cordialement le mot « jarna ». Les femmes juives et arabes, le mot « janta ». C'étaient les termes arabes d'amitié entre voisins juifs et arabes qui n'ont jamais fait entre eux une distinction de race. On connaissait les différences. Le Juif avait sa foi, l'Arabe la sienne : dans ma jeunesse je n'ai jamais entendu dire qu'un Arabe ait tué un Juif. Et je n'ai jamais entendu dire que cela soit arrivé durant les décades passées. Il n'y avait certainement aucun conflit entre Juifs et Arabes.

« Pendant la Première Guerre mondiale, j'avais l'habitude d'étudier en dehors de la vieille ville, dans ce qui était alors les nouvelles Maisons Hongroises. Chaque soir, vers minuit, je devais rentrer à la maison par la porte de Damas. Par un chemin très sombre. Les rues n'étaient pas éclairées à cette époque. Il ne m'est jamais venu à l'esprit que quelqu'un pouvait se tenir caché dans l'obscurité dans le but de me nuire. Une fois, je suis sorti victorieux d'une dispute avec le percepteur des impôts. Un Arabe. Il ne voulait pas que je mette ses supérieurs au courant de notre dispute. En gentleman, il s'inclina et il cita un dicton arabe : « Mange chez le chrétien, mais dors chez le juif. » Les Arabes avaient confiance dans les Juifs. »

Le Juif authentique et l'Arabe ont d'ailleurs des points communs. C'est pourquoi ils peuvent s'entendre. Tous deux sont des Orientaux

et l'un et l'autre sont sensibles à la spiritualité. Les sionistes, eux, ont perdu leur authenticité juive, ils sont devenus des Occidentaux, des matérialistes. C'est pourquoi ils ne peuvent comprendre les Arabes capables comme les Juifs authentiques de sacrifier pour un idéal les biens matériels et même leur vie.

« Il n'y a pas eu de problème entre Arabes et Juifs au début du siècle », m'objectaient récemment des amis, « parce qu'il y avait relativement peu de juifs en Palestine, mais il y en aurait eu lorsque cette communauté se serait développée, même si les immigrants n'avaient été que des juifs religieux. Le problème est une question de rapport entre minorité et majorité. Elle est la même pour tous les pays. A partir du moment où une minorité est active et organisée et qu'elle a un but, elle représente un danger pour la majorité. »

Rav Amram a déjà répondu à cette objection :

« Il n'y a aucune comparaison entre les minorités juives établies dans les différents pays du monde et les minorités non juives.

« Il est reconnu que, dans n'importe quel pays du monde, les problèmes commencent lorsqu'une minorité dépasse un certain pourcentage de la population. Pourquoi? Parce que cette minorité s'est implantée dans un pays qu'elle considère comme le sien. Ses revendications grandissent avec elle.

« Pour les juifs pieux dans l'ensemble, au cours des siècles, le problème a toujours été différent. Condamnés par Dieu à l'exil mais armés de leur foi, les communautés juives sous la conduite de leurs rabbins n'ont jamais considéré que le pays où elles étaient établies était définitivement le leur. Les juifs ont mené au cours des siècles une vie religieuse silencieuse, observant les lois du pays où ils étaient établis, priant pour le bien-être et la prospérité de leurs voisins non juifs en même temps que pour les leurs. Leurs rabbins ont toujours veillé à ce que rien ne soit entrepris, matériellement parlant, sans l'accord du gouvernement. Leur seul souhait, leur seul but, leur seule revendication était qu'on leur laissât mener en paix une vie selon la loi de la Torah. Et quand, pour une raison ou pour une autre, la vie devenait impossible ou qu'on désirait leur départ, ils courbaient la tête et ils partaient. C'était la loi de l'exil et les juifs l'avaient acceptée jusqu'à la venue du Messie et la Rédemption finale. C'est ainsi que les juifs, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, quittèrent l'Espagne, un pays où ils avaient vécu pendant des siècles. Beaucoup

s'installèrent en Turquie où le roi Bajazet leur ouvrit toutes grandes les portes de son pays.

« De la même façon les juifs d'Europe centrale et orientale étaient venus en Palestine dominée par la Turquie, dans le seul but de vivre une vie sainte. Ils étaient les hôtes dans un pays où ils vivaient sous la protection de leurs consulats respectifs. Sans la déclaration Balfour et l'arrivée des sionistes, auxquels les Anglais accordèrent de plus en plus de pouvoir, il n'y aurait jamais eu de problème en Terre Sainte. Ces juifs de Palestine auraient continué leur vie paisible sous n'importe quel gouvernement qui les aurait tolérés, comme ils l'avaient fait sous les Turcs. »

Les sionistes qui sont venus s'établir en Palestine, après la Première Guerre mondiale, avaient, eux, un but précis : devenir de plus en plus nombreux pour s'emparer du pays et devenir les maîtres. Pressentant ce qui allait arriver, les Arabes réagirent. D'où le pogrom de Hebron en 1929.

« Il n'y avait pas de haine entre Arabes et Juifs », répétait mon mari et, pour en donner la preuve, il raconta un jour en ma présence, à un professeur d'université américain, l'histoire de Chaïm Hamburger, qui, un demi-siècle plus tôt, s'était disputé avec un Arabe. Pour se défendre, le premier donna un coup au second avec son parapluie. A sa grande stupéfaction, l'Arabe tomba mort. Saisi de panique, l'assassin involontaire se réfugia chez Rav Chaïm Sonnenfeld. Des juifs vinrent le chercher, ils voulaient le livrer aux Arabes, car, disaient-ils, « ils vont faire des pogroms ». « S'il était votre frère, vous le livreriez? » demanda le Rav. Hamburger quitta la Palestine pour l'Amérique et il n'y eut aucun pogrom contre les juifs.

A quoi tant de transgressions de la Torah ont-elles servi aux dirigeants de l'Etat israélien? Ils ont promis aux juifs non religieux un Etat qui ressemble à tous les Etats du monde. Dans ce petit Etat, le service militaire est plus long, les guerres plus fréquentes, les impôts plus lourds et la misère physique et morale plus grande que dans n'importe quel autre pays occidental. Mais le degré de civilisation et de raffinement est inférieur. Dans ces conditions, pourquoi des juifs devenus matérialistes ne choisiraient-ils pas de vivre dans un autre pays plus proche de leurs aspirations matérialis-

tes? Des juifs pieux sont partis, eux, dégoûtés de l'atmosphère anti-religieuse qui prévaut dans l'Etat. D'autres n'ont aucune envie de sacrifier leur vie pour la défense de ses lois laïques. Tel est le cas des juifs russes, dont beaucoup ont quitté le pays dès qu'ils l'ont pu. Un rabbin des juifs de Géorgie dit un jour à mon mari qui lui rendait visite : « En Russie, le Shabbat nous donnait de la force pour toute la semaine, mais ici rien n'est sacré. »

Un juif russe qui quitte l'Etat israélien est pour ses dirigeants un « renégat ». Il n'a droit à aucune pitié, aucun secours ne doit lui être accordé. En Belgique, les organisations chrétiennes ont été les premières à tendre la main à ces malheureux. Dès qu'ils ont appris ce qui se passait, les juifs orthodoxes, ceux d'Anvers surtout, puis ceux du monde entier, ont organisé le secours de leurs frères. L'organisation Satmar « Rav Tov » fait beaucoup pour venir en aide à ces nouveaux réfugiés juifs et peu à peu ils trouvent leur place dans les différentes communautés juives d'Europe et des Etats-Unis.

Voici ce que j'ai lu à New York, dans l'hebdomadaire juif *The Jewish Press* du 28 janvier 1977 :

« Faites-le sourire à nouveau. »

Ce gros titre se trouve sous la photo d'un gosse à l'air soucieux, la tête couverte d'une kipa.

Vient ensuite l'explication :

C'est Yaacov  
Yaacov Elishvilli  
de Géorgie U.R.S.S.

Il est en Israël maintenant et il veut rester un juif de la Torah comme ses parents sous Staline.

Et il a besoin pour cela de votre aide dès maintenant.

Le fond de secours de l'immigrant russe a aidé des milliers de Yaacov. Il a déjà beaucoup fait. Il y a encore plus à faire.

**AGISSEZ**

Meir David Lewenstein, président israélien.

Ces lignes se passent de commentaire.

Que de juifs à sauver dans l'Etat israélien qui devait, disait-on, mettre fin à tous les malheurs des fils de Jacob! Qu'en sera-t-il après la prochaine guerre qui menace non seulement cet Etat mais le

monde entier... puisque des juifs créés par Dieu pour devenir un peuple de prêtres se sont fourvoyés sur un chemin qui n'est pas le leur?

« De quoi le monde a-t-il soif? » demande un croyant non juif, Gabriel Matzneff, en conclusion de son article publié dans *Le Monde* du 25 septembre 1977, sous le titre : « Les chevaleries vaincues. »

« Ni de bombes au napalm, ni de dollars, ni de pétrole. Le monde a soif de sainteté. Il ne le sait d'ailleurs pas lui-même et ce seul mot de sainteté fait rire nos contemporains. Pourtant c'est ainsi : nous avons besoin de la prière des saints, de leur lumière, de leur bonté. »

## XXII

« Grand est le repentir car il rapproche la Rédemption »

*Talmud* — Guemara Yoma, page 86.

Beaucoup d'événements ont rempli ma vie depuis l'échec de l'affaire Yossele Schuchmacher, mais je n'ai pas oublié cet enfant pour le judaïsme duquel j'ai consacré jadis deux années de ma vie. Il n'a jamais été question, pour ceux qui ont de quelque façon participé à cette lutte, d'éloigner définitivement un fils de ses parents naturels, bien que, selon la loi juive, son grand-père fût son tuteur légal. Les cas ne manquent pas où des enfants ont pu, grâce à l'aide de juifs religieux, grandir dans la Torah et les mitzwoth, malgré l'opposition de leurs parents. Et beaucoup d'entre eux ont su, par la suite, ranimer la foi dans le cœur de ceux qui leur avaient donné la vie. Yossele eut, lui, la double malchance d'appartenir à une famille qui voulut rentrer en Russie et de devenir ensuite pour tout un gouvernement le symbole de sa lutte contre le judaïsme.

Après notre installation dans les Maisons Hongroises, nombreuses furent mes rencontres avec Myriam Straks. Je la croisais parfois au marché, ou je lui rendais visite dans son appartement situé non loin du shouk de Mea Shearim. J'avais ainsi régulièrement des nouvelles de son petit-fils Yossele, devenu entre-temps un jeune homme, lorsque, un jour, mes voisins m'annoncèrent la mort de son père.

« C'est peut-être le moment pour Yossele, pensai-je, d'apprendre la vérité sur les événements qui ont bouleversé son enfance. »

Deux semaines plus tard, accompagnée d'un ami de mon mari, je le vis pendant quelques minutes près de Tel-Aviv, à Holon où il habitait avec sa mère. Yossele était un grand garçon charmant que je revis avec beaucoup d'émotion mais, selon les vœux du gouvernement de l'État israélien et avec l'aide de ses parents, il était devenu un juif athée très versé dans la politique. Il promit de me rendre visite à Jérusalem. Il ne vint jamais. J'appris par la suite qu'alertée par un voisin qui nous avait aperçus, sa mère lui avait fait une scène délirante de larmes et de cris.

Peu de temps après, mon mari et moi reçûmes la visite de deux jeunes gens des Peylim. Ils voulaient mon aide dans une affaire importante et très difficile. Les larmes aux yeux, j'ai écouté l'histoire d'un autre enfant juif.

Après la Deuxième Guerre mondiale, une famille de Hongrie qui avait par miracle échappé aux griffes du nazi Eichmann et du sioniste Kastner, arriva dans le pays. Abraham et Gittel Shimon, un jeune couple hassidique avec plusieurs enfants, reçurent une cabane dans une colonie provisoire de nouveaux immigrants, à Petach-Tikwa près de Tel-Aviv. Ils restèrent là plusieurs années et Dieu fit croître leur famille. Un petit garçon naquit en 1949. Ses parents le nommèrent Moshé. Tout le monde aimait Moshé, y compris un voisin, un vieil homme, un juif converti au catholicisme. Les parents de l'enfant se méfiaient de lui. Mais Moshé l'aimait bien et il allait volontiers lui rendre visite, car le vieil homme avait toujours quelques bonbons en poche. Mais le vieux « meshumad » se faisait, lui, beaucoup de mauvais sang pour l'avenir de Moshé, tout particulièrement sur le plan spirituel. On lui avait enseigné que l'âme d'un juif est condamnée aux souffrances éternelles, que les juifs vivent dans les ténèbres et qu'ils vont ensuite en enfer. L'âme de Moshele jetée un jour dans le feu de l'enfer! C'était plus que le vieil homme ne pouvait supporter. Il fallait faire quelque chose pour sauver l'âme de Moshele.

Mais Moshele grandissait comme un juif. En 1952, quand il eut trois ans, ses cheveux furent rasés et on fit deux petites papillotes avec ses beaux cheveux blonds frisés. Il n'était déjà plus le bébé de la famille. Il n'allait jamais la tête découverte et il ne prenait rien en

bouche sans dire au préalable une bénédiction. En septembre, cette année-là, le premier jour de la nouvelle année juive tombait un Shabbat. Le second jour, Abraham Shimon se rendit le matin à la synagogue avec son fils aîné. Les deux autres les rejoindraient dès qu'ils seraient prêts. Lorsqu'ils furent sur le chemin de la synagogue, le plus âgé des deux, un garçon de onze ans, s'aperçut qu'il était en retard pour la prière du matin. Pour Moshé aucune importance, mais pas pour lui, un grand garçon! « Il est très tard, je dois courir », dit-il au petit Moshé, « nous sommes seulement à quelques minutes de la synagogue. Tu connais le chemin, Moshele. » Il laissa l'enfant, pensant que dans quelques minutes il serait en train de jouer avec les autres petits dans la cour de la synagogue. Mais il y avait deux rues parallèles, presque identiques, et, en plus, des travaux en cours. L'enfant se trompa. Il ne put trouver la synagogue et il continua à errer dans le voisinage. Une voiture est passée. Une voiture roulant pendant ce jour saint, quand toutes les rues sont désertes et que tous les hommes sont à la prière, ne pouvait passer inaperçue des femmes retenues à la maison avec les bébés. Quand, une demi-heure plus tard, la famille Shimon s'aperçut que leur enfant n'était pas là, eux et leurs amis firent des recherches dans tout le quartier. On leur dit qu'on avait vu un enfant dans la rue et qu'on avait vu aussi une voiture. Impossible de trouver Moshele!

Le jour suivant, la police commença des recherches qui durèrent plusieurs semaines. On ne retrouva aucune trace du malheureux gosse. On soupçonna une mission catholique de Jérusalem à cause des relations du vieux meshumad avec elle. La police israélienne s'y rendit. On leur montra toutes les pièces sauf une. Un oncle de l'enfant qu'on recherchait, qui accompagnait la police, désigna la porte et la police demanda qu'elle fût ouverte. « Non, fut la réponse de la mère supérieure, le bâtiment est sous protection diplomatique. Nous ne sommes pas obligés de vous laisser visiter toutes les pièces. » La police israélienne n'insista pas. Dix ans plus tard, dans l'affaire Yossele, ils montrèrent plus d'audace.

On retrouve la trace du petit Moshé dans cette mission cinq ans plus tard. Il avait déjà huit ans \*.

\* Voir en annexe, la lettre, certifiée par notaire, de la femme qui l'a vu dans la mission (p. 300).

La mort d'un enfant est quelque chose d'affreux, d'inoubliable. Le temps adoucit cependant la peine. Les humains peuvent accepter la mort. Mais, quand un enfant disparaît, il ne peut jamais y avoir de paix dans le cœur des malheureux parents (notre ancêtre Jacob a pleuré son fils Joseph pendant dix-sept ans). Leur chagrin dure aussi longtemps qu'ils vivent.

— Vous parlez français, me dit l'un des visiteurs. Vous pouvez nous aider à trouver le garçon.

Mon mari qui partageait notre conversation fut tout de suite d'accord.

« Nous avons découvert le nom sous lequel il a vécu à la mission et nous avons appris qu'il se trouve maintenant en France. Il s'appelle Edmond Tanius. »

Ils me montrèrent des photos des enfants vivant à la mission. Sur l'une d'elles, tous étaient groupés avec les prêtres. La photo avait été prise à Béthanie, de l'autre côté de la vieille ville. Cette institution recevait les enfants trop grands pour la crèche où Moshele avait été vu en 1957. Il était apparemment passé en Jordanie par la porte Mandelbaum. En 1957 il avait depuis longtemps dépassé l'âge d'être dans une crèche mais sa situation irrégulière avait sans doute rendu les choses difficiles et il avait fallu attendre une occasion pour ce délicat transfert.

« Vous voyez ce garçon », dirent mes visiteurs du groupe Peylim, désignant un des enfants sur la photo. « C'est Moshele. »

Ils me dirent tout ce qu'ils savaient, y compris les noms des gens qu'ils avaient interrogés. Il fut décidé que je rencontrerais quelques-uns d'entre eux pour vérifier leurs renseignements.

Ma première visite fut pour la famille Shimon à Bne-Brak. Je vis la plus jeune sœur de l'enfant disparu. Une jeune fille déjà. Elle ressemblait cependant énormément au petit garçon que les jeunes gens des Peylim m'avait désigné sur la photo. Mais la ressemblance de l'enfant avec M<sup>me</sup> Shimon était encore plus frappante. Les traits emprunts d'une grande tristesse, cette malheureuse femme avait vieilli prématurément.

— Quelle chose merveilleuse si vous me ramenez mon fils ! me dit-elle les yeux gonflés de larmes.

Pendant plusieurs mois, je rendis visite à nombre de gens ayant des rapports avec la mission française. J'évitai soigneusement, bien

entendu, de rencontrer la directrice. Pour tous, j'étais une femme d'Europe recherchant son neveu, un orphelin qui avait une part dans un héritage. Au cours de ces conversations je recueillis plus de détails concernant Edmond Tanius.

J'appris qu'il avait séjourné pendant assez longtemps à Beyrouth et qu'il y avait beaucoup de chances pour qu'il s'y trouvât encore. Nous décidâmes mon mari et moi que je partirais pour le Liban après la fête de Pessach.

Dès mon arrivée à Beyrouth je me rendis à l'institution des Frères Lazaristes. Il était six heures du soir. J'étais habillée comme à Jérusalem : bas noirs, long châle noir. Pour passer plus inaperçue, je portai, en dépit de la chaleur, une gabardine bleu marine.

— Je vais appeler quelqu'un qui va certainement pouvoir vous aider, me dit la sœur qui me reçut... Mère Catherine, la directrice de notre maison de Jérusalem.

Quelle déception ! Quelques minutes plus tard, j'étais assise en sa compagnie et celle d'une de ses subordonnées, sœur Marguerite.

Assez grande de taille, élancée et fine malgré l'épaisseur de ses vêtements, le manque d'élégance de sa tenue de religieuse, un visage aux traits réguliers et fins, mère Catherine, qui ne paraissait pas avoir atteint la cinquantaine, avait dû jadis être très belle. Elle me fit l'impression d'une femme intelligente et forte. Une habile diplomate. Quelqu'un qui en impose. En un mot : une personnalité.

Plus âgée, moins intelligente et moins maîtresse de soi, sœur Marguerite fut plutôt agressive. Elle avait l'air de se méfier. J'ignorais évidemment quelle en était la raison. Mère Catherine avait une montagne d'histoires concernant Edmond Tanius qui maintenant s'appelait Edmond Haddad. Était-il possible que le petit Moshé soit devenu cet être déséquilibré qu'on me décrivait ?

— Edmond Haddad n'est pas votre neveu, me dit mère Catherine en conclusion.

Il y avait un soupçon d'ironie dans sa voix et une expression d'assurance sur son visage.

« Elle sait, me dis-je, qu'Edmond Haddad est juif et, ne sachant pas que je suis juive, elle pense qu'il est impossible qu'Edmond Haddad soit mon neveu. »

La vérité était juste à l'opposé ! Quelques mois plus tard, je fus mise au courant de ce que mes deux visiteurs des Peylim avaient omis,



volontairement ou non, de me dire : leurs collègues avaient déjà demandé l'aide de la police israélienne. C'était une erreur. Ils en commirent une deuxième. Celle de ne pas m'en avertir.

La police avait convoqué mère Catherine et sœur Marguerite, ainsi que plusieurs garçons qui avaient grandi dans la mission. Résultat : l'alarme avait été aussitôt donnée. La preuve en est que, lorsqu'un des jeunes gens des Peylim accompagna le policier désigné pour contrôler les registres de l'institution catholique, on découvrit que les pages qui l'intéressaient avaient été arrachées... Bref, quand nous nous rencontrâmes à Beyrouth, mère Catherine savait d'où je venais et qui je cherchais.

A Beyrouth, je réussis à découvrir qu'Edmond était citoyen jordanien. Je décidai de me rendre à Amman par taxi, via Damas. A part le quartier grouillant de monde où le taxi de Beyrouth me déposa, je ne vis pas grand-chose de Damas. J'étais fatiguée. On se bousculait, on criait autour de moi. J'avais hâte de trouver un hôtel, puisque j'étais obligée de passer la nuit dans la capitale syrienne. Aucun taxi ne voyageait le soir entre Damas et Amman.

Après avoir installé mes bagages dans ma chambre d'hôtel, je décidai de rendre visite aux sœurs du « Lazarié » de Damas qui se trouvait non loin de là, après la porte de Saint-Thomas (Bab-Thouma), dans le vieux quartier de la ville. Peut-être avaient-elles des nouvelles fraîches d'Edmond Haddad? Elles l'avaient vu en effet quelques mois auparavant. Il se rendait alors à Amman pour renouveler son passeport. Il était guide en Europe. A Damas, je laissai deux lettres pour Edmond, une chez les sœurs du Lazarié et une, le lendemain matin, à l'ambassade de France. Je repris la route pour Amman dans l'après-midi.

J'y passai deux jours : deux journées bien remplies grâce à l'aide de tous les Jordaniens que je rencontrai. Y compris les employés de mon hôtel et de la police. Comme Jérusalem, Amman est construite sur sept collines. A part les quartiers où j'avais affaire, je ne vis pas grand-chose de cette ville qui m'apparut comme un ensemble de couleur grise où l'ancien et le moderne alternent constamment.

L'amabilité, la serviabilité, la gentillesse des gens d'Amman sont extraordinaires. Une Palestinienne chargée du consulat belge sacrifia sans compter son temps pour m'aider. Elle habitait à Jérusalem dans la partie de la ville qui fut en 1948 attribuée aux Israéliens. Pendant

cette guerre elle avait perdu neuf membres de sa famille. L'année précédente, ses parents avaient été tués au cours de la guerre civile en Jordanie.

Partout je laissai des lettres pour Edmond Haddad. Notamment à l'ambassade de France où le jeune homme avait un ami. Celui-ci me raconta la vie misérable du garçon, sans famille, sans ressources. Sa solitude et son besoin d'affection expliquaient toutes les visites qu'il rendait partout dans le monde et toutes les cartes postales qu'il envoyait.

Pendant deux mois, je parcourus l'Europe, suivant la trace d'Edmond Haddad grâce à ces cartes postales qu'il adressait à ses amis que je découvris l'un après l'autre et avec lesquels je restais en contact. Un jour, Edmond quitta la France pour Amman. Je l'appris à Zurich d'un de ses amis de Belgique à qui je téléphonai et qui venait de recevoir une carte. Un coup de téléphone à l'ambassade de France à Amman me permit d'établir le contact avec Edmond Haddad. Le secrétaire lui avait parlé de cette tante qui le recherchait et il m'indiqua le jour de son arrivée à Rome ainsi que le numéro de vol de l'avion qu'il allait prendre.

Quelques jours plus tard, j'atterrissais moi-même à Rome quelques heures avant l'arrivée d'Edmond. Je pris deux passages pour Bâle. De là nous gagnerions Strasbourg en chemin de fer. J'avais prévenu un ami médecin de notre visite tard dans la soirée. Moshé Shimon avait sur le corps des signes que m'avait indiqués sa maman et qui devaient permettre de l'identifier. Quand l'avion d'Amman fut annoncé, j'étais près de la sortie des passagers. Mon cœur martelait ma poitrine. Allais-je rencontrer Moshele dans quelques minutes? On avait donné mon signalement à Edmond Haddad mais j'examinai chaque homme qui passait...

Et soudain nous fûmes l'un en face de l'autre. Ma gorge se serra. Mon cœur sembla s'arrêter... Ces yeux! Ce n'étaient pas les yeux d'un Shimon! Je dissimulai mon trouble de mon mieux et me forçai à sourire pour accueillir le jeune homme. Nous dûmes changer plusieurs fois d'avion entre Rome et Bâle. Entre-temps, j'avais repris espoir. « Le garçon n'est pas aussi grand que les autres frères Shimon, mais il ressemble beaucoup à sa maman, c'est pour cela qu'il est petit de taille, pensais-je. Et puis son enfance si perturbée, si malheureuse, a peut-être quelque chose à voir dans cela. Vingt ans

de malheurs, de souffrances peuvent changer des yeux, un regard! » Il m'avait raconté ce qu'avait été son enfance, la haine des sœurs, ses révoltes. Il ne savait même pas qui il était! Cela pouvait être l'histoire de Moshele.

J'arrivai à Strasbourg avec mon invité, un peu rassérénée. Le jeune homme, lui, était heureux. Il avait maintenant une tante. La ville n'est pas très grande. Un quart d'heure plus tard, nous étions chez le médecin. Assise dans le bureau, j'étais assez nerveuse pendant que l'auscultation avait lieu dans la pièce voisine. Elle fut rapide. Après quelques minutes — Dieu merci, j'étais assise — Edmond Haddad en ressortit suivi du médecin qui, très pâle, me fit de la tête un signe négatif.

J'étais très fatiguée. Je me sentis devenir livide. Le choc me donna la nausée. A ma déception présente s'ajoutaient celles que je prévoyais : des malheureux parents de Moshele, comme de mon mari qui m'avait envoyée en Europe avec tant d'enthousiasme. Et puis il y avait ce pauvre garçon devant moi qui, je le compris, n'était pas juif et qui depuis tant d'années rêvait d'une famille!

Il resta quelques jours à Strasbourg. Nous trouvâmes pour lui une chambre en milieu étudiant. Je l'emmenai chez un dentiste, car il avait perdu quelques-unes de ses dents dans je ne sais quelle prison où il avait été incarcéré, m'avaient dit les prêtres, pour des raisons politiques. Je lui remis aussi une somme d'argent quand je l'accompagnai à la gare, pour alléger un peu sa déception.

Rentrée à Jérusalem, je repris l'affaire à zéro. Je fis plusieurs visites aux gens que j'avais interrogés auparavant. L'un d'entre eux, pensais-je, s'était peut-être rendu compte de son erreur et s'était rappelé entre temps le nom exact de l'enfant qu'on lui avait désigné sur la photo. Je revis un couple employé chez les dominicains. De retour du Liban, sœur Marguerite leur avait rendu visite. Elle était furieuse : « Vous êtes stupides! » avait-elle hurlé avec son accent italien qu'ils imitèrent en riant. « Elle est de la police. Nous l'avons vue à Beyrouth. Si elle vous pose encore des questions, dites que vous n'êtes au courant de rien. C'est compris cette fois? »

Quelques mois plus tard, en septembre 1972, je retournai à Amman pour quelques jours. Les gens qui m'avaient aidée la première fois m'aidèrent de nouveau. Je fis paraître un article avec photos en première page d'un journal jordanien *El Ahram*. Cela me

permit de rencontrer des jeunes gens qui avaient vécu quelques années à l'institution de Béthanie. Ils me donnèrent de nouveaux renseignements que je contrôlai au cours de visites à des gens de Bethléem et d'un village non loin de là. Je n'ai pas encore retrouvé la trace de Moshé Shimon. Aucune des personnes que j'ai contactées ne se le rappelle. Sans doute est-il resté très peu de temps à Béthanie et a-t-il été confié très vite à des parents adoptifs.

J'ai par contre retrouvé la trace d'un autre garçon également disparu mais à l'âge de sept ans. Lui aussi a fait un séjour à Béthanie, et il a été adopté. Une vingtaine d'enfants ont ainsi disparu entre 1952 et 1962. Tous des garçons. La mère de l'un d'entre eux est morte de chagrin deux ans après l'enlèvement de son fils. La maman de Moshele, elle aussi, a quitté ce monde, il y a quelques années. Elle n'était pas âgée mais elle était brisée.

Dans mon action pour retrouver Moshé Shimon, il ne s'est jamais agi de « guerre de religion ». J'ai trop de respect pour tout croyant sincère, quelle que soit sa foi. Mais puisque les récentes déclarations de l'Eglise vis-à-vis des juifs et du judaïsme montrent une nouvelle orientation, cette « amitié » dont on a tant parlé et qui, aux dires de certains, annonce une ère nouvelle ne doit-elle pas se fonder sur l'acceptation des différences et sur le regret des fautes et des abus passés? Cette « amitié » est-elle compatible, dans les faits, avec la manière dont une partie de la chrétienté, même minoritaire, continue à envisager la solution spirituelle du « problème juif »?

## XXIII

« Le juste périt et personne ne le prend à cœur. Les hommes de bien sont enlevés, et nul ne s'avise que c'est à cause de la perversité (régnante) que le juste disparaît. »

*Isaïe 57 (1).*

Avec le temps, Mea Shearim m'avait entièrement acceptée. Les enfants qui m'avaient torturée dans le passé avaient grandi en âge et en sagesse. Mes ennemis n'étaient plus qu'un groupe négligeable, et nos amis étaient nombreux et solidaires. Je n'avais plus qu'un désir, c'est qu'au moins à Mea Shearim règne la paix qui manque tant au monde d'aujourd'hui.

« Je veux parler avec Reb Nahum, laisse-moi essayer d'arranger les choses avec lui », disais-je souvent à mon mari. Bien que son cœur fût aussi fidèle envers les hommes qu'envers Dieu, Rav Amram ne pensait pas que cela fût possible. En 1973, je pris pourtant l'affaire en main. Accompagnée de l'un des gendres de Rav Amram, Rav Israël Acher Rotman, le mari d'Elke, je fis la visite si souvent ajournée. Cette heureuse démarche ouvrit la voie à une paix générale. Mon mari arrangea ensuite l'affaire avec les nouveaux membres du Beth-Din, les trois dayanim qui s'étaient opposés à notre mariage ayant quitté ce monde.

Quand la nouvelle se répandit, ce fut la joie générale dans Mea Shearim. C'était le lendemain du jour qui commémore la

création de l'Etat d'Israël; dans le quartier orthodoxe de Jérusalem, l'atmosphère est alors celle du 9 Av, lorsque les juifs pleurent la destruction du Temple. Les rues sont désertes, on lit les psaumes dans les synagogues. On rappelle aux juifs, par des discours, les méfaits du sionisme et les gens des Netoure-Karta jeûnent toute la journée.

Quand je suis allée au shouk ce mardi 8 mai, tout le monde parlait de la grande nouvelle et les femmes aimables et souriantes m'arrêtaient dans la rue pour me serrer la main. J'ai pu alors pleinement réaliser la haute estime dans laquelle tous les juifs tenaient mon mari. Beaucoup vinrent nous rendre visite et nous souhaiter Mazal Tov. Reb Nahum, redevenu notre ami, vint aussi. Rav Gutman, que je n'avais plus rencontré depuis New York, vint chez nous me demander pardon, devant tous nos visiteurs, pour tout ce qu'il avait fait contre moi. Seul, Rav Lévy ne nous pardonna pas cette paix faite avec le Beth-Din et avec Reb Nahum. Cette nouvelle hostilité assombrit notre dernière année de vie commune.

La guerre d'octobre 1973 qui frappa de stupeur les Israéliens et leur coûta de nombreux tués et blessés, ajouta à notre peine. Ce que Rav Amram avait prévu après la guerre des Six Jours s'était malheureusement réalisé. Nous avons eu, moins de deux mois auparavant, une conversation avec un juif qui n'approuvait pas du tout les idées de mon mari. Sioniste irréductible, il croyait en la toute-puissance de l'armée israélienne et en l'appui inconditionnel et permanent des Etats-Unis.

« Vous manquez du sens de la réalité et nous sommes tous en très grand danger, essayai-je de lui expliquer. Les Arabes relèveront le défi israélien, les difficultés sont le creuset dans lequel se forge la personnalité. Lorsqu'il ne se laisse pas abattre par l'adversité, un peuple comme un individu croît en force et en intelligence. Vous voyez toujours les Arabes comme ils étaient il y a vingt ans. Ils ne sont même plus aujourd'hui ce qu'ils étaient voici cinq ans. Ils évoluent. Ils perdent peu à peu leurs complexes de colonisés. Ils ont beaucoup appris des sionistes et, de plus, ils ont le pétrole. Ils n'ont pas, jusqu'à présent, réalisé quelle arme ils ont en main, mais d'ici peu, vous verrez, ils s'en serviront. Les mouvements, les gains d'une armée, c'est important, mais la diplomatie ne l'est pas moins... On a beaucoup parlé des miracles de la guerre des Six Jours, ajoutai-je

pour conclure, mais je crains que les « miracles » et les supporters ne changent un jour de camp ! »

Dans « Libres opinions », *Le Monde* du 14 septembre 1977 a publié un article écrit par André Chouraqui, dans lequel il propose, comme solution du conflit israélo-arabe, une fédération palestino-jordano-israélienne. A condition qu'une telle fédération ne fût pas sous tutelle israélienne, cette suggestion aurait peut-être été retenue par les Arabes après leur cuisante défaite. En 1977, elle vient dix ans trop tard.

Depuis la guerre de Kippour, beaucoup d'Israéliens ont perdu l'habitude de miser cent pour cent sur l'armée israélienne. Les mythes sionistes se sont brisés face à la réalité. Les Arabes, eux, ont repris l'espoir d'avoir un jour le dernier mot et d'imposer leur solution.

Le désastre de la guerre de Kippour, ce nouveau malheur juif, éprouva beaucoup Rav Amram. « Cette jeunesse sacrifiée. Toutes ces veuves, ces orphelins. Tous ces invalides... Toutes ces vies gâchées », répétait-il tristement.

J'eus cependant encore le bonheur de passer la fête de Pourim, puis Pessach et Shavouoth avec mon mari... puis le drame survint. L'incapacité d'un médecin qui aggrava un accident bénin, la haine entre deux collègues qui le privèrent ensuite des soins urgents le tuèrent en trois jours.

Les Netoure-Karta ont perdu leur chef et avec lui, leur cohésion. Les gens de Mea Shearim, leur meilleur ami. Sa famille, un père et un grand-père merveilleux. Le peuple juif, lui, a perdu un Juste. Et moi, j'ai tout perdu... sauf l'espoir de la proche venue du Messie et, lors de la Résurrection promise, le retour de celui auprès duquel, confiante, je l'attendais.

Deux semaines auparavant, notre jeune ami Eliezer était venu nous rendre visite après le repas de Shabbat. Il était bouleversé.

— Rav Amram, dit-il aussitôt entré, quelle est la raison profonde qui vous a poussé à faire la paix avec la Eda ?

Il sortait de chez Rav Lévy qui avait voulu démontrer à ce gosse de dix-sept ans combien mon mari avait eu tort de s'être rapproché de la Eda et de Reb Nahum. Mon mari invita Eliezer à s'asseoir.

Nous en fîmes autant et une conversation, qui fut courte mais que je n'oublierai jamais, s'engagea entre nous trois.

— J'ai voulu amener un juif à se repentir, dis-je. Puis je me tus, regardant mon mari qui se recueillait.

— J'ai pensé, dit-il enfin, au jour où je devrai m'expliquer devant le Trône de Gloire. Dans cette affaire de notre mariage, je devrai démontrer que j'ai eu raison et que par conséquent « eux » ont eu tort. En faisant la paix, le contentieux est réglé dans le monde d'en bas et il n'y aura plus d'accusé dans le monde d'en haut.

Pendant neuf ans, j'ai secondé mon mari. Je fais seule maintenant tout ce que je suis capable de réaliser sans lui. Ma voisine Sarah et son mari Rav A. A. Scheinberger, un arrière-petit-fils de Rav Chaim Sonnenfeld, viennent souvent à mon aide. Dieu dans Sa Miséricorde m'a donné ces voisins dont la piété, la droiture et le dévouement sont exceptionnels. Comme une jeune femme de notre groupe me l'a dit après ce malheur, pour me consoler et m'encourager : « Rav Amram est parti, mais il a laissé sa femme pour continuer le travail. »

C'est moi qui naguère partais pour quelques semaines, mon mari m'attendant alors. C'est moi qui l'attends aujourd'hui, comme je le faisais le soir lorsqu'il devait rentrer de la synagogue. C'était le meilleur moment de la journée. Quelle que fût mon occupation, je guettais le bruit de ses pas. Dès qu'il arrivait en haut de l'escalier, au bout de notre cour-galerie, je reconnaissais sa cadence de plus en plus rapide. Je l'imaginai le buste penché en avant. Puis soudain, la porte s'ouvrait. Souriant, il était là dans l'encadrement, marquant un temps d'arrêt sur la marche de notre seuil. « C'est moi, je suis là » disaient ses yeux dans lesquels se lisait le bonheur de me retrouver et où se reflétait mon bonheur propre.

Depuis cet été 1974 où Rav Amram nous a quittés, la situation va se dégradant dans l'Etat d'Israël. Les partis « sionistes religieux » sont entrés en 1977 dans la majorité parlementaire composée principalement des partisans du « Grand Israël ». Ils ont entraîné avec eux la masse des juifs religieux dans le borbier de la politique et de ses illusions. Le peuple désire ardemment la paix mais trop nombreux sont ceux qui, avec les dirigeants politiques qu'ils ont choisis, oublient que les juifs n'ont pas été créés pour réaliser des conquêtes matérielles. *Leur mission est uniquement spirituelle.* Qu'ils le veuillent ou non, c'est leur seule raison d'être.

Beaucoup, cependant, sont revenus vers Dieu et Sa Torah, depuis cette épreuve de la guerre d'Octobre. Ceux-là ont réalisé que l'avenir n'appartient pas au sionisme. Et comme le rappelait sans trêve mon mari Rav Amram, ils ont compris que Dieu ne nous accordera paix et salut que lorsque, par notre repentir, nous en aurons acquis le mérite.

La Rédemption viendra. Pour les fils d'Israël et pour tous les fils d'Adam. Elle peut venir bientôt. Il suffirait que, renouvelant le geste d'Abraham, les juifs renversent leurs idoles et reprennent le cours de leur véritable destinée. Qu'ils écoutent la voix du prophète Isaïe proclamant au nom du Créateur :

« Rappelle-toi ceci, Jacob, et toi Israël; car vous êtes Mes serviteurs. Je t'ai créé pour être Mon serviteur, Israël, ne M'oublie pas!... Reviens vers Moi, Je suis ton Libérateur. »

## ANNEXES

### I

#### THEODOR HERZL

Theodor Herzl écrit dans son *Journal* :

« Je voulais résoudre la question juive, du moins en Autriche, avec l'aide de l'Eglise catholique. Je voulais d'abord m'assurer l'aide des princes de l'Eglise, et par leur intermédiaire obtenir une audience chez le pape pour lui parler de la façon suivante : défendez-nous contre les antisémites, et je fonderai un puissant mouvement de juifs qui se convertiront au christianisme, avec fierté et de leur propre chef. Les chefs du mouvement, moi-même en particulier, resteront juifs et ce sera en tant que juifs que nous conseillerons et recommanderons l'acceptation de la foi. »

Suit une description de « l'auteur dramatique » Herzl : « La conversion en masse aura lieu un dimanche à midi avec la pompe qui sied à une telle cérémonie et au son des cloches de Saint-Stéphan. Pas furtivement et de la façon humiliante avec laquelle les juifs se sont convertis jusqu'aujourd'hui, mais ils se tiendront droits et fiers! Tout cela à la condition que les chefs restent juifs, accompagnant les gens jusqu'au seuil de l'Eglise. Eux resteront à l'extérieur. Cela réhaussera la cérémonie qui apparaîtra comme une grande révélation. Nous les forts, serons une génération de transition. Nous-mêmes resterons dans notre foi, mais nous convertirons nos petits-enfants au christianisme avant qu'ils n'atteignent l'âge de décider pour eux-mêmes. »

Ce rêve de Theodor Herzl — une audience du pape — Golda Meir, Premier ministre de l'Etat sioniste, le vivra en 1970. « Je pensais : voici Golda Meir, d'une petite ville de Russie et fille d'un charpentier juif, reçue par le pape », déclara-t-elle ensuite, expliquant ce qu'elle avait ressenti.

Rien de surprenant que le raciste Herzl ait choisi pour ses amis des antisémites notoires, parmi lesquels Léon Daudet.

En 1894, l'auteur dramatique Herzl se lance dans la politique. La question juive décidément le hante. Il a trouvé sa voie. La création d'un Etat juif laïque, Etat où les juifs deviendront une nation comme toutes les autres nations, un Etat où les juifs s'assimileront en masse. Pour créer ce « foyer

national » il a d'abord pensé à l'Ouganda. Mais, devant les réticences que soulève son aberrant projet, il se fixe sur la Palestine.

Entre 1884 et 1904, Herzl parcourt l'Europe pour la réalisation de son entreprise. Il s'adresse d'abord aux juifs fortunés, le baron de Hirsch, le baron de Rothschild. Sans succès. Et pourtant il a tout essayé, même de faire accroire qu'il est revenu au judaïsme traditionnel. Il entreprend alors de convertir les chefs d'Etat européens à ses idées. Il parcourt toute l'Europe et voyage jusqu'en Turquie pour essayer de rencontrer le Sultan à qui il veut proposer d'acheter le pays. Vis-à-vis des chefs d'Etat européens, sa tactique est différente. Le sionisme, plaide-t-il, débarrassera les Etats qui les hébergent des éléments juifs dangereux. Quelle aubaine pour les antisémites. Un juif parle à leur place!

Le meilleur ami de Herzl, Max Nordau, évolutionniste et raciste, déclare au congrès sioniste de 1897 : « La microbiologie nous dit qu'il existe de minuscules organismes qui sont parfaitement inoffensifs aussi longtemps qu'ils vivent à l'air libre mais qui deviennent la cause d'effroyables maladies, quand ils sont privés d'oxygène. Que les gouvernements et les nations prennent garde que les juifs ne deviennent de la même façon une source de danger. »

C'était la thèse que Theodor Herzl colportait auprès de tous les gouvernements d'Europe.

« Si la propagande malveillante que les juifs sont un danger pour le monde et qu'ils sont des révolutionnaires continue, au lieu d'établir un Etat juif les sionistes vont causer la destruction des juifs d'Europe », déclara Bilinski, ministre des Finances et de l'Intérieur de l'empereur François-Joseph d'Autriche au Dr Joseph Bloch, membre du parlement autrichien. Hitler, moins de cinquante ans plus tard, a malheureusement concrétisé cette appréhension du ministre autrichien.

Bilinski prédit même que le programme de Herzl provoquerait l'hostilité contre les juifs au Moyen-Orient, une région où l'antisémitisme était inconnu : « Les antisémites, qui aujourd'hui soutiennent le plan sioniste, inciteront plus tard les foules en Palestine et en Syrie et la concentration des juifs en Palestine ne sera plus un avantage pour les sionistes\* ». »

Herzl rencontre le Dr Joseph Bloch pour la première fois au cours d'une réunion austro-israélite dans un restaurant de Vienne. Ce dernier écrira plus tard\*\* : « Herzl avait la réputation d'un homme du monde accompli et d'un maître dans l'art de la conversation, dont les feuillets avec leur air de supériorité mêlé d'ironie faisaient rarement allusion au destin des juifs sinon

\* Gelber : « Les Contacts polonais de Herzl », *Herzl Year Book*, vol. 1, page 215.

\*\* Chaim Bloch : *Theodor Herzl et Joseph Bloch*, Vol. I page 176.

pour le tourner en ridicule avec beaucoup de raffinement ». Quelques jours plus tard, sur la demande de Herzl, le Dr Bloch accepte de le rencontrer à nouveau. Il essaye de le convaincre de son erreur.

« La Palestine est l'ancienne patrie des juifs », explique-t-il à Herzl. « C'est le symbole des espoirs prophétiques. Cependant sa situation à la limite de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe en a fait de tous les temps une pomme de discorde entre les grandes puissances alentour. Nous, juifs, ne devons pas à nouveau mettre la main dans l'engrenage. »

Il lui cite le dicton du plus grand poète dramatique d'Autriche, Franz Grillparzer : « Le chemin qui va de l'humanité à la bestialité passe par la nationalité. »

C'est en vain que le Dr Joseph Samuel parla et prêcha. Homme instruit dans la Torah, il finit par considérer Herzl comme un prophète de mensonge, un faux Messie et certains virent en lui un second Sabbataï Zvi. Le Kamenitzer Maguid le dénonça comme tel, affirmant qu'un athée ne pouvait être un vrai chef juif\*. A l'inverse de Herzl, les pseudo-messies comme Schlomo Molko, Sabbataï Zvi, même s'ils se trompèrent, prirent cependant la Torah comme base de leur action. Les conséquences de leurs erreurs furent malgré tout limitées. Ils furent démasqués et assez vite tout rentra dans l'ordre.

Herzl mourut en 1904 à l'âge de quarante-quatre ans. Sa fille Pauline mourut droguée à l'âge de quarante ans. Son fils Hans, qu'il ne fit pas circoncire, s'est suicidé en 1930 après avoir embrassé le catholicisme en 1924. Sa fille Trude, toute sa vie une malade mentale, mourut à l'âge de cinquante ans, laissant un fils unique qui, trois ans plus tard, en 1946, se suicidera à l'âge de vingt-huit ans.

\* Julius Jung, *The Light*, journal de la fédération des synagogues orthodoxes, Londres, septembre 1967.

## LETTRE D'OURIEL A SA MÈRE

« Avant ce lundi fatal où j'ai été interrogé, je sentais que quelque chose n'allait pas. Je t'ai écrit une lettre codée qui a été interceptée et une autre lettre... l'as-tu reçue?...

« Au bout de six heures d'interrogatoire on me dirigea vers la yechiva. Un officier avait l'ordre d'intercepter tes lettres. M'étant aperçu qu'il ne savait pas le français, je ne le conduisis pas à mon armoire mais chez Elie à qui je déclarai en français que l'on m'arrêtait à cause du gosse, qu'il prévienne le machgiach et le plus de personnes possible, qu'il aille prendre ma correspondance et qu'il la brûle. Pour gagner du temps, je l'emmenai ensuite chez le machgiach à qui je parlai en français également. L'officier n'était pas satisfait de m'entendre de nouveau parler français. Je lui dis : « Je parle tout le temps le français avec le machgiach, si je ne le fais pas aussi maintenant, il va se demander ce qui se passe. » Il s'est contenté de cette explication et, lorsque nous sommes arrivés à mon armoire, il n'y avait plus rien.

« L'officier était furieux que j'aie parlé en français et de ne trouver aucune lettre, et mon interrogateur l'était encore plus. Se levant furibond, il sortit de son dossier des photocopies de tes cinq dernières lettres en me disant :

« Eh bien monsieur, vous voulez jouer au malin, mais nous sommes plus malins que vous. Vous feriez mieux de me dire la vérité. Je vous promets que tous, votre mère comprise, ne seront pas inquiétés. Nous vous accorderons l'amnistie si vous nous racontez tout. Sachez que vous n'en sortirez pas autrement. Vous êtes vendus de tous les côtés : celui-là pour un voyage à New York, cet autre pour des facilités de dédouanement de marchandises et d'autres parce qu'ils en ont marre. Ils sont tous prêts à vendre votre mère et d'autres l'ont déjà fait. Nous ne venons pas sans preuves. Nous parviendrons à nos fins dans une semaine, un mois ou deux au plus. Mais alors votre mère

sera en prison entre les mains des Goyim comme l'oncle de l'enfant à Londres. Israël lui sera fermé. Pensez à tout cela... »

« Ils me firent écouter l'enregistrement de ta conversation avec Domb que je ne connais pas et ils me firent savoir qu'ils te suivaient avec trois voitures jour et nuit. Devant de tels procédés, j'avais envie de pleurer et j'ai décidé qu'il valait mieux leur dire au moins une partie de ce que je savais, surtout que Rav Rabinovitch que j'étais allé voir au reçu de ta première lettre m'avait dit qu'il fallait rendre l'enfant car la haine envers les religieux ne faisait que croître à cause de cette affaire. Qu'il valait mieux rendre l'enfant plutôt que d'avoir la guerre civile. Je leur ai alors demandé des garanties pour l'enfant. Ils m'ont dit que par deux fois le tribunal avait décidé l'adoption de l'enfant mais que, celui-ci n'ayant pas été rendu, il était impossible de refaire un autre jugement, que le temps pressait et qu'ils voulaient éviter la guerre civile, que leur service s'était occupé de cette affaire depuis Pessach... Je n'avais plus qu'à capituler pour te sauver car de toute façon ils auraient trouvé l'enfant... Ils m'ont demandé où il se trouvait. Je leur ai dit... que je l'avais vu en France.

— A-t-il été emmené directement à Trilport?

— Oui.

— Vous mentez : il a été en Suisse.

— Oui, il a été conduit en Suisse, puis à Trilport, car l'enseignement qu'il recevait en Suisse était insuffisant.

« Ce fut tout pour ce soir-là et je fus emmené dans l'appartement d'un particulier où deux personnes se relayaient pour éviter que je parle avec quiconque.

« Mon interrogateur revint le mercredi avec tes deux dernières lettres déchiffrées ainsi qu'une feuille prouvant que tu étais sortie avec Claudine.

— Pourquoi avez-vous répondu que l'enfant n'avait pas été maquillé?

— Il a été déguisé mais non maquillé, ai-je répondu.

« Shabbat soir, on m'annonçait que l'enfant avait été retrouvé grâce à toi, que tu leur avais tout dit. Je n'ai pas voulu le croire jusqu'au lundi suivant où la photo du gosse a été publiée. »

19056

X

Bibliothèque Diocésaine  
Diocèse de Tours

III

TÉMOIGNAGE DE M<sup>me</sup> R. F. A PROPOS  
DE L'AFFAIRE MOSHÉ SHIMON

« Je soussignée Madame R. F. née A. demeurant à Jérusalem... déclare qu'en 1957 je m'appelais Madame D., nom de mon premier mari. J'étais alors dans une situation très difficile. J'ai été forcée de confier pour quelques mois mon fils Haïm âgé de deux ans à la crèche de ... à Jérusalem. J'allais très souvent voir mon enfant et, chaque fois que je me trouvais avec mon fils, un petit garçon âgé de sept à huit ans venait vers moi. La première fois, je lui demandai son nom. « Je m'appelle Moshé » et il ajouta en pleurant : « Je t'en supplie, sors-moi d'ici, je veux ma maman. »

Je demandai alors où était la maman de l'enfant; on me répondit : « On s'occupe de lui, il n'a pas de maman, mais il y a des familles qui n'ont pas d'enfants. »

Malgré tout, je racontai l'affaire à un jeune homme qui faisait partie d'un groupe s'occupant de placer les enfants juifs dans une institution juive et qui s'occupait de placer mon enfant parmi les enfants juifs. Celui-ci m'aida puis il chercha une place aussi pour le petit Moshé, mais, lorsque nous retournâmes ensemble dans l'institution..., le petit Moshé ne s'y trouvait plus. J'oubliai cette affaire, préoccupée par mes propres problèmes; les années passèrent. Puis, un jour, je vis arriver chez moi le jeune homme qui m'avait aidée jadis. Il savait maintenant que le petit Moshé que j'avais vu à la crèche de ... était un enfant qui avait disparu en 1952 et que ses parents, avec l'aide de la police, avaient recherché dans tout le pays et dont on n'avait retrouvé aucune trace. Il me demanda de bien vouloir l'accompagner chez la mère de l'enfant pour voir si l'enfant que j'avais vu et qui avait les yeux bleus et les cheveux châtain clair, ressemblait aux enfants de cette famille. Lorsque je vis une des filles de cette famille, je fus frappée par la ressemblance avec l'enfant Moshé, surtout avec elle, car tous les enfants de cette famille se ressemblent beaucoup. »